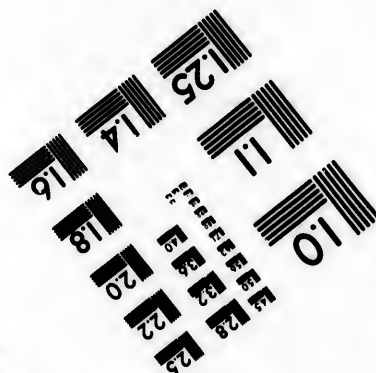
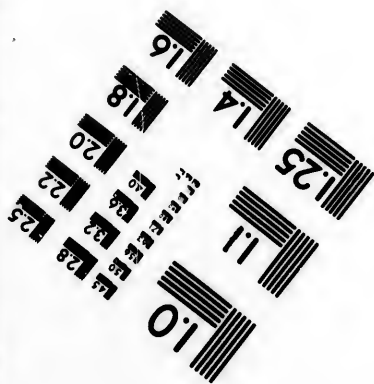
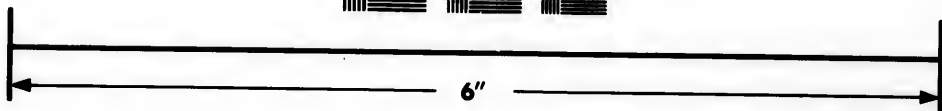
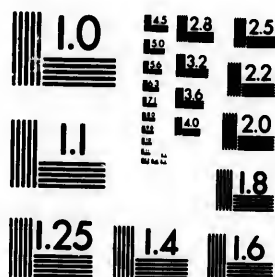


**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

20 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

1.8  
2.0  
2.2  
2.5  
2.8  
3.2  
3.6  
4.0  
4.5  
5.0

**CIHM/ICMH  
Microfiche  
Series.**

**CIHM/ICMH  
Collection de  
microfiches.**



**Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques**

10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20

**© 1982**

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/  
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/  
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/  
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

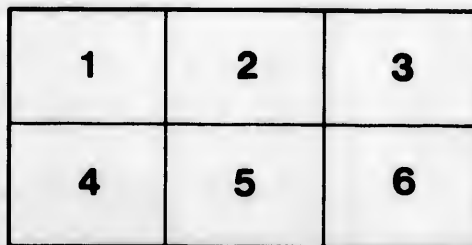
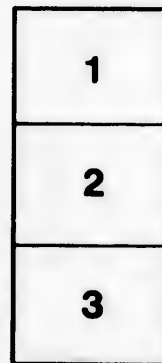
Library Division  
Provincial Archives of British Columbia

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol → (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Library Division  
Provincial Archives of British Columbia

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaît sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole → signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

alls  
du  
diffier  
une  
page

rata  
o

elure,  
à

T

VO

**TROISIÈME VOYAGE  
DE COOK,  
OU  
VOYAGE A L'OCÉAN PACIFIQUE ;  
ORDONNÉ PAR LE ROI D'ANGLETERRE.**

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

PHYSICS 354

LECTURE 1

TROISIÈME VOYAGE  
DE COOK,

OU

VOYAGE A L'OcéAN PACIFIQUE;

ORDONNÉ PAR LE ROI D'ANGLETERRE,

POUR FAIRE DES DÉCOUVERTES DANS L'HÉMISPHERE NORD,  
POUR DÉTERMINER LA POSITION ET L'ÉTENDUE DE LA CÔTE  
OUEST DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE, SA DISTANCE  
DE L'ASIE, ET RÉSOUDRE LA QUESTION DU PASSAGE AU NORD;

*Exécuté sous la Direction des Capitaines  
COOK, CLERKE et GORE, sur les Vaisseaux  
la Résolution et la Découverte, en 1776, 1777,  
1778, 1779 et 1780.*

TRADUIT DE L'ANGLAIS, PAR M. D\*\*\*\*\*.

TOME SECOND.

A PARIS,  
CHEZ RAYMOND, LIBRAIRE,  
RUE DE LA BIBLIOTHÈQUE, N.º 4, PRÈS LE LOUVRE.

1819.



NW  
970P  
C771  
3d.F  
Paris  
1819a  
v.2

REDACTED

REDACTED

REDACTED

REDACTED

REDACTED

REDACTED

REDACTED

REDACTED

REDACTED

REDACTED

REDACTED

REDACTED

REDACTED

N  
ver  
dur  
ma  
tôt  
ver  
tro  
sol  
le

# VOYAGE

## A LA MER DU SUD.

---

---

### SUITE DU LIVRE SECOND.

---

#### CHAPITRE IX.

*Description d'une grande Fête appelée Natche, relative au Fils du Roi. Processions et autres cérémonies qui eurent lieu le premier jour. Nuit passée dans la Maison du Roi. Continuation de la Fête le lendemain. Conjectures sur son objet. Départ de Tongataboo et arrivée à Eooa. Description de cette Isle, et récit de ce qui nous y arriva.*

---

Nous étions prêts à appareiller de *Tongataboo* ; mais le vent soufflant de la partie de l'Est, le jour ne devoit pas durer assez long-temps pour débouquer les passes avec la marée du matin ou avec celle du soir ; l'une fluissoit trop tôt et l'autre trop tard , et à moins qu'il ne survint un vent très-bon , je sentis qu'il faudroit attendre deux ou trois jours.

Ce délai me causa d'autant moins de regrets, que je résolus d'assister à une grande fête fixée pour le 8, à laquelle le Roi nous avoit invités, lorsque nous allâmes lui faire

*Tome II.*

I

250582

notre dernière visite. Il quitta notre voisinage le 7, et il se rendit, ainsi que tous les Insulaires d'un rang distingué, à *Mooa*, où les cérémonies devoient se passer. Plusieurs d'entre nous le suivirent le lendemain. D'après ce que Poulaho nous avoit dit, nous jugeâmes que son fils, l'héritier présomptif de la couronne, alloit être revêtu solennellement de certains privilèges, et en particulier de celui de manger avec son père, honneur dont il n'avoit pas encore joui.

Nous arrivâmes à *Mooa* sur les huit heures, et nous trouvâmes le Roi dans un enclos si petit et si sale, que je fus étonné de voir un lieu aussi mal-propre dans cette partie de l'Isle. Un grand nombre d'Insulaires étoient assis devant lui. Ils se livroient aux soins qui les occupent ordinairement le matin; ils préparoient un bowl de *Kava*. Sur ces entre-faites, nous allâmes faire une visite à quelques-uns de nos amis, et observer les préparatifs de la cérémonie qui devoit bientôt commencer. A dix heures, les Naturels s'assemblèrent au milieu d'une prairie qui est en face du *Malae*, ou du grand édifice auquel on nous avoit conduits quand nous allâmes à *Mooa* pour la première fois. Nous aperçûmes, à l'extrémité de l'un des chemins qui débouchent dans cette prairie, des hommes armés de piques et de massues; ils récitoient ou chantoient constamment une petite phrase sur un ton pleureur qui annonçoit la détresse, et qui sembloit demander quelque chose. Ces phrases de récitatif ou de chant se continuèrent pendant une heure: durant cet intervalle, une multitude d'Insulaires arrivèrent par le chemin dont je viens de parler; chacun d'eux apportoit une igname attachée au milieu d'une perche qu'il déposa aux pieds de ceux qui psalmodioient si tristement.

Le Roi et le Prince arrivèrent également, et s'assirent sur la prairie; on nous pria de nous asseoir à leurs côtés, mais d'ôter nos chapeaux et de délier nos cheveux. Tous ceux qui apportoient des ignames étant arrivés, chacune des perches fut relevée et portée sur les épaules de deux hommes. Après s'être formés en compagnies de dix ou douze, ils traversèrent le lieu de la scène d'un pas pressé; les compagnies étoient conduites par un guerrier armé d'une massue ou d'une épée, et gardées à droite par plusieurs autres qui avoient différentes armes. Un Naturel, portant sur une perche un pigeon en vie, terminoit la procession, composée d'environ deux cents cinquante personnes.

Je chargeai Omai de demander au Chef où l'on portoit les ignames avec tant d'appareil : le Chef ne se souciant pas de satisfaire notre curiosité, deux ou trois d'entre nous suivirent la procession contre son gré. Les Insulaires s'arrêtèrent devant le *Morai* ou le *Fiatooka* (\*) d'une maison située sur une petite montagne, éloignée d'un quart de mille du lieu où ils se rassemblèrent d'abord. Ils y déposèrent les ignames, dont ils formèrent deux tas; mais j'ignore quelle étoit leur intention. Comme notre présence sembloit les gêner, nous les quittâmes et nous retournâmes auprès de Poulabo, qui nous dit de nous promener dans les environs, parce qu'il y auroit un entr'acte de quelque durée. Nous nous éloignâmes peu, et notre promenade ne fut pas longue; nous craignons de perdre une partie de la cérémonie. Lorsque nous rejoignîmes le Roi, il m'en-

---

(\*) C'est le *Fiatooka* dont M. Anderson a parlé. Voy. Tom. I<sup>er</sup>, page 356.

gagée à ordonner aux Matelots de ne pas sortir du canot ; il ajouta que chaque chose seroit bientôt *Taboo* si l'on rencontroit dans la campagne quelques-uns de mes gens ou des siens ; qu'on les renverseroit à coups de massues, et même qu'ils seroient *Mateed*, c'est-à-dire tués. Il m'avertit aussi que nous ne pouvions pas nous trouver parmi les acteurs de la cérémonie, mais qu'on nous mèneroit dans un lieu d'où nous verrions tout ce qui se passeroit. Notre vêtement fournit à Poulaho un premier prétexte pour nous exclure ; il dit que si nous voulions assister à la cérémonie, il faudroit avoir la partie supérieure du corps découverte jusqu'à la poitrine, ôter nos chapeaux et délier nos cheveux. Omai répondit qu'il se conformeroit aux usages du pays, et il commença à se déshabiller. Le Prince imagina ensuite d'autres prétextes, et Omai fut exclus aussi bien que nous.

Cette défense ne me convenoit pas trop, et je m'éloignai pour quelques momens, afin de découvrir ce que vouloient faire les Insulaires. J'aperçus peu de monde dans la campagne, excepté les hommes vêtus pour la cérémonie ; quelques-uns d'entr'eux portoient des bâtons d'environ quatre pieds de longueur, au-dessous desquels étoient attachés deux ou trois morceaux de bois de la grosseur du pouce, et longs d'un demi-pied : ils alloient au *Morai* dont je parlois tout-à-l'heure. Je pris le même chemin, et je fus arrêté plusieurs fois par leurs cris de *Taboo* ; je continuai cependant ma route sans trop m'occuper de leurs cris, jusqu'au moment où je vis le *Morai* et les Insulaires qui étoient assis devant la façade : on me pressa alors très-vivement de rétrograder ; et ignorant quelles seroient les suites de mon refus, je revins sur mes pas. J'avois observé

que les Naturels chargés des bâtons de quatre pieds, dépassoient le *Morai* ou le temple ; je crus , d'après cette circonstance , qu'il se passoit derrière cet édifice des choses qui méritoient d'être examinées : je formai le projet de m'y rendre par un détour ; mais je fus si bien surveillé par trois hommes , que je ne pus exécuter mon dessein. Cherchant à tromper ces sentinelles , je retournai au *Malae* , où j'avois laissé le Roi , et je m'évadai une seconde fois ; mais je rencontrai bientôt mes trois hommes , ensorte qu'ils me parurent chargés d'épier tous mes mouvemens. Je ne fis aucune attention à leur démarche ou à leurs propos , et je ne tardai pas à apercevoir le principal *Fiatooka* ou *Morai* du Roi , que j'ai déjà décrit (\*). Une multitude d'Insulaires étoient assis devant cet édifice ; c'étoient les Naturels que j'avois vu dépasser l'autre *Morai* , placé à peu de distance de celui-ci. Comme je pouvois les observer de la plantation du Roi , je m'y rendis , à la grande satisfaction de ceux qui m'accompagnoient.

Dès que j'y fus entré , je racontai ce que j'avois vu à ceux de nos Messieurs qui s'y trouvoient , et nous nous plaçâmes de manière à bien examiner la suite de la cérémonie. Le nombre des Naturels qui occupoient le *Fiatooka* , continua pendant quelque temps à augmenter ; ils quittèrent enfiu leurs sièges , et ils se mirent en marche ; ils marchaient en couple l'un après l'autre. Les deux Naturels qui formoient un couple , portoient entr'eux , sur leurs épaules , un des bâtons dont j'ai parlé : on nous dit que les petits morceaux de bois attachés au milieu étoient des ignames ; il est vraisemblable que les Naturels emploient

---

(\*) Voyez Tome I.<sup>er</sup> , page 338.

des morceaux de bois pour emblèmes de ces racines. Le second de chaque couple plaçoit communément une de ses mains au milieu du bâton, comme si cet appui eût été nécessaire pour l'empêcher de rompre sous le poids; ils affectoient aussi de marcher courbés, comme s'ils eussent été accablés par la pesanteur d'un fardeau. Nous comptâmes cent huit couples; les hommes qui les composoient étoient tous, ou la plupart, d'un rang distingué. Ils vinrent très-près de la haie derrière laquelle nous nous trouvions, et nous les vîmes fort à notre aise.

Lorsqu'ils eurent tous défilé devant nous, nous retournâmes à la maison de Poulaho. Ce Prince sortoit; on ne nous permit pas de le suivre, et on nous mena sur-le-champ à l'endroit qu'on nous destinoit, c'est-à-dire, derrière une palissade, voisine de la prairie du *Fiatooka*, où l'on avoit déposé les ignames le matin. Comme nous n'étions pas les seuls exclus de la cérémonie, et qu'on souffroit à peine que nous la regardassions en cachette, il arriva près de nous un assez grand nombre d'Insulaires: j'observai que les enclos des environs étoient d'ailleurs remplis de monde. Mais on avoit pris tous les soins imaginables pour nous masquer la vue; non-seulement on avoit réparé les palissades dans la matinée, on en avoit élevé presque par-tout de nouvelles, d'une si grande élévation, qu'un homme de la plus haute taille ne pouvoit voir par-dessus. Nous ne craignîmes pas de faire des trous dans la haie avec nos couteaux; et de cette manière, nous observâmes assez bien tout ce qui se passoit de l'autre côté.

Lorsque nous nous postâmes derrière la haie, deux ou trois cents personnes étoient assises sur l'herbe, près de l'extrémité du sentier qui débouchoit dans la prairie du

*Morai*; d'autres, en plus grand nombre, ne tardèrent pas à les venir joindre. Nous vîmes aussi arriver des hommes portant de petits bâtons, et des branches ou des feuilles de cocotier : dès qu'ils parurent, un vieillard s'assit au milieu du chemin, et les regardant en face, il prononça un long discours sur un ton sérieux. Il se retira ensuite, et les Insulaires dont je viens de parler, s'avancèrent vers le centre de la prairie, et élevèrent un petit hangar. Quand ils eurent achevé cet ouvrage, ils s'accroupirent un moment; ils se relevèrent, et ils allèrent se placer parmi le reste de la troupe. Bientôt après, le fils de Poulaho entra, précédé de quatre ou cinq Insulaires; il s'assit avec son cortège derrière le hangar un peu de côté. Douze ou quatorze femmes du premier rang se montrèrent; elles marchèrent lentement deux à deux, et elles portoient une pièce étroite d'étoffe blanche, de deux ou trois verges de longueur, étendue dans l'intervalle qui séparoit les deux personnes de chaque couple. Elles s'approchèrent du Prince; elles s'accroupirent devant lui; et ayant mis autour de son corps quelques-unes des pièces d'étoffe qu'elles apportoient, elles se relevèrent : elles se retirèrent dans le même ordre, et elles s'assirent à une certaine distance sur sa gauche. Poulaho lui-même parut, précédé de quatre hommes qui marchèrent deux à deux, et qui s'assirent à environ vingt pas, et à la gauche de son fils. Le jeune Prince quitta alors sa première place; il alla s'asseoir avec son escorté sous le hangar; et un nombre considérable d'autres Insulaires s'assirent sur l'herbe, devant le pavillon royal. Le prince regardoit le peuple, et avoit le dos tourné au *Morai*. Trois compagnies de dix ou douze hommes chacune, sortirent l'une après l'autre du milieu du groupe



le plus nombreux ; et, courant avec précipitation au côté opposé de la prairie, elles s'assirent durant quelques secondes ; elles retournèrent ensuite, de la même manière, à leur première place. Deux hommes, qui tenoient un petit rameau vert à la main, se levèrent et s'approchèrent du Prince ; ils s'assirent quelques secondes, à trois reprises différentes, à mesure qu'ils avancèrent, et ils se retirèrent dans le même ordre : nous observâmes qu'ils penchèrent leurs rameaux les uns vers les autres tant qu'ils furent assis. Peu de temps après, un troisième et un quatrième Insulaires répétèrent cette cérémonie.

La grande procession que j'avois vue se mettre en marche de l'autre *Morai*, arriva à cette époque. Si l'on juge du détour qu'elle fit par le temps qu'elle employa, il dut être considérable. Dès que les hommes qui la composoient eurent atteint la prairie, ils s'avancèrent à droite du hangar. Après s'être prosternés sur le gazon, ils déposèrent leurs prétendus fardeaux (les bâtons dont j'ai déjà parlé), et ils regardèrent le Prince. Ils se relevèrent ; ils se retirèrent dans le même ordre, en joignant leurs mains qu'ils tenoient devant eux de l'air le plus sérieux, et ils s'assirent sur les bords de la scène. Tandis que cette banue nombreuse défilait, et déposoit ses bâtons, trois hommes, assis sous le hangar avec le Prince, prononcèrent des phrases d'un ton langoureux. Ils gardèrent un silence profond durant quelque temps ; ensuite un homme assis au front de la prairie, commença un discours, ou une prière pendant laquelle il alla, à plusieurs reprises, briser un des bâtons apportés par ceux qui étoient venus en procession. Lorsqu'il eut fini, la troupe assise devant le hangar se sépara pour former une haie, à travers laquelle le

Prince et sa suite passèrent, et l'assemblée se dispersa.

Quelques-uns d'entre nous, satisfaits de ce qu'ils avoient déjà vu; retournèrent aux vaisseaux; mais, comme je ne voulois perdre aucune occasion de m'instruire des institutions politiques et religieuses de ce peuple, je demeurai à *Mooa* avec deux ou trois de mes Officiers, afin d'être témoin de la fête qui ne devoit se terminer que le lendemain. Les petits morceaux de bois, et les bâtons apportés sur la prairie, par ceux qui étoient venus en procession, se trouvant abandonnés, j'allai les examiner quand il n'y eut plus de foule. Je ne trouvai que des morceaux de bois attachés au milieu des bâtons, ainsi que je l'ai déjà dit. Cependant les Naturels placés près de nous, nous avoient répété plusieurs fois que c'étoient de jeunes ignames, et quelques-uns de nos Messieurs, comptant sur cette assertion, ne vouloient pas en croire leurs yeux. Puisque ce n'étoit pas des ignames, il est clair que les Naturels ne purent nous les donner que pour les emblèmes de ces racines, et que nous les comprimés mal.

On servit notre souper à sept heures; il fut composé de poissons et d'ignames. Il ne tenoit qu'à nous de manger du porc, mais nous ne voulûmes pas tuer un gros cochon que le Roi nous avoit donné pour ce repas. Le Roi soupa avec nous; il but une très-grande quantité d'eau-de-vie et de vin; et il alla se coucher à demi-ivre. Nous passâmes la nuit dans la même maison que lui et quelques personnes de sa suite.

Les Insulaires s'éveillèrent à une ou deux heures du matin; ils causèrent environ une heure, et ils dormirent de nouveau. Excepté Poulaho, ils se levèrent à la pointe du jour, et je ne sais où ils allèrent. Bientôt après, une

des femmes qui accompagnoient ordinairement le Prince, entra, et demanda où il étoit. Je le lui montrai; elle s'assit sur-le-champ près de lui, et elle se mit à le *macer*, ainsi que M. Anderson avoit vu *macer* Futtafaihe; elle lui frappoit doucement sur les cuisses, avec ses poings fermés. Cette opération, destinée à prolonger le sommeil du Roi, eut un effet contraire; mais, quoiqu'il ne dormit pas, il se tint couché.

Nous allâmes, Omai et moi, faire une visite au jeune Prince qui nous avoit quittés dès le grand matin; car il ne logeoit pas avec le Roi, et il occupoit une maison particulière à quelque distance de celle de son père. Nous le trouvâmes environné de petits garçons ou de jeunes gens de son âge, assis devant lui. Une vieille femme et un homme d'un âge avancé, qui sembloient prendre soin de lui, étoient assis par derrière. Nous vîmes d'autres hommes et d'autres femmes occupés du service de sa cour.

Nous retournâmes ensuite auprès du Roi, qui venoit de se lever, et qui étoit entouré d'un cercle nombreux, composé sur-tout de vieillards. Tandis qu'on préparoit un bowl de *Kava*, on apporta un cochon cuit au four et des ignames fumantes; comme les Insulaires, et sur-tout ceux qui boivent la *Kava*, mangent peu le matin, ils nous donèrent la plus grande partie de ces alimens, ce qui fit beaucoup de plaisir à l'équipage de mon canot. Je fis une seconde promenade, et j'allai voir plusieurs autres Chefs; ils prenoient tous leur boisson du matin, ou ils l'avoient déjà prise. Quand je rejoignis le Roi, je le trouvai endormi dans une petite hutte écartée: deux femmes le frappoient mollement sur les cuisses. Il s'éveilla sur les onze heures, et on lui servit du poisson et des ignames qui sembloient

avoir été cuits dans du lait de coco ; il en mangea très-peu, et il se recoucha de nouveau. Je le quittai alors ; et je portai au Prince des étoffes, des grains de verre, et d'autres choses que je voulois lui donner : il y avoit assez d'étoffe pour un habit complet à la mode du pays, et il s'en revêtit tout de suite ; fier de sa parure, il vint d'abord se montrer à son père, et il me conduisit ensuite chez sa mère, près de laquelle il y avoit dix ou douze femmes ; dont la physionomie inspiroit le respect. Ici le Prince changea d'habit, et il me fit présent de deux pièces d'étoffes de l'Isle. Il étoit plus de midi, et je retournai dîner au palais, où l'on m'avoit invité. Plusieurs de nos messieurs étoient revenus des vaisseaux durant la matinée ; on les invita, ainsi que moi, au repas. Le festin fut composé d'ignames et de deux cochons ; j'éveillai Poulahô qui dormoit toujours, et je l'engageai à se mettre à table. Sur ces entrefaites, on lui apporta deux mullets et des coquillages, et ayant joint sa portion à la nôtre, il s'assit près de nous ; et il mangea de bon appétit.

Quand le dîner fut fini, on nous dit que la cérémonie de la veille recommenceroit bientôt, et on vous enjoignit, d'une manière expresse, de ne pas nous trouver aux environs des acteurs ; mais j'avois résolu de ne plus observer la fête derrière la toile, et de m'approcher davantage. Je m'échappai en effet de la plantation, et je marchai vers le *Morai* qui devoit être le lieu de la scène. Les Insulaires que je rencontrai m'engagèrent plusieurs fois à revenir sur mes pas ; je ne les écoutai point, et ils me laissèrent passer. En arrivant au *Morai*, je vis un assez grand nombre de Naturels assis à l'un des bords de la prairie, de chaque côté du chemin ; quelques autres étoient également assis

au bord opposé, et j'aperçus au milieu deux hommes qui avoient le visage tourné contre le cimetière; dès que j'eus atteint la première troupe, on me dit de m'asseoir, et je m'assis. Il y avoit à l'endroit où je m'assis une multitude de petits paquets de feuilles de noix de coco, attachés à des bâtons qui présentoient la forme d'une civière. On m'apprit qu'ils étoient *Taboo*, et c'est tout ce que je pus savoir. La foule des acteurs augmentoit d'un moment à l'autre; ils arrivoient tous du même côté: l'un des Insulaire se tournoit par intervalle vers ceux qui venoient nous joindre, et il prononçoit un petit discours, dans lequel le mot de *Areekee*, c'est-à-dire Roi, frappoit souvent mes oreilles. L'un des Naturels dit quelque chose qui produisit parmi l'assemblée des éclats de rire d'une gaieté bien franche, et plusieurs des orateurs obtinrent des applaudissemens. On me pria, à diverses reprises, de m'éloigner; lorsqu'ils virent que je ne le voulois pas, ils délibérèrent entre eux, et ils m'exhortèrent à prendre leur costume et à découvrir mes épaules: j'y consentis, et ma présence ne sembla plus les gêner.

Je fus plus d'une heure sans observer autre chose que ce que je viens de raconter; enfin le Prince, les femmes et le Roi, arrivèrent, comme ils étoient arrivés la veille. Le Prince se plaça sous le hangar; deux hommes qui portoient chacun une natte, y entrèrent en récitant des paroles d'un air très-sérieux, et ils mirent leurs nattes autour de Futtafaihe. Les cérémonies commencèrent alors: trois compagnies coururent au bord opposé de la prairie, elles s'y assirent durant quelques secondes et elles retournèrent à leur place avec précipitation, de la même manière que le jour précédent; bientôt après, les deux hommes qui

étoient assis au milieu de l'esplanade firent un discours ou une prière de peu de durée; la troupe entière dont je faisais partie, se leva brusquement, et courut s'asseoir devant le hangar qu'occupoit le Prince et trois ou quatre Insulaires. J'étois sous la direction de l'un des Naturels qui s'empressoit de me rendre service; il eut soin de me placer avantageusement, et si l'on m'avoit permis de faire usage de mes yeux, je n'aurois rien perdu de tout ce qui se passoit; mais il fallut me tenir assis, les regards baissés, et prendre l'air réservé et modeste d'une jeune fille.

La procession entra de la même manière que la veille. Les Naturels marchaient deux à deux; les divers couples portoient sur leurs épaules un bâton, au milieu duquel se trouvoit une feuille de coco. Ces bâtons furent déposés avec les cérémonies du jour précédent: la première bande fut suivie d'une seconde; les Insulaires qui composoient celle-ci, apportèrent des paniers de feuilles de palmier, de la même forme que ceux dont ils se servent dans leurs ménages. Une troisième apporta différentes espèces de petits poissons, dont chacun étoit placé à l'extrémité d'un bâton fourchu. On plaça les paniers aux pieds d'un vieillard, qui me parut être le Grand-Prêtre, et qui étoit assis à la droite du Prince en-dehors du hangar; il en prit un à sa main tandis qu'il fit un discours ou une prière; il le mit ensuite à terre; il en demanda un second qu'il tint de la même manière, en marmottant quelques paroles, et il continua jusqu'à ce qu'il eût fait la même cérémonie sur tous les paniers. Les poissons attachés aux bâtons fourchus, furent présentés l'un après l'autre à deux hommes qui étoient assis à gauche du hangar, et qui tenoient des

rameaux verts. Le premier poisson fut déposé à leur droite, et le second à leur gauche : au moment où on leur présentait le troisième, un Insulaire fort et robuste, assis derrière les deux autres, étendit son bras et saisit le poisson ; les deux autres le saisirent en même-temps ; ils parurent se disputer également chacun des poissons qu'on leur offrit ; mais comme il y avoit deux mains contre une, indépendamment des avantages de la position, l'Insulaire qui se trouvoit par-derrrière n'en attrappoit que des morceaux ; il ne quittoit jamais prise, il falloit toujours lui arracher le poisson de force, et il jetoit derrière lui ce qu'il pouvoit en garder ; les deux autres plaçoient les poissons alternativement à droite et à gauche. L'Insulaire qui agissoit seul s'empara enfin d'un poisson entier, sans que les deux autres s'y opposassent, et j'ignore si ce fut par hasard, ou selon les règles du cérémonial. L'assemblée s'écria alors *mareeai*, c'est-à-dire, *très-bien*, ou *c'est très-bien fait*. Il me sembla qu'il étoit à la fin de son rôle, car il n'essaya point de saisir les poissons qu'on offrit depuis. Ces poissons, ainsi que les paniers, furent tous présentés par les personnes qui les avoient apportés ; elles se tenoient assises. On suivit, dans cette présentation, l'ordre et la méthode qu'avoit suivis la première bande, lorsqu'elle déposa les petits bâtons à terre.

Quand la dernière bande fut arrivée, quelques personnes firent des harangues ou des prières, et nous nous levâmes tous brusquement au signal qu'on nous donna ; nous courûmes durant un moment à gauche, et nous nous assimes le dos tourné au Prince et aux Insulaires qui occupoient le hangar. On me dit de ne pas regarder derrière moi : toutefois, malgré la défense des Naturels et le

souvenir de l'accident arrivé à la femme de Lot, je détournai le visage pour voir ce qui se passoit. Le Prince regardoit le *Morai*; mais la dernière évolution avoit placé tant de monde entre lui et moi, que je ne pus apercevoir ce qu'on faisoit au hangar. On m'assura ensuite que ce fut le moment où l'on revêtit le Prince de l'honneur suprême de manger avec son père, et qu'on servit au Roi et à son fils un morceau d'igname grillée. Je le crois d'autant plus, qu'on nous avoit annoncé d'avance, que cela devoit arriver durant la cérémonie, et que d'ailleurs les Insulaires regardoient d'un autre côté, ce qu'ils font toujours lorsque leur Monarque mange quelque chose.

Peu de temps après, nous nous retournâmes tous en face du hangar, et nous formâmes un cercle devant le Prince, laissant entre lui et nous un grand espace libre. Quelques hommes s'approchèrent alors de nous, deux-à-deux; ils portoient sur leurs épaules de gros bâtons ou des perches; ils firent un bruit auquel on peut donner le nom de chant, et ils agitèrent leurs mains à mesure qu'ils s'avancèrent. Lorsqu'ils furent près de nous, ils remuèrent leurs jambes avec beaucoup d'agilité; de manière qu'ils eurent l'air de marcher très-vite sans faire un seul pas: trois ou quatre Insulaires se levèrent ici du milieu de la foule; ils tenoient à la main de gros bâtons, et ils coururent vers ceux dont je viens de parler. Les premiers jetèrent à l'instant leurs bâtons et ils s'enfuirent; les trois ou quatre hommes fondirent sur les bâtons qu'ils frappèrent vigoureusement, et ils repassèrent à leur place; mais, en s'éloignant, ils proposèrent le défi qui précède leurs combats de lutte, et des champions d'une haute taille arrivèrent bientôt du même côté, en réitérant le cartel. Le



côté opposé détacha presque au même instant des guerriers qui vinrent leur répondre. Les deux troupes paraderent autour de l'esplanade pendant quelques minutes, et elles se retirèrent chacune vers leur bande. Il y eut des combats de lutte et de pugilat, qui durèrent une demi-heure : deux hommes s'assirent alors devant le Prince, et prononcèrent des discours que je crus adressés à Futtafalie. La fête étoit terminée, et l'assemblée se dispersa.

Je m'approchai pour voir les différens paniers ; on ne m'avoit pas permis jusqu'ici de satisfaire ma curiosité, parce que, disoit-on, tout étoit *taboo*. Je ne trouvai que des paniers vides, et, s'ils étoient censés contenir quelque chose, ce ne pouvoit être qu'allégoriquement ; excepté les poissons, ce qu'on avoit étalé durant la cérémonie fut aussi emblématique.

Nous nous efforçâmes en vain de découvrir l'objet de cette cérémonie en général, qui est appelée *natche*, et de ses différentes parties. On ne répondit guères à nos questions que *taboo*, mot qui s'applique à beaucoup d'autres choses, comme je l'ai fait observer plus haut. Comme le Roi nous avoit dit dix jours auparavant, que les Iusulaires lui apporteroient des ignames qu'il mangeroit avec son fils ; comme il avoit indiqué d'avance quelques détails de la fête ; nous jugeâmes, sur ses propos et sur ce que nous vîmes, que le Prince, en qualité d'héritier présomptif de la couronne, venoit de jurer ou de promettre solennellement de ne jamais abandonner son père, et de lui fournir toujours les divers articles désignés par leurs-emblèmes. Cette conjecture est d'autant plus vraisemblable, que les principaux personnages de l'Isle assistèrent à la cérémonie.

Quoi qu'il en soit, tout se passa avec un appareil mystérieux, et le lieu et les détails de la scène prouvent assez que la Religion y joua un grand rôle. Les Insulaires ne s'étoient point récrié jusqu'alors contre notre vêtement ou nos manières; ils voulurent cette fois nous obliger à nous découvrir jusqu'à la ceinture, à délier nos cheveux, à les laisser flotter sur nos épaules, à nous asseoir comme eux, les jambes croisées, à prendre quelquefois la posture la plus humble, à baisser les yeux et à joindre nos mains. L'assemblée entière se soumit à ce cérémonial d'un air pénétré; enfin tout le monde fut exclus, excepté les acteurs et les Insulaires d'un rang distingué; d'après ces diverses circonstances, je fus persuadé qu'ils croyoient agir sous l'inspection immédiate d'un Être suprême.

La *natche* dont je viens de faire la description, peut être regardée comme purement figurative. La petite quantité d'ignames que nous vîmes le premier jour, ne supposoit pas une contribution générale, et on nous laissa entendre que c'étoit une portion consacrée à l'*Otooa* ou à la Divinité. On nous apprit que, dans trois mois, on célébreroit à la même occasion, une fête encore plus solennelle et plus importante; qu'alors on étaleroit les tributs de *Tongataboo*, celui de *Hapae*, de *Vavaoo*, et de toutes les autres Isles; et qu'afin de rendre la cérémonie plus auguste, on sacrifieroit des victimes humaines choisies parmi le bas-peuple: ainsi, la superstition et la stupide ignorance influent d'une manière terrible sur les mœurs du peuple le plus humain et le plus bienfaisant de la terre! Nous demandâmes la raison de ces meurtres barbares. On se contenta de nous répondre, qu'ils étoient nécessaires à la *natche*, et que la Divinité extermineroit.

roit sûrement le Roi, si on ne se conformoit pas à l'usage.

La nuit approchoit lorsque l'assemblée se dispersa, et comme nous étions assez loin des vaisseaux, et que nous avions une navigation difficile à faire, nous partîmes bien vite de *Mooa*. Quand je pris congé de Poulaho, il me pressa beaucoup de demeurer à terre jusqu'au lendemain, et pour m'y déterminer, il me dit que je verrois une cérémonie funèbre. La femme de Mareewagee, c'est-à-dire, la belle-mère du Roi, étoit morte depuis peu, et la *natche* avoit obligé de porter son corps dans une pirogue qui mouilloit dans la lagune. Poulaho promit de m'accompagner à *Eooa*, dès qu'il auroit rendu les derniers devoirs à sa belle-mère, et de s'y rendre après moi, si je ne l'attendois pas. Ses propos me firent comprendre, que sans la mort de cette femme, la plupart des Chefs seroient venus avec moi à *Eooa*, où il paroît qu'ils ont tous des possessions. J'aurois volontiers attendu le Roi, si la marée n'eût pas été favorable pour débouquer les passes; d'ailleurs le vent orageux, depuis plusieurs jours, s'étoit affoibli et fixé, et en laissant échapper cette occasion, notre départ pouvoit être renvoyé à quinze jours: ce qui acheva de me déterminer, nous sûmes que la cérémonie funèbre durerait cinq jours, et c'étoit trop long-temps pour nous, qui mouillions dans un endroit où l'appareillage ne dépendoit pas de nous. J'assurai néanmoins le Roi, que si nous ne mettions pas à la voile, je viendrois le revoir le lendemain. Nous le quittâmes ainsi, et nous arrivâmes aux vaisseaux sur les huit heures du soir.

J'ai oublié de dire qu'Omaï assista aux cérémonies du second jour; mais nous ne nous trouvâmes pas ensemble, et même je ne sus qu'il y étoit que lorsque la fête fut

terminée. Il m'apprit ensuite, que le Roi s'étant aperçu de mon évasion, envoya plusieurs émissaires l'un après l'autre, auxquels il recommanda de me ramener : vraisemblablement ces messagers ne furent pas admis à l'endroit où j'étois, car je n'en vis aucun. Poulaho, instruit que j'avois enfin découvert mes épaules comme les acteurs de la cérémonie, permit à Omai d'y assister également, sous la condition de prendre le costume usité en cette occasion. On exigeoit d'Omai qu'il se conformât à un usage de sa patrie, et il consentit volontiers à ce qu'on désiroit ; on lui donna un habit convenable, et il arriva vêtu de la même manière que les Naturels. Il est probable qu'on nous avoit d'abord exclus, parce qu'on s'attendoit à un refus de notre part sur ces préliminaires.

Au moment où je me rendis à *Mooa* pour observer la *natcke*, j'y fis conduire les chevaux, le taureau, la vache et les chèvres que je me proposois de laisser dans l'Isle : je crus qu'ils seroient plus en sûreté sous les yeux des Chefs que dans un lieu qui devoit être désert durant notre absence. Outre les quadrupèdes dont je viens de parler, j'enrichis *Mooa* d'un vertrat, et de trois jeunes truies de la race d'Angleterre. Les naturels prévoyant que ces individus amélioreroient beaucoup leurs cochons, qui ne sont pas gros, montrèrent un grand désir de les avoir. Feenou obtint aussi de moi deux lapins, un mâle et une femelle : on nous dit, avant notre départ, qu'ils avoient déjà produit. Si nos quadrupèdes se multiplient, ce dont je suis bien persuadé, ces Isles auront fait une acquisition importante, et l'Isle de *Tongataboo* n'étant pas montueuse, les habitans tireront de grands secours des chevaux.

Nous appareillâmes de *Tongataboo* le 10, à huit heures du matin, à l'aide d'un vent ferme du Sud-Est; nous traversâmes le canal qui se trouve entre les petites Isles appelées *Makkahoa* et *Monooafai*; celui qu'on rencontre entre la dernière Isle et *Pangimodoo* est beaucoup moins large. La marée nous fut très-favorable jusqu'au moment où nous atteignîmes le travers du chenal qui mène à la *Lagune*, où le flot de l'Est rencontre celui de l'Ouest. Cette rencontre, jointe à la profondeur de la lagune, et aux bas-fonds qui sont à son entrée, produisent dans les vagues beaucoup de clapotage et de gouffres. D'autres choses accroissent encore le péril, car la profondeur de la mer, dans le canal, excède la longueur d'un cable: il n'y a point de mouillage, excepté près des rochers, où nous trouvâmes quarante et quarante-cinq brasses, fond de sable brun; et ici même un bâtiment seroit toujours exposé aux gouffres que forment les vagues. J'avois résolu de jeter l'ancre dès que nous aurions débouqué les passes, et de descendre de nouveau à *Tongataboo*, afin d'assister à la cérémonie funèbre dont on m'avoit parlé; mais ne voulant pas laisser les vaisseaux dans une position où je ne les croyois point en sûreté, je renonçai à mon projet. Nous continuâmes à manœuvrer au vent, sans avancer ou reculer d'un pied, jusqu'à l'instant de la marée haute. A cette époque nous vinmes à bout de nous jeter dans l'espace où la marée de l'Est exerce son action; nous comptions y avoir le jussant très-bon pour notre route, mais sa force fut si peu considérable, qu'en tout autre temps nous ne l'aurions pas remarqué. Nous reconnûmes que la plus grande partie de l'eau qui se porte dans la lagune, vient du Nord-Ouest, et se retire par le même côté. Voyant, à

cinq heures de l'après-dîner, que nous ne pouvions gagner la haute mer avant la nuit, je mouillai sous la côte de *Tongataboo* par quarante-cinq brasses, et à environ deux encablures du récif qui borde cette partie de l'Isle. *La Découverte* mouilla aussi derrière nous; mais elle dériva sur les bancs de sable, avant que son ancre eût pris fond, et à minuit, elle se trouvoit encore dans une sorte de danger.

Nous demeurâmes à l'ancre jusqu'à 11 heures du lendemain; nous appareillâmes alors pour marcher à l'Est; mais il étoit dix heures du soir avant que nous eussions doublé l'extrémité orientale de l'Isle, et avant que nous pussions mettre le cap sur *Middelbourg* ou *Eooa* (comme l'appellent les habitans du pays), où nous mouillâmes à huit heures du matin du 12, par quarante brasses fond de sable, entremêlé de pointes de corail. Les extrémités de l'Isle se prolongeoient du Nord 40° Est au Sud 22° Ouest; la haute terre d'*Eooa* nous restoit au Sud 45° Est, et *Tongataboo* du Nord 70° Ouest au Nord 19° Ouest: nous étions à environ un demi-mille de la côte, et à-peu-près à l'endroit que j'occupai en 1773, et que je nommai *la Rade Angloise*.

Nous fûmes à peine mouillés, que *Taoofa*, l'un des Chefs du pays, et plusieurs autres Naturels, viurent nous voir; ils semblèrent se réjouir beaucoup de notre arrivée. *Taoofa* (\*) avoit été mon *Tayo* (ami), quand je relâchai ici durant mon second voyage; ainsi nous nous connois-

---

(\*) Le Capitaine Cook ne donne, dans la Relation de son second Voyage, que le nom de *Tioony*, au chef qu'il rencontra ici. Voyez le Tome I.<sup>er</sup>, p. 192 de l'original.

sions bien. Je descendis à terre avec lui pour chercher de l'eau douce ; car c'étoit sur-tout pour remplir mes futailles que j'abordai *Eooa*. On m'avoit dit à *Tongataboo* que j'y trouverois un ruisseau qui vient des collines, et qui se jette dans la mer ; mais je n'en trouvai point. On me conduisit d'abord à une source saumâtre, située entre la marque de la marée basse et celle de la marée haute, parmi des rochers, dans l'anse où nous débarquâmes, et où aucun Navigateur ne songeroit à faire de l'eau. Je crois cependant que l'eau de cette source seroit bonne, s'il étoit possible de la puiser avant qu'elle se mêle à celle de la marée. Nos amis s'apercevant qu'elle ne me plaisoit point du tout, nous menèrent vers l'intérieur de l'Isle, où je rencontrai de très-bonne eau dans une ouverture profonde : avec du temps et de la peine, nous aurions amené cette eau à la côte, au moyen de quelques augets composés de feuilles et de tiges des bananiers ; mais, plutôt que d'entreprendre ce travail ennuyeux, je me contentai du supplément que les vaisseaux avoient embarqué à *Tongataboo*.

Avant de retourner à bord, j'indiquai aux Naturels un endroit où nous acheterions des cochons et des ignames. Ils nous vendirent beaucoup d'ignames, mais peu de cochons. Je déposai sur cette Isle un bélier et deux brebis du Cap de *Bonne-Espérance*, et j'en donnai le soin à *Taofa*, qui parut s'énorgueillir de cette commission. Je fus bien-aise que *Marcewage*, à qui j'en avois fait présent, les eût dédaignés : *Eooa* n'ayant pas encore de chiens ; les moutons s'y multiplieront plus aisément qu'à *Tongataboo*.

Quand nous regardions cette Isle des vaisseaux, elle nous offroit un aspect très-différent de celles que nous avions rencontrées jusqu'alors, et elle présentoit un très-

beau paysage : *Kao* pouvant être considérée comme un immense rocher, nous n'en avons point vu d'aussi haut depuis notre départ de la *Nouvelle-Zélande* : de son sommet, qui est presque applati, elle s'abaisse doucement vers la mer. Comme les Isles de ce groupe sont applanies, on n'y découvre que des arbres lorsqu'on les contemple du milieu des vagues ; mais ici la terre s'élève insensiblement, et elle présente un point-de-vue étendu, où l'on aperçoit des bocages formant un joli désordre à des distances irrégulières, et des prairies dans l'intervalle de l'un à l'autre. Près de la côte, elle est entièrement couverte de différens arbres, parmi lesquels se trouvent les habitations des Insulaires ; il y avoit, à droite de notre mouillage, un bocage de cocotiers si vaste, que nous n'en avons jamais vu d'aussi grands.

Le 13, dans l'après-midi, nous allâmes sur la partie la plus élevée de l'Isle, située un peu à droite de nos vaisseaux, afin de découvrir tout le pays. Nous traversâmes à mi-chemin une vallée profonde, dont le fond et les côtés, quoique composés presque en entier de rochers de corail, étoient revêtus d'arbres. Notre élévation excédoit de deux à trois cents pieds le niveau de la mer, et cependant nous y vîmes le corail rempli de trous et d'inégalités, comme dans les rochers de cette substance, exposés à l'action de la marée. Du corail dans le même état s'offrit à nos regards, jusqu'au moment où nous approchâmes des sommets des plus hautes collines. Il faut remarquer que ces collines présentoient sur-tout une pierre jaunâtre, tendre et sablonneuse. Le sol y est d'une argile rougeâtre, qui nous parut très-profonde en bien des endroits. Nous rencontrâmes, sur la partie la plus haute de l'Isle, une plate-



forme ronde, ou un amas de terre, soutenue par une muraille de pierres de corail, qu'on n'a pu conduire à cette élévation qu'avec beaucoup de peine. Nos guides nous apprirent qu'on l'avoit construite par ordre des Chefs, et que les Insulaires s'y rassembloient quelquefois pour boire la *Kava*: ils l'appeloient *Etchee*, c'est-à-dire, du nom qu'on donne à *Tongataboo* à un autre ouvrage de la même espèce. On trouve à quelques pas d'ici une source d'une eau excellente, et environ un mille plus bas, un ruisseau qui, à ce qu'on nous dit, se jette dans la mer, quand les pluies sont abondantes. Nous vîmes aussi de l'eau dans une multitude de petits trous, et on en découvroit sans doute une grande quantité, si l'on creusoit des puits.

De la hauteur où nous étions arrivés, l'Isle entière s'offrit à nos regards, excepté une partie de la pointe méridionale. Le côté Sud-Est, dont les hautes collines sur lesquelles nous étions ne se trouvent pas éloignées, s'élève immédiatement du bord de la mer, d'une manière très-inégale; en sorte que les plaines et les prairies, qui ont quelquefois une grande étendue, occupent toutes le côté Nord-Ouest; et, comme elles sont ornées de touffes d'arbres, entremêlées de plantations, chaque point-de-vue présente un beau paysage. Tandis que je regardois ce pays charmant; je songeai, avec un plaisir extrême, que les Navigateurs verroient peut-être un jour, du même point, ces prairies couvertes de quadrupèdes utiles apportés par des vaisseaux anglois; que la postérité nous tiendrait compte de l'exécution d'un projet si noble, et que ce bienfait suffiroit seul, pour attester aux générations futures que nos voyages contribuèrent au bonheur de l'humanité. Outre les plantes communes dans les autres Isles des en-

vions, nous trouvâmes ici une espèce d'*Acrosticum*, le *Melastoma* et la fougère arbre, ainsi qu'un petit nombre d'autres fougères ou plantes, qui ne croissent point plus bas.

Nos guides nous dirent que tous les terrains, ou du-moins la plus grande partie des terrains de cette Isle, appartient aux Chefs de *Tongataboo*, dont les habitans sont les vassaux ou les fermiers. Il paroît qu'il en est de même des Isles voisines, si j'en excepte *Annamooka*, où quelques Chefs semblent agir avec une sorte d'indépendance. Omai, qui aimoit beaucoup Feenou et les habitans de ces Isles en général, eut envie de s'établir ici : on lui proposoit de le faire un des Chefs de la contrée ; je pense qu'il auroit été bien-aise de s'y fixer, si cet arrangement eût obtenu mon aveu. J'avoue que je le désapprouvai, parce que je crus que mon brave camarade seroit plus heureux dans sa patrie.

Quand je fus de retour aux vaisseaux, on m'informa que des Insulaires avoient donné des coups de massues à un de leurs compatriotes, au milieu du cercle où nous faisons des échanges; qu'ils lui avoient ouvert le crâne et cassé une cuisse ; et qu'ils l'auroient laissé mort sur la place, si nos gens ne les avoient pas arrêtés; que le blessé sembloit devoir mourir bientôt, mais qu'on l'emporta dans une maison voisine, et qu'il reprit des forces. Je demandai la raison d'un traitement si barbare, et on me dit qu'on l'avoit surpris caressant une femme qui étoit *Taboo* : nous comprîmes toutefois qu'elle étoit *Taboo*, parce qu'elle appartenoit à un autre homme, et parce qu'elle se trouvoit d'un rang supérieur à celui de son amant. Nous reconnûmes ainsi que les Insulaires des *Isles des Amis* punissent sé-

vèrement les infidélités. Le châtement de la femme fut moins rigoureux : on nous assura qu'elle recevroit seulement de légers coups de bâton.

Le 14, je plantai une pomme de pin, et je semai des graines de melons, et d'autres végétaux, dans la plantation du Chef. J'avois lieu de croire que ces soins ne seroient pas infructueux, car on me servit à diner un plat de turneps produits par les graines que j'avois laissées ici lors de mon second Voyage.

J'avois fixé mon départ au 15. Taofa me pressa de prolonger ma relâche d'un ou deux jours afin qu'il pût me faire le présent qu'il me préparoit : ce motif, joint à l'espérance de voir quelques-uns de nos amis de *Tongataboo*, me détermina à différer l'appareillage.

Je reçus le présent du Chef le lendemain : il fut composé de deux paquets d'ignames et de fruits qu'il me parut avoir rassemblés, en exigeant des Naturels une sorte de contribution. La plupart des habitans s'étoient réunis à l'endroit où l'on m'offrit les fruits et les ignames ; et, ainsi que nous l'avions déjà éprouvé sur les autres Isles, lorsque la foule se trouvoit nombreuse, nous eûmes bien de la peine à contenir leurs dispositions au vol. Afin de nous amuser, on nous donna le spectacle de divers combats de bâtons, de lutte et de pugilat. Des femmes prirent part aux deux derniers. Le Chef vouloit terminer la fête par le *Bomai*, ou la danse de nuit ; mais un accident imprévu fit manquer cette partie du spectacle, ou du-moins nous empêcha d'y assister : l'un de mes gens se promenant à quelque distance du lieu de la scène, fut environné par vingt ou trente Insulaires, qui le renversèrent par terre et le dépouillèrent de tout, même de ses habits. Dès que j'en fus in-

struit, je saisis deux pirogues et un gros cochon, et j'en joignis à Taofa de me rendre les habits, et de livrer les coupables. Il parut très-affligé de la violence de ses compatriotes; et il fit sur-le-champ les démarches que je désirois. Cette affaire alarma tellement l'assemblée, que la plupart des Naturels s'enfuirent. Ils revinrent néanmoins, lorsqu'ils s'aperçurent que je n'employois pas d'autres moyens de vengeance. On me livra bientôt un des coupables, et on me rendit une chemise et une paire de culottes. Le reste de ce qu'avoient pris les voleurs n'étant pas arrivé à l'entrée de la nuit, je fus obligé de quitter la côte pour me rendre à bord; la mer étoit si grosse que les canots eurent bien de la peine à sortir de la crique, quoiqu'on vît encore un peu clair.

Je débarquai de nouveau le 17, avec un présent pour Taofa; je voulois le remercier de celui qu'il m'avoit fait. Comme il étoit de bonne heure, je trouvai peu de monde sur la côte; et les Insulaires que j'y vis montroient de la crainte. Je chargeai Omaï de les assurer que nous ne médions aucune entreprise contre eux. Afin de ne point laisser de doutes sur la sincérité de cette promesse, je relâchai les pirogues que j'avois saisies, je rendis la liberté au coupable qu'ils m'avoient livré, et ils reprirent leur gaieté ordinaire. Ils formèrent tout de suite un grand cercle, dont le Chef et les principaux personnages de l'Isle faisoient partie. On m'apporta alors le reste des habits de celui de mes gens qu'on avoit dépouillé; mais ils étoient en lambeaux, et ils ne valoient pas la peine d'être conduits à bord. Taofa partagea, avec trois ou quatre Chefs, ce que je lui donnai; il ne réserva qu'une petite portion pour lui. Ils avoient peu compté sur un aussi riche présent, et l'un

des Chefs, vieillard d'une figure respectable, me dit que nous ayant donné si peu de chose, et ayant maltraité une personne de l'équipage, ils ne méritoient pas cette preuve de bienveillance. Je demeurai parmi eux jusqu'au moment où ils eurent achevé leur bowl de Kava; et, après leur avoir payé la valeur du cochon, dont je m'étois emparé la veille, je retournai à bord, accompagné de Taoofa et de l'un des domestiques de Poulabo, à qui je remis un morceau de fer en barre, en lui enjoignant de le porter au Roi, comme une dernière marque de mon estime et de ma reconnaissance.

Nous appareillâmes bientôt; et à l'aide d'une brise légère du Sud-Est, nous gouvernâmes au large: Taoofa et un petit nombre d'autres Insulaires qui se trouvoient sur mon bord, nous quittèrent à cette époque. En relevant l'ancre, nous nous aperçûmes que les rochers avoient beaucoup endommagé le cable; et on ne doit pas compter sur le fond de cette rade. Nous sentimes d'ailleurs qu'elle est exposée à une houle prodigieuse du Sud-Ouest.

Nous étions en mer depuis peu de temps, lorsque nous vîmes une pirogue à voile qui arriva de *Tongataboo*, et qui gagna la crique devant laquelle nous avions mouillé. Quelques heures après, une petite embarcation, montée par quatre hommes, se rendit à la hanche de mon vaisseau: il faisoit peu de vent, et nous étions peu éloignés de la côte. Les Insulaires nous dirent que la pirogue à voile, venant de *Tongataboo*, avoit apporté un ordre aux habitans d'*Eoa* de nous fournir un certain nombre de cochons; et que le Roi et d'autres Chefs arriveroient dans deux jours: ils m'exhortèrent à retourner à notre dernier mouillage. Jen'avois aucune raison de douter de ce qu'ils me disoient;

deux d'entre eux étoient venus de *Tongataboo* sur la pirogue à voile, et ils ne s'étoient approchés de nous qu'afin de donner cet avis. Cependant, comme nous nous trouvions hors des terres, je crus devoir d'autant moins retourner sur mes pas, que nous comptions avoir à bord assez de provisions jusqu'à notre arrivée à *O-Taïti*. Indépendamment de ce que je reçus en présent de *Taoofa*, nous achetâmes à *Eooa* des ignames, que nous payâmes sur-tout avec de petits clous; nous augmentâmes considérablement aussi notre supplément de cochons; mais nous en aurions obtenu un bien plus grand nombre, si les Chefs de *Tongataboo*, propriétaires de la plupart des richesses de l'Isle, avoient été avec nous. Les quatre Insulaires s'apercevant de l'inutilité de leurs instances, nous quittèrent à l'entrée de la nuit; d'autres, qui étoient venus sur deux pirogues, et qui nous avoient apporté des noix de coco et des shaddecks, qu'ils échangeèrent contre des bagatelles, nous quittèrent aussi. Les Naturels avoient un si grand désir de se procurer encore quelques-unes de nos marchandises, qu'ils suivirent nos vaisseaux en mer, et qu'ils prolongèrent les échanges jusqu'au dernier instant.

---



---

 CHAPITRE X.

*Avantages que nous procura notre séjour aux Isles des Amis. Remarques sur les articles les plus propres aux échanges avec les Naturels. Rafratchissemens qu'on peut s'y procurer. Nombre des Isles et leurs noms. Les Isles de Keppel et de Boscawen en dépendent. Remarques sur Vavaoo, Hamoa, Feejee. Voyages de long cours que les Naturels font sur leurs pirogues. Combien il est difficile d'obtenir des informations exactes. Détails sur la personne des Insulaires de l'un et de l'autre sexe, sur la couleur de leur peau, leurs maladies, leur caractère; de quelle manière ils portent leurs cheveux; piquetures de leurs corps; habits et ornemens dont ils se parent; propreté personnelle.*

Nous quittâmes ainsi les *Isles des Amis* et leurs habitans, après une relâche d'environ trois mois, pendant lesquels nous vécûmes dans l'amitié la plus cordiale avec les Insulaires. Leur extrême disposition au vol, trop souvent encouragée par la négligence de nos équipages, produisit, il est vrai, des querelles passagères; mais ces querelles n'eurent jamais de suites funestes. Je m'occupai constamment du soin de prévenir une brouillerie générale, et je crois que peu d'hommes, sur les deux vaisseaux, partirent sans regret. Le temps que je passai ici ne fut pas mal employé. Nous consommâmes une très-

petite quantité de nos provisions de mer : les productions du pays nous suffirent à-peu-près, et nous y primes même un supplément de vivres assez considérable pour gagner *O-Taïti*, où j'étois sûr de trouver beaucoup de rafraîchissemens. Je fus bien-aise d'ailleurs d'avoir une occasion d'améliorer le sort de ce bon peuple, en lui laissant des animaux utiles ; j'ajouterai que les quadrupèdes destinés pour *O-Taïti*, reprirent des forces dans les pâturages de *Tongataboo* : en un-mot, nous tirâmes une multitude d'avantages de notre séjour aux *Isles des Amis*. Rien ne troubla nos plaisirs ; et la poursuite du grand objet de notre voyage n'en souffrit pas, car la saison de marcher au Nord étoit passée, comme je l'ai déjà dit, lorsque je pris la résolution de gagner ces terres.

Outre l'utilité immédiate dont cette relâche fut pour nous et pour les habitans des *Isles des Amis*, les Navigateurs européens qui feront la même route, profiteront des connoissances que j'ai acquises sur la Géographie de cette partie de l'Océan pacifique, et les lecteurs philosophes, qui aiment à étudier la nature humaine dans tous les degrés de la civilisation, et qui se plaisent à recueillir des faits exacts sur les habitudes, les usages, les arts, la religion, le gouvernement et la langue des peuplades qui habitent les contrées lointaines du globe nouvellement découvertes, jugeront peut-être instructifs et amusans les détails que je puis leur donner touchant les Insulaires de cet Archipel. Je vais exposer, avec une fidélité scrupuleuse, les remarques que j'ai faites.

Les articles les plus propres aux échanges avec les Naturels, sont en général les meubles, les outils et les instrumens de fer. Ils recherchent beaucoup les grandes et



les petites haches, les clous de fiche, ou les clous d'une moindre grosseur, les rapes, les limes et les couteaux. Ils estiment aussi beaucoup les étoffes rouges, les toiles blanches ou de couleur, les miroirs et les grains de verre : les grains bleus obtiennent la préférence sur tous les autres, et les blancs sont ceux dont ils font le moins de cas. On nous donnoit un cochon pour un collier de grains de verre bleus. Il faut observer que les choses purement agréables seront quelquefois plus ou moins recherchées. Lorsque nous abordâmes à *Annamooka* pour la première fois, les Naturels vouloient à peine échanger leurs fruits contre des grains de verre bleus; mais Feenou étant arrivé, ce personnage important les mit à la mode, et ils acquirent la valeur dont je parlois tout-à-l'heure.

Avec les articles que ● viens d'indiquer, on obtiendra tous les rafraichissemens que produisent ces Isles, c'est-à-dire, des cochons, des volailles, du poisson, des ignames, du fruit à pain, des bananes, des noix de coco, des cannes de sucre, et en général les diverses provisions qu'offrent *O-Taïti* ou les autres Isles de la Société. Les ignames des *Isles des Amis* sont excellentes, et, quand elles se trouvent à leur point de maturité, elles se gardent très-bien à la mer; mais le porc, le fruit à pain et les bananes, d'une assez bonne qualité d'ailleurs, ne valent pas les mêmes articles tirés d'*O-Taïti* et des terres des environs.

L'eau parfaitement douce, dont les vaisseaux ont si grand besoin dans les longs voyages, est rare sur ces terres : on en trouve, il est vrai, sur chacune; mais en trop petite quantité, ou en des lieux trop incommodés pour les Navigateurs. Cependant, comme les *Isles des*

*Amis* offrent des provisions, et sur-tout des noix de coco en abondance, les vaisseaux, dont les équipages n'auront pas trop de délicatesse, pourront se contenter de l'eau qu'on y rencontre. Tandis que nous mouillions au-dessus de *Kotoo*, à notre retour de *Hapae*, quelques-uns des habitans de *Kao* nous apprirent qu'il y a dans leur Isle un ruisseau qui descend des montagnes et qui porte ses eaux à la mer, au côté Sud-Ouest, c'est-à-dire, au côté qui est en face de *Toofoa*. Il est aisé de reconnoître *Toofoa* à son élévation, ainsi qu'au volcan considérable dont j'ai déjà parlé, et dont nous vîmes toujours sortir de la flamme et de la fumée. Ces détails sur le ruisseau de *Kao* sont d'autant plus intéressans que, selon le rapport des Naturels, cette partie de la côte présente un mouillage. On nous assura que la pierre noire qui sert à ces peuplades de haches et d'autres outils, vient de *Toofoa*.

Il faut comprendre sous la dénomination générale d'*Isles des Amis*, non-seulement le groupe de *Hapae* que j'ai visité, mais aussi toutes les terres découvertes au Nord à-peu-près au même méridien, et d'autres qu'aucun Navigateur européen n'a aperçu jusqu'ici. Chacune d'elles dépend, à quelques égards, de *Tongataboo*, qui, sans avoir la plus grande étendue, est la capitale et le siège du gouvernement.

Selon les informations que nous reçûmes à *Tongataboo*, cet Archipel est fort vaste. Les Naturels nous indiquèrent plus de cent cinquante Isles; ils firent usage de feuilles d'arbres pour en déterminer le nombre, et M. Anderson, dont le zèle et l'activité étoient infatigables, vint à bout d'en savoir les noms. Ils en comptoient quinze d'élevées et montueuses comme *Toofoa* et *Eooa*, et trente-cinq de

grandes. Nous n'en vîmes que trois de ces dernières, *Hapae* (regardée par les Insulaires comme une seule Isle), *Tongataboo* et *Eooa* : je ne puis rien dire des trente-deux que nous n'avons pas aperçues, si ce n'est qu'elles doivent être plus étendues qu'*Annamooka* ; car les personnes qui nous donnèrent ces détails la mettoient au nombre des petites Isles : il est vrai que plusieurs de celles-ci sont des rochers ou des bancs de sable inhabités. J'en ai indiqué au moins soixante-une sur ma carte des *Isles des Amis* et sur le plan du havre de *Tongataboo* ; j'y renvoie les lecteurs. C'est aux Navigateurs futurs à déterminer exactement la position et l'étendue d'environ cent autres qui se trouvent dans ce parage, que nous n'avons pas eu occasion d'examiner, et dont nous ne connoissons l'existence que par le témoignage de quelques-uns des Naturels du pays. En voici la liste ; je la publie pour faciliter les recherches qu'on fera après nous.

*Noms des ISLES DES AMIS et des autres de ce parage, dont les habitans d'ANNAMOOKA, de HAPAE et de TONGATABOO nous ont parlé (\*) :*

Komoefeeva.	Tongooa.
Kollalona.	Koooa.
Felongaboonga.	Fonooa eka.
Kovereetoa.	Vavaoo.
Fongooeatta.	Koloa.
Modooanocgoono.	Fafeene.
Ogoo.	Taonga.

---

(\*) On a marqué en lettres italiennes les Isles auxquelles les Naturels donnent une grande étendue.

<b>Kobakeemotoo.</b>	Kongahoonoho.
<b>Noogoofaeou.</b>	Komalla.
<b>Koreemou.</b>	Kooababoo.
<b>Failemaia.</b>	Konnetale.
<b>Koweeka.</b>	Komongoraffa.
<b>Konookoonama.</b>	Kotoolooa.
<b>Koonoogoo.</b>	Kologobeele.
<b>Geenageena.</b>	Kollokolahee.
<b>Kowourogoheefo.</b>	Matageefaia.
<b>Kottejeea.</b>	Mallajee.
<b>Kokabba.</b>	Mallahahee.
<b>Boloa.</b>	Gonoogoolaiee.
<b>Toofagga.</b>	Toonobai.
<b>Loogoobahanga.</b>	Konnevy.
<b>Taoola.</b>	Konnevao.
<b>Maneeneeta.</b>	Moggodoo.
<b>Novababoo.</b>	Looamoggo.
<b>Golabbe.</b>	Fonooaooma.
<b>Vagaetoo.</b>	Fonooonneonne.
<b>Gowakka.</b>	Wegaffa.
<i>Goofoo.</i>	Fooamotoo.
<b>Mafanna.</b>	Fonooalaiee.
<b>Kolloooa.</b>	Tattahoi.
<b>Tabanna.</b>	Latte.
<b>Motcoha.</b>	<i>Nevafso.</i>
<b>Laoakabba.</b>	<i>Feejee.</i>
<b>Toofanaetollo.</b>	<i>Oöwaia</i>
<b>Toofanaelaa.</b>	<i>Kongaiavahoi.</i>
<b>Kogoopoloo.</b>	<i>Kotooboo.</i>
<b>Havaeeeeke.</b>	<i>Komotte.</i>
<b>Tootoocela.</b>	<i>Komoarra.</i>

<i>Kolaiva.</i>	<i>Kovooea.</i>
<i>Koofona.</i>	<i>Kongaireeke.</i>
<i>Konnagillelairoo.</i>	<i>Tafeedoowaia.</i>
<i>Manooka.</i>	<i>Hamo.</i>
<i>Leshaing.</i>	<i>Neeootabootaboo.</i>
<i>Pappataia.</i>	<i>Fotoona.</i>
<i>Loubatta.</i>	<i>Vytobco.</i>
<i>Oloo.</i>	<i>Lotooma.</i>
<i>Takounove.</i>	<i>Toggelao.</i>
<i>Kopao.</i>	<i>Talava.</i>

Il me paroît sûr que les Isles du Prince *William* ; découvertes et ainsi nommées par Tasman, sont comprises dans la liste que je viens de donner ; car, durant notre relâche à *Hapae*, l'un des Naturels me dit qu'on trouve au Nord-Ouest de cette terre, et à trois ou quatre jours de navigation ; un groupe d'Isles composé de plus de quarante. Les Journaux du voyage de Tasman n'assignent pas d'autre position aux Isles du Prince *William* (\*).

Il y a lieu de croire aussi que les Isles *Keppell* et *Boscawen*, découvertes par le Capitaine Wallis, en 1765, s'y trouvent également ; qu'elles sont non-seulement connues aux *Isles des Amis*, mais qu'elles dépendent du même Souverain. Je produirai sur ce point un témoignage qui me semble décisif. Demandant un jour au Roi Poulaho

---

(\*) Tasman vit dix-huit ou vingt de ces petites Isles, dont chacune étoit entourée de bancs de sable, de bas-fonds et de rochers. Quelques cartes leur donnent le nom de *Bancs de Heemskirk*. Voyez la Collection des Voyages à la Mer Pacifique du Sud, par M. Dalrymple, Vol. II, p. 183; et la Collection de Harris, Vol. I.<sup>er</sup>, p. 325, édition de Campbell.

comment les habitans de *Tongataboo* avoient acquis la connoissance du fer, et d'où ils avoient tiré un outil de ce métal, que j'aperçus parmi eux lorsque je relâchai sur cette terre en 1773, il me répondit qu'il venoit d'une Isle nommée *Neeootabootaboo*. Je continuai mes questions, et je voulus savoir s'il avoit ouï dire de qui le tenoient les Insulaires de *Neeootabootaboo*. Je le trouvai bien instruit de ces détails : il m'apprit que l'un d'eux vendit à un vaisseau qui relâcha dans leur pays une massue pour cinq clous, et que les cinq clous avoient été envoyés à *Tongataboo* ; il ajouta que jusqu'alors il n'avoit point vu de fer : ainsi celui que laissa Tasman devoit être usé et oublié depuis long-temps. Je fis des recherches particulières sur la position, l'étendue et la forme de l'Isle ; je témoignai le désir d'apprendre à quelle époque ce vaisseau relâcha, quelle fut la durée de son séjour, et s'il y avoit plus d'un bâtiment. Le Roi paroissoit connoître ce qui avoit rapport à ce fait important ; il me répondit qu'il n'y avoit qu'un vaisseau, que ce vaisseau ne mouilla point, et qu'il s'éloigna de l'Isle après avoir envoyé un canot à terre. Plusieurs circonstances me persuadèrent que l'arrivée de ce vaisseau étoit assez récente ; selon ce qu'il me dit, il y a deux Isles l'une près de l'autre ; il les avoit parcourues toutes deux ; il me décrivit la première comme étant élevée et en forme de pic de même que *Kao*, et il l'appeloit *Koo-iahee* ; il me représenta comme beaucoup plus basse la seconde, où débarquèrent quelques personnes du vaisseau, et il l'appeloit *Neeootabootaboo*. Il ajouta que les habitans des deux Isles sont de la même race que ceux de *Tongataboo* ; qu'ils construisent leurs pirogues de la même manière ; qu'ils ont des cochons et des volailles, et en général

les mêmes productions végétales. Le vaisseau dont me parla le Roi doit être *le Dauphin*, le seul bâtiment sans conserve que je sache avoir touché dans ces derniers temps à quelques-unes des Isles de cette partie de la Mer Pacifique, avant ma première relache aux *Isles des Amis* (1).

*Hamo*a, *Vavaoo* et *Feejee*, dont on nous parla beaucoup, sont les Isles les plus considérables de ces environs qu'on nous ait indiquées. On nous les représenta comme plus grandes que *Tongataboo*. Je présume que ces terres n'ont été aperçues d'aucun Européen : Tasman marque, il est vrai, sur sa carte, une Isle à l'endroit où je suppose *Vavaoo* ; c'est-à-dire, par environ 19° de latitude-Sud (2); mais il donne peu d'étendue à cette terre ; au-lieu que *Vavaoo*, selon le témoignage unanime de nos amis de

---

(1) Voyez le Voyage du Capitaine Wallis, dans la Collection de Hawkesworth, Vol. I.<sup>er</sup>, p. 492 et 494 de l'original. Le Capitaine Wallis dit que ces deux Isles sont *élevées*; mais il fait observer que l'une a la forme d'un *pain de sucre*, d'où l'on peut conclure qu'elle a plus d'élévation que l'autre, et qu'elle ressemble beaucoup à *Kao*. En comparant les détails donnés par Poulaho au Capitaine Cook, avec le Journal du Capitaine Wallis, il paroît sûr que l'Isle *Boscaven* est l'Isle *Kootahee*, et l'Isle *Keppel*, l'Isle *Neeootabootaboo*. La dernière est une des terres étendues marquées dans la liste précédente. Le lecteur, averti déjà que les Navigateurs écrivent d'une manière très-différente les mots prononcés par les Naturels, jugera que *Kottejeea* et *Kootahee* sont la même Isle.

(2) MM. Dalrymple et Campbell, qui ont imprimé les Journaux du Voyage de Tasman, ne disent pas qu'il ait vu cette Isle. La carte à laquelle renvoie le Capitaine Cook, est vraisemblablement celle qu'on trouve dans la Collection des Voyages de Dalrymple, où la route de Tasman est indiquée d'une manière exacte. On y voit plusieurs petits Islots sur le parage dont il est ici question.

*Tongataboo*, est plus grande que cette dernière Isle, et a de hautes montagnes. J'y serois allé, et j'aurois accompagné Feenou lorsqu'il s'y rendit de *Hapae*, s'il ne m'avoit pas découragé, en me disant faussement qu'elle est peu considérable, et même qu'on n'y trouve point de havre. Poulaho, c'est-à-dire le Roi, m'assura bientôt qu'elle est grande, qu'elle offre non-seulement toutes les productions de *Tongataboo*, mais qu'elle a l'avantage particulier de posséder un ruisseau d'eau douce et un havre aussi beau que celui de la Métropole des *Isles des Amis*. Il proposa de me servir de guide si j'é voulois faire le voyage; il en vint jusqu'à me dire que je pourrois le tuer si tout ce qu'il m'assuroit n'étoit pas vrai. Ses assertions ne me laissèrent aucun doute; et je fus convaincu que Feenou, par des vues d'intérêt, avoit cherché à m'induire en erreur.

*Hamo*, qui dépend aussi de *Tongataboo*, gît au Nord-Ouest de *Vavao*, à deux jours de navigation. Si je crois tout ce qu'on m'en a dit, elle est la plus grande des *Isles des Amis*, elle a des havres et de la bonne eau, et on y trouve en abondance chacune des productions de ces terres; Poulaho y réside souvent. Il paroît que les habitans sont très-estimés à *Tongataboo*; car on nous apprit que les chants et les danses exécutés devant nous étoient copiés sur les leurs; et nous vîmes quelques maisons qu'on nous assura avoir été bâties sur le modèle des maisons de *Hamo*. M. Anderson, qui faisoit des recherches continues sur les langues des peuples de la Mer du Sud, recueillit les trois mots suivans du dialecte de *Hamo*.

*Tamolao* (\*), un homme, Chef du pays.

---

(\*) On a vu, dans plusieurs des notes précédentes, des extraits.



*Tamaety*, une femme qui a de l'autorité dans l'Isle.  
*Soile*, un homme du peuple.

---

des *Lettras édistantes et curieuses*, qui prouvent la conformité des usages des habitans des Isles *Carolines* avec les coutumes que le Capitaine Cook a trouvées sur des Isles de la Mer Pacifique du Sud, très-éloignées les unes des autres. Cette ressemblance toutefois laisse encore des doutes sur l'identité d'origine des peuplades de ces terres; car on peut lire avec raison que le développement seul des facultés de la nature humaine introduit les mêmes usages chez des peuples séparés par un grand espace, et qu'on observe les mêmes habitudes dans tous les siècles et dans toutes les parties du globe, parmi les hommes qui sont au même degré de civilisation; le lecteur cependant n'appliquera peut-être pas cette remarque à la conformité dont on parle ici, s'il veut bien saisir la distinction que je vais faire. Les usages fondés sur des besoins communs à toute l'espèce humaine, et bornés à l'application des méthodes qui peuvent satisfaire ces besoins, ne supposent pas, malgré leur conformité, que ceux qui les suivent se sont imités les uns les autres, ou qu'ils tirent leur origine de la même souche; car l'homme a partout la même sagacité, et les moyens de satisfaire un besoin particulier sont en petit nombre, surtout dans les pays également incultes. Ainsi, les Tribus les plus éloignées, celles, par exemple, de la *Terre de Feu*, et celles qui habitent les Isles situées à l'Est du *Kamtschatka*, peuvent produire du feu de la même manière, en frottant deux bâtons, sans donner lieu de croire que l'une a imité l'autre, ou tiré cette invention d'une source commune. Il n'en est pas ainsi des usages qui ne tirent point leur origine d'un principe général de la nature humaine, et qui ne doivent leur établissement qu'aux fantaisies et aux modes infiniment variées des diverses peuplades. Les coutumes des Insulaires de la partie septentrionale et de la partie méridionale de la Mer Pacifique, d'après lesquelles nous avons jugé que les différentes Tribus viennent de la même source, sont évidemment de la dernière espèce. Puisque les habitans de *Mangeea* et ceux des *Nouvelles-Philippines*, pour donner des marques de respect à un homme ou à une femme, frottent sa main sur leurs visages, il est clair qu'ils ont appris à la même école cette

D'après les instructions qu'on nous a données, *Feejee* git au Nord-Ouest-quart-Ouest de *Tongataboo*, à trois jours de navigation. On nous en parla comme d'une terre élevée, mais très-fertile, où il y a beaucoup de cochons, de chiens, de volailles, et toutes les espèces de fruits et de racines qu'on trouve dans ces parages : on nous assura qu'elle est beaucoup plus étendue que *Tongataboo*, dont elle ne dépend pas, ainsi que les autres Isles de cet Archipel; que *Feejee* et *Tongataboo* sont souvent en guerre. Plusieurs circonstances nous firent connoître que les habitans de *Tongataboo* redoutent beaucoup les Insulaires de *Feejee* : pour exprimer le sentiment de leur infériorité, ils avoient coutume de plier leur corps en avant et de se couvrir de leurs mains le visage : il ne faut pas s'étonner de l'effroi qu'inspiroient les Naturels de *Feejee* ; car la

---

manière de saluer. Si les esprits trop livrés au scepticisme ne se rendent point, j'ajouterai qu'il me paroît difficile de ne pas convenir de l'identité de race dans le cas présent; qu'à la preuve tirée de la conformité des usages, on peut en joindre ici une nouvelle, encore plus incontestable, celle de la conformité des idiômes. Le Capitaine Cook nous apprend que le mot de *Tamoloa* signifie un Chef, à *Hamo*, l'une des Isles des Amis; et on voit dans les *Lettres édifiantes et curieuses*, que les habitans des Isles *Carolines* appellent du même nom les principaux du pays. Deux notes insérées plus haut offrent des passages du Père Cantova, où ce Missionnaire parle des Tamoles de ces dernières Isles; il emploie ce terme au-moins douze fois dans le cours de quelques pages. Je vais transcrire un passage absolument décisif, qui rend superflue toute autre citation : « L'autorité du Gouvernement se partage entre plusieurs familles nobles, dont les Chefs s'appellent *Tamoles*. Il y a outre cela dans chaque Province un principal *Tamole*, auquel tous les autres sont soumis ». *Lettres édifiantes et curieuses*, Tome XV, p. 312.

dextérité avec laquelle ils manient l'arc et la fronde les rend redoutables; et comme ils mangent, à l'exemple des Zélandois, les guerriers qu'ils tuent dans les batailles, cet usage abominable ajoute encore à la frayeur de leurs voisins. Les habitans de *Tongataboo*, qui les accusoient d'être cannibales, ne les ont point calomniés; car plusieurs personnes de *Feejee* que nous interrogeâmes convinrent du fait.

Puisque je parle des antropophages, je demande à ceux qui soutiennent que le défaut de subsistances a déterminé les premiers cannibales à manger de la chair humaine, ce qui a déterminé les habitans de *Feejee* à conserver cet usage au milieu de l'abondance. Les Insulaires de *Tongataboo* qui, sans doute par crainte, s'efforcent de vivre en paix avec leurs farouches voisins, les détestent beaucoup: cependant ils vont quelquefois les combattre, et ils rapportent du pays ennemi des trophées de plumes rouges, qu'on trouve en grande quantité à *Feejee* et qui sont très-estimées aux *Isles des Amis*, ainsi que je l'ai dit tant de fois. Lorsque les deux Isles sont en paix, la communication entre les deux terres est assez vive; il paroît qu'elles se connoissent depuis peu; autrement, *Feejee* ayant beaucoup de chiens, ce quadrupède se seroit répandu plus tôt à *Tongataboo* et aux Isles des environs, où j'en laissai les premiers couples en 1773. Les Naturels de *Feejee*, que nous rencontrâmes ici, étoient d'une couleur plus foncée que celle des habitans des *Isles des Amis* en général; l'un d'eux avoit l'oreille fendue, et le lobe si allongé qu'il touchoit presque les épaules: singularité que j'avois observée sur d'autres Isles de la mer du Sud dans mon second voyage. Il me parut qu'on avoit pour eux beaucoup

d'égards ; au reste , la vivacité de leur esprit ne contribue peut-être pas moins à ce bon accueil que la puissance et la cruauté de leur Nation. Leur pénétration est bien supérieure à celle des Naturels de *Tongataboo* , si j'en juge par quelques-uns de leurs ouvrages mécaniques que nous aperçûmes ; ils ont des massues et des piques sculptées de la manière la plus adroite , des étoffes en compartimens d'un dessin exact , des nattes dont les couleurs sont nuancées avec goût , et enfin des pots de terre et d'autres meubles qui annoncent de très-habiles ouvriers.

J'ai dit que *Feejee* gît à trois jours de navigation de *Tongataboo* : ces peuplades n'ont d'autre méthode de mesurer la distance d'une Isle à l'autre que par le temps dont elles ont besoin pour faire la traversée sur une de leurs pirogues. Voulant déterminer avec une sorte de précision l'espace que peuvent parcourir leurs embarcations , par un vent modéré , dans un intervalle fixe , j'allai à bord d'un de ces petits bâtimens qui étoit sous voile ; et après diverses expériences du lock , je reconnus qu'en serrant le vent par une jolie brise , elles font sept nœuds ou sept milles en une heure. J'en conclus qu'elles parcourent sept ou huit milles par heure , avec les brises qui soufflent ordinairement sur ces parages. Mais la longueur d'un jour ne doit pas être ici comptée de vingt-quatre heures ; car , en parlant d'un jour de navigation , ils comprennent seulement l'intervalle qui se trouve du matin au soir , c'est-à-dire , dix ou douze heures au plus : ainsi , deux jours de voile désignent l'intervalle qu'il y a du matin du premier jour au soir du second. Ils se guident sur le Soleil pendant le jour , et sur les étoiles pendant la nuit : lorsque l'obscurité de l'atmosphère leur ôte ce moyen de direction , les points d'où

viennent les vents et les vagues leur servent de boussole. Si le vent et les vagues changent de route au moment où le ciel est nébuleux (ce qui n'arrive guère qu'alors, dans les parages qui sont le théâtre du vent alisé), ils s'égarerent, ils manquent souvent le port où ils alloient, et on n'en entend plus parler. Le lecteur se souvient de ce que nous avons dit des compatriotes d'Omaï jetés à *Wateeco* par les courans et les tempêtes; et il paroît que les équipages dont on ne reçoit plus de nouvelles ne périssent pas toujours.

De tous les havres et de tous les mouillages que j'ai rencontrés parmi ces Isles, celui de *Tongataboo* est sans comparaison le meilleur, non-seulement parce qu'il est très-sûr, mais à raison de son étendue et de la bonté de son fond. Les dangers que nous courâmes, en y entrant du côté du Nord, doivent servir de leçon, et j'exhorte les navigateurs à ne pas essayer cette route avec un vaisseau lourd : l'autre passage par lequel nous sortîmes est beaucoup plus facile et beaucoup plus sûr. Ceux qui voudront entrer par le canal de l'Est doivent gouverner sur la pointe Nord-Est de l'Isle, et longer la côte septentrionale, en la laissant, ainsi que les petites Isles à tribord, jusqu'à ce qu'ils aient atteint le travers de la pointe orientale de l'entrée dans la *lagune*, et côtoyer ensuite le récif des petites Isles; en prenant cette route, ils passeront entre *Makakaha* et *Manoafai*, ou la quatrième et la cinquième des Isles qu'on voit à la hauteur de la pointe Ouest de la *lagune* : on peut aussi passer entre la troisième et la quatrième Isles, c'est-à-dire, entre *Panginodoo* et *Monoafai*; mais ce canal est bien plus étroit que l'autre. La marée est très-forte dans tous les deux; le flot vient du

Nord-Ouest, comme je l'ai déjà fait observer, et l'Ebbe suit la même direction ; mais je parlerai ailleurs des marées. Dès qu'on est au milieu de l'un des deux canaux, il faut serrer la côte de *Tongataboo*, et mouiller entre cette terre et *Pangimodoo*, devant une crique qui mène à la lagune où les canots peuvent entrer à mi-flot.

Si *Tongataboo* a le meilleur havre, *Annamooka* offre la meilleure eau, qu'on ne peut pas toutefois appeler bonne ; mais en creusant des puits près de l'étang, nous en trouvâmes d'assez passable. Cette dernière Isle gissant au centre du groupe, est d'ailleurs la mieux située pour tirer des rafraichissemens des terres des environs. Outre la rade dans laquelle nous mouillâmes, et le havre qui est en-dedans de la pointe Sud-Ouest, il y a une crique dans le récif qu'on voit en face de l'anse sablonneuse orientale, au côté septentrional de l'Isle où deux ou trois vaisseaux peuvent tenir en sûreté en s'amarrant de manière à ne point éviter, et en établissant leurs ancres ou amarres de l'avant et de l'arrière sur les rochers.

J'ai déjà décrit les Isles *Hapae* ; j'ajouterai seulement ici qu'elles se prolongent au Sud-Ouest-quart-Sud et au Nord-Est-quart-Nord, l'espace d'environ dix-neuf milles. L'extrémité septentrionale gît par  $19^{\circ} 39'$  de latitude Sud, et  $33'$  de longitude à l'Est d'*Annamooka*. On trouve, dans l'intervalle qui les sépare les unes des autres, une multitude de petites Isles, de bancs de sable et des brisans ; en sorte que la meilleure route, pour y arriver sans danger, est celle que j'ai prise, ou d'arrondir par le Nord, selon la position du vaisseau qui veut y aborder. *Lefvoga*, en travers de laquelle nous mouillâmes, est la plus fertile des Isles qu'on nomme *Hapae* ; elle est aussi la plus

peuplée : elle offre un mouillage le long du côté Nord-Ouest ; mais il sera nécessaire de bien examiner le local, avant d'amarrer ; car, lors même que la sonde rapporteroit un beau sable, on y rencontrera des rochers aigus de corail qui couperont bientôt les cables.

Je renvoie à la carte ceux qui désireront de plus grands détails nautiques sur les *Isles des Amis* : chacune de ses parties a été rédigée avec autant d'exactitude que les circonstances l'ont permis. Il faut aussi y recourir, si l'on veut connoître les divers mouillages des vaisseaux, et leurs routes de l'une à l'autre de ces terres. Je grossirois mon Journal, sans amuser ni instruire le public, si je parlois de tous les relèvemens que nous primes, ou de toutes les manœuvres que nous fîmes pour revirer de bord, etc.

J'omets ici plusieurs remarques géographiques qui se trouvent dans la relation de mon second voyage (1) : je renvoie d'ailleurs aux observations que j'y ai insérées (2) sur les habitans, les mœurs et les arts des *Isles des Amis* : en général, je n'ai rien découvert depuis qui m'oblige de changer d'opinion. Je me borne donc à quelques particularités intéressantes, qu'on n'y rencontre pas, ou qui y sont exposées d'une manière inexacte et imparfaite, et aux choses qui peuvent éclaircir davantage le récit que j'ai fait de nos entrevues avec les Insulaires.

On imagine sans doute qu'ayant passé près de trois mois parmi eux, je suis en état de répondre à toutes les difficultés, et de donner une description satisfaisante de leurs usages, de leurs opinions, et de leurs institutions civiles et reli-

---

(1) Tome I.<sup>er</sup>, p. 211, 213 de l'original.

(2) *Ibid.*, p. 213 et suivantes de l'original.

gieuses : cette opinion paroît d'autant mieux fondée, que nous avons à bord un Naturel de la Mer du Sud, qui entendoit la langue du pays et la nôtre, et qui sembloit très-propre à nous servir d'interprète; mais le pauvre Omaï ne nous fut pas aussi utile sous ce rapport, qu'on est tenté de le croire. A moins que l'objet ou la chose que nous voulions connoître ne se trouvât sous nos yeux, nous avons bien de la peine à acquérir des connoissances imparfaites. Nous faisons cent méprises, et Omaï étoit encore plus sujet à ces méprises que nous; car n'ayant point de curiosité, il ne s'avisa jamais de recueillir des observations pour lui-même, et quand il étoit disposé à nous procurer des éclaircissemens, ses idées étoient si bornées, peut-être si différentes des nôtres, et ses explications si confuses, qu'elles embrouilloient nos recherches au-lieu de nous instruire. J'ajouterai que nous ne rencontrions guères, parmi les Naturels, un homme assez habile et d'assez bonne humeur, pour nous donner les informations que nous désirions. La plupart d'entre eux n'aimoient pas nos questions, que vraisemblablement ils jugeoient oiseuses. Le poste que nous occupions à *Tongataboo*, où nous demeurâmes le plus de temps, étoit d'ailleurs très-défavorable. Nous nous trouvions dans une partie de l'Isle où il n'y a guères d'autres habitans que des pêcheurs. C'étoit constamment un jour de fête pour ceux que nous allions voir, ou qui venoient nous rendre visite; en sorte que nous eûmes bien peu d'occasions d'examiner quelle est la manière de vivre habituelle des Insulaires. On ne s'étonnera donc pas si nous développons d'une manière incomplète, plusieurs points relatifs à leurs usages domestiques : au reste, nous nous sommes efforcés de remédier à ces désavantages par des observations



continuelles. Je dois à M. Anderson une grande partie de la fin de ce Chapitre et du Chapitre suivant : ce qui a rapport à la Religion et à la langue de ces peuplades est entièrement de lui ; et, sur les autres objets, j'ai exprimé, à-peu-près dans les termes de son Journal, des remarques qui s'accordent avec les miennes.

Les Naturels des *Isles des Amis* excèdent rarement la taille ordinaire ( nous en avons cependant mesuré quelques-uns qui avoient plus de six pieds ), mais ils sont très-forts et bien faits, sur-tout aux cuisses, aux jambes et aux bras. En général, leurs épaules ont beaucoup de largeur ; et, quoique leur stature musculeuse, qui paroît la suite d'un grand exercice, annonce plus la vigueur que la beauté, plusieurs offrent réellement une belle figure. On est surpris de la variété de leurs traits, et il n'est guères possible de les caractériser par une conformité générale. On peut dire qu'il est très-commun d'y voir des pointes de nez épatées ; mais d'un autre côté, nous avons aperçu cent visages pareils à ceux des Européens, et de véritables nez aquilins. Ils ont les yeux et les dents d'une bonne qualité ; mais les dents ne sont ni si blanches ni si rangées que celles qu'on rencontre souvent parmi les peuplades de la Mer du Sud. Au reste, pour balancer ce défaut, il y a peu de ces lèvres épaisses si communes dans les Isles de l'Océan pacifique.

On reconnoît moins les femmes à leurs traits qu'à la forme générale de leur corps, qui n'offre pas ordinairement l'embonpoint nerveux de celui des hommes. La physionomie de quelques-unes est si délicate, qu'elle indique leur sexe, et qu'elle a droit aux éloges qu'on donne à la beauté et à la douceur du visage ; mais les physionomies

de c  
la p  
par  
pou  
déli  
aux  
dist  
L  
fonce  
des  
des  
blan  
moir  
dans  
la su  
auss  
peup  
sur-t  
renç  
Nou  
à A  
trou  
mais  
qu'u  
A  
ou c  
trân  
ded  
occ  
d'au  
moi

de cette espèce sont assez rares. Au reste, c'est la partie la plus défectueuse; car le corps et les membres de la plupart des femmes sont bien proportionnés, et il y en a qui pourroient servir de modèle aux artistes. La petitesse et la délicatesse extraordinaires de leurs doigts, comparables aux plus jolis doigts de nos Européennes, sont ce qui les distingue davantage.

La couleur générale de la peau est d'une nuance plus foncée que le cuivre brun; mais plusieurs des hommes et des femmes ont un teint vraiment olivâtre: quelques-unes des personnes du sexe sont même assez blanches: leur blancheur vient probablement de ce qu'elles s'exposent moins au Soleil, ainsi qu'une disposition à l'embonpoint, dans un petit nombre des principaux du pays, paroît être la suite d'une vie plus oisive. Les chefs offrent souvent aussi une peau plus douce et plus propre; celle du bas-peuple est ordinairement plus noire et plus grossière, sur-tout dans les parties qui ne sont pas couvertes, différence qu'il faut peut-être attribuer à des maladies cutanées. Nous vîmes à *Hapae* un homme et un petit garçon, et à *Annamooka*, un enfant d'une blancheur parfaite. On a trouvé de pareils individus chez tous les peuples noirs; mais je présume que la couleur est plutôt une maladie qu'un phénomène de la nature.

A tout prendre néanmoins, il y a peu de défauts ou de difformités naturelles parmi eux: nous en rencontrâmes deux ou trois qui avoient les pieds tournés en dedans, et quelques-uns affligés d'une sorte de cécité, occasionnée par un vice de la *cornée*. Ils sont sujets à d'autres maladies: les dartres, qui semblent affecter la moitié des Insulaires, et qui laissent après elles des taches

blanchâtres et serpentine, sont la maladie la plus commune; mais elle est moins grave qu'une seconde très-fréquente, laquelle se manifeste sur toutes les parties du corps, en larges ulcères qui ont de grosses bordures blanches, qui jettent une matière légère et claire. Nous vîmes quelques-uns de ces ulcères très-virulens; et les Naturels qui en avoient sur le visage inspiroient le dégoût. Nous en vîmes plusieurs de guéris, ou sur-le-point de l'être; mais dans ces cas, les malades avoient perdu le nez, ou ils en avoient perdu la plus grande partie. Comme nous savions, de manière à n'en pouvoir douter (\*), que les habitans des *Isles des Amis* étoient sujets à cette maladie dégoûtante avant mon second Voyage, et que les Naturels en convenoient, malgré la conformité des symptômes, elle ne peut être l'effet du virus vénérien, à moins qu'on ne suppose que nous n'avons pas apporté ici la maladie vénérienne en 1773. Il est sûr que nous l'y avons trouvée en 1777; car peu de jours après notre arrivée, quelques-uns de mes gens la prirent; et je sentis avec regret, que je m'étois en vain donné, lors de ma première relâche, tous les soins possibles pour prévenir l'introduction d'une calamité aussi terrible. Ce qui est extraordinaire, les Naturels ne semblent pas s'en occuper beaucoup, et nous vîmes peu de traces de ses effets destructifs; vraisemblablement le climat et leur régime affoiblissent son venin. Il y a deux autres maladies répandues aux *Isles des Amis*: la première est une enflure coriace qui affecte les

---

(\*) Voyez le second Voyage du Capitaine Cook (Tome II, p. 20 de l'original). M. Cook y parle d'un homme affligé de cette maladie, qu'il rencontra à *Annamooka*, en 1773.

jambes et les bras, et les grossit extrêmement dans toute leur longueur, mais qui n'a rien de douloureux; la seconde est une tumeur de la même espèce, qui vient aux testicules, et qui surpasse quelquefois la grosseur des deux points. On peut d'ailleurs regarder comme des hommes très-sains les habitans de ces contrées; nous n'avons pas rencontré, durant notre séjour, une seule personne détenue chez elle pour cause de maladie. Au contraire, leur force et leur activité sont, à tous égards, proportionnées à la vigueur de leurs muscles; et ils déploient tellement l'une et l'autre dans leurs occupations habituelles et dans leurs amusemens, qu'ils sont, à coup sûr, peu sujets aux maladies nombreuses qui résultent de l'indolence, ou d'une manière de vivre contraire à la Nature.

Leur contenance est gracieuse et leur démarche ferme; ces avantages leur paroissent si naturels et si nécessaires, qu'en nous voyant tomber souvent sur les racines des arbres, ou les inégalités du terrain, ils rioient de notre mal-adresse plus que de tout autre chose.

Leurs physionomies expriment à un point remarquable la douceur et l'extrême bonté de leur caractère; on n'y aperçoit pas le moindre trait de cette aigreur farouche qu'on remarque sur le visage des peuples qui vivent encore dans un état de barbarie. Leur maintien est si calme, ils ont tant d'empire sur leurs passions, et tant de fermeté dans leur conduite, qu'ils semblent assujétis dès l'enfance aux prohibitions les plus sévères; mais ils ont d'ailleurs de la franchise et de la gaieté, quoiqu'ils prennent quelquefois, sous les yeux de leurs Chefs, une sorte de gravité et un air sérieux qui leur donnent de la roideur, de la mauvaise grâce et de la réserve.

L'accueil amical qu'ont reçu tous les Navigateurs, montre assez les dispositions pacifiques des Naturels des *Isles des Amis*. Loin d'attaquer les étrangers ouvertement ou clandestinement, à l'exemple de la plupart des habitans de ces mers, on n'a pas à leur reprocher la plus légère marque d'inimitié ; ils ont au contraire, à l'exemple des peuples civilisés, cherché à établir des communications par des échanges, c'est-à-dire, par le seul moyen qui réunit les différentes nations. Ils sont si habiles dans les échanges (ils les appellent *Fukatou*), que nous jugeâmes d'abord qu'ils s'étoient formés en commerçant avec les Isles voisines ; mais nous nous assurâmes ensuite qu'ils ne font point de trafic, ou qu'ils en font un très-peu considérable, excepté avec *Feejee*, d'où ils tirent des plumes rouges, et un petit nombre d'articles que j'ai indiqués plus haut. Il n'y a peut-être pas sur le globe de peuplade qui mette plus d'honnêteté et moins de défiance dans le commerce. Nous ne courions aucun risque à leur permettre d'examiner nos marchandises, et de les manier en détail, et ils comptoient également sur notre bonne-foi. Si l'acheteur ou le vendeur se repentoit du marché, on se rendoit réciproquement, d'un commun accord, et d'une manière enjouée, ce qu'on avoit reçu. En un mot, ils semblent réunir la plupart des bonnes qualités qui font honneur à l'homme, telles que l'industrie, la candeur, la persévérance, l'affabilité, et peut-être des vertus moins communes, que la briéveté de notre séjour ne nous a pas permis d'observer.

Le penchant au vol, universel et très-vif dans les deux sexes, et parmi les individus de tous les âges, est le seul défaut que nous leur connoissons. Je ferai observer toute-

fois  
ne n  
lent  
que  
per  
du  
d'in  
pau  
spi  
obj  
esp  
ann  
cup  
res  
mo  
jug  
des  
abc  
dés  
sol  
étr  
me  
son  
au  
étr  
sul  
na  
d'i  
inc  
me  
ut

fois que cette partie défectueuse de leur conduite sembloit ne regarder que nous ; car j'ai lieu de croire qu'ils ne se volent pas entre eux plus souvent , peut-être pas aussi fréquemment qu'en d'autres pays , où les larcins de quelques personnes corrompues ne nuisent point à la réputation du corps du peuple en général. Il faut avoir beaucoup d'indulgence pour les tentations et les foiblesses de ces pauvres Insulaires de la Mer Pacifique, à qui nous inspirons les désirs les plus ardents , en leur montrant des objets nouveaux dont l'utilité ou la beauté fascinent leurs esprits. Le vol, parmi les nations civilisées et éclairées, annonce un caractère souillé par la bassesse, par une cupidité qui méprise les règles de la justice ; par cette paresse qui produit l'extrême indigence, et qui néglige les moyens honnêtes de s'en affranchir. Mais on ne doit pas juger aussi sévèrement les vols commis par les Naturels des *Isles des Amis* et des autres Terres où nous avons abordé : ils paroissent résulter d'une curiosité ou d'un désir très-pressant de posséder des choses qui étoient absolument nouvelles pour eux, et qui appartenoient à des étrangers très-différens de leur propre race. Si des hommes aussi supérieurs à nous en apparence, que nous le sommes à eux, arrivoient parmi nous avec des richesses aussi séduisantes que le sont les nôtres pour des peuplades étrangères aux arts, est-il sûr que nos principes de justice suffiroient pour contenir la plupart des individus de notre nation ? La cause de leur penchant au vol, que je viens d'indiquer, paroît d'autant plus vraie, qu'ils volent tout indifféremment dès la première vue, avant de songer le moins du monde à se servir de leur proie d'une manière utile : il n'en est pas de même parmi nous ; le dernier de

nos voleurs ne voudroit pas risquer sa réputation , ou s'exposer au châtiment, sans savoir d'avance l'usage qu'il fera des choses dérochées. Au reste, la disposition au vol de ces Insulaires , très-désagréable et très-incommode d'ailleurs , nous fournit un moyen de connoître la vivacité de leur intelligence ; car ils commettoient les petits larcins avec beaucoup de dextérité, et les vols plus capitaux, avec une suite et des combinaisons proportionnées à l'importance des objets. J'en ai donné une preuve frappante en racontant qu'ils essayèrent d'enlever en plein jour une des ancrs de la *Découverte*.

Leur chevelure est en général lisse, épaisse et forte ; celle d'un petit nombre d'entre eux boucle naturellement. Elle est noire, presque sans exception; mais la plupart des hommes, et quelques-unes des femmes la peignent en brun ou en pourpre, et quelquefois en orangé. Ils produisent la première couleur en y mettant une sorte d'enduit de corail brûlé, mêlé avec de l'eau ; la seconde, en y appliquant des rapures d'un bois rougeâtre, délayées également dans de l'eau; et la troisième, en la parsemant, je crois, d'une poudre tirée du souchet des *Indes*.

Lorsque j'abordai sur ces Isles pour la première fois, je crus que les hommes et les femmes étoient dans l'usage de porter leurs cheveux courts ; mais notre relâche ayant été plus longue cette fois, j'ai vu beaucoup de cheveux longs. Leurs modes, en ce point, sont si variées, qu'il est difficile d'indiquer celle qui est la plus répandue. Quelques-uns les portent coupés à l'un des côtés de la tête, tandis que la portion du côté opposé a toute sa longueur ; ceux-ci les ont coupés près, et peut-être rasés dans un endroit ceux-là ont la tête rase, excepté une seule touffe

qu'ils laissent ordinairement près de l'oreille : d'autres les laissent prendre toute leur croissance sans y toucher. Les femmes, en général, portent leurs cheveux courts ; les hommes se coupent la barbe, et les deux sexes s'arrachent les poils sous les aisselles, j'ai déjà décrit de quelle manière. Les hommes ont des piquetures d'un bleu foncé, depuis le milieu du ventre jusqu'à mi-cuisses. Ils produisent ces piquetures avec un instrument d'os rempli de dents : après avoir plongé les dents dans le suc du *Doe-doe*, ils les impriment dans la peau, à l'aide d'un morceau de bois, en il en résulte des points ineffaçables. Ils tracent ainsi des lignes et des figures si variées et si bien disposées, qu'elles ont quelquefois de l'élégance. Les femmes ne se *tatouent* que l'intérieur des mains. Le Roi n'est point assujéti à cette coutume ; il n'est pas obligé non plus de se faire, dans les temps de deuil, ces blessures dont je parlerai tout-à-l'heure.

Les hommes sont tous circoncis, ou plutôt *supercis*, car leur coupe seulement un petit morceau de la partie supérieure du prépuce ; ce qui l'empêche de reconvrir jamais le gland. Ils ne veulent pas autre chose ; ils disent que la propreté leur a dicté cette opération.

L'habillement des femmes est le même que celui des hommes ; il est composé d'une pièce d'étoffe ou d'une natte (plus ordinairement de la première) large d'environ deux verges, et de deux et demie de longueur, et toujours assez long pour faire un tour et demi sur les reins, où il est arrêté par une ceinture ou une corde. Il est double sur le devant, et il tombe, comme un jupon, jusqu'au milieu de la jambe. La partie qui est au-dessus des reins offre plusieurs plis ; en sorte que si on la déve-



loppe dans toute son étendue , il y a assez d'étoffe pour envelopper et couvrir les épaules , qui restent presque toujours nues. Tel est , pour la forme , le vêtement général des deux sexes. Les Insulaires d'un rang distingué portent seuls de grandes pièces d'étoffe et de belles nattes. Le bas-peuple s'habille de pièces plus petites , et très-souvent il ne porte qu'un pagne de feuilles de plante , ou le *Maro* , qui est un morceau d'étoffe étroit , ou une natte ressemblant à une ceinture : ils passent le *Maro* entre leurs cuisses , et ils en couvrent leurs reins. Il paroît destiné principalement aux hommes. Ils ont divers habits pour leurs grands *Haivas* ou fêtes ; mais la forme est toujours la même , et les vêtements les plus riches sont plus ou moins garnis de plumes rouges. Je n'ai pu savoir à quelle occasion les Chefs mettent leurs chapeaux de plumes rouges. Les hommes et les femmes ont quelquefois de petits bonnets composés de différentes matières , pour se garantir le visage du Soleil.

La parure des deux sexes est aussi la même. Les ornemens les plus communs , sont des colliers du fruit du *Pandanus* , ou de diverses fleurs odorantes ; on leur donne dans le pays le nom général de *Kahlla*. Les Naturels suspendent quelquefois sur leur poitrine de petites coquilles , l'aile et les os de la cuisse des oiseaux , des dents de requins , etc. Ils portent souvent , à la partie supérieure du bras , une nacre de perle bien polie , ou un anneau de la même substance sculpté ; ils ont d'ailleurs des bagues d'écaille de tortues et des bracelets.

Les lobes de leurs oreilles sont percés en deux endroits , et ils y placent des morceaux cylindriques d'ivoire , d'environ trois pouces de long , qu'ils introduisent par l'un

des trous, et qu'ils font sortir par l'autre, ou de petits roseaux de la même grandeur, remplis d'une poudre jaune. Cette poudre, dont les femmes se frottent tout le visage, ainsi que nos dames se mettent du rouge sur les joues, paroît être du souchet des Indes pulvérisé. Nous avons vu souvent le lobe d'une seule oreille percé d'un trou et non pas de deux.

La propreté du corps est ce qu'ils semblent préférer à tout; aussi se baignent-ils fréquemment dans les étangs, qui ne paroissent pas destinés à autre chose (\*): quoique l'eau de la plupart de ces étangs soit d'une puanteur insupportable, ils aiment mieux s'y laver que dans la mer; ils savent très-bien que l'eau salée gâte la peau; et lorsque la nécessité les oblige à prendre des bains dans l'Océan, ils ont ordinairement des cocos remplis d'une eau douce, dont ils font usage pour détruire cette impression. Ils recherchent beaucoup l'huile de la noix de coco par la même raison; non-seulement ils en jettent une quantité considérable sur leur tête et sur leurs épaules, ils ont soin de plus de s'en frotter tout le corps. Quand on n'a point vu l'effet de cette opération, on ne peut concevoir à quel point elle embellit la peau. Tous les Insulaires cependant n'ont pas des moyens de se procurer de l'huile de coco, et c'est sans doute parce que le bas-peuple ne s'en sert point que sa peau est moins fine et moins douce.

---

(\*) On retrouve cet usage parmi les habitans des *Isles Carolines*: « Ils sont accoutumés à se baigner trois fois le jour, le matin, à midi et sur le soir ». *Lettres édifiantes et curieuses*, Tome XVI, page 314.

---



---

## CHAPITRE XI.

*Occupation des femmes des Isles des Amis ; occupations des hommes ; agriculture ; construction des maisons ; outils, cordages et instrumens de pêches ; instrumens de musique ; armes, nourriture et manière d'apprêter les alimens ; amusemens ; mariages ; cérémonies funèbres ; divinités du pays ; idée sur l'âme et sur une autre vie. Temples ; Gouvernement ; hommages qu'on rend au Roi. Détails sur la Famille royale. Remarques sur la langue, et petit Vocabulaire de cet idiôme. Observations nautiques et autres.*

LA vie domestique des Insulaires des *Isles des Amis* n'est pas assez laborieuse pour être fatigante, et pas assez oisive pour être accusée de paresse. La nature a été si prodigue envers eux, qu'ils ont rarement besoin de se livrer à beaucoup de travail ; et leur activité les empêchera toujours de se livrer à la mollesse. Par une heureuse combinaison des circonstances, leurs occupations habituelles sont en si petit nombre et de si peu de durée, qu'ils ont bien du temps pour leur récréation ; le travail et les affaires ne viennent point troubler leurs amusemens, et ils ne quittent ces amusemens que lorsqu'ils en sont rassasiés.

Les occupations des femmes n'ont rien de pénible ; elles font la plupart de leurs travaux dans l'intérieur de

la maison. Elles se trouvent chargées seules de la fabrication des étoffes. J'ai déjà décrit les procédés de cette manufacture; j'ajouterai seulement qu'il y a des étoffes de différens degrés de finesse. La plus grossière, dont ils forment de très-grandes pièces, ne reçoit l'impression d'aucun modèle. Parmi les espèces les plus fines on en voit de rayées, d'autres sont à carreaux, ou sur divers dessins de couleurs nuancées. Je ne dirai pas comment on applique les couleurs, car je n'ai pas été témoin de cette opération. Les étoffes en général résistent quelque temps à l'eau, mais la plus lustrée est la plus solide.

La seconde de leurs manufactures, qui est aussi confiée aux femmes, est celle des nattes, dont la texture et la beauté surpassent toutes les nattes que j'ai vues ailleurs. Quelques-unes en particulier sont si supérieures à celles d'*O-Taiti*, que les Navigateurs peuvent en porter comme articles de commerce à la Métropole des *Isles de la Société*. J'en ai distingué sept ou huit sortes qui leur servent de vêtemens ou de lits, et on en trouve beaucoup d'autres destinées à des objets d'agrément ou de luxe. Ils tirent sur-tout ces dernières de la partie membraneuse et coriace de la tige du bananier; les nattes qu'ils portent se font avec le *Pandanus*, qu'ils cultivent pour cela, et auquel ils ne permettent jamais de se former en tronc: les plus grossières, sur lesquelles ils dorment, viennent d'une plante appelée *Ewarra*. Les femmes emploient leurs momens de loisir à des ouvrages moins importants; elles font, par exemple, une multitude de peignes, de petits paniers, avec la matière première des nattes, avec la gousse fibreuse de la noix de coco, qu'elles tressent simplement, ou qu'elles entrelacent de grains de verre; et

ce qui sort de leurs mains a tant d'élégance et de goût, qu'un étranger ne peut s'empêcher d'admirer leur constance et leur adresse.

Le département des hommes est plus laborieux et plus étendu. Ils sont chargés de l'agriculture, de la construction des maisons et des pirogues, de la pêche et d'autres choses relatives à la navigation (\*). Comme ils se nourrissent surtout de racines et de fruits cultivés, ils s'occupent sans cesse du travail de la terre, et ils semblent avoir porté l'agriculture au degré de perfection que permet l'état où ils se trouvent. J'ai déjà parlé du vaste terrain qu'occupent les champs de bananiers, les districts plantés d'ignames ne sont pas en moindre quantité : ces deux articles réunis sont, à l'égard du reste, dans la proportion de dix à un. S'il s'agit de planter des bananiers ou des ignames, ils creusent de petits trous, et ils ont soin d'extirper à l'entour l'herbe qui y croît : ces gramens ne tardent pas, dans un pays aussi chaud, à être privés de leur force végétative, et leurs détrimens deviennent bientôt un bon ménage. Les instrumens qu'ils emploient et qu'ils appellent *Hoo* ; sont tout uniment des pieux de différentes longueurs, selon le degré de profondeur qu'ils veulent donner à la fouille. Les *Hooos* sont aplatis et tranchans sur un bord de l'une des extrémités ; les plus grands portent

---

(\*) Le Père Cantova nous apprend que les travaux sont distribués de la même manière aux *Isles Carolines*. « La principale occupation des hommes est de construire des barques, de pêcher et de cultiver la terre. L'affaire des femmes est de faire la cuisine, de mettre en œuvre une espèce de plante sauvage, et un arbre pour en faire de la toile ». *Lettres édifiantes et curieuses*, Tome XV, p. 313.

un morceau de bois fixé transversalement, afin de le presser contre terre avec le pied, d'une manière plus aisée : quoique leur largeur ne soit pas de plus de deux à quatre pouces, c'est le seul instrument dont ils se servent pour fouiller et planter un terrain qui renferme un grand nombre d'arpens. Les plantations de bananiers et d'ignames, se trouvent rangées de manière qu'on aperçoit des lignes régulières et complètes, de quelque côté qu'on jette les yeux.

Les cocotiers et les arbres à pain sont dispersés sans aucun ordre ; et ils ne semblent point donner de peine lorsqu'ils ont atteint une certaine hauteur : on peut dire la même chose d'un autre grand arbre qui produit une multitude de grosses noix arrondies et comprimées, appelées *Ecefee*, et d'un arbre plus petit qui porte une noix ovale, avec deux ou trois amandes triangulaires, coriaces et insipides : celui-ci est appelé *Mabba*, et les Naturels le plantent souvent autour de leurs maisons.

En général, le *Kappe* forme des plantations assez vastes, mais irrégulières. Les *Mayhahas* sont entre-mêlés parmi d'autres productions ainsi que le *Jeejee* et les ignames. J'ai remarqué fréquemment des ignames dans les intervalles des bananiers. Les cannes de sucre occupent ordinairement peu de terrain, et elles ne sont pas clairsemées. Le mûrier-papier, dont les Naturels tirent leurs étoffes, est planté sans ordre, mais ils lui laissent l'espace nécessaire à sa croissance, et ils ont soin de nettoyer ses environs. Le *Pandanus* est la seule plante qu'ils cultivent d'ailleurs pour leurs manufactures ; les différens pieds sont communément rangés sur une ligne très-serrée, aux bords des champs mis en culture. Le *Pandanus* cultivé

leur paroît si supérieur à celui qui vient naturellement, qu'ils lui donnent un nom particulier; d'où il résulte qu'ils connoissent très-bien les améliorations que produit la culture.

Il faut observer que cette peuplade, qui montre beaucoup de goût et d'esprit en plusieurs choses, en montre peu dans la construction de ses maisons; au reste, l'exécution en est moins défectueuse que la forme. Celles du bas-peuple sont de pauvres cabanes très-petites, et elles garantissent à peine de la rigueur du temps. Celles des Insulaires d'un rang distingué sont plus grandes et mieux abritées, mais elles devroient être meilleures. Une maison de moyenne grandeur a environ trente pieds de long, vingt de large et douze de hauteur; c'est, à proprement parler, un toit couvert de chaume, soutenu par des poteaux et des solives disposés d'une manière très-judicieuse; le plancher, qui est de la terre battue, se trouve un peu élevé et revêtu d'une natte forte et épaisse, qu'on tient très-propre. La plupart sont fermées du côté du vent, et quelques-unes dans plus de deux tiers de leur circonférence, avec de grosses nattes ou des branches de cocotier entrelacées: ces branches descendent des bords du toit jusqu'à terre, et elles servent ainsi de murailles. Une autre natte grossière, et forte d'environ deux pieds et demi ou trois pieds de largeur, courbée en demi-cercle et posée de champ, dont les extrémités touchent le côté de la maison, renferme un espace où couchent le maître et la maîtresse du ménage. La femme s'y tient la plus grande partie de la journée; le reste de la famille couche sur le plancher sans avoir aucune place fixe; les hommes et les femmes, qui ne sont pas mariés, éloignés les uns des autres. Si la famille est nom-

breuse, il y a de petites huttes contiguës à la maison, où les domestiques se retirent la nuit, ensorte que leur intérieur est aussi réservé et aussi décent qu'il peut l'être. J'ai déjà dit qu'ils dorment sur des nattes; les vêtemens qu'ils portent le jour leur tiennent lieu de couvertures pendant la nuit. La liste de leurs meubles n'est pas longue; ils ont un bowl ou deux, dans lesquels ils font la *Kava*, un petit nombre de gourdes, des coques de coco, de petites escabelles de bois qui leur servent de coussins, et quelquefois une escabelle plus grande, sur laquelle s'assied le Chef ou le maître de la maison.

La seule raison plausible que je puisse donner de leur dédain pour les ornemens de l'architecture de leurs chaumières, c'est qu'ils aiment passionnément à se tenir en plein air. Ils ne mangent guères dans leurs maisons; ils y couchent; ils s'y retirent lorsque le temps est mauvais, et c'est tout l'usage qu'ils semblent en faire. Le bas-peuple, qui passe une grande partie de sa vie autour des Chefs, n'y va ordinairement que dans le dernier cas.

Leurs soins et leur dextérité pour ce qui a rapport à l'architecture navale, si je peux employer ce nom, excusent la négligence que je viens de leur reprocher. La relation de mon second voyage (\*) donne la description de leurs pirogues, et de leur manière de les construire ou de les manœuvrer: j'y renvoie les lecteurs.

---

(\*) Vol. I.<sup>er</sup>, pages 215 et 216 de l'original. Si l'on compare les détails donnés ici par le Capitaine Cook, avec ce que Cantova nous dit des pirogues des *Isles Carolines*, on apercevra encore une grande conformité sur ce point. Voyez les *Lettres édifiantes et curieuses*, page 286.



Des haches de cette pierre noire et polie qu'on trouve en abondance à *Toofoa*, des dents de requin fixées sur de petits manches qui tiennent lieu de tarières, de limes composées de la peau grossière d'une espèce de poisson, attachées à des morceaux aplatis de bois, plus minces d'un côté que de l'autre, et garnis aussi d'un manche, sont les seuls outils dont ils se servent pour construire leurs pirogues. Ces embarcations, qui sont les plus parfaits de leurs ouvrages mécaniques, leur coûtent beaucoup de temps et de travail; et on ne doit pas s'étonner s'ils en prennent tant de soin. Ils les construisent et ils les gardent sous des hangars; et, lorsqu'ils les laissent sur la côte, ils couvrent la partie supérieure de feuilles de cocotiers, afin de la garantir du soleil.

Si j'en excepte diverses coquilles, qui leur tiennent lieu de couteaux, ils n'emploient jamais d'autres outils. Au reste, ils ne doivent sentir la faiblesse et l'incommodité de leurs instrumens que dans la construction des pirogues, ou la fabrique de quelques-unes de leurs armes; car ils ne font guères d'ailleurs que des meubles de pêche et des cordages.

Ils tirent leurs cordages des fibres de la gousse de coco; ces fibres n'ont que neuf ou dix pieds de long, mais ils les joignent l'une à l'autre en les tordant; ils en font ainsi des ficelles de l'épaisseur d'une plume, et d'une très-grande longueur, qu'ils roulent en pelottes, et qu'ils réunissent ensuite pour avoir de gros cordages. Leurs lignes de pêche sont aussi fortes et aussi unies que les meilleures des nôtres. De grands et de petits hameçons forment le reste de leur attirail de pêche; les derniers sont en entier de nacre de perle; mais les premiers sont seulement re-

couverts de cette matière. La pointe des uns et des autres est ordinairement d'écaïlle de tortue; celle des petits est simple, et celle des grands barbelée. Ils prennent avec les grands, des bonites et des albicores; pour cela, ils adaptent à un roseau de bambou de douze ou quatorze-pieds de long, l'hameçon suspendu à une ligne de la même longueur. Le bambou est assujéti par une pièce de bois entaillée, posée à l'arrière de la pirogue, et, à mesure que l'embarcation s'avance, elle traîne sur la surface de la mer, sans autre appât qu'une touffe de lin qui se trouve près de la pointe. Ils possèdent aussi une multitude de petites seines, dont quelques-unes sont d'une texture très-délicate; ils s'en servent pour pêcher dans les trous des récifs, au moment du reflux.

Leurs autres ouvrages mécaniques sont surtout des flûtes de roseau composées, des flûtes simples, des armes de guerre, et ces escabelles qui leur tiennent lieu de coussins. Les flûtes composées ont huit, neuf ou dix roseaux placés parallèlement, mais dans une progression qui n'est pas régulière; car les plus longs sont quelquefois au milieu, et il y en a plusieurs de la même longueur. Je n'en ai vu aucun qui donnât plus de six notes; ils paroissent incapables d'en tirer une musique dont nos oreilles puissent distinguer les divers sons (\*). Les flûtes simples sont des morceaux de bambou, fermés aux deux bouts, et garnis de six trous, deux desquels sont voisins des extrémités; en jouant, ils ne font usage que de deux des trous du milieu,

---

(\*) On trouve, dans le second Voyage de Cook, Vol. I.<sup>er</sup>, p. 221 de l'original, planche XXI, une figure de cette flûte de roseau composée.

et de l'un de ceux de l'extrémité. Ils bouchent la narine gauche avec le pouce de la main gauche ; et avec la narine droite, ils soufflent dans le trou de l'extrémité : ils mettent le doigt du milieu de la main gauche sur le premier trou de la gauche, et l'index de la droite sur le tron inférieur de ce côté : ainsi, avec trois notes seulement, ils produisent une musique simple et agréable, qu'ils varient beaucoup plus qu'on ne le croiroit, vu l'imperfection de leur instrument. Ils ne paroissent pas goûter notre musique qui est si compliquée ; et cela vient peut-être de l'habitude d'entendre la leur, qui est composée de si peu de notes. Au reste, ils trouvent du plaisir à des chants plus grossiers encore que les leurs ; car nous remarquâmes qu'ils écoutoient avec intérêt ceux de nos deux Zélandois, lesquels pouvoient des sons forts, qui n'avoient rien de mélodieux ou de musical.

Les armes qu'ils fabriquent sont des massues de différentes espèces, dont la sculpture est très-longue, des piques et des dards. Ils ont des arcs et des flèches, qui semblent destinés seulement à leurs plaisirs, à la chasse des oiseaux, par exemple, et non pas à tuer leurs ennemis. Les escabelles ont à-peu-près deux pieds de long, quatre ou cinq pouces d'élévation, et environ quatre pouces de largeur ; elles se courbent dans le milieu, et elles portent sur quatre forts jambages qui ont des pieds circulaires : elles sont d'un seul morceau de bois noir ou brun, bien poli et incrusté d'ivoire. Ils incrustent également d'ivoire les manches de leurs chasse-mouches, qu'ils sculptent d'ailleurs. Ils font avec de l'os, de petites figures d'hommes, d'oiseaux, et d'autres choses ; travail qui doit être difficile, car ils n'emploient qu'une dent de requin.

Les ignames, les bananes et les noix de coco, forment la plus grande partie des végétaux dont ils se nourrissent; les cochons, les volailles, les poissons, et les coquillages de toute espèce, sont les principaux articles de leurs nourritures animales, mais le bas-peuple mange des rats. L'iguame, la banane, le fruit à pain, le poisson et les coquillages deviennent leur ressource habituelle aux diverses époques de l'année; les cochons, les volailles et les tortues paroissent être des friandises extraordinaires réservées pour les Chefs. L'intervalle entre les saisons des végétaux, doit être quelquefois considérable; car ils préparent une sorte de pain de banane, qu'ils tiennent en réserve: pour cela ils déposent les fruits sous terre avant qu'ils soient mûrs, et ils les y laissent jusqu'au moment de la fermentation; ils les en tirent alors, et ils en font de petites boules si aigres et de si mauvaise qualité, qu'ils préféreroient sou-  
 vent notre pain, quand même il étoit un peu moisi.

En général, ils cuisent leurs alimens au four, de la même manière qu'à *O-Taïti*, et ils ont l'art de tirer de quelques fruits différens mets que la plupart d'entre nous jugèrent très-bons. Je ne les ai jamais vu faire usage d'aucune espèce de sauce, ou boire à leur repas autre chose que de l'eau, ou du jus de coco: ils ne boivent la *Kava* que le matin. Leur cuisine ou leur manière de manger sont mal-propres; en général, ils posent leurs alimens sur la première feuille qu'ils rencontrent, quelque sale qu'elle soit; mais les nourritures destinées aux Chefs se mettent communément sur des feuilles vertes de bananiers. Quand le Roi faisoit un repas, il étoit servi par trois ou quatre personnes; l'une découpoit; une seconde divisoit en bouchées les gros morceaux; et d'autres étoient prêtes à offrir les

noix de coco et les diverses choses dont il pouvoit avoir besoin. Je n'ai jamais rencontré de nombreux convives dînant ensemble ou mangeant à la même portion : lors même qu'ils paroissent réunis pour un repas, on divise les mets en grosses portions, destinées à un certain nombre; ces grosses portions se sous-divisent, ensorte qu'il est rare de trouver plus de deux ou trois Naturels qui mangent ensemble. J'ai déjà dit que les femmes ne sont point exclus des repas des hommes; mais il y a des classes d'Insulaires qui ne peuvent ni manger ni boire ensemble. Cette distinction commence au Roi, et je ne sais pas où elle finit.

Je jugeai qu'ils n'ont point d'heure fixe pour leurs repas. Au reste, il faut observer que, durant notre séjour parmi eux, leur assiduité auprès de nous déranger beaucoup leur manière de vivre habituelle. Si nous ne nous sommes pas trompés dans nos observations, les Naturels d'un rang supérieur ne prennent que la *Kava* le matin, et les autres mangent peut-être un morceau d'igname; mais il nous a semblé qu'ils mangent tous quelque chose dans l'après-midi. Il est vraisemblable que l'usage de faire un repas pendant la nuit est assez commun, et qu'interrompant ainsi leur sommeil, ils dorment souvent le jour. Ils vont se coucher avec le soleil, et ils se lèvent avec l'aurore (\*).

Ils aiment beaucoup à se réunir : il est très-commun de ne trouver personne dans les maisons; les maîtres du logis

---

(\*) Cantova dit aussi des habitans des *Isles Carolines* : « Ils prennent leur repas dès que le soleil est couché, et ils se lèvent avec l'aurore ». *Lettres édifiantes et curieuses*, Tome XV, p. 314.

sont chez leurs voisins, ou plutôt au milieu d'un champ des environs, où ils s'amuseut à causer, et où ils prennent d'autres divertissemens. Des chants, des danses et de la musique, exécutés par des femmes, forment sur-tout leurs amusemens particuliers. Lorsque deux ou trois femmes chantent à-la-fois, et font claquer leurs doigts, on donne à ce petit concert le nom d'*Oobai*; mais lorsqu'elles sont en plus grand nombre, elles se divisent en groupes, qui chantent sur différentes clefs, et qui produisent une musique agréable, ce qu'on appelle *Heeva* ou *Haiva*. Les Naturels varient également les sons de leurs flûtes; et pour faire plusieurs parties, ils emploient des instrumens de diverses longueurs, mais leurs danses approchent beaucoup de celles qu'ils exécutent en public. Les danses des hommes, si toutefois on peut ici faire usage de ce terme, ne consistent pas sur-tout dans le mouvement des pieds, comme les nôtres, mais on y remarque mille mouvemens de la main, que nous ne pratiquons pas. Chacun de ces mouvemens a une aisance et une grâce qu'il est impossible de décrire ou de faire concevoir à ceux qui ne les ont point vus. Il n'est pas besoin de rien ajouter à ce que j'ai dit sur ce point dans le récit des fêtes qu'on nous donna aux *Isles des Amis* (\*).

---

(\*) Si l'on compare la description insérée plus haut, des fêtes données au Capitaine Cook par les Chefs de *Hapae* et de *Tongataboo*, ainsi que les observations générales sur les amusemens des Insulaires qu'on vient de lire, avec le passage tiré des Lettres des Jésuites, et imprimé aux pages 319 et 320, on verra de plus en plus qu'il est très-raisonnable d'attribuer à une source commune des usages d'une conformité si frappante. Pour appuyer cette observation, j'ai déjà fait valoir l'argument tiré de l'identité du

J'ignore si la durée de leur mariage est assurée par une sorte de contrat solennel; mais je puis dire que le gros du peuple se contente d'une femme. Les Chefs, néanmoins, en ont ordinairement plusieurs (\*); au reste, il sembla à quelques-uns d'entre nous, qu'une seule étoit regardée comme la maîtresse de la famille.

Nous jugeâmes d'abord qu'ils n'estiment pas beaucoup la vertu des femmes, et nous nous attendions à voir souvent des infidélités conjugales; mais nous étions bien loin

langage; j'ai remarqué qu'on désigne par le même nom les Chefs des *Isles Carolines*, et ceux de *Hamao*, l'une des *Isles des Amis*. Cet exemple seul fournit une assez bonne preuve; mais je puis en citer d'autres. Le Père Cantova, qui a publié quelques mots du dialecte des Insulaires de la Mer Pacifique du Nord, ajoute immédiatement après le passage auquel je viens de renvoyer: « Ce divertissement s'appelle en leur langue, *Tanger ifaifil*, qui veut dire la plainte des femmes ». *Lettres édifiantes et curieuses*, Tome XV, p. 315. Selon le Vocabulaire de M. Anderson, qu'on trouvera plus bas, les habitans de *Tongataboo* expriment par les termes de *Tangee Vefuine*, cette plainte des femmes que les Naturels des *Isles Carolines* désignent par les mots de *Tanger ifaifil*.

S'il restoit encore des doutes à quelques lecteurs, je ferois observer qu'une longue séparation et d'autres causes ont, de l'aveu de tout le monde, amené une plus grande différence dans la manière de prononcer ces deux mots sur des Isles habitées par la même race. Le Vocabulaire de M. Anderson, imprimé dans le second Voyage du Capitaine Cook, nous apprend que le terme *tangee* des *Isles des Amis* est le *Tace* des O-Taïtiens, et que le *vefaine* des *Isles des Amis* est le *vaheine* des *Isles de la Société*.

(\*) Cantova dit des habitans des *Isles Carolines*: « La pluralité des femmes est non-seulement permise à tous ces Insulaires, elle est encore une marque d'honneur et de distinction. Le *Tamole* de l'Isle d'*Huoguoleu* en a neuf ». *Lettres édifiantes et curieuses*, Tome XV, p. 310.

de leur rendre justice. Je ne sache pas qu'il se soit commis une infidélité de cette espèce durant notre séjour (1) : les femmes des premiers rangs, qui ne sont point mariées, ne prodiguèrent pas plus leurs faveurs. Il est vrai que la débauche se montra d'ailleurs : peut-être même, relativement à la population, est-elle plus commune ici que dans les autres pays ; mais il me parut que les femmes qui s'y livroient étoient en général, si elles n'étoient pas toutes, des classes inférieures ; et celles qui permirent des familiarités à nos gens, faisoient le métier de prostituées.

Le chagrin et la douleur que cause à ces Insulaires la mort de leurs amis ou de leurs compatriotes, est la meilleure preuve de la bonté de leur caractère (2) ; pour me servir d'une expression commune, leur deuil ne consiste pas en paroles, mais en actions ; car, indépendamment du *Tooge* dont j'ai déjà parlé, ils se donnent des coups de pierre sur les dents, ils s'enfoncent une dent de requin dans la tête, jusqu'à ce que le sang en sorte à gros bouillons ; ils se plongent une pique dans l'intérieur de la cuisse, dans le flanc, au-dessous des aisselles, et dans la bouche à travers les joues. Ces violences supposent un degré extraordinaire d'affection, ou des principes de superstition très-cruels : leur système religieux doit y contribuer ; car elles sont quelquefois si universelles, que la plupart de ceux qui se maltraitent si rudement ne peuvent connoître

(1) Les habitans des *Isles Carolines* « ont horreur de la débauche, comme d'un grand péché », dit le Père Cantova. *Lettres édifiantes et curieuses*, Tome XV, p. 310.

(2) On peut voir, dans le Tome XV des *Lettres édifiantes*, page 308, de quelle manière les habitans des *Isles Carolines* expriment leur chagrin dans ces occasions.



la personne qu'on pleure. Nous vîmes, par exemple, les Insulaires de *Tongatuboo* pleurer ainsi la mort d'un Chef de *Vavaoo*, et nous fûmes témoins d'autres scènes pareilles. Il faut observer que leur douleur ne se porte aux derniers excès, qu'à la mort de ceux qui étoient très-liés avec les pleureurs. Quand un Naturel meurt, on l'enterre, après l'avoir enseveli à la manière des Européens, dans des nattes et des étoffes. Les *Fetookas* semblent être des cimetières réservés aux Chefs; mais le bas-peuple n'a point de sépulture particulière (\*) Je ne puis décrire les cérémonies funèbres qui ont lieu immédiatement après l'enterrement; mais il y a lieu de croire qu'ils en pratiquent quelques-unes; car on nous apprit, comme je l'ai déjà raconté; que les funérailles de la femme de *Mareewagee* seroient suivies de diverses cérémonies; que ces cérémonies dureroient cinq jours, et que chacun des principaux personnages de l'Isle y assisteroit.

La durée et l'universalité de leurs deuils annoncent qu'ils regardent la mort comme un très-grand mal: ce qu'ils font pour l'éloigner le prouve d'ailleurs. Lorsque j'abordai sur ces Isles, en 1773, je m'aperçus qu'il manquoit aux Naturels un des petits doigts de la main, et souvent tous les deux: on ne me rendit pas alors un compte satis-

---

(\*) Le Père Cantova dit, en parlant des Naturels des *Isles Carolines*: « Lorsqu'il meurt quelque personne d'un rang distingué, ou qui leur est chère par d'autres endroits, ses obsèques se font avec pompe. Il y en a qui renferment le corps du défunt dans un petit édifice de pierre qu'ils gardent en dedans de leurs maisons, d'autres les enterrent loin de leurs habitations ». *Lettres édifiantes et curieuses*, Tome XV, pages 308 et 309.

faisant de cette mutilation (1) ; mais on m'apprit cette fois qu'ils se coupent les petits doigts lorsqu'ils ont une maladie grave et qu'ils se croient en danger de mourir : ils supposent que la Divinité, touchée de ce sacrifice, leur rendra la santé. Ils font l'amputation avec une hache de pierre. Nous en vîmes à peine un sur dix qui ne fût pas mutilé de cette manière : ces petits doigts de moins produisent un effet désagréable, sur-tout quand ils les coupent si près, qu'ils enlèvent une partie de l'os de la main, ce qui arrive quelquefois (2).

En voyant avec quelle rigueur ils pratiquent quelques-unes de leurs cérémonies funèbres ou religieuses, on est tenté de croire qu'ils cherchent à assurer leur bonheur au-delà du tombeau ; mais ils n'ont guères en vue que des choses purement temporelles ; car ils semblent avoir peu d'idée des châtimens d'une autre vie, à la suite des fautes commises dans ce monde. Ils pensent néanmoins qu'ils méritent d'être punis sur la terre, et ils n'oublient rien de ce qui peut mériter la bienveillance de leur Dieu. Il donnent le nom de *Kallafootonga* à l'auteur suprême de la plupart des choses ; ils disent que c'est une femme ; qu'elle réside au Ciel ; qu'elle dirige le tonnerre, les vents et la pluie, et en général toutes les variations du temps ; ils imaginent que, lorsqu'elle est fâchée contre eux, les récoltes sont mauvaises ; que la foudre détruit une multitude de corps ; que les hommes sont en proie à la maladie et à la

(1) Voyez le second Voyage de Cook, Tome I.<sup>er</sup>, page 222 de l'original.

(2) J'ajouterai ici, d'après l'autorité du Capitaine King, qu'il est très-commun de voir le bas peuple se couper une des jointures du petit doigt, lorsque les Chefs dont ils dépendent sont malades.

mort, aussi bien que les cochons et les autres animaux; et que si la colère de *Kallafootonga* diminue, tout rentre dans l'ordre naturel: il paroît qu'ils comptent beaucoup sur l'efficacité de leurs efforts pour l'appaiser. Ils admettent plusieurs Dieux inférieurs à *Kallafootonga*; ils nous parlèrent en particulier de *Toofoa-Boolootoo*, ou du Dieu des nuages et de la brume, de *Talletboo*, et de quelques-uns qui habitent les Cieux. Celui qui occupe le premier rang et qui a le plus d'autorité, est chargé du gouvernement de la mer et de ses productions; ils l'appellent *Futtofaihe*, ou, comme ils prononcent quelquefois, *Footafōoa*; ils disent qu'il est de l'espèce mâle, et qu'il a une femme nommée *Fykaoa-Kajeea*; ils croient qu'il y a dans l'Océan, comme au Ciel, plusieurs Potentats inférieurs, tels que *Vahaa-Fonooa*, *Tareeva*, *Mattaʻa*, *Evaroo*, etc. Toutes les Isles de ce groupe n'adoptent pas cependant le même système religieux; car le Dieu suprême de *Hapaee*, par exemple, est appelé *Alo-alo*, et il y a des Isles qui adorent deux ou trois Divinités particulières. Au reste, ils se forment des idées très-absurdes sur la puissance et les attributs de ces êtres supérieurs, qui, selon leur croyance, prolongent seulement jusqu'à la mort les soins qu'ils prennent des hommes.

Toutefois ils ont des principes sains sur la spiritualité et l'immortalité de l'âme. Ils lui donnent le nom de vie ou de principe vivant, ou ce qui est plus conforme à leur système général de mythologie, d'*Otooa*, c'est-à-dire, d'une Divinité, ou d'un Être invisible. Ils croient qu'immédiatement après le trépas, les âmes des Chefs se séparent de leur corps, et qu'elles vont dans un endroit appelé *Boolootoo*, où elles rencontrent le Dieu *Gooleho*. Il paroît

que ce *Goolo* est la mort personnifiée ; car ils avoient coutume de nous dire : « Vous et les hommes de *Feejee* » vous êtes soumis à la puissance et à l'autorité de *Goolo* ». Je ferai observer qu'en nous associant ainsi à une peuplade qu'ils redoutent, ils vouloient nous faire un compliment, et reconnaître notre supériorité. Personne n'a jamais vu le pays de *Goolo*, qui est le rendez-vous général de tous les morts ; nous jugâmes cependant qu'ils le placent à l'Ouest de *Feejee* ; que ceux qui y arrivent une fois vivent à jamais, ou pour me servir de leurs expressions, qu'ils ne sont plus soumis à la mort, et qu'ils y trouvent en abondance celles des productions de leurs pays qu'ils aiment le mieux. Quant aux âmes des classes inférieures du peuple, elles subissent une sorte de transmigration, ou s'il faut me servir de leur langage, elles sont mangées par un oiseau appelé *Loata*, qui voltige autour des cimetières.

Je crois pouvoir assurer qu'ils n'adorent aucun ouvrage de leurs mains, ou aucune partie visible de la création. Ils n'offrent pas à leurs Dieux, comme les O-Taitiens, des cochons, des chiens et des fruits, à moins que ce ne soit d'une manière emblématique ; car nous n'aperçûmes rien de pareil dans leurs *Morais* : mais il m'est démontré qu'ils leurs offrent des sacrifices humains. Leurs *Morais* ou *Fiatookas* (on leur donne ces deux noms, et sur-tout le dernier) servent en même-temps de cimetières et de temples, ainsi qu'aux *Isles de la Société* et en diverses parties du globe. Quelques-uns nous parurent destinés seulement aux sépultures ; ils étoient petits, et inférieurs aux autres à tous égards.

Nous ne pouvons parler que de la forme générale du

gouvernement des *Isles des Amis*. Il règne parmi eux une subordination qui ressemble au système féodal de nos ancêtres ; au reste, j'avoue que je ne connois pas même imparfaitement les sous-divisions de l'autorité, les parties intégrantes de l'administration, et l'enchaînement de ces parties d'où résulte un corps politique. Quelques Insulaires m'ont dit que le pouvoir du Roi est illimité, et qu'il est le maître de la propriété et de la vie de ses sujets ; mais le petit nombre d'observations qui se sont offertes à nous sur ce point, sont plus contraires que favorables à l'idée d'un gouvernement despotique. Mareewagee, le vieux Toobou et Feenou agissoient comme de petits Souverains, et ils traversoient fréquemment les mesures du Roi, dont ils excitoient les plaintes. La Cour de ces deux Chefs, les plus puissans du pays, étoit aussi brillante que celle du Monarque : nous comptons après eux Feenou et le fils de Mareewagee. Si les grands personnages ne sont pas soumis au pouvoir domestique du Roi, il nous fut démontré assez souvent, que la propriété et la sûreté personnelle du bas-peuple sont à la merci des Chefs dont ils dépendent.

Il y a à *Tongataboo* une multitude de districts ; nous apprîmes les noms de plus de trente. Chacun de ces cantons a un Chef particulier, qui termine les différens et qui rend la justice ; mais il nous a été impossible de connoître, avec quelque précision, l'étendue de leur pouvoir, ou les règles qu'ils suivent pour proportionner les châtimens aux délits. La plupart de ces Chefs ont, dans les autres Isles, des domaines d'où ils tirent des subsides. Nous savons du-moins que le Roi reçoit de *Tongataboo*, à certaines époques, le produit de ces domaines éloignés. Cette Isle est sa résidence principale, et elle paroît être

aussi celle de tous les personnages d'importance des *Isles des Amis*. Les Naturels l'appellent ordinairement la *Terre des Chefs*, et ils nomment les Isles subordonnées, les *Terres des Serviteurs*.

Le bas-peuple ne se contente pas de donner à ses Chefs le titre de Seigneurs de la terre ; ils les appellent en outre Seigneurs du Soleil et du Firmament. Les membres de la famille du Roi prennent le nom de Futtafaihe, c'est-à-dire celui d'un de leurs Dieux, qui est vraisemblablement leur protecteur, et peut-être leur ancêtre commun. Toutefois le Souverain n'a d'autre titre que celui de *Tooee-Tonga*.

Les Naturels gardent en présence de leurs Chefs, et surtout du Roi, une décence vraiment admirable. Lorsque le Monarque s'assied chez lui, ou en dehors de sa maison, tous les gens de sa suite s'assoient en même-temps, et forment un cercle devant lui ; mais ils ne manquent jamais de laisser entre le prince et eux un espace libre, que personne n'ose traverser sans avoir une affaire particulière. On ne peut non plus passer ou s'asseoir derrière lui, et même près de lui, qu'avec son ordre ou sa permission ; et comme on nous accorda souvent ce privilège, il n'est pas besoin de citer d'autres preuves du respect que nous leur inspirions. Lorsqu'un des Naturels veut parler au Roi, il s'approche et il s'assied aux pieds du Souverain ; il s'explique en peu de mots, et quand il a reçu une réponse, il va reprendre sa place dans le cercle. Mais si le Roi parle à l'un de ses sujets, celui-ci répond de l'endroit où il se trouve et sans se lever, à moins qu'on ne lui commande quelque chose ; dans ce cas, il quitte sa place pour aller s'asseoir aux pieds du Chef, les jambes croisées : ils sont si habitués à cette posture, que toute autre manière de s'as-

seoir leur est désagréable (1). Celui qui parleroit ici debout au Roi, seroit réputé aussi grossier que les hommes parmi nous qui se tiendroient assis et le chapeau sur la tête, en adressant la parole à leur supérieur placé debout et découvert.

Aucune des nations du monde les plus civilisées ne semble surpasser celle-ci dans le bon ordre de ses assemblées, dans l'empressement avec lequel elle obéit à ses Chefs, dans l'harmonie qui règne parmi toutes les classes du peuple, et qui les dirige comme si elles ne formoient qu'un seul homme, mené par des principes invariables. On est frappé sur-tout de cette régularité de conduite, lorsque les Chefs haranguent une troupe d'Insulaires, ce qui arrive souvent : l'auditoire garde le plus profond silence durant le discours; il prête une attention qu'on ne trouve pas dans nos Sénats, où l'on agite les questions les plus intéressantes et les plus sérieuses. Quel que fût le sujet d'un discours, nous n'avons jamais vu l'un des auditeurs montrer de l'ennui ou du déplaisir, ou rien qui annonçât le désir de s'opposer à la volonté de celui qui avoit le droit de donner des ordres. Telle est même la force de ces lois verbales, si je puis les appeler ainsi, qu'un des Chefs fut étonné de ce qu'on avoit agi contre de pareils ordres, dans une occasion où il me parut que le délinquant n'avoit pu en être informé assez tôt pour s'y soumettre (2).

---

(1) Cette manière de s'asseoir est particulière aux hommes; lorsque les femmes sont assises, elles ont toujours les jambes jetées un peu sur le côté. Nous devons cette remarque au Capitaine King.

(2) Cantova nous apprend que les Naturels des Isles Carolines

Quelques-uns des Chefs les plus puissans le disputent au Roi, en ce qui regarde l'étendue des domaines ; mais la dignité de son rang, et les marques de respect qu'il reçoit des diverses classes du peuple, le mettent bien au-dessus d'eux : en vertu d'un privilège particulier de sa souveraineté, il n'a point le corps piqué ; il n'est pas circoncis comme le sont ses sujets ; quand il se montre en public, tous ceux qu'il rencontre doivent s'asseoir jusqu'à ce qu'il soit passé ; les Naturels ne peuvent se tenir dans un endroit qui se trouve au-dessus de sa tête ; il faut au contraire qu'ils viennent se mettre sous ses pieds. On ne peut rien imaginer de plus respectueux, que le cérémonial observé envers le Souverain et les autres grands personnages de ces Isles. Ceux qui veulent faire leur cour, s'accroupissent devant le Chef ; ils posent leur tête sous la plante de ses pieds ; et après avoir touché d'ailleurs ses pieds avec le dedans et le revers des doigts des deux mains, ils se lèvent et ils se retirent. Il paroît que le Roi ne peut rebuter aucun de ceux qui viennent lui rendre cet hommage, appelé *Moe-Moea* ; car le bas-peuple s'avisa souvent d'user de ce triste droit lorsque le Roi marchoit ; le prince alors étoit toujours contraint de s'arrêter, et de tendre un de ses pieds par derrière, jusqu'à ce que le courtisan eût achevé la cérémonie. De pareils hommages doivent incommoder beaucoup un homme aussi lourd et aussi pesant que Poulaho ; et je l'ai vu quelquefois faire un détour, pour éviter les Insulaires

---

sont aussi soumis aux ordres du *Tamole* : « Ils reçoivent ses » ordres avec le plus profond respect. Ses paroles sont autant » d'oracles qu'on réverre ». *Lettres édifiantes et curieuses*, T. IV, p. 312.



qui venoient près de lui , ou pour gagner un endroit où il pût s'asseoir à son aise. Il y a des occasions où les mains qui ont touché les pieds du Roi deviennent inutiles pour quelque temps ; car les gens du pays sont contraints de les laver avant de les approcher d'aucune espèce d'alimens. Une pareille interdiction, dans une Isle où il y a peu d'eau , semble exposer à beaucoup d'inconvéniens , mais les Naturels ne sont jamais embarrassés ; ils se purifient avec une plante remplie de suc , qu'ils frottent sur leurs mains , aussi bien qu'avec de l'eau douce. Quand leurs mains ont besoin de cette purification , ils disent qu'ils sont *Taboo-Rema* ; *Taboo* signifie , en général , ce qui est défendu , et *Rema* signifie main.

Si le *Taboo* vient des hommages rendus aux Chefs , il est aisé de le faire disparoître comme je le disois tout-à-l'heure ; mais il y a des occasions où il dure un certain temps. Nous avons vu souvent des femmes *Taboo-Rema* , auxquelles on mettoit les morceaux dans la bouche. A la fin de l'époque fixée pour la durée de la souillure , elles se lavent dans un des bains du pays , c'est-à-dire , dans des trous boueux , remplis communément d'une eau saumâtre. Elles vont ensuite trouver le Roi ; et après lui avoir rendu leurs devoirs selon le cérémonial usité , elles prennent un des pieds du prince qu'elles appliquent sur leur poitrine , sur leurs épaules , et sur d'autres parties de leur corps. Le Roi les baise aux deux épaules ; et elles se retirent bien purifiées. Omaï m'a assuré qu'alors elles vont toujours auprès du Roi , mais je n'ose le garantir ; si cela est , on expliquera peut-être pourquoi il voyage presque sans cesse d'*O-Taïti* aux Isles voisines. Je l'ai vu deux ou trois fois purifier des femmes ; j'ai assisté aussi à une purification

semblable, qu'opéra Feenou pour une de ses épouses ; mais Omaï n'étant pas avec moi, je ne pus savoir à quelle occasion.

Le mot *Taboo* a une signification très-étendue, ainsi que je l'ai déjà fait observer. Les Naturels donnent aux sacrifices humains le nom de *Tongata-Taboo* ; et lorsqu'il n'est pas permis de manger ou de se servir d'une telle chose, ils disent qu'elle est *Taboo* : ils nous apprirent en outre que si le Roi entre dans une maison appartenant à un de ses sujets, cette maison est *Taboo*, et que le propriétaire ne peut plus l'habiter ; ensorte que le prince trouve dans ses voyages des maisons particulières qui lui sont destinées. Le vieux Toobou présidoit, durant notre relâche, au *Taboo*, c'est-à-dire (si Omaï ne se trompa pas), que lui et ses députés étoient inspecteurs de toutes les productions de l'Isle ; ils veilloient à ce que chaque Insulaire cultivât sa portion de terrain ; ils désignoient ce qu'on pouvoit manger et ce dont il falloit s'abstenir. Ces sages dispositions préviennent la famine, mettent en culture une quantité suffisante de terres, et empêchent la dissipation des récoltes.

D'après un autre règlement, qui n'est pas moins sage, ils ont une sorte d'officier de police. Feenou étoit chargé de ce département durant notre séjour ; on nous dit que la punition de ceux qui commettoient des délits envers l'Etat ou envers les individus, dépendoit de lui. Il étoit d'ailleurs généralissime des troupes, et il commandoit les guerriers appelés au combat ; mais selon le témoignage unanime de tous les Insulaires, il exerce rarement cette dernière fonction. Le Roi prit souvent la peine de nous informer de l'étendue du pouvoir de ce magistrat ; il nous dit, entre autres choses, que s'il devenoit jamais un mé-

chant homme, il seroit tué par Feenou. Je cherchai à deviner le sens de cette expression de *méchant homme*, et je jugeai que si Poulahos s'écartoit dans son administration des lois et des coutumes, Feenou recevoit des autres Chefs, et du peuple en général, l'ordre de mettre à mort le Monarque. Il paroît clair qu'un Souverain soumis à de pareilles entraves, et dont les abus d'autorité sont punis de mort, ne peut être appelé un Roi despotique.

Lorsqu'on réfléchit sur la multitude d'Isles qui composent ce petit Etat, et sur la distance à laquelle elles se trouvent du siège du gouvernement, il semble que les sujets doivent essayer fréquemment de secouer le joug et d'acquérir l'indépendance; mais les Naturels nous dirent que ces révoltes n'arrivent jamais. Parmi les raisons qui contribuent à une pareille tranquillité, il faut peut-être compter la résidence à *Tongataboo* de tous les Chefs puissans. La célérité des opérations du gouvernement maintient aussi la dépendance des autres Isles; car s'il paroissoit sur quelques-unes un séditionnaire qui eût la faveur du peuple, Feenou, ou le magistrat chargé de la police, seroit envoyé tout de suite dans le pays du factieux, avec ordre de le tuer. De cette manière, ils étouffent les rébellions dès leur commencement.

Il y a, parmi les Chefs, ou parmi ceux qui en prennent le nom, autant de classes diverses que parmi nous; mais ceux de ces Chefs qui possèdent de vastes districts sont en petit nombre: les autres relèvent d'un supérieur que j'appellerois le principal Baron, si je voulois me servir des termes de la langue féodale. On m'a dit qu'à la mort d'un Insulaire, sa succession entière appartient au Roi; que le Monarque est néanmoins dans l'usage de la donner au fils

ainé du défunt, à condition que celui-ci pourvoira aux besoins du reste des enfans. Le fils du Roi n'enlève pas à son père, comme à *O-Taïti*, dès le moment où il vient au monde, le titre et les honneurs de la royauté; mais il en hérite; ensorte que la forme du gouvernement est monarchique et héréditaire.

L'ordre de la succession à la couronne n'a pas été interrompu depuis assez long-temps; car nous avons eu occasion d'apprendre que les Futtafaihes (Poulaho est un surnom, par lequel on distingue le Monarque du reste de la famille royale) sont sur le trône, en ligne directe, depuis cent trente-cinq ans au-moins. Nous leur demandâmes un jour, si le souvenir de l'arrivée des vaisseaux de Tasman s'étoit perpétué parmi eux, et nous reconnûmes que cette histoire se transmettoit de race en race, avec une exactitude qui prouve qu'on peut compter quelquefois sur les traditions orales; ils nous décrivirent les deux vaisseaux qu'ils comparoient aux nôtres; ils indiquèrent le lieu du mouillage; ils ajoutèrent que la relâche des bâtimens étrangers avoit été de peu de jours, et qu'ils étoient partis pour *Annamooka*: afin de nous instruire de l'époque de ce voyage, ils nous dirent le nom du Futtafaihe, prince avancé en âge, qui régnoit alors, et de ceux qui lui avoient succédé jusqu'à Poulaho, le cinquième Roi, à compter de cette époque.

D'après ce que nous avons dit du Roi actuel, il est naturel de penser qu'il se trouve le premier personnage de ces Isles; nous avons vu cependant des choses qui ne nous permettent pas de le croire, et nous en fûmes très-surpris. Latooliboolo, qu'on m'avoit indiqué comme le Roi lorsque j'arrivai à *Tongataboo* en 1773, et trois

femmes, sont, à quelques égards, supérieurs à Poulaho. Nous demandâmes ce qu'étoient donc ces personnages extraordinaires, distingués par le nom et le titre de *Tammaha* (\*): on nous répondit que le dernier Roi, père de Poulaho, avoit une sœur d'un rang égal au sien, et plus âgée que lui; que cette sœur eut un fils et deux filles, d'un homme qui arriva de l'Isle de *Feejee*, et que ces trois enfans, ainsi que leur mère, étoient supérieurs au Roi en dignité. Nous nous efforcâmes en vain de découvrir la cause de cette prééminence singulière des *Tammaha*; nous ne pûmes savoir que les détails généalogiques dont je viens de parler. La mère et une des filles résidoient à *Vavabo*; le fils appelé *Latooliboolo*, et une seconde fille nommée *Moungoula-Kaippa*, demeuroient à *Tongataboo*; la troisième fille dina avec moi le 21 juin, comme je l'ai raconté plus haut. Le lecteur se souvient que le Roi ne voulut point manger devant elle; que la princesse n'eut pas la même réserve; que Poulaho lui toucha le pied, et lui rendit d'ailleurs les hommages qu'il recevoit des autres Insulaires. Nous n'avons jamais eu occasion de lui voir donner ces marques de respect à *Latooliboolo*; mais nous l'avons vu interrompre son repas, et faire éloigner les alimens lorsque *Latooliboolo* venoit le trouver. *Latooliboolo* envahissoit à sa fantaisie les propriétés des vassaux du Roi; cependant, à la cérémonie appelé *Natche*, il n'eut que le rang des Chefs ordinaires. Ses compatriotes le croyoient fou, et plusieurs de ses actions annonçoient de

---

(\*) *Tamoloa* signifie Chef dans le dialecte de *Hamao*, et en changeant une seule lettre, dont l'articulation n'est pas très-marquée, on fait *Tammaha*.

la démençe. On me montra à *Eooa* beaucoup de terres qui lui appartenoient; je rencontraï un jour son fils encore enfant; il portoit le même tire que le père. Le fils du plus grand prince de l'Europe n'est pas plus caressé, et n'est pas servi avec plus de complaisance que l'étoit cet enfant.

La langue des *Isles des Amis* a la plus grande affinité avec les idiômes de la *Nouvelle-Zélande*, de *Wateoo* et de *Mangeea*, et par conséquent avec celui d'*O-Taiti* et des *Isles de la Société*. Elle emploie, en bien des occasions, les mêmes mots que le dialecte de l'*Isle des Cocos*, ainsi qu'on le voit par le vocabulaire qu'en ont rapporté le Maire et Schouten (\*). La prononciation diffère souvent beaucoup, il est vrai, de celle de la *Nouvelle-Zélande* et d'*O-Taiti*; mais il y a un plus grand nombre de mots exactement les mêmes, ou si peu altérés, qu'on explique d'une manière satisfaisante leur origine commune. L'idiôme

---

(\*) Ce Vocabulaire se trouve à la fin du second Volume de la Collection des Voyages de Dalrymple; l'équipage de Tasman voulut employer les mots de ce Vocabulaire en parlant aux Naturels d'*Amsterdam* ou de *Tongataboo*, et il ne put se faire entendre. Cette remarque est digne d'attention; elle montre que pour établir l'affinité ou le défaut d'affinité des langues des différentes Isles de la Mer Pacifique, on doit faire valoir avec réserve les argumens tirés des faits rapportés dans les Journaux des navigateurs dont la relâche a été aussi courte que celle de Tasman, et même dans ceux de la plupart des navigateurs qui l'ont suivi. Personne n'osera dire qu'un Naturel de l'*Isle des Cocos* et un habitant de *Tongataboo* ne s'entendroient pas. Quelques-uns des mots de l'idiôme de l'*Isle de Horn*, autre terre découverte par Schouten, appartiennent aussi au dialecte de *Tongataboo*. Voyez la Collection de Dalrymple.

des *Isles des Amis* est assez riche pour énoncer toutes les idées des Insulaires; et nous avons eu des preuves multipliées, qu'il s'adapte aisément au chant ou au récitatif; qu'il est même assez harmonieux dans la conversation. Ses élémens sont peu nombreux, si nous pouvons en juger d'après nos foibles connoissances; et quelques-unes de ses règles se trouvent conformes à celles des idiômes perfectionnés: nous y observâmes, par exemple, les différens degrés de comparaison dont se sert le latin; mais nous n'y aperçûmes pas de variétés dans les terminaisons des noms et des verbes.

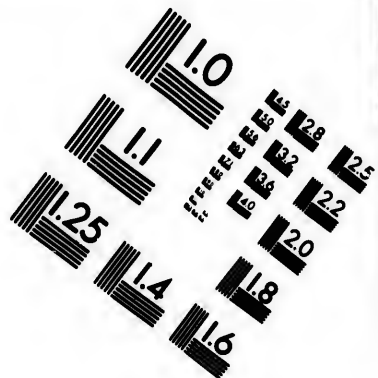
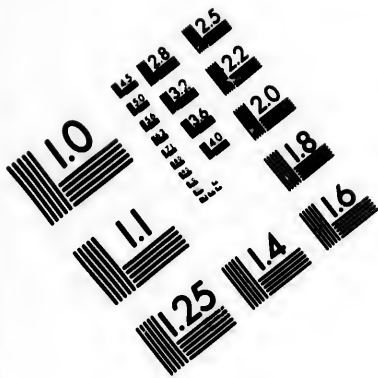
Nous sommes venus à bout de recueillir trois ou quatre cents mots; et parmi ces mots, il y en a qui expriment les nombres jusqu'à cent mille: les Naturels ne comptent jamais par-delà ce terme. Il paroît qu'ils en sont incapables; car nous observâmes qu'arrivés à ce point, ils se servent ordinairement d'un mot qui désigne un nombre indéfini. Je publierai ici un petit vocabulaire tiré d'un recueil beaucoup plus étendu; j'ajouterai, sur une seconde colonne, les termes O-Taïtiens qui ont la même signification. Je démontrerai ainsi, d'une manière sensible, que l'idiôme des *Isles des Amis* et celui d'*O-Taïti*, sont des dialectes de la même langue; et j'indiquerai en même-temps les lettres particulières dont l'addition, l'omission ou l'altération produisent les différences qu'on y remarque.

Il faut observer toutefois qu'il doit se glisser de grandes erreurs dans les vocabulaires de cette espèce. Les idées de Insulaires qui nous ont appris ces mots, étoient si différentes des nôtres, que nous avons bien de la peine à leur désigner l'objet de nos recherches. En supposant que nous y ayons toujours réussi, il est clair qu'on doit mal

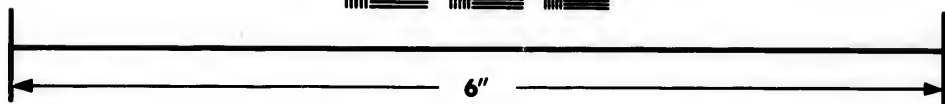
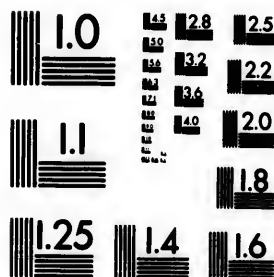
savoir un idiôme qu'on a appris d'un maître qui ne connoissoit pas un seul mot de la langue de son écolier. Indépendamment de ces difficultés, il restoit toujours pour nous une source féconde de méprises; car il nous étoit impossible de saisir exactement le vrai son d'un mot que nous n'avions jamais entendu. J'ajouterai que la prononciation des Insulaires est, en général, si peu distincte, qu'il arrivoit rarement à deux d'entre nous, écrivant le même mot prononcé par la même personne, de faire usage des mêmes voyelles pour le peindre. Il y a plus encore; nous ne nous trouvions pas d'accord sur les consonnes, dont les sons prêtent moins à l'équivoque. L'expérience nous fit voir d'ailleurs que nous altérions d'une manière bizarre quelques-uns des mots les plus ordinaires, parce que les Naturels avoient entrepris de nous imiter, ou parce que nous les avions mal compris. Ainsi, nous nous servions tous du mot *Cheeto*, pour désigner un voleur, et le véritable terme ne ressembloit point du tout à celui-là. La méprise vint d'une autre dans laquelle nous étions tombés à la *Nouvelle-Zélande*; quoique le terme de *Kaeehaa*, employé par les Zélandois pour désigner un vol, soit absolument le même que celui du dialecte des *Isles des Amis*, nous avions entendu à la *Nouvelle-Zélande*, *TEETE*, et nous le prononçâmes ainsi à *Tongataboo*. Les habitans de cette dernière Isle voulant imiter notre prononciation le plus qu'il leur étoit possible, fabriquèrent le mot *Cheeto*, que nous adoptâmes d'abord comme le véritable mot de leur langue. On n'a rien négligé de ce qui devoit rendre un peu correcte la table suivante.







**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

14 128  
13 132  
12 122  
11 120  
10 118

10

François.	Langue des Isles des Amis.	Langue d'O-Taïti.
Le soleil.	<i>Elaa.</i>	<i>Evaa.</i>
Le feu.	<i>Eafoi.</i>	<i>Eahoi.</i>
Le tonnerre.	<i>Fatoore.</i>	<i>Pateere.</i>
La pluie.	<i>Ooha.</i>	<i>Eooa.</i>
Le vent.	<i>Matangee.</i>	<i>Mataee.</i>
Chaud.	<i>Mafanna.</i>	<i>Mahanna.</i>
Les nuages.	<i>Ao.</i>	<i>Eao.</i>
Terre.	<i>Avy.</i>	<i>Evy.</i>
Dormir.	<i>Mohe.</i>	<i>Moe.</i>
Un homme.	<i>Tangata.</i>	<i>Taata.</i>
Une femme.	<i>Vefaine.</i>	<i>Waheine.</i>
Une jeune fille.	<i>Taheine.</i>	<i>Tocrea.</i>
Un domestique ou une personne des derniers rangs.	<i>Tooa.</i>	<i>Toutou ou Teou.</i>
L'aurore ou le point du jour.	<i>Aho.</i>	<i>Aou.</i>
Les cheveux.	<i>Fooroo.</i>	<i>Eroroo.</i>
La langue.	<i>Elelo.</i>	<i>Erero.</i>
L'oreille.	<i>Tareenga.</i>	<i>Tareea.</i>
La barbe.	<i>Koomoo.</i>	<i>Ooma.</i>
La mer.	<i>Tahee.</i>	<i>Tae.</i>
Un canot ou une pirogue.	<i>Wakke.</i>	<i>Evaa.</i>
Noir.	<i>Oole.</i>	<i>Ere.</i>
Rouge.	<i>Goola.</i>	<i>Oora oora</i>
Une lance ou une pique.	<i>Tao.</i>	<i>Tao.</i>
Un parent.	<i>Motooa.</i>	<i>Madooa.</i>

François.	Langue des Isles des Amis.	Langue d'O-Taïi.
Qu'est-ce là ?	<i>Kohaeea ?</i>	<i>Yahaeea ?</i>
Tenir ferme.	<i>Amou.</i>	<i>Mou.</i>
Essuyer ou nettoyer quelque chose.	<i>Horoo.</i>	<i>Horoe.</i>
Se lever.	<i>Etoo.</i>	<i>Atoo.</i>
Pleurer ou verser des larmes.	<i>Tangee.</i>	<i>Tae.</i>
Manger ou marcher.	<i>Eky.</i>	<i>Ey.</i>
Oui.	<i>Ai.</i>	<i>Ai.</i>
Non.	<i>Kaee.</i>	<i>Aee.</i>
Vous.	<i>Koe.</i>	<i>Oe.</i>
Moi.	<i>Ou.</i>	<i>Wou.</i>
Dix.	<i>Ongofooroo.</i>	<i>Ahooroo.</i>

Avant de quitter ces Isles, je vais rapporter les observations astronomiques et nautiques que nous avons faites durant notre séjour.

Je remarquerai d'abord que la différence de longitude entre *Annamooka* et *Tongataboo*, est un peu moindre que ne l'annonce la carte et le journal de mon second Voyage. Une erreur si légère a pu s'introduire d'autant plus aisément, que nous primes les longitudes des deux terres sans rapporter l'une à celle de l'autre. Leur éloignement se trouve déterminé aujourd'hui avec un degré de précision qui écarte toute erreur. Pour en être convaincu, il suffit de jeter les yeux sur la table que voici :

La latitude de notre observatoire à *Tongataboo*, fut, d'après le résultat moyen de plusieurs observations, de.. 21° 8' 19" Sud.

La longitude, par un milieu de 131 suites d'observations de la lune, qui formèrent plus de mille distances observées entre la lune, le soleil et les étoiles, fut de.....  $184^{\circ} 55' 18''$  Est.

La différence de longitude indiquée par le garde-temps, entre le point où se trouvoit notre observatoire à *Tongataboo*, et celui où il étoit à *Annamooka*, fut de.....  $0^{\circ} 16' 0''$

Ainsi la longitude d'*Annamooka* est de.....  $185^{\circ} 11' 18''$  Est.

La longitude de cette Isle, indiquée par le garde-temps, est, selon le mouvement journalier qu'il avoit à *Greenwich*.....  $186^{\circ} 12' 27''$

Selon le mouvement journalier qu'il avoit à la *Nouvelle-Zélande*...  $184^{\circ} 37' 0''$

Sa latitude est de.....  $20^{\circ} 15'$

On observera qu'à *Tongataboo* notre observatoire se trouvoit près du milieu du côté septentrional de l'Isle, et qu'à *Annamooka* il étoit au côté occidental. La carte achevera d'éclaircir ce point.

Le 1<sup>er</sup> juillet, à midi, la montre marine retardoit le temps moyen de *Greenwich*, de  $12^h 34' 33'' 2$ ; et son retard journalier sur le mouvement moyen étoit, à cette époque, de  $1' 783$  par jour : les longitudes que nous déterminons par le garde-temps, seront désormais calculées d'après ce retard journalier ; et nous supposons que la vraie longitude de *Tongataboo* à l'Est de *Greenwich*, est de  $18^{\circ} 55' 18''$ , ou de  $12^{\circ} 19' 41'' 2$ .

Selon le résultat moyen de plusieurs observations, l'extrémité méridionale de l'aiguille aimantée inclinoit à *Le-fooga*, l'une des Isles *Hapae*, de.. 36° 55'

A *Tongataboo*, de..... 39° 1'  $\frac{1}{2}$

La déclinaison de l'aimant fut observée à bord, sur la côte d'*Annamooka*, de..... 8° 30' 3"  $\frac{1}{2}$  Est.

A l'ancre par le travers de *Kotoo*, entré *Annamooka* et *Hapae*, de. 8° 12' 29"  $\frac{1}{2}$

A l'ancre par le travers de *Le-fooga*, de..... 10° 11' 40'

A *Tongataboo*, à bord, de.... 9° 44' 5"  $\frac{1}{2}$

A *Tongataboo*, sur la côte, de. 10° 12' 58"

Je ne puis expliquer pourquoi la déclinaison à *Annamooka* et aux environs, est moindre d'une quantité si considérable, que dans les deux autres endroits dont je viens de parler. Je dirai seulement que mes observations sont exactes, et que la déclinaison devoit être plus grande à *Annamooka*, puisqu'on l'a trouvée en effet plus forte au Nord, au Sud, à l'Est et à l'Ouest de cette terre. Au reste, la même bonssole a donné souvent des écarts encore plus marqués; et si je cite cet exemple, c'est parce que je suis persuadé qu'il faut en attribuer la cause, quelle qu'elle soit, au local, et non pas aux aiguilles; car M. Bayly a observé une pareille variation, et même celle qu'il a remarquée excède la mienne.

Les marées sont plus fortes sur ces Isles que sur aucune autre des terres situées en-dedans des Tropiques dont j'ai fait la découverte. La mer est haute à *Annamooka*, sur les six heures, à l'époque des pleines et des nouvelles lunes; elle y monte d'environ six pieds. La mer est haute

dans le havre de *Tongataboo*, à six heures cinquante minutes, aux pleines et nouvelles lunes; elle y monte de quatre pieds neuf pouces à ces deux époques, et de trois pieds six pouces au temps des quadratures.

Dans les canaux formés par les Isles qui se trouvent dans ce havre, le flot dure environ neuf heures ou une marée et demie; c'est-à-dire, que la mer continue à monter dans ces canots environ trois heures après qu'elle est étalée sur la côte; et le jusant y continue de même trois heures après que le flot a commencé à la côte. Ce n'est que dans ces canaux et dans quelques autres endroits près des côtes, que le mouvement des eaux ou la marée se fait sentir; de sorte que je ne puis assigner exactement la direction des marées, qui ne paroît pas décidée dans le Sud d'*Annamooka*. Le flot porte à l'Ouest-Sud-Ouest, et le jusant à l'Est-Nord-Est; mais dans le havre de *Tongataboo*, ce flot vient du Nord-Ouest, enfile les canots étroits qui sont de chaque côté de *Hoolaiwa*, où sa rapidité est considérable, et se jette alors dans la *lagune*. Le jusant retourne par la même route, avec une vitesse encore plus considérable. La marée du Nord-Ouest en rencontre une du Nord-Est à l'entrée de la *lagune*; mais cette dernière marée, comme on l'a déjà fait observer, n'a jamais beaucoup de force.





---



---

## LIVRE III.

*Relâche à O-Taïti et aux Isles de la Société;  
Suite du Voyage jusqu'à notre arrivée sur  
la côte d'Amérique.*

---

### CHAPITRE PREMIER.

*Observation d'une éclipse de lune. Découverte de l'Isle  
Toobouai. Sa situation, son étendue et son aspect;  
entrevue avec les Habitans; description de leur figure,  
de leurs vêtemens et de leurs pirogues. Arrivée à  
Oheitepeha, l'une des baies d'O-Taïti. De quelle ma-  
nière Omaï est reçu; imprudence de sa conduite.  
Détails sur les vaisseaux espagnols qui ont relâché  
deux fois à O-Taïti. Entrevue avec le Chef du dis-  
trict d'Oheitepeha. L'Olla ou le Dieu de Bolabola :  
fou qui contrefait le Prophète. Arrivée dans la baie  
de Matavai.*

---

ON a vu plus haut (\*) à quelle époque nous quittâmes les  
Isles des Amis, et je reprends la suite de mon Journal.  
Le 17 juillet, à 8 heures du soir, le centre d'Eaoo nous

---

(\*) Voyez la fin du Chapitre IX, Livre II.

restito au Nord-Est-quart-Nord, à trois ou quatre lieues. Le vent souffloit alors de l'Est grand frais. J'en profitai pour marcher au Sud jusqu'à six heures et demie du matin du jour suivant : à cette époque, une saute de vent coëffa nos voiles sur le mât et endommagea beaucoup la grand'-voile et celles des huniers, avant que les vaisseaux fussent orientés convenablement.

Le vent se tint entre le Sud-Ouest et le Sud-Est. Le 19 et le 20, il passa ensuite à l'Est, au Nord-Est et au Nord. Nous observâmes une éclipse de lune la nuit du 20 au 21 ; nous nous trouvions par  $22^{\circ} 57'$  et demie de latitude Sud.

*Temps apparent.**Du matin.*

Le commencement de l'éclipse fut observé par M. King, à $0^{\text{h}} 32' 50''$	} Résultat moyen de la longit., $186^{\circ} 57' \frac{1}{2}$ .
Par M. Bligh, à . . . . . $0 33 25$	
Par moi, à . . . . . $0 33 35$	
La fin fut observée par M. King, à . . . . . $1 44 56$	} Résultat moyen de la longit., $186^{\circ} 28' \frac{1}{2}$ .
Par M. Bligh, à . . . . . $1 44 6$	
Par moi, à . . . . . $1 44 56$	
	} Selon le garde-temps, $186^{\circ} 58' \frac{1}{2}$ .

La latitude et la longitude que je viens d'indiquer, furent celles du vaisseau, à huit heures 56 minutes du matin ; c'est à cette époque que nous prîmes la hauteur du Soleil, pour trouver le temps apparent. La lune étoit au Zénith, au commencement de l'éclipse ; en sorte que nous jugeâmes très à-propos de faire usage des sextans qui, avec le secours de leurs miroirs, nous donnoient la facilité d'amener l'image réfléchie à une hauteur convenable. Nous employâmes le même expédient pour observer la fin, si j'en

excepte toutefois M. King, qui observa avec une lunette de nuit. Quoique la plus grande différence entre nos observations ne soit pas de plus de cinquante secondes, il me parut néanmoins que la différence résultant des observations faites de la fin et du commencement de l'éclipse par deux observateurs différens, pourroit être de plus du double de cette quantité ; et quoique j'aie indiqué les secondes, nous n'aspirions pas à une pareille exactitude. Ces secondes que j'ai marquées se sont présentées à moi en rapportant au temps apparent le temps indiqué par la montre marine.

Je continuai à m'étendre à l'Est-Sud-Est, avec un vent du Nord-Est et du Nord, sans rien apercevoir qui mérite d'être cité. Le 29, à sept heures du soir, nous fûmes assaillis d'une rafale très-brusque et très-pesante, qui venoit de la partie du Nord; nous marchions alors sous les huniers, un ris pris sous les basses voiles et les voiles d'étai. Deux de ces dernières furent mises en pièces, et nous eûmes bien de la peine à conserver le reste de notre voilure. Quand cette rafale eut cessé, nous vîmes plusieurs lumières qui passaient d'un endroit à l'autre, à bord de la *Découverte*; nous en conclûmes qu'elle avoit essuyé quelques dommages, et nous sûmes le lendemain qu'elle avoit perdu son grand mât de hune. Les variations du vent et de l'atmosphère continuèrent jusqu'à midi du 21. Le ciel s'éclaircit, et le vent se fixa au Nord-Ouest: nous nous trouvions par 28° 6' de latitude Sud, et 198° 23' de longitude Est: nous aperçûmes ici des damiers; ce furent les premiers oiseaux que nous rencontrâmes depuis notre départ des *Isles des Amis*.

Le 31, à midi, le Capitaine Clerke m'avertit, par un

signal, qu'il désiroit me parler. Je lui envoyai un canot, et il m'apprit qu'on venoit de découvrir une fente à la tête de son grand mât, qu'il seroit dangereux d'y établir un autre mât de hune, et qu'il falloit absolument y mettre quelque chose de plus léger; il m'apprit en outre, qu'il avoit perdu la vergue de son grand hunier, qu'il n'avoit point de vergue de rechange, et même qu'il manquoit d'épars dont il pût se servir en cette occasion. Je lui envoyai une vergue de contre-civadière. Le lendemain, il établit un mât de fortune, auquel il envergua un perroquet d'artimon, et il se trouva en état de me suivre.

Le vent étoit fixé dans la partie de l'Ouest, c'est-à-dire qu'il souffloit des divers points de l'horison, depuis le Nord jusqu'au Sud par l'Ouest, et je gouvernai à l'Est-Nord-Est et au Nord-Est, sans rien apercevoir de remarquable jusqu'à onze heures du matin du 8 août. A cette époque, nous découvrîmes une terre qui nous restoit au Nord-Nord-Est, à neuf ou dix lieues; elle se montra d'abord en collines détachées, qui sembloient former autant d'Isles particulières; mais en nous approchant, nous reconnûmes qu'elles étoient toutes réunies, et qu'elles appartenoient à une seule Isle. Je manœuvrai sur cette terre, à l'aide d'un bon vent du Sud-Est-quart-Sud, et à six heures et demie de l'après-dîner, elle se prolongeoit du Nord-quart-Nord-Est au Nord-Nord-Est trois quarts de rumb Est, à la distance de trois ou quatre lieues.

Nous passâmes la nuit à louvoyer, et le lendemain, à la pointe du jour, j'attaquai le côté Nord-Ouest ou sous le vent de l'Isle; et comme nous faisons le tour de sa partie méridionale ou Sud-Ouest, nous la vîmes environ-

née partout d'un récif de rocher de corail qui s'étendoit en quelques endroits à mille de terre, et soumise à l'action d'un ressac élevé. Quelques personnes de l'équipage crurent apercevoir une autre terre au Sud de celle-ci ; mais cette nouvelle terre étant au vent, je ne pus m'occuper de la vérification de leurs conjectures. En nous approchant, nous découvrîmes en différentes parties de la côte, des Insulaires qui se promenoient ou qui couroient le long du rivage ; dès que nous eûmes atteint le côté sous le vent, nous les vîmes bientôt lancer à la mer deux pirogues conduites par douze hommes qui ramoient vers nous.

Je diminuai de voiles, afin de donner aux pirogues le temps de nous joindre, et au *Master* le loisir de chercher un mouillage. A un demi-mille du récif, la sonde rapporta de quarante à trente-cinq brasses, fond de beau sable : plus près, le fond étoit parsemé de rochers de corail. Les deux pirogues s'étant avancées à une portée de pistolet du vaisseau, elles s'arrêtèrent ; *Omaï* employa ici toute son éloquence, ainsi qu'il l'avoit toujours fait en des occasions pareilles, pour engager les Insulaires à venir à la hanche du vaisseau ; ses sollicitations et ses caresses ne purent les y déterminer : ils ne cessèrent de nous montrer la côte avec leurs pagaies, et de nous inviter à y descendre ; plusieurs de leurs compatriotes placés sur la grève, agitoient quelque chose de blanc, et nous jugeâmes qu'ils nous invitoient aussi à débarquer. Nous aurions pu mouiller ; car il se trouvoit un bon ancrage en-dehors du récif, et en-dedans, une ouverture sans ressac, par laquelle les pirogues étoient sorties, et où il y avoit plus d'eau qu'il n'en falloit pour nos canots, s'il n'y en avoit pas assez pour

la *Résolution* et la *Découverte* ; mais je ne crus pas devoir m'exposer à perdre l'avantage d'un vent favorable, afin d'examiner une Isle qui me paroissoit de peu d'importance. Nous n'avions pas besoin de rafraîchissemens, et notre arrivée aux *Isles de la Société* ayant déjà été si retardée par des contre-temps imprévus, je voulois éviter tout ce qui pourroit prolonger ce délai : m'apercevant donc que les Insulaires ne s'approcheroient pas de nous davantage, je les quittai et je marchai au Nord. Ils m'apprirent le nom de leur Isle, à laquelle ils donnoient le nom de *Toobouai*.

Elle gît par 23° 25' de latitude Sud et 210° 37' de longitude orientale. Sa plus grande étendue n'excède pas cinq ou six milles, non-compris le récif. Le récif de la bande Nord-Ouest se montre en morceaux détachés, entre lesquels la mer semble se briser sur la côte. Cette terre, malgré sa petitesse, offre des collines d'une élévation considérable : on voit au pied des collines une bordure étroite qui en fait le tour ; le sol de cette bordure est applati, et il se termine vers la mer par une grève de sable. Les collines sont couvertes de gazon ou d'autres herbages, si j'en excepte un petit nombre de rochers escarpés, dont les sommets sont ornés de touffes d'arbres : les plantations sont plus nombreuses dans quelques-unes des vallées ; la bordure y est revêtue partout d'arbres d'une haute taille et d'une grande force, parmi lesquels nous n'avons pu distinguer que des cocotiers et des *étoa*. D'après le témoignage des Insulaires qui montoient les deux pirogues dont j'ai parlé, cette Isle a des cochons et des volailles, et elle produit les fruits et les racines qu'on rencontre sur les autres Isles de cette partie de la mer du Sud.

En causant avec les Insulaires qui s'approchèrent de nous, nous reconnûmes que les habitans de *Toobouai* parlent la langue d'*O-Taïti*; d'où je conclus, sans craindre de me tromper, qu'ils viennent de la même Nation. Ceux que nous aperçûmes dans les pirogues étoient forts et robustes; leur peau avoit la couleur du cuivre; leur chevelure étoit noire et lisse; quelques-uns la portoient nouée en touffes au sommet de la tête, et d'autres la laissoient flotter sur leurs épaules; leurs visages nous parurent ronds et pleins, mais peu applatis; et leur physionomie annonçoit une sorte de férocité naturelle: un pagne étroit qui enveloppoit leurs reins, et qui passant entre leurs cuisses, voiloit les parties que cache la pudeur, composoit tout leur vêtement: plusieurs de ceux que nous vîmes assemblés sur la grève, avoient une espèce d'habit blanc qui leur couvroit le corps en entier: nous ne remarquâmes d'autres parures que des coquilles de perles suspendues sur la poitrine. L'un d'eux souffla constamment dans une grosse conque à laquelle étoit fixé un roseau d'environ deux pieds de longueur: il n'en tira d'abord qu'un seul ton; mais il en fit bientôt une sorte d'instrument de musique, et il répéta sans cesse deux ou trois notes qui étoient de la même force. Je ne sais pas ce qu'annonçoit cette conque; mais je n'ai jamais observé qu'elle annonçât la paix.

Les pirogues me parurent avoir trente pieds de long et deux pieds au-dessus de la surface de l'eau. L'avant se projetoit un peu en saillie, et il étoit coupé par une entaille horizontale qui sembloit présenter la gueule de quelque animal: l'arrière s'élevoit par une courbure légère en diminuant peu-à-peu de largeur, jusqu'à la hauteur de deux ou trois pieds, et il étoit sculpté partout, ainsi que la

partie supérieure des côtés ; le reste des côtés qui avoit une direction perpendiculaire, se trouvoit incrusté de coquilles blanches et plates, disposées en demi-cercles concentriques, la courbure tournée vers le haut. La première de ces embarcations portoit sept hommes et la seconde huit ; les Insulaires la manœuvroient avec de petites pagaies, dont les pales étoient presque ronds ; elles avoient chacune un balancier d'une assez grande longueur ; elles marchaient quelquefois si voisines l'une de l'autre, qu'elles sembloient former un seul canot, muni de deux balanciers. Les rameurs se tournoient quelquefois vers l'arrière, et ils alloient de ce bord sans revirer. Lorsqu'ils nous virent décidés à partir, ils se tinrent debout, et ils prononcèrent tous ensemble quelques paroles d'un ton très-haut ; mais j'ignore si cette espèce de chant indiquoit leur bienveillance ou leur inimitié ; il est sûr toutefois qu'ils n'avoient point d'armes, et que nous ne découvrîmes pas avec nos lunettes, que les Naturels qui nous regardoient du rivage fussent armés.

En m'éloignant de cette Isle, dont la découverte pourra procurer quelques avantages aux Navigateurs, je mis le cap au Nord à l'aide d'un vent frais de l'Est-quart-Sud-Est, et le lendemain 12, à la pointe du jour, nous aperçumes l'Isle *Maitea*. *O-Taiti* se montra bientôt après ; cette dernière Isle se prolongeoit à midi du Sud-Ouest-quart-Ouest, à l'Ouest-Nord-Ouest, et la pointe d'*Oheitepaha* nous restoit dans l'Ouest à environ quatre lieues. Je gouvernai sur la baie dont je viens de parler ; je voulois y mettre à l'ancre, afin de tirer des rafraichissemens de la bande Sud-Est de l'Isle avant d'aller à *Matavai*, où je comptois sur-tout embarquer des vivres. Nous eûmes



un vent frais de la partie de l'Est jusqu'à deux heures de l'après-midi; nous nous trouvions, à cette époque, à environ une lieue de la baie; et le vent qui s'éteignit tout-à-coup fut remplacé alternativement par de légers souffles de vents qui venoient de tous les points du compas, et par des calmes. Cette tranquillité de l'atmosphère dura près de deux heures; des rafales subites de l'Est, accompagnées de pluie, survinrent ensuite; elles nous portèrent devant la baie, où une brise de terre rendit inutiles nos manœuvres pour gagner le mouillage.

Du moment où nous approchâmes de l'Isle, plusieurs pirogues, conduites chacune par deux ou trois hommes, prirent la route des vaisseaux; mais comme ces Insulaires étoient des classes inférieures, Omai ne fit point attention à eux. Les Naturels ne le regardèrent pas avec plus d'empressement, et ils ne semblèrent pas même s'apercevoir qu'il fût un de leurs compatriotes; ils lui parlèrent néanmoins quelque temps. Enfin nous vîmes arriver un Chef, appelé *Ootee*, que j'avois connu autrefois; il étoit beau-frère d'Omai, et il se trouvoit par hasard dans cette partie de l'Isle: trois ou quatre personnes, qui toutes avoient connu Omai avant qu'il s'embarquât sur le bâtiment du Capitaine Furneaux, l'accompagnoient. Leur entrevue n'eut rien de sensible ou de remarquable; ils montrèrent au contraire une indifférence parfaite, jusqu'à ce qu'Omai ayant amené son beau-frère dans la grande chambre, ouvrit la caisse qui renfermoit ses plumes rouges et lui en donna quelques-unes. Les Naturels qui étoient sur le pont apprirent cette grande nouvelle, et les affaires changèrent tout de suite de face; *Ootee*, qui vouloit à peine parler à Omai, le supplia de permettre qu'ils fussent

*Tayos* (\*), et qu'ils changeassent de nom. Omaï accepta cet honneur ; et, pour témoigner sa reconnaissance, il fit un présent de plumes rouges à Ootee, qui envoya chercher à terre un cochon qu'il destinoit à son nouvel ami. Chacun de nous sentit que ce n'étoit pas Omaï, mais ses richesses qu'aimoient les Insulaires : s'il n'eût point étalé devant eux ses plumes rouges, qui sont les choses les plus estimées dans l'Isle, je crois qu'ils ne lui auroient pas même donné une noix de coco. C'est ainsi que se passa la première entrevue d'Omaï avec ses compatriotes : j'avoue que je m'y étois attendu ; mais j'espérois toujours qu'avec les trésors dont la libéralité de ses amis d'Angleterre l'avoit chargé, il deviendrait un personnage important ; que les Chefs les plus distingués de diverses *Isles de la Société* le respecteroient et lui feroient leur cour. Cela seroit sûrement arrivé s'il avoit mis quelque prudence dans sa conduite ; mais il fut loin de mériter cet éloge : je suis fâché de dire qu'il fit trop peu d'attention aux avis multipliés de ceux qui lui vouloient du bien, et qu'il se laissa duper par tous les fripons du pays.

Les Naturels avec lesquels nous causâmes durant cette journée, nous apprirent que deux vaisseaux avoient relâché, à deux reprises différentes, dans la baie d'*Oheitepeha*, depuis mon départ en 1774 ; et qu'ils en avoient reçu des animaux pareils à ceux qui se trouvoient sur mon bord. Des recherches ultérieures me firent connoître que ces bâtimens étrangers leur avoient laissé des cochons, des chiens, des chèvres, un taureau, et le mâle d'un autre quadrupède, dont nous ne pûmes deviner l'espèce sur

---

(\*) Amis.

la description imparfaite qu'on nous en donna. Ils nous dirent que ces vaisseaux étoient venus d'un port appelé *Reema*; nous conjecturâmes qu'il s'agissoit de *Lima*, Capitale du *Pérou*, et que les bâtimens étoient Espagnols. On nous informa aussi, que les étrangers avoient construit une maison durant leur première relâche, et qu'ils avoient laissé dans l'Isle quatre hommes; savoir, deux Prêtres, un domestique, et une quatrième personne, appelée *Mateema*, qui fut souvent l'objet de la conversation; qu'ils avoient emmené quatre des Naturels; que les deux bâtimens étoient revenus environ dix mois après; qu'ils avoient ramené deux des O-Taïtiens, les deux autres étoient morts à *Lima*; qu'au bout d'un séjour de peu de durée, ils embarquèrent leurs compatriotes; mais que la maison bâtie par eux subsistoit encore.

Les amis d'Omaï publièrent dans l'Isle qu'il y avoit des plumes rouges à bord de nos vaisseaux, et cette importante nouvelle excita les désirs de tout le monde: le lendemain, dès le point du jour, nous fûmes environnés d'une multitude de pirogues, remplies d'Insulaires, qui apportoient au marché des cochons et des fruits. Une quantité de plumes aussi peu considérable que celle qu'on tire d'une mésange, nous procura d'abord un cochon du poids de quarante ou cinquante livres; mais presque tous les hommes des vaisseaux ayant en propre une pacotille quelconque de cette marchandise précieuse, sa valeur diminua de cent pour cent avant la nuit. Après cette diminution de prix, les échanges continuoient néanmoins à nous être fort avantageux, et les plumes rouges l'emportèrent toujours sur chacun des autres articles. Quelques-uns des Naturels ne vouloient échanger un cochon que

contre une hache; mais les clous, les grains de verre et les bagatelles de cette espèce, qui avoient une si grande vogue dans nos voyages antérieurs, étoient alors si méprisés, qu'ils attiroient à peine les regards d'un petit nombre de personnes.

Il y eut peu de vent durant toute la matinée, et nous ne mouillâmes qu'à neuf heures dans la baie, où nous amarâmes avec deux ancres. La sœur d'Omaï arriva à bord peu de temps après. Je vis, avec un extrême plaisir, qu'ils se donnèrent l'un et l'autre des marques de la plus tendre affection; il est plus aisé de concevoir que de décrire leur bonheur.

Lorsque cette scène attendrissante fut terminée, je descendis à terre avec Omaï. Je voulois sur-tout faire une visite à un homme, que mon ami me peignoit comme un personnage bien extraordinaire; car, à l'en croire, c'étoit le Dieu de *Bolabola*. Nous le trouvâmes assis sous un de ces abris qu'offrent ordinairement leurs plus grandes pirogues. Il étoit avancé en âge; il avoit perdu l'usage de ses membres, et on le portoit sur une civière. Quelques Insulaires l'appeloient *Olla* ou *Orra*, nom du Dieu de *Bolabola*; mais son véritable nom étoit *Etary*. D'après ce qu'on m'en avoit dit, je comptois que le peuple lui prodigeroit une sorte d'adoration religieuse; mais, excepté de jeunes bananiers, placés devant lui, et par-dessus l'abri sous lequel il étoit, je n'aperçus rien qui le distinguât des autres Chefs. Omaï lui présenta une touffe de plumes rouges, liées à l'extrémité d'un petit bâton; et lorsqu'il eut causé quelques momens sur des choses indifférentes avec ce prétendu Dieu de *Bolabola*, il remarqua une vieille femme, la sœur de sa mère, qui se pré-

cipita à ses pieds, et qui les arrosa de larmes de joie.

Je le laissai avec sa tante, au milieu d'un cercle nombreux d'Insulaires qui s'étoient rassemblés autour de lui, et j'allai examiner la maison qu'on m'assuroit avoir été bâtie par les Espagnols. Je la trouvai à peu de distance de la grève : les bois qui la composoient me parurent avoir été amenés dans l'Isle tout préparés ; car chacun d'eux portoit un numéro. Elle étoit divisée en deux petites chambres : je remarquai, dans la seconde, un bois de lit, une table, un banc, de vieux chapeaux et d'autres bagatelles, que les Naturels sembloient conserver soigneusement : ils ne prenoient pas moins de soin de la maison, qui étoit revêtue d'un hangar, et qui n'avoit point été endommagée par le temps. Le pourtour étoit rempli d'écouilles, qui laissoient un passage à l'air ; peut-être étoient-ce des meurtrières, par où les Espagnols vouloient tirer des coups de fusils, si jamais on les attaquoit. Il y avoit, assez près de la façade, une croix de bois, dont la branche transversale présentoit l'inscription suivante :

*CHRISTUS VINCIT.*

Je lus sur la branche verticale :

*CAROLUS III. IMPERATOR. 1774.*

Afin de conserver la mémoire des voyages antérieurs faits par les Anglois, je gravai sur l'autre côté de la croix :

*GEORGIUS TERTIUS, REX,*

*ANNIS 1767,*

*1769, 1773, 1774 et 1777.*

Les Naturels nous montrèrent, aux environs de la

croix, le tombeau du Commandant des deux vaisseaux, qui mourut durant la première relâche : ils l'appeloient *Oreede*. Quels que puissent être les motifs des Espagnols en abordant sur cette Isle, ils me paroissent s'être donné beaucoup de soins pour se rendre agréables aux habitans, qui nous en parlèrent dans toutes les occasions avec une estime et un respect extrêmes.

Excepté le personnage extraordinaire dont j'ai fait mention, je ne rencontrai point de Chef d'importance durant ma promenade. *Waheia*dooa, Souverain de *Tiaraboo*, nom. que porte cette partie de l'Isle, étoit absent. Je reconnus ensuite qu'il avoit le même nom que le Chef que j'y vis dans mon second Voyage ; que ce n'étoit cependant pas le même homme, mais son frère, âgé d'environ dix ans, lequel étoit monté sur le trône vingt mois avant notre arrivée, après la mort de son aîné. Nous apprîmes aussi que la célèbre *Oberca* ne vivoit plus, et qu'*Otoo* et tous nos autres amis se portoit bien.

A mon retour, je trouvai *Omai* entretenant une compagnie nombreuse, et j'eus bien de la peine à l'emmener à bord, où j'avois une affaire importante à régler.

Je savois qu'*O-Taïti* et les Isles voisines nous fouroient en abondance des noix de coco, dont l'excellente liqueur peut tenir lieu de toutes les boissons artificielles ; et je desirois beaucoup retrancher le grog de l'équipage durant notre séjour ici. Mais en supprimant cette boisson favorite des matelots sans leur en parler, je pouvois exciter un murmure général ; et je crus qu'il étoit à propos de les assembler. Je les rassemblai en effet, et je leur exposai le but de notre voyage, et l'étendue des opé-

rations que nous avions encore à faire. Voulant leur inspirer du courage et de la gaieté, je leur rappelai les récompenses offertes par le Parlement aux sujets de Sa Majesté qui découvrirent les premiers, dans l'hémisphère septentrional, de quelque côté que ce soit, une communication entre l'Océan Atlantique et la Mer Pacifique, ou à ceux qui pénétrèrent au-delà du quatre-vingt-neuvième degré de latitude Nord. Je leur dis que je ne doutois pas de leur bonne volonté, qu'ils feroient sûrement tous leurs efforts pour mériter l'une de ces récompenses, et même toutes les deux; mais que pour avoir plus de moyens de réussir, il falloit ménager, avec une économie extrême, nos munitions et nos vivres, et principalement les derniers, puisque, selon les apparences, nous ne pourrions pas en embarquer de nouveaux après notre départ des *Isles de la Société*. Pour donner encore plus de poids à mes argumens, je leur fis observer qu'il étoit impossible de gagner, cette année; les hautes latitudes septentrionales, et que notre expédition excéderoit au moins d'une année, la durée sur laquelle nous avions compté d'abord. Je les priai de songer aux obstacles et aux difficultés que nous rencontrerions inévitablement, et à tout ce qu'ils auroient à souffrir d'ailleurs; s'il devenoit nécessaire de diminuer leurs rations sous un climat froid. Je les exhortai à peser ces solides raisons, à voir s'il ne valoit pas mieux être prudent de bonne-heure, que courir les risques de n'avoir point de liqueurs fortes dans un temps où elles leur seroient le plus utiles; s'ils ne devoient pas consentir qu'on retranchât leur grog, maintenant que nous avons du jus de coco pour le remplacer; j'ajoutai qu'après tout, je les laissois les maîtres de prononcer sur ce point.

J'eus la satisfaction de voir qu'ils ne délibérèrent pas un moment ; ils approuvèrent mon projet d'une voix unanime et sans faire aucune objection. J'ordonnai au Capitaine Clerke de proposer la même chose à son équipage, qui s'imposa d'aussi bon cœur la même abstinence. On ne servit donc plus de grog, excepté les samedis au soir ; nous en donnions ces jours-là une ration entière à nos gens, afin qu'ils pussent boire à la santé de leurs amis d'Angleterre, et que les jolies filles d'O'Taiti ne leur fissent pas oublier tout-à-fait leurs anciennes liaisons.

Le lendemain, nous commençâmes quelques travaux indispensables ; on examina les provisions, on ôta les tonneaux de bœuf ou de porc, et le charbon, du lieu qu'ils occupoient, et on mit du lest en leur place ; on calfatâ les vaisseaux qui en avoient grand besoin ; car notre dernière traversée avoit produit beaucoup de voies d'eau. J'envoyai à terre le taureau, les vaches, les chevaux et les moutons, et je chargeai deux hommes de les surveiller au milieu des pâturages. Je ne voulois laisser aucun de nos quadrupèdes dans cette partie de l'Isle.

La pluie fut presque continuelle le 15 et le 16. Les Insulaires, néanmoins, vinrent nous voir de tous les cantons ; car la nouvelle de notre arrivée se répandit promptement. Waheiodooa, qui se trouvoit très-éloigné du lieu de notre mouillage, la sut bientôt ; et l'après-dîner du 16, un Chef appelé Etoorea, qui lui servoit de tuteur, m'apporta deux cochons de sa part : il m'avertit que le Prince lui-même arriveroit le lendemain. Il ne me trompa point, car le 17 au matin, je reçus un message de Waheiodooa, qui m'instruisoit de son arrivée, et qui me prioit de descendre à terre. Nous nous préparâmes, Omaï et moi, à lui faire une



visite dans toutes les formes. Omai, aidé de quelques-uns de ses amis, s'habilla, non à la manière Angloise, ni à celle d'*O-Taïti* ou de *Tongataboo*, ni même à celle d'aucun pays du monde; car il se composa un vêtement bizarre de tout ce qu'il avoit d'habits.

Nous allâmes voir d'abord Eтары, qui nous accompagna sur sa civière, dans une grande maison où on l'assit; nous nous assîmes à côté de lui, et je fis étendre devant nous une pièce d'étoffe de *Tongataboo*, sur laquelle je mis les présens que j'apportoïis. Waheia doo entra bientôt, suivi de sa mère, et de plusieurs grands personnages, qui se placèrent tous à l'autre extrémité de l'étoffe, en face de nous. Un homme assis près de moi prononça un discours composé de phrases courtes et détachées; ceux qui l'environnoient lui en soufflèrent une partie. Un autre Insulaire, qui étoit de la bande opposée, et qui se trouvoit près du Chef, lui répondit. Eтары parla ensuite, et Omai après lui: un Orateur répondit à tous deux: ces discours roulèrent uniquement sur mon arrivée et sur mes liaisons avec les Naturels. L'Insulaire qui harangua le dernier, me dit entre autres choses, que les hommes de *Reema*, c'est-à-dire les Espagnols, avoient recommandé de ne pas me laisser entrer dans la baie d'*Oheitepeha*, si j'abordoïis de nouveau sur cette Isle qui leur appartenoit; que, loin de souscrire à cette requête, il étoit autorisé à me céder formellement la province de *Tiaraboo*, et tout ce qu'elle renferme: d'où il résulte que ces peuplades ont une sorte de politique, et qu'ils savent s'accommoder aux circonstances. Enfin Waheia doo vint m'embrasser, à l'instigation des gens de sa suite; et, pour confirmer ce traité d'amitié, nous échangeâmes nos noms. Lorsque la cérémonie fut

terminée, je l'emmenai dîner à bord, ainsi que ses amis.

Omaï avoit préparé un *Maro* composé de plumes rouges et jaunes, qu'il vouloit donner à O-Too, Roi de l'Isle entière; et, vu le pays où nous nous trouvions, c'étoit un présent d'une très-grande valeur. Je lui dis tout ce que je pus pour l'empêcher de montrer alors son *Maro*; je lui conseillai de le garder à bord jusqu'à ce qu'il eût une occasion de le présenter lui-même au Monarque. Mais il avoit trop bonne opinion de l'honnêteté et de la fidélité de ses compatriotes pour profiter de mon conseil. Il imagina de l'apporter à terre, et de le remettre à Waheiadooa, en chargeant celui-ci de l'envoyer à O-Too, et de le prier d'ajouter ces plumes au *Maro* royal. Il crut que cet arrangement seroit agréable aux deux Chefs : il se trompoit beaucoup; l'un d'eux, dont il devoit rechercher la faveur avec le plus grand soin, fut très-blessé, et il ne se fit pas un ami de l'autre. Ce que j'avois prévu arriva: Waheiadooa garda le *Maro*; il n'envoya à O-Too qu'un petit nombre de plumes, et il se réserva plus des dix-neuf vingtièmes de ce magnifique présent.

Le 19, Waheiadooa me donna dix ou douze cochons, des fruits et des étoffes. Nous tirâmes le soir des feux d'artifice, qui étonnèrent et amusèrent une assemblée nombreuse.

Le même jour, quelques-uns de nos messieurs trouvèrent, dans leurs promenades, un édifice, auquel ils donnoient le nom de Chapelle catholique. Il ne sembloit pas qu'on pût en douter, d'après ce qu'ils disoient; car ils décrivoient l'autel, et tout ce qu'on voit dans un temple de cette espèce. Ils faisoient observer néanmoins que deux hommes, chargés de la garde du temple, ne voulurent pas leur per-

mettre d'y entrer ; je pensai qu'ils pouvoient s'être mépris, et j'eus la curiosité de m'assurer de ce fait par moi-même. L'édifice qu'ils prenoient pour une chapelle catholique, étoit un *Toopapao*, où l'on tenoit solennellement exposé le corps du prédécesseur de *Waheia*. Le *Toopapao* se trouvoit dans une maison assez étendue qu'environnoit une palissade peu élevée ; il étoit d'une propreté extraordinaire, et il ressembloit à un de ces petits pavillons ou abris que portent les grandes pirogues du pays. Peut-être avoit-il été originairement employé à cet usage. Les étoffes et les nattes de différentes couleurs, qui le couvroient et qui flottoient sur les bords, produisoient un joli effet : on y voyoit, entre autres ornemens, un morceau de drap écarlate de quatre ou cinq verges de longueur, que les Insulaires avoient sûrement reçu des Espagnols. Ce drap, et quelques glands de plumes que nos messieurs supposèrent de soie, leur donnèrent l'idée d'une chapelle catholique ; leur imagination suppléa à ce qui manquoit d'ailleurs ; et, s'ils n'avoient pas été instruits auparavant du séjour des Espagnols, ils n'auroient jamais fait une pareille méprise. Je jugeai que les Naturels apportoit chaque jour, à ce sanctuaire, des offrandes de fruits et de racines ; car il y avoit des fruits et des racines tous frais. Ils les déposoient sur un *Whatta* (un autel) placé en-dehors de quelques palissades, qu'il n'est pas permis de franchir. Deux gardes veilloient nuit et jour sur le temple ; ils devoient de plus le parer dans l'occasion : en effet, lorsque j'allai l'examiner une première fois, l'étoffe et les draperies étoient roulées ; mais, à ma prière, ils le revêtirent de ses ornemens, après avoir pris eux-mêmes des robes blanches très-propres. Ils me dirent qu'on comptoit vingt mois depuis la mort du Chef.

Le 22, nous avons embarqué de l'eau, et achevé ceux de nos travaux que je crus indispeusables; je fis ramener à bord le bétail et les moutons que j'avois envoyés dans les pâturages du pays, et je me disposai à remettre en mer.

Le 23 au matin, tandis que les vaisseaux démarroient, je descendis à terre avec Omaï, afin de prendre congé de Waheiadooa. Nous causions avec lui, lorsque l'un de ces enthousiastes fanatiques, qu'ils appellent *Eatooas*, parce qu'ils les croient remplis de l'esprit de la Divinité, vint se placer devant nous. Ses paroles, sa démarche et son maintien annonçoient un fou; une quantité considérable de feuilles de bananiers enveloppoient ses reins et composoient tout son vêtement; il parloit à voix basse, et d'un ton si criard, qu'il étoit difficile de l'entendre, du moins pour moi. Si j'en crois Omaï, qui disoit le comprendre parfaitement, il conseilloit au jeune Prince de ne pas me suivre à *Matavai*, projet de voyage dont je n'avois point été instruit, ou que je ne lui avois jamais proposé. L'*Eatooa* prédit de plus que les vaisseaux n'atteindroient pas *Matavai* ce jour-là: les apparences favorisoient sa prédiction; car il n'y avoit pas un souffle de vent; mais il se trompa. Pendant qu'il péroroit, il survint une ondée de pluie très-forte, qui obligea tout le monde à chercher un asyle; quant à lui, l'orage ne parut point l'affecter; il continua à brailler autour de nous l'espace d'environ une demi-heure, et il se retira. Personne ne fit attention à ses propos; et les gens du pays se moquèrent beaucoup de ses extravagances. Je demandai à *Waheiadooa* ce que c'étoit qu'un pareil original, s'il étoit de la classe des *Earees* ou de celle des *Tawtows*: le Chef me répondit qu'il

étoit *Taata-Eno*, c'est-à-dire, un méchant homme. Malgré la mauvaise opinion qu'on avoit de ce prophète, malgré le dédain qu'on lui témoignoit, la superstition maîtrise les Insulaires au point de les rendre intimement convaincus que les insensés de cette espèce possèdent l'esprit de la Divinité. Omai paroissoit bien instruit sur cette matière; il m'assura que, durant leur accès, ils ne counoissent personne, pas même leurs intimes amis; que s'ils ont des richesses, ils les distribuent au public, à moins qu'on n'ait soin de leur en ôter les moyens; que lorsqu'ils reprennent leurs sens, ils demandent ce que sont devenues les choses dont ils ont fait des largesses peu de minutes auparavant; qu'ils ne semblent pas conserver le moindre souvenir de ce qui s'est passé pendant leur accès.

Je fus à peine de retour, qu'il s'éleva une brise légère de l'Est; nous mîmes à la voile, et nous gouvernâmes sur la baie de *Matavai* (\*), où *la Résolution* mouilla dans la soirée. *La Découverte* n'y arriva que le lendemain, ensorte que la moitié de la prédiction du fou s'accomplit.

---

(\*) Voyez le plan de cette baie dans la Collection de Hawkesworth, Tome II, page 248 de l'original.

---



---

## CHAPITRE II.

*Entrevue avec O-Too, Roi d'O-Taïti. Conduite imprudente d'Omaï. Nos occupations à terre. Débarquement de nos quadrupèdes d'Europe. Détails sur un des Naturels qui avoit fait le voyage de Lima. Détails sur OEdidee. Révolte d'Eimec. Guerre contre cette Isle, résolue dans un Conseil des Chefs. Sacrifice humain qui eut lieu à cette occasion. Description particulière des Cérémonies pratiquées au grand Morai où l'on offrit la victime. Autres coutumes barbares de ce Peuple.*

O-Too, Roi de l'Isle entière d'O-Taïti, suivi d'une multitude de pirogues remplies de Naturels, arriva d'O-parre, lieu de sa résidence, à neuf heures du matin; et après avoir débarqué sur la pointe *Matavai*, il m'avertit par un exprès, qu'il désiroit beaucoup de me voir. Je descendis à terre accompagné d'Omaï et de plusieurs de mes Officiers. Je m'approchai tout de suite du Monarque, et je le saluai. Omaï se jeta à ses pieds et embrassa ses genoux; il avoit eu soin de mettre son plus bel habit, et il se conduisit de la manière la plus respectueuse et la plus modeste. On fit cependant peu d'attention à lui : l'envie eut peut-être quelque part à ce froid accueil. Il offrit au Roi une grosse touffe de plumes rouges, et deux ou trois verges de drap d'or. De mon côté, je donnai au Prince un

vêtement de belle toile, un chapeau bordé d'or, des outils, et ce qui étoit encore plus précieux, des plumes rouges et un des bonnets que portent les Naturels des *Isles des Amis*.

Le Roi et la famille royale m'accompagnèrent à bord, suivis de plusieurs pirogues chargées de toutes espèces de provisions, en assez grande abondance pour nourrir une semaine les équipages des deux vaisseaux: Les divers membres de la famille royale indiquoient telle portion qu'ils avoient fournie, et je leur fis à chacun un présent; c'étoit là ce qu'ils vouloient. La mère du Roi, qui ne s'étoit point trouvée à la première entrevue, arriva près de nous bientôt après; elle apportoit des provisions et des étoffes qu'elle distribua à Omaï et à moi. Quoique Omaï eut d'abord attiré foiblement les regards, les Insulaires recherchèrent son amitié dès qu'ils connurent ses richesses. J'entreteins cette disposition autant que je le pus; car je désirois le fixer près d'O-Too. Comme j'avois dessein de laisser dans cette Isle tous les animaux que j'amèrois d'*Europe*, je pensai qu'il seroit en état de diriger un peu les habitans sur les soins qu'ils en devoient prendre, et sur l'usage auquel ils pouvoient les employer. je prévoyois d'ailleurs que plus il seroit éloigné de sa patrie, plus il seroit considéré. Malheureusement le pauvre Omaï ne profita point de mon avis, et il se conduisit avec tant d'imprudence, qu'il ne tarda pas à perdre l'amitié d'O-Too, et de tous les O-Taïtiens d'un rang distingué. Il ne fréquenta que des vagabonds et des étrangers, qui cherchoient sans cesse à le duper; et si je n'étois pas intervenu à propos, ils l'auroient dépouillé complètement. Il s'attira la malveillance des principaux Chefs, qui s'aperçurent qu'ils n'obtenoient pas de moi, ou de mes gens, des articles aussi précieux que

ceux dont Omai faisoit présent aux gens du peuple ses camarades.

Dès que nous eûmes diné, je ramenai O-Too à *Oparre*; je pris avec moi les volailles dont je voulois enrichir cette terre. J'emportai un paon et sa femelle, que mylord Besboroug avoit eu la bonté de m'envoyer pour les O-Taïtiens, peu de jours avant mon départ de *Londres*; un coq d'Inde et une poule, quatre oies, un mâle et trois femelles, un canard mâle et quatre femelles. Je déposai toutes ces volailles à *Oparre*, et je les donnai à O-Foo: elles couvoient déjà lorsque nous quittâmes l'Isle. Nous y trouvâmes une oie mâle, dont le capitaine Wallis avoit fait présent à Oberea, plusieurs chèvres, et le taureau espagnol qu'on tenoit attaché à un arbre près de la maison d'O-Too. Je n'ai jamais vu un plus bel animal de cette espèce. Il appartenoit alors à *Etary*, et on l'avoit amené d'*Oheitepeha* dans cet endroit, afin de l'embarquer pour *Bolabola*; mais je ne puis concevoir comment on étoit venu à bout de le transporter sur une des pirogues du pays. Au reste, si nous n'étions pas arrivés à *O-Taïti*, il eût été bien inutile, car il manquoit de vaches. Les Naturels nous dirent qu'il y avoit des vaches à bord des vaisseaux espagnols, et que le Capitaine les remarqua; je ne le crois point; je supposerai plutôt que les vaches étoient mortes durant la traversée. Le lendemain, j'envoyai à ce taureau les trois vaches que j'avois à bord; je fis également conduire dans la baie de *Matavai*, le taureau, le cheval, la jument et les moutons que je destinois aux O-Taïtiens.

Je me trouvai débarrassé d'un soin très-incommode. Il est difficile de concevoir la peine et l'embaras que me causa le transport de ces animaux: mais, satisfait d'avoir



pu remplir les vues bienfaisantes de Sa Majesté, qui vouloit enrichir deux peuplades si dignes d'intérêt, je me crus bien dédommagé de toutes les inquiétudes auxquelles j'avois été en proie, tant qu'il resta quelque chose à faire sur cet objet secondaire de mon voyage.

Comme je me proposois de relâcher quelque temps ici, on établit les deux observatoires sur la pointe *Matavai*: on dressa, aux environs, deux tentes, où devoient coucher les soldats de garde et ceux de nos gens qu'il conviendrait de laisser à terre. Je donnai le commandement de ce poste à M. King, qui se chargea en même-temps de suivre les observations nécessaires pour déterminer le mouvement journalier du garde-temps, etc. Durant notre séjour à *O-Taïti*, nous nous occupâmes de divers ouvrages devenus indispensables. On porta à terre le grand mât de *la Découverte*, et on le répara si bien, qu'il paroissoit sortir du chantier: on répara également nos voiles et nos futailles, on calfata les vaisseaux, et on examina les agrès; on inspecta aussi le biscuit que nous avions en caisses, et j'eus le plaisir d'apprendre qu'il y en avoit peu d'endommagé.

Le 26, je fis défricher une pièce de terre, où je plantai plusieurs graines de jardinage et quelques arbres fruitiers: je suis persuadé que les Naturels en prendront peu de soin. Au moment où nous partîmes, les melons, les patates, et deux pommiers de pin, pousoient de manière à me donner les plus grandes espérances. J'avois apporté des *Isles des Anis* plusieurs plants de shaddeks; je les mis également dans le jardin que je venois de former. Mes graines et mes arbres ne manqueront pas de réussir, à moins que la curiosité prématurée des *O-Taïtiens*, qui a

détruit un cep de vigne planté par les Espagnols à *Oheitepeha*, n'arrête leur développement. Quelques Insulaires s'assemblèrent pour goûter les premiers raisins que porta la vigne ; et les grappes se trouvant encore aigres, ils jugèrent que c'étoit une espèce de poison, et ils résolurent unanimement de fouler au pieds le cep. Omaï ayant rencontré ce cep par hasard, fut enchanté de sa découverte ; car il étoit persuadé que s'il avoit une fois des raisins, il lui seroit aisé de faire du vin. Il se hâta d'en couper plusieurs tiges ; qu'il vouloit emporter dans sa patrie ; nous taillâmes le cep qui n'étoit pas déraciné, et nous fossoyâmes le terrain dans les environs. Il est probable que les habitans de l'Isle, devenus plus sages par les instructions d'Omaï, laisseront mûrir le fruit, et qu'ils ne le condamneront plus d'une manière si précipitée.

Quarante-huit heures après notre arrivée dans la baie de *Matavai*, nous reçûmes la visite de nos anciens amis, dont parle la relation de mon second Voyage. Aucun d'eux ne se présenta les mains vides, et nous eûmes des provisions par-delà ce qu'il nous en falloit ; ce qui nous fit encore plus de plaisir, nous ne craignons point d'épuiser l'Isle, où nous apercevions de toutes parts une multitude intarissable de productions et d'animaux propres à notre subsistance.

L'un des Naturels que les Espagnols avoient emmenés à *Lima*, vint nous voir également ; on ne pouvoit, à ses manières et à son extérieur, le distinguer du reste de ses compatriotes. Il se souvenoit cependant de quelques mots espagnols qu'il avoit appris et qu'il prononçoit très-mal : il répétoit sur-tout fréquemment, *si sennor* ; et lorsque nous nous approchions de lui, il ne manquoit pas de se lever,

et de se faire entendre le mieux qu'il pouvoit avec son petit vocabulaire européen.

Nous rencontrâmes aussi le jeune homme que nous appelâmes autrefois OEdidee, mais dont le véritable nom est Heete-heete; il s'étoit embarqué à *Ulietea*, en 1773, sur mon vaisseau, et je l'avois ramené dans sa patrie en 1774, après l'avoir conduit aux *Isles des Amis*, à la *Nouvelle-Zélande*, à l'Isle de *Pâques*, et aux *Marquises*; traversées qui durèrent sept mois. Il s'efforçoit, comme celui dont je viens de parler, de nous montrer sa politesse, et de s'exprimer dans notre langue; il disoit souvent *yes, sir, if you please sir*. Heete-heete, qui a reçu le jour à *Bolabola*, étoit à *O-Taïti* depuis trois mois; et, selon ce que nous apprîmes, sans autre dessein que de satisfaire sa curiosité, ou peut-être la passion de l'amour qui anime tous les habitans des *Isles de la Société*: les Insulaires qui voyagent d'une terre à l'autre ne paroissent pas avoir d'autre but. Nous vîmes clairement qu'il préféroit à nos modes et à nos parures, celles de ses compatriotes; car lorsque je lui eus donné des habits (\*) que le Bureau de l'Amirauté m'avoit chargé de lui remettre, il les porta quelques jours, et il refusa ensuite d'en faire usage. Cet exemple et celui de l'O-Taïtien qui avoit été à *Lima*, prouvent bien la force de l'habitude, qui ramène l'homme aux manières et aux coutumes qu'il a prises dans son enfance, et que le hasard est venu interrompre. Je suis tenté de croire qu'Omai lui-même, malgré le changement absolu que sembloient avoir produit sur lui les mœurs angloises, ne tardera

---

(\*) Je lui donnai en outre de mon chef une caisse d'outils, et quelques autres articles.

pas à reprendre les vêtemens de son pays, ainsi qu'OEdi-dee et l'O-Taitien conduit au *Pérou* par les Espagnols.

Le 27 au matin, un homme arrivé d'*Oheitepeha*, nous dit que deux vaisseaux espagnols mouilloient depuis vingt-quatre heures dans cette baie, et pour ne laisser aucun doute sur la vérité du fait, il montra un morceau de gros drap bleu, qu'il assuroit avoir reçu de l'un de ces bâtimens : le morceau d'étoffe étoit en effet presque neuf : il ajouta que Mateema montoit l'un des vaisseaux qui devoient se rendre à *Matavai* dans un jour ou deux. D'autres circonstances qu'il indiqua, rendoient la nouvelle très-vraisemblable ; j'ordonnai au Lieutenant Williamson de prendre un canot et d'aller examiner la baie d'*Oheitepeha*. Sur ces entrefaites, je mis les vaisseaux en état de se défendre : quoique l'*Angleterre* et l'*Espagne* fussent en paix à mon départ d'*Europe*, je sentis que la guerre pouvoit s'être déclarée depuis. Des recherches ultérieures me donnèrent lieu de croire que le récit de l'arrivée des Espagnols étoit faux, et M. Williamson, qui fut de retour le lendemain, acheva de m'en convaincre ; il me dit qu'il avoit débarqué à *Oheitepeha*, qu'il n'y avoit point vu de vaisseaux, et que cette baie n'en avoit reçu aucun depuis mon départ en 1774. Les habitans de la partie de l'Isle où nous nous trouvions nous déclarèrent, dès le commencement, que c'étoit un mensonge inventé par les Naturels de *Tiarraboo* ; mais nous ne pouvions deviner leurs vues : ils espéroient peut-être que cette fausse nouvelle nous détermineroit à quitter l'Isle, et qu'ils priveroient ainsi la peuplade d'*O-Taïti noee* des avantages résultans du séjour de nos vaisseaux. Les habitans des deux parties de l'Isle ont une inimitié invétérée les uns pour les autres.

Du moment où nous arrivâmes à *Matavai*, l'atmosphère fut très-variable jusqu'au 29, et il tomba chaque jour plus ou moins de pluie. Nous ne pûmes prendre que le 29 des hauteurs correspondantes du Soleil, pour déterminer le mouvement journalier du garde-temps. La même cause retarda le calfatage et les autres réparations dont les vaisseaux avoient besoin.

Le soir, les Naturels se retirèrent précipitamment des vaisseaux et du poste que nous occupions à terre; il nous fut impossible d'abord d'en deviner la raison: nous conjecturâmes, en général, qu'il y avoit eu quelque vol de commis, et qu'ils redoutoient notre vengeance. Je sus enfin ce qui étoit arrivé: l'un des aides du Chirurgien pénétra dans l'intérieur du pays, pour y échanger quatre haches contre des curiosités; l'Insulaire qu'il chargea de ses haches profita d'un instant favorable, et il emporta des outils si précieux. Telle fut la cause de la retraite brusque de ses compatriotes; O-Too lui-même et toute sa famille se joignirent aux fuyards; et après les avoir suivis deux ou trois milles, j'eus bien de la peine à les arrêter. Afin d'engager mes gens à se tenir mieux sur leurs gardes désormais, je résolus de ne faire aucune démarche pour obtenir la restitution des haches, et il me fut moins difficile de ramener les O-Taïtiens et de rétablir la tranquillité.

Jusqu'ici O-Too et ses sujets ne s'étoient occupés que de nous; mais des messagers d'*Eimeo*, ou comme le disent plus souvent les Naturels de *Morea* (\*), qui arrivèrent le lendemain, leur donnèrent d'autres occupations; ils appri-

---

(\* ) Selon le Docteur Forster, *Morea* est un district d'*Eimeo*. Voyez ses Observations, p. 217 de l'original.

rent que les habitans de cette Isle étoient en armes , que les partisans d'O-Too avoient été battus et obligés de se retirer dans les montagnes. La querelle qui commença en 1774 entre les deux Isles , ainsi que je l'ai dit dans la relation de mon second Voyage , semble avoir toujours subsisté depuis. L'armement formidable que je vis alors , et que j'ai décrit ailleurs (\*), mit à la voile peu de temps après mon départ d'*O-Taïti* ; mais les habitans d'*Eimeo* firent une résistance si opiniâtre , que l'escadre revint sans avoir eu de succès décisif , et une autre expédition étoit devenue nécessaire.

Tous les Chefs qui se trouvoient à *Matavai* s'assemblèrent à la maison d'O-Too où j'étois alors , et j'eus l'honneur d'être admis à leur conseil. L'un des Députés exposa le sujet de la délibération , et il prononça un long discours. Je ne compris guères que les articles principaux de sa harangue ; il fit le tableau des affaires à *Eimeo* , et il invita les Chefs d'*O-Taïti* à se réunir et à prendre les armes. Cet avis fut combattu par d'autres orateurs , qui vouloient attendre que l'ennemi commençât les hostilités ; il régna d'abord beaucoup de décence dans le débat , et les conseillers ne parlèrent que l'un après l'autre. L'assemblée devint ensuite orageuse , et je crus qu'elle se termineroit par des violences comme les diètes de *Pologne* ; mais les grands personnages qui s'étoient échauffés si brusquement , se calmèrent de même , et le bon ordre se rétablit bientôt. La faction qui désiroit la guerre l'emporta enfin , et il fut décidé qu'ils enverroient un armement considérable au

---

(\* ) Voyez le second Voyage de Cook , Vol. I.<sup>er</sup> , p. 347 , etc. , de l'original.

secours de leurs amis d'*Eimeo* : cette résolution fut loin d'obtenir l'unanimité des suffrages. O-Too garda le silence durant tout le débat ; il dit seulement par intervalle un mot ou deux aux orateurs. Les membres du conseil qui opinoient pour la guerre, me pressèrent de les aider avec les forces qui se trouvoient en ma puissance, et ils voulurent tous savoir le parti que je prendrois. J'envoyai chercher Omai, afin d'avoir un interprète ; mais on ne le rencontra point, et je fus obligé de m'expliquer moi-même ; je leur dis le plus clairement que je pus, que ne connoissant pas bien le sujet de la dispute, et les Insulaires d'*Eimeo* ne m'ayant jamais offensé, je ne me croyois point en droit d'entreprendre des hostilités contre eux. Cette déclaration les satisfit, ou parut les satisfaire. Les membres du conseil se dispersèrent ; et O-Too me pria de venir le revoir l'après-dîner, et d'amener Omai.

Je retournai en effet auprès du Roi, avec plusieurs de nos messieurs ; le Prince nous conduisit dans la maison de son père, en présence duquel on parla de nouveau de l'injustice des Insulaires d'*Eimeo*. Je désirois beaucoup trouver un moyen d'accommodement entre les deux puissances, et je sondai le vieux Chef sur ce point : il ne voulut écouter aucune proposition de paix : il me sollicita encore d'aider les O-Taïtiens, mais je demeurai inflexible. Je m'informai du sujet de la querelle, et j'appris que quelques années auparavant, un frère de Waheiaodoa étoit parti de *Tiaraboo*, pour aller occuper le trône d'*Eimeo*, sur l'invitation de Maheine, Chef populaire de cette Isle ; que Maheine l'avoit fait tuer peu de semaines après son arrivée, et avoit réclamé la couronne au préjudice de Tieratabonoo, fils de sa sœur, qui se trouvoit le légitime héritier

du sceptre, ou, selon une autre version, qui avoit été chargé du gouvernement par les O-Taïtiens.

Towha, parent d'O-Too, et Chef du district de *Tettaha*, homme de beaucoup de crédit dans l'Isle, qui avoit commandé en chef l'armement envoyé contre *Eimeo*, en 1774, n'étoit pas à *Matavai*, à cette époque, et par conséquent il n'assista à aucune des délibérations : il me parut cependant qu'il se méloit beaucoup de ce qui se passoit, et qu'il montrait encore plus d'ardeur que les autres Chefs ; car le premier septembre, dès le grand matin, il fit dire à O-Too par un messenger, qu'il venoit de tuer un homme pour l'offrir en sacrifice à l'*Eatooa*, et implorer l'assistance du Dieu contre *Eimeo*. Ce sacrifice devoit avoir lieu dans le grand *Morai* d'*Attahooroo*, et je jugeai que la présence d'O-Too étoit absolument nécessaire en cette occasion.

M. de Bougainville avoit déjà dit, sur le témoignage de l'O-Taïtien qu'il amena en France, que les sacrifices humains font partie des institutions religieuses de cette Isle. Les recherches dont je m'occupai en 1774, et mes conversations avec Omai, ne me donnoient que trop lieu de penser qu'un usage si contraire à l'humanité y est établi : mais comme on veut toujours douter d'une coutume si atroce, à moins qu'un voyageur n'en ait été le témoin oculaire, je résolus de profiter de l'occasion, et afin de dissiper toutes les incertitudes, d'assister moi-même à cette barbare cérémonie. Je priai donc O-Too de me permettre de l'accompagner ; il y consentit volontiers, et nous nous embarquâmes tout de suite dans mon canot, avec mon vieil ami Potatow, M. Anderson et M. Webber : Omai nous suivoit sur une pirogue.



Nous descendîmes pendant la route sur une petite Isle qui gît en travers de *Tettaha*, où nous rencontrâmes Towha et les gens de sa suite : lorsque les deux Chefs eurent causé quelque temps sur la guerre, Towha m'adressa la parole, et il réclama encore mes secours; je fis pour la troisième fois une réponse négative, et il parut fâché; il lui sembloit étrange que m'étant toujours déclaré l'ami d'*O-Taïti*, je ne voulusse pas combattre ses ennemis. Il donna à O-Too deux ou trois plumes rouges liées ensemble, et un chien très-maigre fut mis dans une de nos pirogues. Nous nous rembarquâmes, et nous prîmes à bord un Prêtre qui devoit assister à la cérémonie.

Nous arrivâmes à *Attahooroo* sur les deux heures de l'après-dîner; O-Too me pria d'ordonner aux matelots de demeurer dans le carot, et il recommanda à M. Anderson, à M. Webber et à moi, d'ôter nos chapeaux dès que nous serions au *Morai*. Nous en prîmes à l'instant même le chemin; une multitude d'hommes et quelques petits garçons nous escortèrent, mais je n'aperçus pas une femme. Quatre Prêtres et leurs acolytes ou assistans, nous attendoient au *Morai*: le corps de l'infortuné qu'on alloit offrir aux Dieux, étoit dans une petite pirogue retirée sur la grève, et exposé en partie à l'action des vagues: deux Prêtres et plusieurs acolytes étoient assis près de la pirogue, les autres se trouvoient au *Morai*. Nous nous arrêtâmes à vingt ou trente pas des Prêtres; O-Too se plaça en cet endroit, et nous nous tinmes debout près de lui, avec quelques habitans du pays; le gros du peuple se tint plus éloigné.

Les cérémonies commencèrent alors. L'un des acolytes apporta un jeune bananier, qu'il mit devant le Roi; un autre apporta une touffe de plumes rouges, montées sur

des fibres de coco ; il toucha le pied du Prince avec une de ces plumes , et il se retira vers ses camarades. L'un des Prêtres assis au *Morai* en face de ceux qui se trouvoient sur la grève , fit une longue prière , et il envoya de temps-en-temps de jeunes bananiers qu'on déposa sur la victime. Durant cette prière , un homme qui étoit debout , près du Prêtre officiant , tenoit dans ses mains deux paquets qui nous parurent être d'étoffe : nous reconnûmes ensuite que l'un d'eux contenoit le *Maro* royal , et l'autre , l'arche de l'*Eatooa* , si je puis me servir de cette expression. Dès que la prière fut terminée , les Prêtres du *Morai* et leurs acolytes vinrent s'asseoir sur la grève , et ils apportèrent les deux paquets dont je parlois tout-à-l'heure. Ils recommencèrent ici leurs prières , pendant lesquelles les bananiers furent ôtés un à un et à différens intervalles de dessus la victime , couverte en partie de feuilles de cocotiers et de petites branches d'arbres : on la tira alors de la pirogue , et on l'étendit sur le rivage , les pieds tournés vers la mer. Les Prêtres se placèrent autour d'elle , les uns assis et les autres debout ; et l'un ou plusieurs d'entre eux répétèrent quelques phrases l'espace d'environ dix minutes : on la découvrit en écartant les feuilles et les branchages qui la cachoient , et on la mit dans une direction parallèle à la côte. L'un des Prêtres , qui se tint debout aux pieds du corps , fit une longue prière à laquelle se joignirent quelquefois les autres : chacun d'eux avoit à la main une touffe de plumes rouges. Vers le milieu de la prière , on enleva quelques cheveux de la tête de la victime , et on lui arracha l'œil gauche ; les cheveux et l'œil furent enveloppés dans une feuille verte , et présentés à O-Too. Le Roi n'y toucha point ; mais il donna à l'homme qui les lui offrit , la touffe de plumes rouges qu'il avoit reçue

de Towha. Les cheveux et l'œil de la victime furent reportés au Prêtre avec les plumes. O-Too leur envoya bientôt après d'autres plumes, qu'il avoit mises le matin dans ma poche, en me recommandant de les garder. Tandis qu'on procédoit à cette dernière cérémonie, on entendit un martin-pêcheur qui voltigeoit sur les arbres : O-Too se tournant près de moi, me dit, c'est l'Eatooa, et il parut enchanté d'un si bon présage.

Le corps fut porté quelques pas plus loin, et on le déposa, la tête tournée vers le *Morai*, sous un arbre, près duquel étoient trois morceaux de bois minces et larges, chargés de sculptures grossières, mais différentes les unes des autres. On plaça les paquets d'étoffes dans le *Morai*, et on mit les touffes de plumes rouges aux pieds de la victime : les Prêtres se rangèrent autour du corps, et on nous permit d'en approcher autant que nous le voulûmes. Celui qui paroissoit exercer les fonctions de Grand-Prêtre étoit assis à peu de distance ; il parla un quart-d'heure, en variant ses gestes et les inflexions de sa voix ; il s'adressa toujours à la victime, et il parut souvent lui faire des reproches ; il lui proposa différentes questions : il me sembla qu'il lui demandoit si on n'avoit pas eu raison de la sacrifier : d'autres fois il lui adressa des prières, comme si le mort avoit eu assez de pouvoir ou de crédit sur la Divinité pour en obtenir ce qu'il solliciteroit. Nous comprîmes, sur-tout, qu'il le supplioit de livrer aux mains du peuple d'*O-Taïti Eimeo*, le Chef Maheine, les cochons, les femmes et tout ce qui se trouvoit dans cette dernière Isle. Le sacrifice n'avoit pas, en effet, d'autre but. Il chanta d'un ton plaintif, une prière qui dura près d'une demi-heure ; deux autres Prêtres, Potatou et une partie de l'assemblée l'accompa-

gnèrent durant cette prière : l'un des Prêtres arracha encore de la tête de la victime quelques cheveux qu'il mit sur des paquets d'étoffes : ensuite le Grand-Prêtre pria seul, tenant à la main les plumes dont Towha avoit fait présent à O'Too. Lorsqu'il eut fini, il donna ces plumes à un second Prêtre, qui pria de la même manière. Les touffes de plumes furent déposées sur les paquets d'étoffe, et le lieu de la scène changea.

On porta le corps dans la partie la plus visible du *Morai*; on y porta aussi les plumes, les deux paquets d'étoffes et des tambours : les plumes et les étoffes furent placées sur les murs du *Morai*, et on posa la victime au-dessous. Les Prêtres l'entourèrent de nouveau, et après s'être assis, ils recommencèrent leurs prières, tandis que quelques-uns de leurs acolytes creusèrent un trou de deux pieds de profondeur, où ils jetèrent l'infortunée victime, qu'ils couvrirent de terreau et de pierres. Au moment où on mettoit le corps dans la fosse, un petit garçon poussa des cris, et Omaï me dit que c'étoit l'*Eatooa*. Sur ces entrefaites, on avoit préparé un feu : on amena le chien dont j'ai parlé plus haut, et on lui tordit le cou jusqu'à ce qu'il fut étouffé; on enleva ses poils en le passant sur la flamme, et on lui arracha les entrailles, qu'on jeta au feu, où on les laissa brûler. Les Naturels chargés de ce détail se contentèrent de rôtir le cœur, le foie et les rognons, qu'ils tinrent sur des pierres chaudes l'espace de quelques minutes; ils barbouillèrent ensuite le corps du chien avec du sang qu'ils avoient recueilli dans un coco, et ils allèrent le placer, ainsi que le foie, etc., devant les Prêtres qui prioient autour du tombeau. Ils continuèrent quelque temps à prier sur le chien, tandis que deux hommes frappoient avec force par intervalles sur

deux tambours : un petit garçon poussa, à trois reprises différentes, des sons perçans, et on nous apprit que c'étoit pour inviter l'*Eatooa* à se régaler du mets qu'on lui préparoit. Dès que les Prêtres eurent achevé leurs prières, on déposa le corps du chien avec ses entrailles, etc., sur un *whatta*, ou sur un échafaud de six pieds de hauteur, qui se trouvoit près de là : ce *whatta* offrit à nos regards deux autres gros cochons et deux cochons-de-lait, qu'on avoit offerts dernièrement à l'*Eatooa*, et qui exhaloient une odeur insupportable. Cette puanteur nous tint plus éloignés qu'on ne l'eût d'ailleurs exigé de nous ; car du moment où l'on eut porté la victime du bord de la mer près du *Morai*, on nous laissa les maîtres s'en approcher autant que nous le désirions : il est vrai que depuis cet instant, nous n'aperçûmes plus parmi les spectateurs l'air recueilli et l'attention que nous avions remarqués d'abord quand on déposa le chien sur le *whatta* : les Prêtres et leurs acolytes terminèrent la cérémonie par une acclamation. La nuit approchoit, et on nous conduisit à une maison qui appartenoit à *Potatou*, où on nous donna à souper et où nous couchâmes. On nous avoit annoncé que les cérémonies religieuses recommenceroient le lendemain, et je ne voulois pas quitter cet endroit de l'Isle, tant qu'il restoit quelque chose à voir.

Nous craignons de perdre une partie du spectacle, et quelques-uns d'entre nous se rendirent au lieu de la scène de très-bonne heure ; mais tout y étoit tranquille. Bientôt après, on sacrifia cependant un cochon-de-lait, qu'on déposa sur le *whatta*. A huit heures, *O-Too* nous ramena au *Morai*, où les Prêtres et une multitude d'Insulaires venoient de se rassembler. Les deux paquets d'étoffes occupoient la

place où on les avoit mis le soir de la veille; les deux tambours étoient au front du *Morai*, mais un peu plus près que le jour précédent. O-Too se plaça entre les deux tambours, et il me dit de me tenir à ses côtés.

La cérémonie commença de la même manière que le jour précédent. On apporta un jeune bananier, qu'on mit aux pieds du Roi : les Prêtres, qui tenoient dans leurs mains plusieurs touffes de plumes rouges, et un panache de plumes d'autruches, que j'avois donné à O-Too, et qu'on avoit consacré depuis, firent une prière : lorsqu'ils eurent fini, ils changèrent de position; ils se placèrent entre nous et le *Morai*; et l'un d'eux, le même qui avoit joué le principal rôle de la veille, marmota une seconde prière, qui dura environ une demi-heure. Durant cet intervalle, les plumes furent portées une à une, et déposées sur l'arche de l'*Eatooa*.

Peu de temps après, on amena quatre cochons-de-lait; l'un de ces animaux fut tué : on conduisit les trois autres dans une étable qui se trouvoit près de là, et on les réserva vraisemblablement pour le premier sacrifice. On ouvrit alors un des paquets d'étoffes, et on trouva, comme je l'ai déjà dit, qu'il renfermoit le *Maro* dont les O-Taïtiens investissent leurs Rois : le *Maro* est parmi eux ce que sont en *Europe* les symboles de la Royauté : on le tira avec soin de l'enveloppe qui le couvroit, et on l'étendit devant les Prêtres. C'est une ceinture longue d'environ cinq verges, et large de quinze pouces; il paroît, d'après son nom, que le Monarque le porte sur ses reins, comme le reste des Naturels porte le *Maro* ordinaire. Il étoit orné de plumes jaunes et rouges, et sur-tout des dernières, que fournit une colombe de l'Isle : l'une des extrémités

avoit une bordure de huit pièces, chacune de la grandeur et de la forme d'un fer à cheval, avec des franges de plumes noires; l'autre extrémité étoit fourchue, et les pointes se trouvoient de différentes longueurs. Les plumes offroient deux lignes de compartimens carrés, et elles étoient d'ailleurs disposées de manière à produire un effet agréable. On les avoit d'abord collées ou attachées sur des morceaux de l'étoffe du pays, et on les avoit cousues ensuite au haut d'une flamme de navire, que le Capitaine Wallis arbora et laissa flottante sur la côte la première fois qu'il débarqua à *Matavai*: c'est du-moins ce qu'on nous dit; et nous n'avions aucune raison d'en douter, car nous y reconnoissons une flamme angloise. Une bande du *Maro*, de six ou huit pouces en carré, étoit plus dénuée d'ornemens: on n'y voyoit point de plumes, si ce n'est quelques-unes envoyées par *Waheadooa*. Les Prêtres firent une longue prière relative à cette partie de la cérémonie; et si je ne me mépris point, ils l'appeloient la *Prière du Maro*. Le symbole de la royauté fut ensuite enveloppé soigneusement dans l'étoffe, et remis sur le *Morai*.

On ouvrit l'autre paquet, auquel j'ai donné le nom d'*Arche*; mais on ne nous permit pas d'en approcher assez pour examiner les choses mystérieuses qu'il contenoit. On nous dit seulement que l'*Eatooa*, auquel on venoit d'offrir un sacrifice, et qui s'appelle *Ooro*, s'y trouvoit caché; ou plutôt que l'arche renfermoit le signe représentatif du Dieu. Ce tabernacle est composé de fibres entrelacées de la gousse de coco, qui présente la forme d'un pain de sucre, c'est-à-dire, qui sont arrondies, et beaucoup plus épaisses à une extrémité qu'à l'autre. Différentes personnes nous avoient vendu de ces cônes; mais nous n'en apprîmes l'usage qu'ici.

On nettoya alors le cochon, et on en ôta les entrailles. Ces entrailles offrirent plusieurs des mouvemens convulsifs qu'on remarque en diverses parties du corps d'un animal qu'on vient de tuer; et les Insulaires les prirent pour un présage très-favorable de l'expédition qui occasionnoit le sacrifice. On les laissa exposées pendant quelque temps, afin que les Naturels pussent examiner des indices si heureux, et on alla ensuite les déposer aux pieds des Prêtres. Tandis que l'un d'eux faisoit une prière, un autre examinoit plus attentivement les entrailles, qu'il retournoit d'une main légère avec un bâton; et lorsqu'ils les eurent examinées, ils les jetèrent dans le feu. Le corps du cochon, son foie, etc., furent mis sur le *whatta*, où l'on avoit déposé le chien la veille; on renferma dans l'arche, avec l'*Eatooa*, toutes les plumes, excepté le panache de plumes d'autruches, et la cérémonie se trouva complètement terminée.

Il y eut toute la matinée quatre doubles pirogues sur la grève, devant le lieu où se passa le sacrifice. L'avant de chacune de ces embarcations portoit une petite plate-forme, couverte de feuilles de palmier, liées entre elles par des nœuds mystérieux; les Naturels donnent aussi à ces plate-formes le nom de *Morai*. Des noix de coco, des bananes, des morceaux de fruit à pain, du poisson et d'autres choses, étoient étalés sur ces *Morais* de mer. On nous dit que les pirogues appartenoient à l'*Eatooa*, et qu'elles devoient accompagner l'escadre destinée pour *Eimeo*.

L'infortuné qu'on sacrifia à cette occasion me parut un homme d'entre deux âges; on nous apprit qu'il étoit *Towtow*, c'est-à-dire, de la dernière classe des Insulaires. Je



fis beaucoup de recherches, et je ne découvris pas qu'on  
 l'eût désigné pour victime parce qu'il se trouvoit coupable  
 d'un crime capital. Il est sûr néanmoins qu'en général ils  
 immolent, dans leurs sacrifices, des individus qui ont com-  
 mis des délits graves, ou bien des vagabonds des derniers  
 rangs de la société, qui courent de bourgade en bourgade,  
 ou d'une Isle à l'autre, sans avoir de domicile ou des  
 moyens connus de pourvoir à leur subsistance : espèce  
 d'hommes que l'on rencontre souvent sur ces terres. J'eus  
 occasion d'examiner le corps de la malheureuse victime ; je  
 remarquai que le derrière de la tête et le visage étoient  
 ensanglantés ; qu'il y avoit une meurtrissure énorme sur la  
 tempe droite : je reconnus alors de qu'elle manière on l'avoit  
 tuée. On m'annonça en effet qu'on l'avoit assommée à coups  
 de pierres.

Ceux qui doivent être les victimes de cet affreux sacri-  
 fice, ignorent l'arrêt prononcé contre eux ; et ils n'en sont  
 instruits qu'à l'instant où ils reçoivent le coup mortel.  
 Lorsque l'un des grands Chefs juge qu'un sacrifice humain  
 est nécessaire, il désigne lui-même l'infortuné qu'on im-  
 molera ; il détache ensuite quelques-uns de ses serviteurs  
 affidés, qui tombent brusquement sur la victime, et qui l'as-  
 somment à coups de massue ou de pierres. On porte la  
 nouvelle de sa mort au Roi, dont la présence, comme je  
 l'ai déjà dit, est absolument indispensable aux cérémonies  
 qui doivent suivre : O-Too joua en effet un des premiers  
 rôles au sacrifice dont j'ai fait la description. La cérémonie,  
 en général, est appelée *Poore-Eree*, ou la prière du Chef ;  
 et la victime offerte à la Divinité, *Taata-Taboo*, ou  
 l'homme dévoué. C'est le seul cas où nous ayons entendu,  
 à O-Taïti, le terme de *Taboo* ; il semble y avoir une si-

gnification mystérieuse, ainsi qu'à *Tonga*. Les habitans de cette dernière Isle l'emploient toutes les fois qu'ils veulent désigner des choses auxquelles il ne faut pas toucher ; mais on se sert alors à *O-Taïti* du mot *Raa*, dont l'acception n'est pas moins étendue. Le *Morai* où se passent les cérémonies atroces que j'ai décrites, est sûrement tout-à-la-fois un temple, un lieu destiné aux sacrifices, et un cimetière. C'est celui où on enterre le Chef suprême de l'Isle entière, et il se trouve réservé à sa famille et à quelques-uns des principaux du pays. Il ne diffère guères des *Morais* ordinaires que par sa grandeur. La partie la plus remarquable est une masse large et oblongue de pierres, posées l'une sur l'autre sans ciment; elle a environ douze ou quatorze pieds de hauteur; elle se resserre au sommet, et elle offre de chaque côté un terrain carré, pavé de cailloux mobiles au-dessous desquels on enterre les Chefs. On trouve, à peu de distance de l'extrémité la plus voisine de la mer, le lieu où l'on offre les sacrifices; il est pavé aussi de pierres mobiles, presque en entier. On y voit un grand échafaud ou *whatta*, sur lequel on met les fruits et les différens végétaux qu'on offre à la Divinité; mais les animaux sont déposés sur des *whattas* plus petits, que j'ai déjà indiqués, et on enterre sous diverses parties du pavé les pauvres malheureux qu'on immole aux Dieux. On aperçoit, aux environs, divers monumens de la superstition des *O-Taïtiens*; on rencontre, par exemple, de petites pierres qui s'élèvent au-dessus du pavé; d'autres pierres auxquelles sont attachés des morceaux d'étoffe; et on trouve, à côté de la grande-masse de pierres qui est en face de l'esplanade du *Morai*, un grand nombre de morceaux de bois sculptés, où ils supposent que la Divinité

réside quelquefois, et qui par conséquent sont sacrés à leurs yeux. Un amas de pierres, qui est à l'une des extrémités du *whatta* devant lequel on offrit la victime, et qui présente d'un côté une espèce de plate-forme, mérite une attention particulière. On y expose les crânes de tous les infortunés qu'on immole aux Dieux; car on va les déterrer quelques mois après la sépulture: on aperçoit au-dessus de ces crânes une multitude de planches de bois: on plaça au même endroit, durant la cérémonie, le *Maro* et l'autre paquet qui contient le Dieu *Oroo*, selon la folle croyance des Insulaires, et que j'ai appelé l'*Arche*: ainsi on peut comparer cet amas de pierres aux autels des autres nations.

On ne peut trop regretter qu'une coutume si atroce et si destructive d'un droit sacré dont tous les hommes sont revêtus en naissant, subsiste encore dans la Mer du Sud; et on est effrayé de la puissance de la superstition, qui étouffe les premiers sentimens de l'humanité, lorsqu'on voit cette institution abominable établie chez un peuple qui n'a plus d'ailleurs la brutalité de la vie sauvage. Ce qui afflige davantage, c'est qu'elle est vraisemblablement répandue sur la vaste étendue des terres de la Mer Pacifique. La conformité des usages et des idiômes que nous avons eu occasion de remarquer entre les Isles de cette partie de l'Océan, qui se trouvent les plus éloignées, donne lieu de croire qu'elles se rapprochent aussi par quelques-uns des articles les plus importans de leurs cérémonies religieuses. Nous avons su en effet, de manière à n'en pouvoir douter, que les habitans des *Isles des Amis* sacrifient des hommes à leurs Dieux. Lorsque j'ai décrit la *Natche* dont nous fûmes témoins à *Tongataboo*, j'ai dit que les Insulaires, en

nous parlant de la suite de cette fête , nous assurèrent qu'on immoleroit dix victimes humaines ; d'où l'on peut se former une idée de la multitude de leurs massacres religieux. Nous jugeâmes que les O-Taitiens ne sacrifient jamais plus d'une personne à-la-fois ; mais il est au-moins probable que ces sacrifices reviennent souvent, et qu'ils enlèvent une foule d'individus ; car je comptai jusqu'à quarante-neuf crânes exposés devant le *Morai* ; ces crânes n'avoient encore éprouvé qu'une légère altération , et il est clair qu'on avoit immolé quarante-neuf personnes sur cet autel de sang , depuis un temps peu considérable.

Rien ne peut sans doute affoiblir l'horreur qu'inspire une pareille coutume ; mais ses funestes effets se trouveroient diminués à quelques égards, si elle contenoit la multitude, en lui donnant du respect pour la Divinité ou pour la religion du pays. Elle est si loin de produire ce foible avantage , que la foule nombreuse assemblée au *Morai* lors du sacrifice auquel nous assistâmes, ne parut point du tout pénétrée de ce que firent ou dirent les Prêtres durant la cérémonie. On l'avoit déjà commencée quand Omai arriva, et la plupart des spectateurs se précipitèrent autour de lui ; ils ne songèrent qu'à lui demander le récit de quelques-unes de ses aventures ; ils l'écoutèrent avec une attention extrême , et ils ne s'occupèrent plus du sacrifice. Les Prêtres eux-mêmes, trop habitués à de pareilles scènes , ou ayant trop peu de confiance à l'efficacité de leurs rites , ne prirent point cette gravité imposante , nécessaire pour donner du poids aux cérémonies religieuses ; j'en excepte néanmoins celui qui faisoit communément les prières. Ils avoient l'habit ordinaire des Naturels ; ils causoient entr'eux sans le moindre scrupule. Ils interposèrent,

il est vrai , leur autorité , afin d'empêcher la populace de venir à l'endroit où se passoient les cérémonies , et afin de nous rapprocher davantage du lieu de la scène , parce que nous étions étrangers ; mais ils n'imaginèrent rien autre chose pour conserver un air de décence. Ils répondirent d'ailleurs d'une manière très-franche aux questions que nous leur fîmes sur cette institution. Lorsque je les priai de m'en expliquer le but , ils me dirent que c'étoit une vieille coutume ; qu'elle étoit agréable à leur Dieu , qui aimoit les victimes humaines , ou , selon leur expression , qui s'en nourrissoit ; qu'après une pareille cérémonie , ils en obtenoient ce qu'ils vouloient. Je ne manquai pas de répliquer que leur Dieu ne pouvoit manger les victimes , puisqu'ils ne le voyoient pas , et que les corps des animaux demeuroient long-temps intacts ; qu'en enterrant les victimes humaines , ils lui ôtoient les moyens de s'en nourrir. Ils me répondirent que leur Dieu arrivoit la nuit sans qu'on l'aperçut ; qu'il se nourrissoit de l'âme ou de la partie immatérielle qui , selon leur doctrine , demeure autour du *Morai* jusqu'à ce que la putréfaction ait entièrement détruit le corps.

Il est bien à désirer que cette peuplade , aveuglée par la superstition , apprenne à regarder avec horreur ces sacrifices humains , dont elle régale ses Dieux , et qu'elle s'en dégoûte comme elle s'est dégoûtée de l'usage de manger de la chair humaine ; car on est très-fondé à croire que jadis elle étoit cannibale. On nous assura qu'il est indispensable d'arracher l'œil gauche de l'infortuné qu'on sacrifie : le Prêtre le présente au Roi , ainsi que nous le vîmes nous-mêmes ; il l'approche du Monarque , à qui il recommande d'ouvrir la bouche ; mais il le retire sans le

mettre dans la bouche du Prince. Ils appellent cette partie de la cérémonie, *manger l'homme ou régal du Chef*; et c'est peut-être un reste des temps où le Roi mangeoit véritablement le corps de la victime.

Je n'insisterai pas sur ces détails qui souillent l'imagination. Il est sûr qu'outre les sacrifices humains, ces Insulaires, si remplis de bienfaisance et de douceur, ont d'autres coutumes barbares. Ils coupent les mâchoires de ceux de leurs ennemis qu'ils tuent dans les batailles; ils offrent même en sacrifice à l'*Eatooa* les corps des vaincus. S'ils sortent vainqueurs d'un combat, ils rassemblent, peu de temps après, les morts qui sont tombés entre leurs mains; ils les apportent au *Morai*, où ils creusent une fosse avec beaucoup d'appareil, et ils les y enterrent; mais ils ne les déterrent pas ensuite pour en ôter les crânes.

La sépulture de ceux de leurs premiers Chefs qui meurent dans les combats, est différente. On nous apprend que Tootaha, leur dernier Roi, Tubourai Tamaide, et d'autres qui périrent dans une bataille livrée aux habitans de *Tiarraboo*, furent rapportés au *Morai* d'*Attahooroo*. Les Prêtres leur ayant ouvert les entrailles, qu'ils déposèrent devant le grand autel, enterrèrent ensuite les corps en trois endroits, qu'on nous montra sous la grosse masse de pierres qui forme la partie la plus remarquable de ce *Morai*. Les hommes du peuple, tués par l'ennemi durant le même combat, furent enterrés dans une seule fosse, au pied de la masse de pierres dont je viens de parler. Omai avoit été au combat, et il me dit que les obsèques eurent lieu le lendemain; qu'on les célébra avec beaucoup de pompe et d'appareil, au milieu d'un concours nombreux d'Insulaires; que, dans l'intention des Naturels, ce furent des actions

de grâces rendues à l'*Eatooa* pour la victoire qu'ils venoient d'obtenir. Les vaincus qui se sauvèrent dans les montagnes sur ces entrefaites, s'y tinrent cachés une semaine, ou dix jours, jusqu'à ce que la fureur des vainqueurs fût appaisée, et qu'on eût arrangé le traité de paix. Ce traité déclara O-Too Roi de l'Isle entière; on l'investit du *Maro* en grande pompe, dans le même *Morai*, et en présence de tous les Chefs de la contrée.

---

### CHAPITRE III.

*Conférence avec Towha. Description de quelques Heevas. Omai et OEdidee nous donnent à dîner. Feux d'artifice. Magnifique présent d'étoffes qu'on nous fait. Manière de conserver les cadavres des Chefs. Un autre sacrifice humain. Promenade à cheval. Soins d'O-Too pour nous fournir des provisions et en empêcher les vols. Quadrupède que je lui donne. Eтары et les Députés d'un Chef du pays obtiennent une audience. Combat simulé de deux pirogues de guerre. Force navale de ces Isles; comment elles font la guerre.*

LORSQUE l'exécrable cérémonie dont j'ai fait la description dans le dernier Chapitre avec une fidélité scrupuleuse, fut terminée, nous n'eûmes plus rien à voir à *Attahooroo*, et nous nous embarquâmes à midi, afin de retourner à

*Matavai*; durant la route, nous descendîmes chez *Towha*, qui étoit demeuré sur la petite Isle où nous l'avions rencontré la veille. Il causa quelque temps avec *O-Too* sur les préparatifs de guerre, et il me pressa de nouveau de joindre mes forces aux leurs contre les habitans d'*Eimeo*. Je lui déclarai d'une manière positive que je ne donnerois aucun secours à *O-Tatti*, et je perdis complètement les bonnes grâces de ce Chef.

Il nous demanda si la cérémonie à laquelle nous venions d'assister, avoit répondu à notre attente; quelle opinion nous nous formions de son efficacité, et s'il se passoit dans notre pays quelque chose de pareil? Nous avions gardé un silence profond durant l'affreux sacrifice dont j'ai tant parlé; mais, dès le moment où il finit, je n'avois pas craint de dire librement ma façon de penser à *O-Too* et aux Insulaires qui l'environnoient; je n'usai pas d'une moindre franchise en parlant à *Towha*, à qui je témoignai combien je trouvois leur coutume odieuse: je ne me contentai point de l'accuser de cruauté et de barbarie, je dis qu'un pareil sacrifice, loin d'attirer sur la nation la bienveillance de *Eatooa*, comme les *O-Taitiens* le croyoient stupidement, attireroit au contraire la vengeance du Dieu; que, d'après cette action, j'osois leur prédire le mauvais succès de leur entreprise contre *Maheine*. C'étoit compromettre beaucoup la justesse de mes avis: au reste, j'avois lieu de croire que ma prédiction s'accompliroit: je savois qu'on comptoit dans l'Isle trois partis au sujet de la guerre; l'un qui la désiroit avec fureur, le second qui montrait une indifférence parfaite, et le troisième qui se déclaroit ouvertement en faveur de *Maheine* et de sa cause. La discorde divisant ainsi leurs conseils, il n'étoit



pas vraisemblable qu'ils formassent un plan d'opérations militaires qui pût donner seulement l'espoir de réussir. Omaï me servit d'interprète durant cette conversation, et il exposa mes argumens avec tant de courage et de chaleur, que Towha parut très-indigné ; la colère du Chef augmenta quand on s'avisa de lui dire, que s'il avoit tué un homme en *Angleterre*, comme il venoit d'en tuer un à *O-Taïti*, la dignité de son rang ne l'eût pas sauvé de la corde ; il s'écria, *maeno, maeno!* ( misérable ! misérable ! ) et il ne voulut pas écouter un mot de plus. Un assez grand nombre d'Insulaires, et sur-tout les gens de la suite et les serviteurs de Towha, assistèrent à cette discussion ; lorsqu'Omaï commença à leur expliquer le châtimeut qu'on infligerait en *Angleterre* au plus grand des personnages qui tueroit le dernier des domestiques, ils parurent prêter une oreille fort attentive, et vraisemblablement ils avoient, sur ce point, une autre opinion que celle de leur maître.

En quittant Towha, nous prîmes le chemin d'*Oparre*, où O-Too nous détermina à passer la nuit. Nous débarquâmes le soir, et tandis que nous nous rendions à sa maison, nous eûmes occasion d'observer en quoi consistent leurs *Heevas* particuliers. Nous trouvâmes une habitation remplie d'un certain nombre de Naturels ; il y avoit, au milieu du cercle, deux femmes, derrière chacune desquelles étoit un vieillard, qui frappoit doucement sur un tambour ; les femmes chantoient par intervalles, et je n'avois jamais entendu de chant si doux. L'assemblée les écoutoit avec une attention extrême ; elle paroissoit absorbée dans le plaisir que lui faisoit la musique ; car nous attirâmes peu de regards, et les acteurs ne s'arrêtèrent pas

une seule fois. La nuit étoit déjà obscure lorsque nous arrivâmes à la maison d'Otoo, où il nous donna un *Hee* public, dans lequel ses trois sœurs jouèrent les principaux rôles. Ce fut un de ces spectacles qu'ils appellent *Heeva-raa*, durant lequel personne ne peut entrer dans l'habitation où sur la prairie où il se passe. Cette prohibition a toujours lieu quand les sœurs du Roi jouent. Leur habit étoit vraiment pittoresque et avoit de l'élégance; elles remplirent leurs rôles d'une manière distinguée; cependant, les farces exécutées par quatre hommes parurent causer plus de plaisir à l'auditoire, qui étoit nombreux. Le lendemain nous nous rendîmes à *Matavai* et nous laissâmes O-Too à *Oparre*; mais sa mère, ses sœurs et plusieurs autres femmes, m'accompagnèrent à bord, et O-Too lui-même y arriva bientôt après.

Tant que nous fûmes éloignés des vaisseaux, O-Too et moi, les équipages furent mal approvisionnés de fruit, et ils reçurent la visite de peu d'Insulaires: mais dès que nous fûmes de retour, *la Résolution* et *la Découverte* eurent des vivres en abondance, et une compagnie nombreuse.

Le 4, Omai nous donna à dîner dans l'Isle: son repas fut très-bon, et composé de poissons, de volailles, de porc et de puddings; O-Too dîna avec nous: dans l'après-midi, je l'accompagnai à sa maison, où je trouvai tous ses domestiques occupés à rassembler des provisions qu'on me destinoit. Il y avoit, entr'autres choses, un gros cochon, qu'ils tuèrent en ma présence. Ils firent onze portions des entrailles, et on distribua ces portions aux serviteurs; quelques-uns firent cuire le leur dans le même four que le cochon, et la plupart emportèrent cru ce qu'ils reçu-

rent. Il y avoit aussi un grand pudding que je vis faire : les cuisiniers prirent d'abord du fruit à pain, des bananes mûres, du taro, des noix, du palmier et du pandanus, rapés, découpés en petits morceaux, ou piles et cuits separement : ils exprimèrent ensuite de l'amande de la noix de coco, une quantité assez considérable de jus, qu'ils jetèrent dans un baquet ou vase de bois, et, après y avoir mis le fruit à pain, les bananes, etc., qui sortoient du four, ils y placèrent quelques pierres chaudes, afin de faire bouillir doucement le tout : trois ou quatre hommes remuèrent avec un bâton les différentes matières, jusqu'à ce qu'elles fussent incorporées l'une à l'autre, et que le jus de la noix de coco fût changé en huile ; les diverses parties ne tardèrent pas à prendre de la consistance : quelques-uns de ses puddings sont excellens, et on en fait peu, en *Angleterre*, d'une saveur aussi exquise. Durant notre relâche à *O-Taiti*, lorsque j'ai pu avoir de pareils puddings, ce qui n'arrivoit pas toujours, j'ai eu soin de demander qu'on m'en servit. Quand le cochon et le pudding qu'O-Too, vouloit me donner furent cuits, on les embarqua sur une pirogue, avec deux cochons en vie, du fruit à pain et des noix de coco, et on les conduisit à bord de mon vaisseau, où je me rendis bientôt, ainsi que toute la Famille royale.

Le lendemain, un jeune bélier de la race du *Cap*, que j'avois eu beaucoup de peine à ramener ici, fut tué par un chien : on se trouve quelquefois dans des positions où la perte d'une bagatelle devient importante ; j'étois vivement occupé du soin de propager aux *Isles de la Société* ce quadrupède utile, et la perte du bélier fut un véritable malheur ; car je n'avois que celui-ci de la race du *Cap*,

et il ne m'en restoit qu'un de la race d'Angleterre.

Le 7 dans la soirée, nous tirâmes des feux d'artifice devant une multitude d'Insulaires : ce spectacle fit grand plaisir à quelques-uns d'entre eux ; mais il causa un effroi terrible à la plupart, et nous eûmes bien de la peine à les retenir jusqu'à la fin. Une table de fusées volantes devoit terminer le jeu, l'assemblée entière se dispersa au moment où elles partirent, et les hommes du pays les plus courageux s'enfuirent avec précipitation.

Le 8, OEdidé, notre ancien camarade, donna à dîner à quelques-uns d'entre nous ; son festin fut composé de porc : le cochon pesoit environ trente livres ; il fut tué, cuit et servi en moins d'une heure. Nous achevions de dîner lorsqu'O-Too arriva ; il me demanda « Si mon » ventre étoit plein » ? je lui repondis que oui, et il me dit : « Dans ce cas, venez avec moi ». Je le suivis chez son père, où je trouvai différentes personnes qui habilloient deux jeunes filles d'une quantité prodigieuse de belles étoffes, arrangées d'une façon singulière. Une extrémité des pièces, qui étoient en grand nombre, se trouvoit relevée par-dessus la tête des jeunes filles, tandis que le reste environnoit le corps, à commencer de dessous les aisselles ; l'autre extrémité tomboit en plis jusqu'à terre, et ressembloit à un jupon de femme porté sur un large panier : plusieurs pièces enveloppoient le bord extérieur de ce panier, et grossissoient l'attirail. Les étoffes occupoient l'espace de cinq ou six verges de circuit, et ces pauvres filles étoient accablées sous un si énorme poids ; elles avoient, en outre, deux *taamas* (deux pièces de corps) qui leur servoient de parure, et qui donnoient un air pittoresque à leur accoutrement. On les conduisit, dans cet

équipage, à bord de mon vaisseau ; la pirogue qui les amena étoit chargée de plusieurs cochons, et d'une quantité assez considérable de fruits, dont le père d'O-too vouloit me faire présent, ainsi que des étoffes. On donne le nom d'*Atee* aux personnes de l'un et de l'autre sexe, habillées de cette manière ; mais je crois que cette mode bizarre a seulement lieu quand ils veulent offrir à quelqu'un des présens considérables d'étoffes ; du-moins je ne l'ai jamais vue que dans cette occasion : c'étoit la première fois qu'on nous présentoit ainsi des étoffes ; mais le Capitaine Clerke et moi, nous en reçûmes ensuite d'autres, étalées également sur le corps des Naturels qui nous les apportèrent.

Le lendemain, O-Too me fit présent d'un cochon et de quelques fruits, et chacune de ses sœurs me donna un cochon et d'autres fruits : nous ne manquons pas d'ailleurs de provisions. Les Naturels avoient pris en-dedans du récif, avec la seine, une quantité considérable de maquereaux ; ils en échangeèrent une partie dans notre camp et sur nos vaisseaux.

O-Too, si soigneux de nous fournir des vivres, cherchoit avec le même soin à nous procurer des amusemens continuels. Nous allâmes, le 10, à *Oparre*, et il fit donner pour nous une espèce de comédie. Ses trois sœurs y jouèrent ; elles avoient des habits neufs et élégans ; du-moins nous n'en avions pas encore vu sur ces Isles d'aussi agréables à l'œil. Mais le principal objet de mon voyage à *Oparre*, étoit d'examiner un corps embaumé, que quelques-uns de nos Messieurs avoient rencontré par hasard près de la résidence d'O-Too. J'appris que c'étoit celui de Tee, l'un des Chefs que j'avois connus autrefois :

je le trouvai dans un *Toopapao* mieux construit que les *Toopapaoos* ordinaires, et pareil, à tous égards, à celui que nous avons vu quelque temps auparavant à *Oheitepeha*, où les restes de *Waheadooa* sont déposés et embaumés de la même manière. Lorsque nous arrivâmes, le corps étoit couvert et enveloppé d'étoffes ; mais, à ma prière, l'Insulaire qui le gardoit le tira du *Toopapao* ; il le plaça sur une espèce de bierre, et nous l'examinâmes à notre aise ; on ne nous permit pas toutefois de pénétrer en-dedans des pallissades qui enfermoient le *Toopapao* : l'Insulaire orna le cercueil de nattes et d'étoffes, qui produisoient un joli effet. Le corps étoit entier dans toutes ses parties, et, ce qui nous surprit bien davantage, la putréfaction paroissoit à peine avoir commencé ; car il n'exhaloit point d'odeur désagréable : cependant le climat est très-chaud, et *Tee* étoit mort depuis plus de quatre mois : on n'y aperçoit d'autre altération, qu'une contraction des muscles et des yeux ; les cheveux et les ongles se trouvoient en bon état, et ils adhéroient fortement à la peau : les diverses jointures avoient de la souplesse, où elles présentoient ce relâchement qui arrive aux personnes attaquées d'un évanouissement subit. M. Anderson, qui me communiqua ces remarques, fit des recherches sur les moyens qu'emploient les Naturels pour conserver ainsi les corps, et on lui dit, qu'immédiatement après la mort on tire par l'*anus* les intestins et les autres viscères, qu'on remplit le ventre et l'estomac d'étoffes ; que s'il y a de l'humidité sur la peau, on la fait disparaître, et qu'on frotte ensuite tout le corps avec une quantité considérable d'huile de noix de coco parfumée ; que cette friction le conserve assez long-temps sans qu'il tombe en pourriture.

De mon côté, je ne pus me procurer sur cette opération d'autres détails que ceux d'Omaï. Il m'assura que les O-Taïtiens se servent alors du suc d'une plante qui croît parmi les montagnes, et d'huile de noix de coco; qu'ils lavent souvent le corps avec de l'eau de mer: il m'apprit d'ailleurs qu'on conserve ainsi les restes de tous les grands personnages qui meurent de mort naturelle; qu'on les laisse exposés long-temps aux regards du public; qu'on les expose d'abord à l'une des extrémités du *Toopapaoo*, les jours où il ne pleut pas; qu'ensuite les jours d'exposition deviennent plus éloignés; qu'enfin on les voit rarement.

Nous revinmes le soir d'*Oparre*, où nous laissâmes O-Too et la famille royale. Je ne vis aucun de ses parens jusqu'au 12; mais le 12, je reçus la visite d'eux tous, excepté le Roi. Ils me dirent que le Prince étoit allé à *Attahooroo*, pour assister à un autre sacrifice humain, que les Chefs de *Tiarraboo* avoient ordonné: puisqu'ils immolèrent deux hommes dans l'intervalle de peu de jours, il est malheureusement trop sûr que les victimes de cette superstition barbare sont bien nombreuses. Je serois allé voir ce second sacrifice, si je l'avois su assez tôt; il n'étoit plus temps. Je manquai aussi, parce qu'on m'en instruisit trop tard, une solennité publique qui avoit eu lieu la veille à *Oparre*; O-Too, selon le cérémonial usité en pareille occasion, y rendit aux amis et aux cliens du Roi Tootaha, les terres et les biens qu'on leur avoit ôtés depuis la mort de leur Chef. Le sacrifice humain dont je parlois tout-à-l'heure mit vraisemblablement le dernier sceau à la révocation de l'arrêt.

Le 13 au soir, O-Too revint d'*Attahooroo*, où il étoit

### TROISIÈME VOYAGE

allé exercer la plus désagréable de ses fonctions de Souverain. Le lendemain, nous montâmes devant lui à cheval, le Capitaine Clerke et moi, et nous fîmes le tour de la plaine de *Natavai* ; la foule nombreuse qui nous examinoit fut saisie d'étonnement, et elle parut aussi émerveillée que si elle avoit vu des centaures. Omai avoit déjà essayé une fois ou deux de monter à cheval ; mais il avoit toujours été jeté par terre avant de se mettre en selle, et les O-Taïtiens n'avoient pas encore vu d'hommes portés sur des quadrupèdes. Nos gens continuèrent depuis cette époque, à monter chaque jour à cheval, durant notre relâche ; cependant la curiosité des Naturels ne diminua point : ayant vu l'usage que nous faisons des chevaux, ils les estimèrent beaucoup, et autant que je puis en juger, ce spectacle leur donna une plus haute idée de la grandeur des autres Nations, que toutes les nouveautés réunies, offertes à leurs yeux par les Navigateurs européens. Le cheval et la jument se portoit bien, et ils avoient une bonne mine.

Le 15, Etary ou Olla, c'est-à-dire le prétendu Dieu de *Bolabola*, qui se tenoit depuis quelques jours aux environs de *Matavai*, se rendit à *Oparre* avec plusieurs pirogues à voile. On nous dit qu'O-Too n'aimoit pas à le voir si près de notre camp ; qu'il craignoit les vols des Insulaires de la suite de ce prétendu Dieu. Je dois déclarer à la gloire d'O-Too, qu'il prit tous les moyens possibles pour empêcher qu'on ne nous volât, et que si on nous déroba peu de choses, ce fut l'effet de sa prévoyance plutôt que de notre circonspection. Il avoit fait construire deux petites maisons de l'autre côté de la rivière, derrière notre poste, et une troisième et une quatrième près de nos ten-



tes, sur l'espace qui se trouvoit entre la rivière et la mer. Quelques-uns de ses gens firent toujours sentinelle dans ces deux endroits ; son père résida ordinairement sur la pointe *Matavai* ; et ainsi nous fûmes en quelque sorte environnés de leurs gardes. Non-seulement ils éloignèrent de nous les voleurs pendant la nuit, ils observèrent encore tout ce qui se passoit durant le jour ; ils ne manquoient pas de mettre à l'amende les filles qui avoient des liaisons avec les matelots, et ils infligeoient cette peine régulièrement chaque matin : de cette manière, les soins que se donna le Roi pour notre sûreté lui valurent des contributions avantageuses.

O-Too me dit qu'il devoit aller le lendemain à *Oparre*, pour donner audience au grand personnage de *Bolabola*, qu'on avoit annoncé comme un Dieu, et il me proposa de m'y mener : je crus que j'y verrois quelque chose digne de remarque, et j'acceptai son invitation. Le 16 au matin, nous le suivîmes à *Oparre*, M. Anderson et moi. Nous n'aperçûmes rien d'intéressant ou de curieux. Eтары et son cortège présentèrent à O-Too des étoffes grossières et des cochons : chacun de ces présens fut accompagné de quelques cérémonies et d'un petit discours. Le Roi, Eтары, et plusieurs autres Chefs, tinrent ensuite conseil sur l'expédition d'*Eimeo*. Eтары parut d'abord la désapprouver ; mais ses argumens ne firent aucune impression sur l'assemblée. Il étoit trop tard pour montrer les inconvéniens de cette guerre ; car on sut le lendemain que Towha, Potatou, et un troisième Chef, avoient déjà mis à la voile avec l'escadre d'*Attahooroo*. Un messager qui arriva le soir vint dire que l'armée d'*O-Taïti* avoit débarqué à *Eimeo*, et qu'il y avoit eu des escarmouches, sans

beaucoup de perte ou d'avantage de l'un ou de l'autre côté.

Le 18 au matin, nous retournâmes avec O-Too à *Oparre*, M. Anderson, Omaï et moi ; nous emmenâmes les moutons que je voulois laisser dans l'Isle. Il y avoit un bélier et une brebis de la race d'*Angleterre*, et trois brebis du *Cap*; je les donnai tous à O-Too. Nos trois vaches ayant reçu le taureau, je crus que je pourrois en conduire une ou deux à *Ulietea*. Je les avois amenées aussi à *Oparre*, et je dis à Etary que s'il consentoit à céder son taureau à O-Too, je lui donerois le mien et une des vaches ; je lui promis de plus de les conduire moi-même à *Ulietea* : le taureau espagnol étoit si vif et si farouche, que je craignois un accident durant la traversée. Etary qui combattit d'abord ma proposition, y souscrivit enfin, séduit en partie par l'éloquence d'Omaï ; mais, au moment où l'on embarquoit son taureau, l'un de ses gens s'opposa fortement à l'échange que nous venions de conclure. J'imaginai que c'étoit pour ne pas me déplaire qu'Etary avoit accédé à l'arrangement ; qu'après mon départ il reprendroit peut-être son taureau, et qu'il n'en resteroit point à O-Too. Je crus qu'il étoit plus sage de ne pas consommer cet échange, et je résolus finalement de donner à O-Too mon taureau et mes vaches ; je lui recommandai de plus de ne pas souffrir qu'on les éloignât d'*Oparre*, d'y détenir en outre le taureau espagnol, et chacun des moutons, jusqu'à ce que les vaches et les brebis eussent produit des veaux et des agneaux ; je l'avertis qu'il seroit alors le maître d'offrir à ses amis des individus de ces deux races, et d'en envoyer sur les Isles voisines.

Nous quittâmes Etary et sa petite troupe, qui vraisem-

blement ne tardèrent pas à se repentir de la sottise qu'ils venoient de faire, et nous accompagnâmes O-Too à un autre village peu éloigné de là. Nous y trouvâmes les domestiques d'un Chef dont j'oubliai de demander le nom ; ces domestiques nous attendoient avec un gros cochon, un cochon-de-lait et un chien qu'ils vouloient présenter au Roi de la part de leur maître. Ils les présentèrent en effet en observant le cérémonial accoutumé ; et l'un d'eux, qui prononça un discours, s'informa, au nom de son maître, de la santé d'O-Too et des principaux personnages de sa cour. Un des ministres d'O-Too répondit à ce compliment ; et on parla ensuite de la guerre d'*Eimeo*, sur laquelle on pérora fort en détail. Les députés du Chef désiroient qu'on fit la guerre d'une manière vigoureuse, et ils conseillèrent à O-Too d'offrir aux Dieux un sacrifice humain. Un second Chef, qui ne s'éloignoit guères de la personne du Roi, s'y opposa ; et il nous parut qu'il motivoit très-bien son avis. Je fus convaincu de plus en plus, qu'O-Too ne mettoit point d'ardeur à la poursuite de cette guerre : il reçut des messages multipliés de Towha, qui le pressoient vivement de lui envoyer des secours. On nous dit que l'escadre de Towha étoit très-près de celle de Mahaine ; mais que ni l'une ni l'autre n'osoit risquer un combat. Après avoir dîné avec O-Too, que nous laissâmes à *Oparre*, nous retournâmes à *Matavai*. On nous apporta peu de fruits durant cette journée et celle du lendemain : O-Too en fut instruit, et lui et son frère, qui s'étoient attachés au Capitaine Clerke, arrivèrent d'*Oparre* entre 9 et 10 heures du soir du 19, avec une quantité considérable de vivres. Rien ne prouve mieux jusqu'où il portoit sa bienveillance et ses attentions pour nous. Le lendemain, toute la famille royale

vint nous voir; elle nous apporta de nouveaux présens; non-seulement nous n'éprouvâmes plus de disette, mais nous eûmes des vivres au-delà de ce que nous en pouvions consommer.

A cette époque, notre *canot* étoit embarquée; les *califats* avoient achevé leur travail; il ne restoit plus rien à faire au grément; nos deux vaisseaux se trouvoient en état de reprendre la mer, et, voulant avoir assez de temps pour aborder aux *Isles* des environs, je songeai à mon départ. J'ordonnai d'enverger les voiles et de reconduire à bord les observatoires et les instrumens que nous avions établis sur la côte. O-Too vint m'avertir le 21, dès le grand matin, que toutes les pirogues de guerre de *Matavai*, et de trois districts de notre voisinage, alloient à *Oparre*, afin de se réunir aux pirogues de guerre de cette partie de l'Isle, et qu'il y auroit une revue générale. Bientôt après, l'escadre de *Matavai* fut en mouvement; et, après avoir paradé autour de la baie, elle y rentra: je montai mon canot pour examiner cette marine de plus près.

Il y avoit environ soixante pirogues de guerre, munies de plate-formes sur lesquelles combattent les guerriers: le nombre des pirogues moins grandes étoit à-peu-près aussi considérable. Je voulois les accompagner à *Oparre*; mais les Chefs décidèrent bientôt que l'escadre ne partiroit pas avant le lendemain. Je fus bien-aise de ce délai, qui m'offroit une occasion de connoître la manière de se battre des O-Taïtiens. Je priai O-Too d'enjoindre à quelques-unes des pirogues d'exécuter devant moi les manœuvres du combat. Le Roi s'empressa d'ordonner à deux pirogues de sortir de la baie: nous montâmes sur un de ces bâtimens, O-Too, M. King et moi, et Omai se rendit à bord de la seconde. Lorsque nous eûmes assez d'espace pour les

évolutions, les deux pirogues se retournèrent en face ; elles s'avancèrent, elles reculèrent avec toute la vivacité que purent leur donner les rameurs. Sur ces entre-faites, les guerriers qui occupoient les plate-formes brandissoient leurs armes, et faisoient des mines et des contorsions qui me semblèrent n'avoir d'autre but que de les préparer à l'assaut. O-Too se tenoit à côté de notre plate-forme, et il donnoit le signal d'avancer ou de reculer. La sagacité et la promptitude du coup-d'œil lui étoient nécessaires pour saisir les momens favorables, et éviter ce qui devoit offrir de l'avantage à l'ennemi. Enfin, lorsque les deux pirogues eurent avancé et reculé chacune au-moins douze fois, elles s'abordèrent de l'avant ; après un combat de peu de durée, les guerriers de notre plate-forme parurent se laisser tuer jusqu'au dernier, et Omai et ses camarades se rendirent maîtres de notre bâtiment. En cet instant, O-Too et nos rameurs se jetèrent à la mer, comme s'ils avoient été réduits à la nécessité de se sauver à la nage.

Leurs batailles de mer ne se livrent pas toujours de cette manière, si l'on peut compter sur les détails qu'Omai nous donna. Il me dit que les Insulaires commencent quelquefois par amarrer ensemble les deux pirogues, l'avant contre l'avant; et qu'ils combattent ensuite jusqu'à ce que tous les guerriers de l'un des bâtimens soient tués. Mais je crois qu'ils adoptent seulement cette manœuvre terrible, lorsqu'ils ont résolu de vaincre ou de mourir. Ils ne doivent compter en effet que sur la victoire ou la mort ; car, de leur aveu, ils ne font jamais de quartier, à moins qu'ils ne réservent les prisonniers pour les tuer le lendemain d'une façon plus cruelle.

La puissance et la force de ces peuplades sont fondées sur leur marine. J'é n'ai jamais oui parler d'une action générale de terre ; et c'est sur la mer qu'ils se livrent des batailles décisives. Si les deux partis ont fixé l'époque et le lieu de l'action, ils passent, dans les amusemens et les festins, la journée de la veille et la nuit. Ils lancent à l'eau leurs pirogues et ils font leurs préparatifs au lever de l'aurore, et ils commencent le combat avec le jour : son issue termine ordinairement la dispute ; les vaincus s'enfuient à la hâte, et ceux qui atteignent la côte s'empressent de gagner les montagnes, et d'emmener leurs amis. Les vainqueurs, qui durant l'accès de leur furie n'épargnent ni les vieillards, ni les femmes, ni les enfans, s'assemblent le lendemain au *Morai*, pour remercier l'*Eatooa* de la victoire qu'ils viennent de remporter, et lui offrir en sacrifice les guerriers qu'ils ont tués, et les prisonniers eux-mêmes, s'ils en ont fait quelques-uns ; on négocie ensuite un traité, dont en général ils dictent les conditions ; ils obtiennent des districts particuliers, et quelquefois des Isles entières. Omai nous apprit qu'il avoit été fait prisonnier par les habitans de *Bolabola* ; qu'il fut mené dans la patrie des vainqueurs ; et que lui et tous ses compagnons de captivité auroient été mis à mort le lendemain, s'ils n'étoient pas venus à bout de se sauver pendant la nuit.

Après ce combat simulé, Omai endossa sa cuirasse et le reste de son armure de l'ancienne chevalerie ; il monta sur la plate-forme de l'une des pirogues, et les rameurs le menèrent en triomphe le long du rivage de la baie ; en sorte que tous les Naturels purent le contempler à loisir. Sa cotte de maille n'attira pas l'attention des Insulaires autant que je l'aurois imaginé. Quelques-uns d'eux, il est

vrai  
de  
les  
d'ce

Le

vrai, la connoissoient déjà , et d'autres étoient si révoltés de la conduite imprudente de mon ami , qu'il leur montrait les choses les plus extraordinaires , sans obtenir un coup-d'œil.

---

#### CHAPITRE IV.

*Le jour de notre appareillage fixé. O-Taïti fait sa paix avec Eimeo. Débuts sur ce point. La conduite d'O-Too est blâmée. Cérémonies pratiquées au Morai en cette occasion , et décrites par M. King, Remarques sur ces cérémonies. Trait d'artifice de la part d'O-Too. Omaï obtient une pirogue de guerre. Réflexions sur sa conduite. Présent que m'offre O-Too pour le Roi de la Grande-Bretagne, et ce qu'il me chargea de dire à Sa Majesté. Observations sur les échanges que nous fîmes et sur la manière dont nous fûmes reçus à O-Taïti. Détails sur les voyages qu'y ont faits les Espagnols : ce qu'ils ont imaginé pour donner mauvaise opinion des Anglois. Combien il est à désirer qu'on ne forme point d'établissmens à O-Taïti. Jalousie qu'un autre Voyageur inspire à Omaï.*

LE 22, dès le grand matin , O-Too et son père arrivèrent à bord, pour savoir quand je me proposois d'appareiller. Ayant appris qu'on trouve un bon havre à *Eimeo*, je leur dis que je toucherois à cette Isle en allant à *Hua-*

*heine*, et ils désiroient d'y venir avec moi, et de mettre sous mon escorte l'escadre de renfort qu'ils vouloient mener à Towha. Comme j'étois prêt à partir, je leur permis de fixer le jour; ils choisirent le surlendemain 24, et nous convinmes que je prendrois sur mon bord O'Too, son père, sa mère et toute sa famille. Après cet arrangement, je proposai au Roi de nous rendre tout de suite à *Oparre* où les pirogues de guerre destinées à l'expédition d'*Eimeo*, devoient se réunir et être passées en revue.

Au moment où nous entrâmes dans mon canot, on vint apprendre au Roi que Towha avoit fait un traité avec Maheine et ramené son escadre à *Attahooroo*. Cette nouvelle inattendue rendit inutiles les préparatifs de l'expédition; et les pirogues de guerre, au-lieu de marcher à *Oparre*, qu'on leur avoit désigné pour le lieu du rendez-vous, eurent ordre de retourner dans leurs districts respectifs: nous suivimes cependant le Prince à *Oparre*, M. King et moi. Notre voyage ne fut pas long; tandis qu'on apprêtoit notre dîner, un messenger arriva d'*Eimeo*, et il exposa les articles de la paix ou plutôt de la trêve; car la suspension d'armes n'étoit que pour un temps limité. Les conditions se trouvoient désavantageuses à *O-Taïti*, et on blâma beaucoup *O'Too*; dont la lenteur à envoyer des renforts avoit obligé Towha à se soumettre à un accommodement honteux. On disoit même publiquement que Towha, indigné de la conduite du Roi, avoit juré de réunir ses forces à celles de *Tiarraboo*, et d'attaquer O'Too à *Matavai* ou à *Oparre*, lorsque je serois parti. Je déclarai solennellement de mon côté que je défendrois les intérêts de mon ami, et que je lui donneroïis des secours contre une pareille ligue; que je reviendrois dans l'Isle et que je me



vengerois sans pitié de ceux qui auroient l'audace d'y prendre part. Mes menaces eurent vraisemblablement l'effet que j'en attendois ; et si Towha forma d'abord le projet dont je viens de parler, il ne tarda pas à y renoncer, ou du-moins il n'en fut plus question. Whappai, père d'O-Too, désapprouva beaucoup le traité de paix, et il ne ménagea point Towha qui l'avoit conclu : cet habile vieillard sentoit bien que si j'accompagnois à *Eimeo* l'escadre des O-Taïtiens, je serois très-utile à leur cause, sans me mêler directement de la querelle. Toutes ses raisons portoient sur ce calcul ; il justifioit de la même manière O-Too qui m'avoit attendu, et il répondoit solidement à Towha qui se plaignoit de n'avoir pas reçu des secours assez tôt.

Nos débats finissoient lorsqu'un député de Towha arriva : ce Général invitoit O-Too à aller le lendemain au *Morai d'Attahooroo*, pour remercier les Dieux de la paix qu'il venoit de conclure : du-moins Omai me dit que c'étoit là l'objet du message. On me pria d'assister à la cérémonie : j'étois malade, et il me fut impossible de profiter de l'invitation ; mais, voulant savoir ce qui se passeroit dans une fête si mémorable, j'y envoyai M. King et Omai, et je retournai à bord de *la Résolution*, accompagné de la mère d'O-Too, de ses trois sœurs et de huit autres femmes. Je crus d'abord que ces douze femmes montoient sur mon canot pour se faire mener à *Matavai* ; mais, lorsque nous fûmes au vaisseau, elles me dirent qu'elles vouloient y passer la nuit : que leur but étoit d'entreprendre la guérison de la maladie dont je me plaignois. J'avois une sciatique, et la douleur se faisoit sentir de la hanche aux pieds. J'acceptai les soins bienfaisans qu'elles me propo-

soient ; j'ordonnai qu'on leur dressât des lits sur le plancher de ma chambre , et je me soumis à leur traitement. Elles se rangèrent autour de moi , et elles se mirent à me presser des deux mains , de la tête aux pieds , et sur-tout dans les parties où je souffrois ; elles me pétrirent jusqu'à faire craquer mes os et à me fatiguer comme si l'on m'avoit roué de coups : lorsque j'eus subi un quart-d'heure cette espèce de discipline , je fus bien-aise de m'y soustraire. L'opération néanmoins me soulagea sur-le-champ , et je me décidai à permettre qu'on la recommençât avant de me coucher ; elle eut tant de succès la seconde fois , que je passai une très-bonne nuit. Mes douze femmes me traitèrent de nouveau le lendemain au matin , avant de retourner à terre ; elles revinrent le soir , et je consentis de bon cœur à me laisser pétrir. Je n'éprouvai plus aucune espèce de douleur ; et , ma guérison étant bien achevée , elles me quittèrent le 24. Les O-Taïtiens donnent à ce traitement le nom de *Romee* ; il me paroît bien supérieur aux frictions et aux remèdes de ce genre qu'ordonnent nos médecins. Il est d'un usage universel aux *Isles de la Société* ; il est administré quelquefois par des hommes , plus communément par les femmes. Si quelqu'un paroît languissant et accablé , ses compatriotes le prient de s'asseoir près d'eux ; ils se mettent tout de suite à pratiquer la *Romee* sur ses jambes ; et j'ai toujours vu qu'elle produit d'excellens effets (\*).

O-Too , M. King et Omaï revinrent d'*Attahooroo* le

---

(\*) On voit , dans le Collection d'Hawkesworth , Tome I. er , p. 463 de l'original , que les O-Taïtiens traitèrent de la même manière le Capitaine Wallis et son premier Lieutenant.

25 au matin, et M. King me donna les détails suivans sur ce qu'il avoit vu.

« Vous m'eûtes à peine quitté, qu'un second mes-  
 » sager de Towha arriva près d'O-Too avec un bana-  
 » nier. Nous partîmes d'*Oparre* au coucher du Soleil, et  
 » nous débarquâmes vers cinq heures à *Tettaha*, sur la  
 » langue de terre contiguë à *Attahooroo*. Les habitans  
 » de ce district nous appelèrent de la côte, vraisembl-  
 » blement pour nous avertir que Towha s'y trouvoit. Je  
 » comptois que l'entrevue de ce Chef et du Roi m'offriroit  
 » quelque chose d'intéressant. O-Too et les gens de sa  
 » suite allèrent s'asseoir sur la grève, près de la piro-  
 » gue où étoit Towha : celui-ci dormoit ; mais ses domes-  
 » tiques l'ayant éveillé, et ayant nommé O-Too, on ap-  
 » porta aux pieds du Roi un bananier et un cochon, et  
 » un assez grand nombre d'Insulaires attachés à Towha,  
 » vinrent causer avec O-Too : je jugeai qu'ils parloient  
 » de leur expédition d'*Eimeo*. Je demurai quelque temps  
 » assis à côté du Roi ; et comme Towha ne sortoit point  
 » de sa pirogue, et qu'il ne nous disoit rien, je montai sur  
 » son embarcation ; il me demanda si *Toote* (\*) étoit fâ-  
 » ché contre lui. Je lui répondis que non ; que *Toote*  
 » étoit son *Taye* (son ami), et qu'il m'avoit chargé de  
 » me rendre à *Attahooroo* pour le lui dire. Omai eut alors  
 » une longue conversation avec ce Chef ; mais je ne pus  
 » savoir quelle avoit été la matière de leur discours. Je  
 » retournai auprès d'O-Too, qui paroissoit désirer que je  
 » mangeasse quelque chose et que j'allasse me coucher.

---

(\*) C'est ainsi que les O-Taïtiens prononcent le nom du Capi-  
 taine Cook.

» Nous les quittâmes en effet, Omaï et moi. Je questionnai  
 » Omaï sur les raisons qui avoient empêché Towha de  
 » sortir de sa pirogue; il me dit que ce Chef étoit boiteux;  
 » mais que le Roi s'approcheroit de lui et qu'ils cause-  
 » roient en particulier. Cette prédiction parut se vérifier;  
 » car les Insulaires que nous laissâmes près d'O-Too  
 » vinrent bientôt nous trouver, et O-Too lui-même ar-  
 » riva environ dix minutes après : nous allâmes tous nous  
 » coucher dans sa pirogue.

» Le lendemain au matin, ils préparèrent une grande  
 » quantité de *Kava*; l'un d'eux en but tellement, qu'il  
 » perdit l'usage de ses sens. Il avoit des convulsions si  
 » fortes, que si je n'en avois pas connu la cause, je l'au-  
 » rois supposé très-malade : deux hommes le tenoient  
 » par les cheveux: J'abandonnai cette scène pour en voir  
 » une autre plus touchante, l'entrevue de Towha, de sa  
 » femme et d'une jeune personne qui me parut être sa  
 » fille. Après avoir découpé sa tête de manière à en faire  
 » sortir beaucoup de sang, et après avoir bien pleuré,  
 » elles se lavèrent et embrassèrent le Chef d'un air tran-  
 » quille; mais la jeune fille n'étoit pas encore au bout de  
 » ses souffrances; Terridiri (\*) arriva, et elle répéta  
 » avec un maintien calme tout ce qu'elle avoit fait avant  
 » d'aborder son père. Towha avoit amené une grande pi-  
 » rogue de guerre d'*Eimeo*; je lui demandai s'il avoit  
 » tué les guerriers qui la montoient, et il me répondit  
 » qu'elle n'avoit point d'hommes à bord lorsqu'il la prit.

---

(\*) Terridiri est fils d'Oberea. La Collection de Hawkesworth, Tome II, p. 154 de l'original, donne des détails sur la généalogie de ceux qui composent la famille royale d'*O-Taïti*.

» Nous partîmes de *Tettaha* entre dix et onze heures,  
 » et nous débarquâmes à peu de distance du *Morai*  
 » d'*Attahooroo*, un peu après midi. Nous trouvâmes trois  
 » pirogues retirées sur la grève, en face du *Morai*; il y  
 » avoit trois cochons dans chacune; on voyoit au-dessous  
 » de leurs hangars ou abris quelque chose que nous ne  
 » pûmes pas distinguer. Nous comptons que la cérémo-  
 » nie auroit lieu dans la soirée, mais *Towha* et *Pota-*  
 » *tou* n'arrivèrent point, et il ne se passa rien d'import-  
 » tant.

» Un Chef qui arrivoit d'*Eimeo*, apporta un petit co-  
 » chon et un bananier, qu'il déposa aux pieds d'*O-Too*:  
 » il causa quelque temps avec le Roi, et comme il répéta  
 » souvent le mot *Warry, Warry* ( faux ); je supposai  
 » qu'*O-Too* lui racontoit ce qu'il avoit ouï dire, et que le  
 » Chef bioit les faits.

» *Towha* et *Potatou* arrivèrent le 24, avec huit grandes  
 » pirogues, et ils débarquèrent près du *Morai*. *O-Tooreçut*  
 » une multitude de bananiers de la part de différens Chefs.  
 » *Towha* ne quitta point sa pirogue. La cérémonie com-  
 » mença enfin : le Grand-Prêtre apporta d'abord le *Maro*  
 » soigneusement enveloppé, et un paquet qui avoit la  
 » forme d'un pain de sucre; il les plaça à l'entrée d'un lieu  
 » qui me parut être un cimetière : trois Prêtres allèrent  
 » ensuite s'asseoir en face, à l'autre extrémité du cime-  
 » tière : ils apportèrent aussi un bananier, une branche  
 » d'un autre arbre et une fleur de cocotier.

» Les Prêtres prononcèrent séparément de petites  
 » phrases en tenant ces diverses choses à leurs mains;  
 » deux d'entre eux, et quelquefois les trois, chantoient de  
 » temps-en-temps une chanson mélancolique, à laquelle

» l'assemblée fit peu d'attention. Ces prières et ces chants  
» durèrent une heure. Le Grand-Prêtre ayant fait une  
» autre prière, qui fut de courte durée, découvrit le *Maro* :  
» O-Too se leva, on lui ceignit le *Maro*, et, pendant  
» cette opération, il tenoit à sa main un chapeau ou un  
» bonnet des plumes rouges de la queue de l'oiseau du  
» Tropic, mêlées avec d'autres plumes brunes. Il se  
» plaça au milieu de la scène, en face des trois Prêtres  
» qui continuèrent leurs prières l'espace d'environ dix mi-  
» nutes : l'un des assistans se leva d'une manière brusque ;  
» il dit quelque chose qui finit par le cri de *Heiva*, et l'as-  
» semblée lui répondit trois fois en criant à haute voix,  
» *Faree!* On m'avoit averti auparavant que c'étoit la par-  
» tie principale de la cérémonie.

» Les assistans passèrent alors au côté opposé de la  
» grande masse de pierres où l'on voit une large fosse, que  
» les Insulaires appellent le *Morai* du Roi. On y répéta  
» la cérémonie que je viens de décrire, et elle finit égale-  
» ment par trois acclamations. On replia le *Maro* dont  
» la splendeur se trouva augmentée d'une touffe de plu-  
» mes rouges, que l'un des Prêtres donna à O-Too tandis  
» que le Roi l'avoit autour de ses reins.

» L'assemblée se rendit ensuite à une vaste cabane,  
» située près du *Morai*, et elle s'y assit avec beaucoup plus  
» d'ordre qu'on n'en voit ordinairement à *O-Taïti*. Un  
» homme du district de *Tiarraboo*, fit un discours qui dura  
» environ dix minutes; un habitant d'*Attahooroo* pérora  
» ensuite; Potatou, qui prit la parole après eux, s'exprima  
» avec plus d'abondance et de grâce; en général, les deux  
» premiers ne dirent que de petites phrases détachées,  
» accompagnées d'un mouvement de main très-gauche.

» Tootoo harangua aussi au nom d'O-Too, et après lui  
 » un Insulaire d'*Eimeo*. Il y eut deux ou trois autres dis-  
 » cours auxquels l'auditoire fit peu d'attention : Omaï  
 » m'assura qu'ils promirent tous de ne point combattre,  
 » mais de vivre en amis. Plusieurs des orateurs s'échauf-  
 » fèrent; peut-être qu'ils se plainquirent du passé, et qu'ils  
 » firent des protestations de ne pas troubler la paix à  
 » l'avenir. Un habitant du district d'*Attahooroo* se leva  
 » au milieu de ces harangues; il portoit une fronde autour  
 » de ses reins et une grosse pierre sur ses épaules :  
 » après s'être promené environ un quart-d'heure dans le  
 » cercle, et avoir répété quelques mots d'un ton chantant,  
 » il jeta sa pierre. Lorsque les discours furent terminés,  
 » on porta au *Morai* cette pierre et un bananier qui étoit  
 » aux pieds du Roi : l'un des Prêtres prononça ici deux  
 » ou trois phrases avec le Roi.

» Au moment où nous nous embarquâmes, la brise de  
 » mer avoit commencé, et il fallut redescendre sur la  
 » côte; nous fîmes à pied presque tout le chemin de *Tet-*  
 » *taha* à *Oparre*, et cette promenade fut très-agréable.  
 » Nous trouvâmes un arbre auquel étoient suspendus  
 » deux paquets de feuilles sèches : il sert de bornes aux  
 » deux districts. L'Insulaire qui avoit paru dans la céré-  
 » monie avec la fronde et la pierre nous accompagnoit :  
 » le père d'O-Too l'entretint long-temps; il paroissoit fort  
 » en colère, et je compris qu'il étoit irrité du rôle qu'avoit  
 » joué *Towha* dans l'affaire d'*Eimeo*.

Autant que je puis juger de cette cérémonie, d'après la  
 description de M. King, ce ne fut pas uniquement une  
 action de grâces aux Dieux, mais plutôt une confirmation  
 du traité; peut-être même avoit-elle l'un et l'autre de ces

objets pour but. Le cimetièrè dont il fait mention paroît être le lieu où commencèrènt les cérémonies du sacrifice humain auquel j'assistai ; et devant lequel on déposa la victime , après qu'on l'eut éloignée du bord de la mer. C'est aussi dans cette partie du *Morai* qu'ils investissent leur Roi du *Maro* pour la première fois. Omaï , qui s'étoit trouvé au couronnement d'O-Too , m'en expliqua tous les détails sur les lieux ; et ces détails se rapprochent beaucoup de ceux que vient de donner M. King , quoique les deux cérémonies aient eu lieu en des occasions bien différentes. Le bananier est la première chose qu'on aperçoit dans toutes les cérémonies religieuses de ces peuplades , et même dans tous leurs débats publics ou particuliers. Elles l'emploient aussi en d'autres occasions , et peut-être plus fréquemment encore que nous ne l'avons remarqué. Tandis que Towha fut à *Eimeo* , il envoya chaque jour des messagers à O-Too : ces exprès ne manquoient jamais d'arriver en tenant à la main un jeune bananier , qu'ils déposoient aux pieds d'O-Too avant d'ouvrir la bouche ; ils s'asseioient ensuite devant le Roi , et ils faisoient leur message. Deux hommes qui se dispuoient s'échauffèrent tellement un jour , que je m'attendois à les voir se frapper ; l'un d'eux ayant placé un bananier devant l'autre , ils se calmèrent tout-à-coup , et ils continuèrent sans emportement. Enfin le bananier est toujours le rameau d'olivier pour les habitans des *Isles de la Société*.

La guerre d'*Eimeo* , et les cérémonies solennelles qui en furent la suite , n'occupant plus nos amis , ils revinrent nous voir le 26 ; et comme ils savoient que nous étions sur le point de partir , ils nous apportèrent plus de cochons que nous ne pouvions en acheter. Nous manquions de sel ,



et nous n'avions besoin que de la quantité de porc nécessaire à notre consommation journalière.

Le lendemain j'accompagnai O-Too à *Oparre*, et avant de le quitter, je fis la revue du bétail et des volailles, dont je lui avois recommandé de prendre soin. Chacun de ces animaux étoit en bon état, et on les soignoit d'une manière convenable. Deux des oies et deux des canards couvoient; mais la femelle du paon et les poules d'Inde n'avoient pas encore pondu. Je redemandai à O-Too quatre chèvres; j'en voulois laisser deux à *Ulietea*, où cette espèce est inconnue; et je me proposois de garder les deux autres pour quelques-unes des Isles que je pourrois rencontrer en allant à la côte d'*Amérique*.

Une supercherie d'O-Too que je vais citer, montre que ces Insulaires savent au besoin employer la ruse et l'artifice pour arriver à leur but. Je lui avois donné entr'autres choses, une lunette qu'il garda deux ou trois jours; habitué ensuite à cet instrument, et selon toute apparence ne le trouvant d'aucune utilité pour lui, il le porta en secret au Capitaine Clerke; il lui dit qu'il étoit son bon ami; que ce présent devoit lui être agréable, et qu'il le prioit de l'accepter. « Mais, ajouta-t-il, vous ne devez pas en parler » à Toote (\*): il désire cette bagatelle, et je ne voudrois pas qu'il l'eût. » Il mit la lunette entre les mains du Capitaine Clerke, et il l'assura qu'il la possédoit à juste titre. M. Clerke refusa d'abord de l'accepter; O-Too insista, et ne voulut point la reprendre. Quelques jours après, il eut soin de parler de la lunette; le Capitaine Clerke n'en avoit pas besoin; il désiroit cependant d'obliger le Prince; et

---

(\*) Au Capitaine Cook.

croyant que des haches seroient plus utiles à *O-Taïti* que cet instrument , il offrit d'en donner quatre en retour. *O-Too* s'écria sur-le-champ : « Tooté m'en a offert cinq pour » la lanette. » *M. Clerke* lui répondit : « Si cela est , je ne » veux pas que votre amitié pour moi vous soit désavan- » tageuse , et vous en aurez six. » Le Roi reçut les six hachés ; mais il recommanda de nouveau de ne pas m'instruire de ce qui venoit de se passer.

*Omaï*, qui prodigua si follement ici les choses utiles qu'il avoit apportées , s'en procura toutefois une dont il devoit tirer de grands avantages. C'étoit une très-belle pirogue double et à voiles , équipée d'une manière complète. Je lui avois fait faire peu de temps auparavant les divers pavillons de beaupré , cornettes , guidons et flammes dont on se sert sur les vaisseaux anglois ; mais il les croyoit trop précieux pour les employer à *O-Taïti* : il rapetassa dix ou douze de nos vieux pavillons ou de nos vieilles flammes ; il les arbora tous à-la-fois en différentes parties de son bâtiment , et ce spectacle attira autant de monde qu'en attire dans un port d'Europe un vaisseau de guerre pavoisé. Ces banderoles étoient angloises , françoises , espagnoles et hollandoises ; il n'en avoit pas vu d'autres. J'avois donné en 1774 un pavillon de beaupré et une flamme à *O-Too* , et une simple flamme à *Towha* ; ils les avoient conservés avec un soin extrême , car je les retrouvai en bon état.

Les étoffes et l'huile de coco sont bien meilleures à *O-Taïti* que sur aucune des autres *Isles de la Société* , où on les vend fort cher , et *Omaï* s'en procura une assez grande quantité : il ne se seroit pas conduit d'une manière si inconséquente et si indigne de la vie qu'il avoit menée

en *Angleterre* et durant le voyage, sans sa sœur, sans son beau-frère et quelques personnes de sa connoissance, qui s'emparèrent de lui, dans la vue de le dépouiller de toutes ses richesses. Leur complot auroit réussi si je n'avois pris à temps les trésors de mon ami sous ma garde. Cette précaution n'eût pas même été suffisante, si j'eusse permis à ces frippons de le suivre à *Huaheine*, où il devoit s'établir. C'étoit leur projet de ne point le quitter; mais je leur défendis de se montrer à *Huaheine* tant que je me trouverois dans ces parages, et ils me connoissoient trop bien pour enfreindre mes ordres.

O-Too vint à bord le 28; il me pria d'accepter une pirogue, et de l'offrir de sa part à l'*Earee-rahie no Bretagne* (\*); il me dit que voulant envoyer quelque chose à un si grand Monarque, il n'avoit rien imaginé de mieux. Je fus charmé de sa reconnoissance; il avoit seul le mérite de cette galanterie; personne d'entre nous ne lui en avoit donné l'idée. Il nous prouva d'une manière claire, qu'il savoit bien à qui il étoit redevable des trésors que nous lui avions apportés. Je crus d'abord que la pirogue seroit un modèle en petit de leurs bâtimens de guerre; mais je reconnus bientôt qu'il s'agissoit d'un jvahah d'environ seize pieds de longueur. Elle étoit double, et je jugeai qu'on l'avoit construite exprès; car elle se trouvoit décorée de beaucoup de sculptures; elle m'auroit trop gêné, et je le remerciai de sa bonne volonté: je vis que je lui aurois fait plus de plaisir en l'acceptant.

Des brises légères de l'Ouest et des calmes, nous retinrent à *O-Taiti* quelques jours de plus que je ne le

---

(\*) Au Roi de la Grande-Bretagne.

comptois : je ne pus pas même sortir de la baie. Durant cet intervalle, les vaisseaux furent remplis d'Insulaires, et environnés d'une multitude de pirogues; car les Naturels ne vouloient quitter les environs de *Matavai* qu'après notre départ. Le vent passa enfin à l'Est à trois heures de l'après-midi du 29, et nous levâmes l'ancre.

Dès que nous fûmes sous voile, j'ordonnai de tirer sept coups de canons chargés à boulet; O-Too m'en avoit prié, et je voulois d'ailleurs satisfaire la curiosité de ses Sujets. Tous nos amis, excepté le Roi, nous quittèrent ensuite avec des marques d'affection et de douleur, qui montrèrent assez combien ils nous regrettoient. Le Roi ayant désiré de voir marcher les vaisseaux, je m'étendis en pleine mer, et je revins près de la côte; il me fit alors ses adieux et il retourna à terre sur sa pirogue.

Nous avons abordé si souvent à *O Taïti*, depuis un petit nombre d'années, que les Insulaires paroissoient persuadés que nous ne tarderions pas à revenir. O-Too me recommanda avec instance de prier en son nom l'*Eareerahie no Bretane*, d'envoyer, par les premiers vaisseaux, des plumes rouges et les oiseaux qui les fournissent, des haches, une demi-douzaine de fusils, de la poudre, du plomb, et de ne pas oublier des chevaux.

J'ai dit souvent que j'avois reçu des présens considérables d'O-Too et du reste de sa famille, et je n'ai pas toujours fait mention de ce que je donnois de mon côté. Lorsque les habitans de ces Isles font un présent, ils laissent entrevoir ce qu'ils espèrent en retour, et nous étions obligés de les satisfaire; ainsi, ce qu'on avoit l'air de nous offrir gratuitement nous coûtoit plus que ce que nous achetions: mais lorsque nous éprouvions un moment

de disette, et qu'on n'apportoit rien au marché, nous pouvions recourir à nos amis; et en tout, cette manière de trafiquer fut aussi avantageuse pour nous que pour eux. En général, je payai tout de suite chacun des présens qu'on me fit; j'en excepte ceux que je reçus d'O-Too. Ses largesses furent si multipliées et si fréquentes, que nous ne comptons ni l'un ni l'autre. Je lui offrois sur-le-champ les choses qu'il me demandoit, lorsqu'elles ne m'étoient pas nécessaires, et je le trouvai toujours modéré dans ses demandes.

Si j'avois pu déterminer Omai à se fixer ici, je ne serois pas parti sitôt; car, à l'époque où je quittai l'Isle, on nous fournissoit des rafraichissemens en si grande quantité, et à si bon marché, que je n'espérois pas rencontrer ailleurs le même avantage: il régnoit d'ailleurs entre nous et les habitans, une amitié si cordiale et une confiance si entière, qu'il étoit difficile d'espérer un pareil succès en d'autres terres du groupe de *la Société*. Il est assez extraordinaire que cette correspondance amicale n'ait pas été troublée une seule fois, et que je n'aie eu à me plaindre d'aucun vol important; ce n'est pas que je croie aux progrès de la moralité des O-Taitiens sur cet article; je pense plutôt qu'il faut attribuer la régularité de leur conduite aux soins des Chefs: ces Chefs craignoient de voir suspendre un trafic qui leur donnoit plus de marchandises qu'ils n'auroient pu en obtenir par des vols et des larcins. Je ne manquai pas de les en avertir moi-même immédiatement après mon arrivée. Frappé de la multitude de provisions qu'offroit l'Isle, et de l'empressement que montroient les Naturels pour nos articles de commerce, je résolus de profiter de ces deux circonstances favorables, et je déclarai de la

manière la plus positive , que je ne souffrirois pas les vols des gens du pays comme je les avois soufferts autrefois. Omaï me fut en cela très-utile ; je lui recommandai de leur bien expliquer les heureux effets qu'auroit leur honnêteté, et les suites funestes qu'entraîneroient leurs friponneries; en un mot, je lui fis sa leçon , et il la dit à merveille.

Les Chefs ne peuvent pas toujours empêcher les vols ; on les vole souvent eux-mêmes, et ils s'en plaignent comme d'un grand mal. O-Too laissa entre mes mains, jusqu'à la veille de mon départ, les choses qu'il avoit obtenues de nous ; lorsqu'il m'en chargea , il me dit qu'elles ne seroient pas en sûreté ailleurs. Depuis que cette peuplade connoit de nouvelles richesses, ses dispositions au vol doivent avoir augmenté. Les Chefs, qui ne l'ignorent pas, désirent beaucoup d'avoir des caisses ; ils sembloient mettre un prix extrême à un petit nombre de coffres laissés dans l'Isle par les Espagnols, et ils nous en demandoient d'autres sans cesse. J'en fis faire un pour O-Too : il le voulut de huit pieds de long, de cinq de large et de trois de profondeur. Les serrures et les verroux ne suffiront pas pour écarter les voleurs ; mais deux hommes peuvent y coucher la nuit et y monter la garde.

Nous savions un peu la langue du pays ; Omaï nous servoit d'ailleurs d'interprète , et il est assez singulier que nous n'ayons pu découvrir l'époque précise de l'arrivée des Espagnols et la durée de leur séjour. En multipliant nos questions sur ce point, nous reconnûmes de plus en plus que ces Insulaires sont incapables de noter ou de se rappeler la date des événemens anciens, sur-tout s'il s'est écoulé dix ou vingt mois. L'inscription que nous trouvâmes

sur la croix, et les détails que nous donnèrent les plus intelligens des O-Taïtiens, me firent juger cependant que deux vaisseaux arrivèrent à *Oheitepeha* en 1774, peu de temps après mon départ de *Matavai*, qui eut lieu au mois de mars de la même année. Ces bâtimens apportèrent la maison et les quadrupèdes dont j'ai parlé plus haut. Si j'en crois quelques Insulaires, lorsqu'ils eurent débarqué les bois de la maison et un petit nombre d'hommes, ils remirent à la voile pour me chercher, et ils revinrent dix jours ensuite : mais j'en doute, car on ne les vit ni à *Huaheine*, ni à *Ulietea*. Les quadrupèdes laissés par ces navigateurs à *O-Taïti*, furent un taureau, des chèvres, des cochons, des chiens, et le mâle d'une autre espèce ; ce dernier étoit un béliet, et il se trouvoit à *Bolabola*, où l'on devoit aussi transporter le taureau.

Les cochons, qui sont d'une grosse taille, avoient déjà amélioré la race indigène du pays, et ils étoient très-nombreux lorsque nous arrivâmes. Il y a de plus un assez grand nombre de chèvres ; les Chefs un peu importans en ont quelques-unes. Les chiens offrent deux ou trois variétés, et je pense que les Espagnols auroient mieux fait de les jeter tous à la mer que de les déposer sur cette Isle : c'est un de ces chiens qui tua mon béliet.

Les vaisseaux espagnols laissèrent deux Prêtres, un domestique et un autre homme appelé *Matcema* par les Insulaires, dont il a gagné l'amitié. Il paroît qu'il étudia leur langue, ou du-moins qu'il la parloit assez bien pour se faire entendre, et qu'il prit beaucoup de peines pour inspirer aux Naturels la plus haute idée de sa Nation, et leur donner une mauvaise opinion des Anglois ; il alla jusqu'à les assurer que nous ne formions plus un Etat indépendant ;

que *Pretane* (\*) n'étoit qu'une petite Isle ravagée depuis peu par ses compatriotes ; qu'ils m'avoient rencontré en mer, et qu'avec quelques boulets ils avoient coulé bas mon vaisseau et tous les hommes de mes équipages. Ainsi, mon arrivée à *O-Taïti* excita une grande surprise de toute manière : le véridique personnage fit croire aux gens du pays ce mensonge et beaucoup d'autres aussi peu vraisemblables. Si l'Espagne n'avoit pour but, dans cette expédition, que de déprécier les Anglois, elle pouvoit se dispenser d'envoyer si loin ses vaisseaux ; car mon retour parmi les *O-Taïtiens* réfuta complètement tout ce que *Mateema* leur avoit dit.

J'ignore quelle fut l'intention des Prêtres Espagnols qui s'établirent à *O-Taïti* pour quelques mois ; on ne peut que former des conjectures là-dessus. S'ils vouloient convertir les Insulaires, ils n'ont pas fait un seul prosélyte : mais il ne paroît pas qu'ils l'aient jamais tenté ; car on me dit qu'ils ne parlèrent point de religion. Ces Prêtres ne s'éloignèrent pas de la maison bâtie par eux à *Oheitepeha* ; mais *Mateema* parcourut la plupart des cantons de l'Isle : enfin ils se trouvoient à *O-Taïti* depuis dix mois, lorsque deux vaisseaux de leur nation arrivèrent à *Oheitepeha*, et ils s'embarquèrent cinq jours après. Ce brusque départ annonce que, s'ils songèrent d'abord à former un petit établissement, ils ne tardèrent pas à changer de dessein. J'appris cependant d'*O-Too* et de quelques autres Naturels, qu'avant de mettre à la voile, ils eurent soin d'avertir qu'ils reviendroient et qu'ils amèneroient des maisons, des animaux de toute espèce, des hommes et des femmes, qui

---

(\*) L'Angleterre.



se fixeroient dans l'Isle, et qui y passeroient leur vie. O-Too ajouta que si les Espagnoles revenoient en effet, il ne leur permettroit pas de s'établir au fort *Matavai*, qui nous appartenoit. Il étoit aisé de voir que ce projet de colonie lui faisoit plaisir; il ne savoit pas que, pour l'exécuter, on le priveroit de son royaume, et qu'on détruiroit la liberté de son peuple. Il seroit très-facile sans doute de former un établissement à *O-Taïti*; et sensible à tous les services que j'ai reçus de la peuplade qui habite cette terre, j'espère qu'on n'y en formera point. Nos relâches passagères ont peut-être amélioré à quelques égards le sort des habitans; mais une colonie parmi eux, dirigée sur le plan qu'on a malheureusement suivi dans la plupart des établissemens européens, leur donneroit bientôt lieu de regretter de nous avoir connus. Je ne puis croire que les nations de l'*Europe* songent d'une manière sérieuse à y établir une colonie; car *O-Taïti* n'offre rien de séduisant pour l'ambition des puissances ou la cupidité des particuliers, et j'oserois même prédire que sans ces motifs on ne l'entreprendra point.

J'ai déjà raconté que je reçus la visite de l'un des deux O-Taïtiens conduits par les Espagnols à *Lima*. Je ne le revis plus, et j'en fus étonné, car je l'avois très-bien accueilli: je crois qu'Omaï, jaloux de trouver dans l'Isle un voyageur qu'on pût lui comparer, le maltraita, afin de l'éloigner de moi. Ce fut un bonheur pour Omaï que nous eussions touché à *Ténériffe*; il se vanta d'avoir vu aussi une contrée soumise à l'Espagne. Je ne rencontrai pas l'autre Insulaire qui étoit allé à *Lima*; mais le Capitaine Clerke, qui eut occasion de causer avec lui, m'en parla comme d'un polisson qui étoit un peu fou. Ses compatriotes en

avoient la même opinion ; en un mot , ces deux aventuriers n'étoient point estimés. Omaï , que le hasard a mieux servi , revenoit dans sa patrie chargé de trésors ; il avoit beaucoup profité de son séjour en *Angleterre* , et ce sera sa faute s'il tombe un jour dans la même obscurité.

## CHAPITRE V.

*Arrivée à Eimeo. On y trouve deux havres. Description de ces deux havres. Nous recevons une visite de Maheine , Chef de l'Isle. Description de sa personne. Les Insulaires nous volent une chèvre ; ils la renvoient ensuite avec le voleur. Vol d'une autre chèvre que les Naturels ont soin de cacher. Mesures que je pris à cette occasion. Expédition militaire dans l'Isle. Nous brûlons des maisons et des pirogues. On nous rend la chèvre , et la paix se rétablit. Détails sur l'Isle , etc.*

**J**E partis d'*O-Taïti* , le 30 au matin ; et n'ayant pas renoncé à mon projet de toucher à *Eimeo* , je mis le cap sur l'extrémité septentrionale de cette Isle , où se trouve le havre que je voulois examiner. Omaï y arriva sur sa pirogue long-temps avant nous ; il prit les mesures nécessaires pour nous indiquer la rade. Nous ne manquions cependant pas de pilotes ; car nous avions à bord plusieurs *O-Taïtiens* et beaucoup d'*O-Taïtiennes*. Je ne crus pas devoir me reposer entièrement sur ces guides , et deux

canots allèrent reconnoître le havre : on m'avertit , par un signal , que l'ancrage étoit bon , et j'y conduisis les vaisseaux : nous mouillâmes en-dedans de l'entrée par dix brasses fond de vase molle , et nous amarrâmes avec une hanchière attachée à la côte.

Ce havre , qui est appelé *Taloo* , gît au côté septentrional de l'Isle , dans le district d'*Oboonohoo* ou de *Poonohoo*. Il se prolonge au Sud ou au Sud-quart-Sud-Est , entre les collines , l'espace d'environ deux milles. Je n'ai pas rencontré , sur les terres de l'Océan Pacifique , de rade plus sûre et de meilleure tenue ; il a même un avantage qui lui est particulier , car un vaisseau peut y entrer et en sortir avec le vent alisé qui règne dans ces parages ; en sorte que l'entrée et la sortie sont également faciles. Il reçoit différens ruisseaux ; l'un , qui se trouve au fond , est si considérable que les canots le remontent à plus d'un quart de mille ; et à cette hauteur , l'eau est parfaitement douce. Ses bords sont couverts d'arbres appelés *Pooroo* par les Naturels , très-bons à brûler , et dont les gens du pays ne font point de cas : ainsi , il est très-aisé de se procurer ici du bois et de l'eau.

Du même côté de l'Isle , et environ deux milles à l'Est , on trouve le havre de *Parowroah* , bien plus étendu que celui de *Taloo* ; mais l'entrée ou l'ouverture dans le récif ( car l'Isle entière est entourée d'un récif de rochers de corail ) est beaucoup plus étroite et sous le vent. Ces deux défauts sont si sensibles , que le havre de *Taloo* doit toujours obtenir la préférence. Je fus un peu étonné de voir qu'après trois relâches à *O-Taïti* , qu'après avoir envoyé un canot à *Eimeo* , je ne savois pas qu'il y eût un havre dans cette dernière Isle : j'étois persuadé , au contraire ,

qu'il n'y en avoit point. *Eimeo* néanmoins offre non-seulement les deux dont je viens de parler; mais on en découvrira un troisième et peut-être un quatrième au côté méridional: toutefois les deux derniers ne sont pas aussi vastes que les deux premiers dont nous avons levé le plan pour l'usage des Navigateurs qui feront cette route.

Dès que nous fûmes mouillés, les vaisseaux se remplirent d'Insulaires que la curiosité seule amenoit à bord; car ils n'apportoient rien qu'ils voulussent échanger: mais le lendemain, dès le grand matin, plusieurs pirogues arrivèrent des parties les plus éloignées de l'Isle, avec une quantité considérable de fruits à pain, de noix de coco, et un petit nombre de cochons. Ils échangèrent ces divers articles contre des haches, des cloux et des grains de verre: ils ne recherchoient pas les plumes rouges d'une manière aussi empressée que les O-Taitiens. *La Résolution* se trouvant infestée par les rats, je la fis conduire à trente verges de la côte, aussi près que la profondeur de l'eau le permit, et en attachant des hanières aux arbres, on ouvrit à ces animaux un sentier par où ils pouvoient se sauver à terre. On dit que cet expédient a réussi quelquefois; mais je crois que nous nous débarrassâmes de peu de rats, si même nous nous en débarrassâmes d'un seul.

Nous reçûmes la visite de Maheine, chef de l'Isle, le 2 dans la matinée. Il s'approcha des vaisseaux avec beaucoup de précaution, et il fallut le presser long-temps pour le déterminer à venir à bord: il nous regardoit comme les amis des O-Taitiens, et il croyoit vraisemblablement que nous lui ferions du mal; car ces peuplades ne comprennent pas qu'on puisse être amis d'une tribu, sans épouser sa querelle contre une tribu ennemie. Sa femme,

qui l'accompagnoit, étoit sœur d'Oamo, l'un des Chefs d'*O-Taïti* dont nous avons raconté la mort. Je leur donnai à l'un et à l'autre les choses auxquelles ils me semblèrent devoir mettre le plus de prix, et ils s'en retournèrent après avoir passé une demi-heure sur *la Résolution*. Ils revinrent bientôt pour m'offrir un gros cochon en retour de mon présent ; mais je leur en fis un second qui valoit au-moins ce qu'ils m'apportèrent. Ils allèrent ensuite voir le Capitaine Clerke.

Ce Chef qui, à l'aide d'un petit nombre de partisans, s'étoit rendu, à quelques égards, indépendant d'*O-Taïti*, avoit quarante à cinquante ans ; sa tête étoit chauve, ce qui n'arrive guères à cet âge dans les Isles de la Mer du Sud. Il portoit une espèce de turban ; et il sembloit honteux de n'avoir point de cheveux ; mais j'ignore s'il rougissoit d'avoir la tête chauve, ou s'il nous jugeoit pleins de mépris pour les têtes dénuées de cheveux. J'adopterois volontiers la dernière supposition ; car les Insulaires nous avoient vu raser la chevelure de l'un de leurs compatriotes que nous surprimes commettant un vol. Ils en conclurent, selon toute apparence, que nous infligions ce châtiment aux voleurs, et un ou deux de nos Messieurs qui avoient peu de cheveux, furent violemment soupçonnés d'être des *tetos* (\*).

Le soir, nous montâmes à cheval, Omaï et moi, et nous fîmes une promenade le long de la côte, vers la partie de l'Est. Notre cortège ne fut pas nombreux ; Omaï avoit défendu aux Naturels de nous suivre, et la plupart d'entre eux obéirent : la crainte de nous déplaire l'em-

---

(\*) Des voleurs ou des fripons.

porta sur leur curiosité. Tôwha avoit amené sa flotte dans ce havre ; et , quoique les hostilités n'eussent duré que peu de jours ; on apercevoit par-tout les traces de ses dévastations. Les arbres étoient dépouillés de leurs fruits , et toutes les maisons du voisinage avoient été abattues ou réduites en cendres.

Nous employâmes deux ou trois jours à tirer de la calle nos tonneaux de liqueurs fortes , et nous en goudronâmes les fonds , afin de les garantir de la piqure des insectes. Le 6 au matin , on remorqua *la Résolution* dans le courant : je voulois appareiller le jour suivant ; mais un accident qui me donna beaucoup d'inquiétude , ne le permit pas. Nous avons envoyé nos chèvres à terre , où nous les laissions paître pendant le jour : deux de nos gens les gardoient , et cependant les Naturels parvinrent à en voler une. La perte n'eût pas été bien importante si je n'avois pas eu le dessein d'enrichir d'autres Isles de cette espèce de quadrupède ; mais comme je tenois beaucoup à ce projet , il étoit indispensable d'employer tous les moyens possibles pour obtenir la restitution de la chèvre. Nous apprîmes le lendemain qu'on l'avoit conduite à l'habitation du Chef Maheine , qui se trouvoit alors au havre de *Parowroak*. Deux vieillards me proposèrent de servir de guides à ceux de mes gens que je voudrois y envoyer. J'ordonnai à un détachement de monter un canot , et d'aller dire à Maheime que je me vengerois , s'il ne livroit pas tout de suite la chèvre et le voleur.

Ce Chef m'avoit supplié la veille de lui donner deux chèvres ; mais , ne pouvant le satisfaire qu'aux dépens des autres Isles , qui n'auroient peut-être plus d'occasion de se procurer une race d'animaux aussi utiles , et sachant d'ail-

leurs qu'il y en avoit déjà à *Eimeo*, je lui refusai ce qu'il me demandoit : cependant, pour lui montrer que je désirois seconder ses vues à cet égard ; je chargeai Tidooa, Chef O-Taitien qui étoit présent, de prier O-Too, de ma part, d'envoyer deux chèvres à Maheine, et afin que ma sollicitation eût plus de succès, je lui remis une grosse touffe de plumes rouges, de la valeur de deux chèvres, en lui recommandant de la donner au Roi. Je crus que cet arrangement satisferoit Maheine, et tous les Chefs de l'Isle ; mais l'événement m'apprit que je m'étois trompé.

Je ne pensois pas que les Naturels eussent la hardiesse de voler une seconde chèvre, tandis que je prenois des mesures pour recouvrer la première ; et on mena paître notre petit troupeau comme à l'ordinaire : le soir, lorsque nos gens l'embarquèrent pour le ramener à bord, les Insulaires enlevèrent une chèvre sans être découverts. Nous nous en aperçûmes tout de suite : on n'avoit pas eu assez de temps pour la conduire bien loin, et je crus que je la recouvrerois sans peine. Dix ou douze des habitans du pays, qui prirent différentes routes, partirent bientôt après, afin de la chercher et de nous la rendre ; aucun d'eux ne vouloit convenir qu'on l'eût volée ; ils s'efforçoient, au contraire, de nous persuader qu'elle s'étoit égarée dans les bois. J'avoue que j'en fus d'abord convaincu ; mais voyant qu'aucun des émissaires ne revenoit, je reconnus bientôt mon erreur : les Insulaires cherchèrent à m'amuser jusqu'à ce que leur proie ne fût plus à portée de nous. Sur ces entrefaites, mon canot arriva avec l'autre chèvre, et l'un des hommes qui l'avoient dérobée ; c'est la première fois qu'on me livroit un voleur sur ces Isles.

Je m'aperçus le 8, que la plupart des Insulaires établis

autour de nous s'étoient éloignés; qu'ils avoient emporté un corps exposé sur un *Toopapaoo*, qui se trouvoit en face des vaisseaux, et que Maheine lui-même s'étoit retiré à l'autre extrémité de l'Isle. Il paroissoit clair que les Insulaires avoient résolu de voler ce que je n'avois pas voulu leur donner; que s'ils avoient rendu une des chèvres, ils étoient décidés à garder la seconde, qui étoit une femelle pleine. Je résolus, de mon côté, de ne pas la laisser entre leurs mains. Je m'adressai donc aux deux vieillards qui me procurèrent la restitution de la première; ils me dirent que la chèvre avoit été conduite à *Watea*, district du côté méridional de l'Isle, par Hamoa, Chef de ce canton; qu'on me la rendroit, si je voulois y envoyer du monde. Ils me proposèrent de nouveau de servir de guides dans l'intérieur du pays à ceux de mes gens que je chargerois de la commission; mais on m'informa qu'on pouvoit achever en un jour ce voyage par mer, et je détachai M. Roberts et M. Shuttleworth sur le canot; j'ordonnai que l'un d'eux se tint à bord, tandis que l'autre feroit le reste du chemin par terre avec les guides et deux ou trois de nos soldats de marine, si l'embarcation ne pouvoit arriver jusqu'à la résidence de Hamoa.

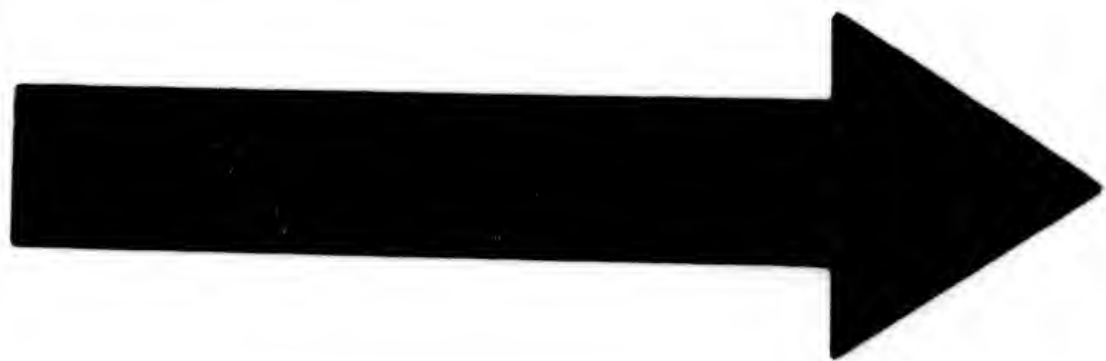
Mon détachement revint fort tard dans la soirée; il s'étoit approché de la côte autant que les rochers et les bas-fonds le permirent. M. Shuttleworth, suivi de deux soldats de marine et de l'un des guides, débarqua et se rendit par terre à *Watea*; il atteignit la maison de Hamoa, où les habitans du canton l'amusèrent quelque temps, en lui disant qu'on avoit envoyé du monde après la chèvre, et qu'on la ramèneroit bientôt; mais on ne la ramena point, et la nuit l'obligea à regagner le canot.

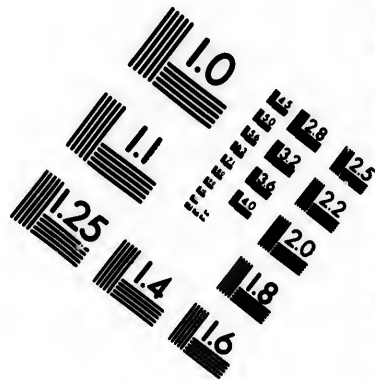
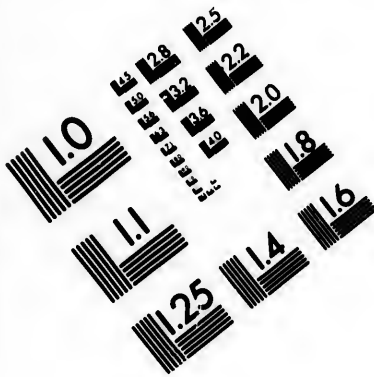


J'avois beaucoup de regret alors de m'être trop avancé ; je ne pouvois reculer sans me compromettre , et sans donner aux habitans des Isles où je voulois encore aborder , lieu de croire qu'on nous voloit impunément. Je consultai Omaï et les deux vieillards sur ce que je devois faire ; ils me conseillèrent tout de suite de pénétrer avec mon détachement dans l'intérieur du pays , et de tuer tous les Insulaires que je rencontrerois. Je ne m'avisai point d'adopter ce conseil sanguinaire ; mais je résolus de traverser *Eimeo* , à la tête d'une troupe assez nombreuse pour exercer une sorte de vengeance , et le lendemain , à la pointe du jour , je partis avec trente-cinq de mes gens , l'un des vieillards , Omaï et trois ou quatre personnes de sa suite. J'ordonnai en même-temps au Lieutenant Williamson , d'armer trois canots et de venir me trouver à la partie occidentale de l'Isle.

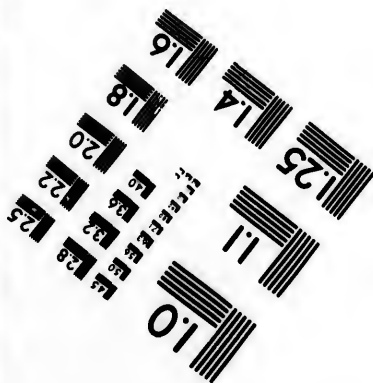
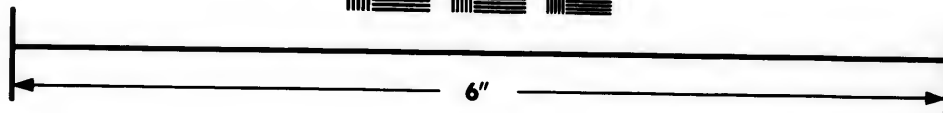
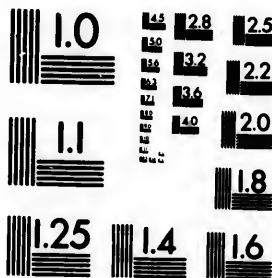
• Dès l'instant où je débarquai avec mon détachement , le petit nombre d'Insulaires qui se trouvoient encore dans notre voisinage , s'enfuirent devant nous. Le premier homme que nous rencontrâmes , fut en danger de perdre la vie ; car Omaï l'eut à peine aperçu , qu'il me demanda s'il lui tireroit un coup de fusil , tant il étoit persuadé que je descendois dans l'Isle pour faire ce qu'il m'avoit conseillé. J'ordonnai bien vite à Omaï et à notre guide de déclarer aux Insulaires que mon intention n'étoit pas de blesser , et beaucoup moins de tuer un seul des Naturels. Cette heureuse nouvelle se répandit avec la rapidité de l'éclair ; elle arrêta la fuite des habitans , et aucun d'eux ne quitta plus sa maison ou n'interrompit son travail.

Lorsque nous commençâmes à monter la chaîne de collines , nous sûmes que la chèvre avoit pris cette route ;





**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

1.8  
2.0  
2.2  
2.5  
2.8  
3.2  
3.6  
4.0

10

et nous comprîmes qu'elle n'étoit pas encore de l'autre côté : nous marchâmes dans un profond silence, afin de surprendre les Insulaires qui l'emmenaient ; mais, quand nous eûmes atteint la dernière des plantations, qui se trouve dans la partie supérieure des collines, les habitans du canton nous dirent qu'en effet la chèvre y avoit été la première nuit, et que Hamoa l'avoit conduite le lendemain à *Watea*. Nous traversâmes les collines, et nous ne recommençâmes nos recherches qu'au moment où nous découvriâmes *Watea*. Quelques personnes nous montrèrent la maison de Hamoa, en nous assurant que la chèvre y étoit : je me crus sûr de la revoir immédiatement après ; et ce qui me surprit beaucoup, les Insulaires que nous rencontrâmes autour de la maison déclarèrent qu'ils ne l'avoient jamais vue, et qu'ils n'en avoient pas entendu parler ; Hamoa déclara la même chose.

En approchant de la bourgade, je vis plusieurs hommes qui entroient dans les bois ou qui en sortoient avec des massues et des faisceaux de dards, et Omaï ayant voulu les suivre, on lui jeta des pierres. Je jugeai qu'ils avoient songé d'abord à m'arrêter de force, mais qu'ils avoient renoncé à leur projet, après avoir reconnu que mon détachement étoit trop nombreux : je le crus sur-tout quand je m'aperçus que les habitations étoient désertes. Je rassemblai un petit nombre d'Insulaires et je chargeai Omaï de leur exposer l'absurdité de leurs démarches, de leur dire qu'un témoin sur lequel je pouvois compter, m'avoit instruit de tout ; qu'ils avoient la chèvre, que je la redemandois, et que si on ne me la rendoit pas, je brûlerois leurs maisons et leurs pirogues : malgré l'éloquence d'Omaï et la mienne, ils continuèrent à soutenir que je me trompois.

Je fis mettre le feu à six ou huit maisons, qui furent consumées par les flammes, ainsi que deux ou trois pirogues de guerre amarrées près de là : j'allai ensuite joindre les canots éloignés de nous d'environ sept ou huit milles : chemin faisant, nous brûlâmes six autres pirogues de guerre sans que personne s'y opposât ; au contraire, plusieurs gens du pays nous aidèrent, vraisemblablement par crainte plutôt que de bonne volonté. Omai, qui marchoit un peu en avant, vint me dire que les Naturels s'assembloient en foule afin de nous attaquer. Nous étions prêts à les recevoir ; mais au-lieu de rencontrer des ennemis rangés en bataille, je ne vis que des supplians ; ils déposèrent des bananiers à mes pieds, et ils me conjurèrent d'épargner une pirogue que j'allois trouver. Je leur accordai de bon cœur ce qu'ils demandoient.

Enfin, à quatre heures de l'après-midi, nous atteignîmes les canots qui nous attendoient à *Wharrarade*, district appartenant à Tiaratapoonou. Ce Chef, ainsi que les principaux du canton, s'étoient réfugiés sur les collines ; mais ils étoient les amis d'O-Too, et je ne touchai pas à leurs propriétés. Après nous être reposés environ une heure ici, nous partîmes pour les vaisseaux où nous arrivâmes à huit heures du soir. A cette époque, nous n'avions reçu aucune nouvelle de la chèvre ; ainsi, les opérations de cette journée ne produisirent pas l'effet que j'en espérois.

Le 10, dès le grand matin, j'envoyai à Mabeine l'un des serviteurs d'Omai ; je fis dire à ce Chef, d'une manière positive, que s'il persistoit à ne vouloir point me rendre la chèvre, je ne laisserois pas une seule pirogue dans l'Isle, et qu'il pouvoit s'attendre à me voir continuer les

hostilités tant que je ne l'aurois pas reçue : afin que le messager sentit lui-même combien mes menaces étoient sérieuses, le charpentier détruisit, en sa présence, trois ou quatre pirogues amarrées sur la grève au fond du havre. On amena les planches à bord ; j'avois dessein de m'en servir lorsque je construïrois une maison pour Omai dans l'Isle où il établiroit sa résidence. Je pris ensuite une escorte ; et je me rendis au havre voisin du nôtre ; nous y détruisîmes trois ou quatre pirogues, nous en brûlâmes autant, et nous fûmes de retour au vaisseau à sept heures du soir. J'appris, à mon arrivée, qu'on avoit ramené la chèvre environ une demi-heure auparavant, et je découvris qu'elle étoit venue d'une bourgade où les habitans m'avoient assuré la veille, qu'ils n'en avoient pas entendu parler. Mabeine, frappé de mes dernières menaces, ne crut pas devoir se moquer davantage de moi.

Ainsi se termina cette pénible et malheureuse affaire ; les suites qu'elle entraîna ne me causèrent pas moins de regrets qu'aux Insulaires. Ne m'étant point rendu aux sollicitations de nos amis d'O-Taiti, qui me pressoient de favoriser leur invasion d'*Eimeo*, il fut bien douloureux pour moi d'être réduit si-tôt à la nécessité de faire, aux habitans de cette Isle, une sorte de guerre, qui peut-être leur nuisit plus que l'expédition de Towha.

Nos correspondances avec les Naturels se rétablirent le 11, et plusieurs pirogues apportèrent aux vaisseaux du fruit à pain et des noix de coco : j'en conclus, et ce me semble avec raison, que les Insulaires sentoient que c'étoit leur faute si je les avois traités avec rigueur. La cause de mon indignation ne subsistant plus, ils paroïsoient persuadés que je ne leur ferois plus de mal. Sur

les neuf heures, nous levâmes l'ancre à l'aide d'une brise; mais elle fut si foible et si variable, que nous atteignîmes la haute mer seulement à midi. A cette époque, je pris la route de *Huacine*; Omaï me suivoit dans sa pirogue: n'osant pas s'en rapporter aux connoissances qu'il avoit de ces parages, il menoit un pilote avec lui; et, muni de ce secours, il suivit une route aussi directe que moi-même.

Nos deux vaisseaux embarquèrent à *Eimeo* du bois à brûler: *O-Taïti* ne nous avoit été d'aucune ressource pour cet article; car tous les arbres de *Matavai* sont utiles aux habitans. Nous y prîmes, de plus, une quantité assez considérable de cochons, de fruit à pain et de noix de coco; peu d'autres végétaux se trouvoient alors de saison. Les productions d'*Eimeo* et d'*O-Taïti* me paroissent les mêmes; mais on aperçoit, entre les femmes de ces Isles, une différence remarquable que je ne puis expliquer: celles d'*Eimeo* sont d'une petite taille; elles ont le teint fort brun et des traits repoussans: nous en aperçûmes quelques-unes de belles; mais nous reconnûmes bientôt qu'elles étoient d'une Isle voisine.

L'aspect général d'*Eimeo* ne ressemble point du tout à celui d'*O-Taïti*: la première formant une seule masse de collines escarpées, n'a guères de terrains bas, que quelques vallées profondes, et la bordure plate qui environne la plupart de ses cantons situés au bord de la mer: *Eimeo*, au contraire, a des collines qui se prolongent en différentes directions; l'escarpement de ces collines est très-inégal; elles offrent, à leurs pieds, de très-grandes vallées, et sur leurs flancs, des terrains qui s'élèvent en pente douce. Quoique remplies de rochers, elles sont, en



général, couvertes d'arbres presque jusqu'au sommet; mais souvent on ne voit que de la fougère sur les parties inférieures de la croupe. Au fond du hayre où nous mouillâmes, le terrain s'élève peu-à-peu jusqu'au pied des collines qui traversent l'Isle vers son centre; mais la bordure plate dont elle est environnée devient absolument escarpée à peu de distance de la mer, ce qui forme un coup-d'œil pittoresque, bien supérieur à tout ce qu'on voit à *O-Taïti*. Le sol des cantons bas est un terreau jaunâtre assez compact: il est plus noir et plus friable sur les petites collines, et lorsqu'on brise la pierre des collines, on la trouve bleuâtre, peu ferme et entremêlée de particules de *mica*. J'ai cru devoir noter ces détails. Nous trouvâmes, près de notre mouillage, deux grosses pierres, ou plutôt deux rochers, sur lesquels les Naturels ont des idées superstitieuses; ils les regardent comme des *Eatoos*, ou des Divinités: ces rochers, selon leur Mythologie, sont frère et sœur, et ils sont venus d'*Ulietea* d'une manière surnaturelle.

## CHAPITRE VI.

*Arrivée à Huaheine. Conseil des Chefs. Présens et discours d'Omaï aux Chefs du Pays. Son établissement dans cette Isle est décidé. Nous lui bâtissons une maison et nous lui formons un jardin. Remarques sur l'état où il se trouvoit. Mesures que nous prenons pour le mettre en sûreté. Dégât fait par les blattes à bord de nos vaisseaux. Voleur découvert et puni. Feux d'artifice. Animaux que nous laissâmes à Omaï. Observations sur sa Famille. Ses armes. Inscription que nous mîmes sur sa maison. Sa conduite lors de notre départ. Observations générales sur sa conduite et son caractère. Détails sur les deux jeunes gens qu'il avoit pris à la Nouvelle-Zélande.*

Nous avions une jolie brise, et le temps étoit beau lorsque nous partîmes d'Eimeo. Le 12, à la pointe du jour, nous découvrîmes *Huaheine*, qui se prolongeoit du Sud-Ouest-quart-Ouest un demi-rumb Ouest à l'Ouest-quart-Nord-Ouest; à midi, nous mouillâmes à l'entrée septentrionale du havre de *Owharre* (\*), situé au côté Ouest de l'Isle; l'après-dîner se passa à remorquer les vaisseaux dans un lieu convenable et à amarrer. Omaï entra dans le

(\*) Voyez un plan de ce havre dans la Collection de Hawkesworth, Vol. II, p. 248 de l'original.

havre sur sa pirogue un instant avant nous, mais il ne débarqua point ; ses compatriotes se rassemblèrent en foule pour le voir, et il ne fit pas beaucoup d'attention à eux. Une multitude encore plus grande d'Insulaires arrivèrent sur *la Résolution* et *la Découverte*, et ils nous incommodèrent tellement, que nous eûmes peine à travailler. Les passagers que nous avions à bord les avertirent de ce que nous avions fait à *Eimeo* ; ils exagérèrent le nombre des maisons et des pirogues que nous avions détruites ; ils en comptèrent au moins dix fois autant que nous n'en détruisîmes réellement. Je ne fus pas fâché de cette exagération ; car je m'aperçus qu'elle produisoit beaucoup d'effet : je pensais qu'elle détermineroit les gens du pays à nous mieux traiter que lors des premières relâches.

J'avois appris à *O-Taïti* que mon vieil ami *Oree* n'étoit plus Chef suprême de *Huaheine*, et qu'il résidoit à *Ulietea*. Il n'avoit jamais été que Régent durant la minorité de *Taireetareea*, l'*Earee-rahie* actuel ; mais il ne quitta la Régence que lorsqu'il s'y vit forcé. *Opoony* et *Towha*, ses deux fils, furent les premiers qui me rendirent visite ; ils arrivèrent sur mon bord avant que les vaisseaux fussent amarrés, et ils m'apportèrent un présent.

Le lendemain 13, tous les Insulaires de quelque importance arrivèrent aux vaisseaux ; c'étoit ce que je désirois, car je voulois m'occuper tout de suite de l'établissement d'*Omai*, et je crus que l'occasion étoit favorable. Il paroissoit désirer alors de s'établir à *Ulietea*, et si nous avions pu nous accorder sur les moyens d'exécuter ce projet, je l'aurois adopté. Les Naturels de *Bolabola*, conquérans de l'Isle, y avoient dépouillé son père de quelques terres. J'étois

persuadé que je viendrois à bout d'en obtenir la restitution, sans employer la violence : il falloit pour cela qu'il vécût en bonne intelligence avec ceux qui se trouvoient les maîtres de l'Isle ; mais il étoit un patriote trop zélé pour s'imposer de la modération, et trop confiant pour imaginer que je ne le rétablirais pas de force dans ses biens. Je sentis qu'il étoit impossible de l'établir à *Ulietea*, et que *Huahaëine* lui convenoit mieux. Je me décidai à tirer parti de la présence des Chefs, et à solliciter en sa faveur la permission dont il avoit besoin.

Les Insulaires nous avoient occupés toute la matinée, et, au premier moment de loisir, je me disposai à faire une visite en forme à *Taireetareea*, à qui je voulois parler de cette affaire. *Omai* s'habilla très-proprement, et il prépara un magnifique présent qu'il destinoit au Chef, et un second qu'il vouloit offrir à l'*Eatooa*. Depuis que nous l'avions séparé de la troupe de fripons qui l'environnoit à *O-Taiti*, il s'étoit conduit avec prudence, et de manière à mériter l'estime et l'amitié de tous ceux qui le virent. Notre débarquement rappela à terre la plupart des Naturels qui s'étoient rendus aux vaisseaux ; et, après s'être réunis à ceux qui se trouvoient sur la côte, ils se rassemblèrent dans une grande maison. Le concours du peuple fut très-nombreux : nous n'avions jamais vu sur aucune de ces Isles tant de personnages importans des deux sexes. Le gros du peuple, en général, paroissoit plus robuste, et d'un teint plus blanc que les *O-Taitiens*, et proportionnellement à l'étendue de l'Isle, il y avoit plus d'hommes qui sembloient riches et revêtus d'une sorte d'autorité. La plupart de ceux-ci avoient un embonpoint aussi considérable que les Chefs de *Waiteo*. Je ne voulois commencer ma négocia-

tion qu'après l'arrivée de l'*Earee-râhie*, et nous attendîmes Taitée-Tareta; mais, en le voyant, je jugeai que cette précaution étoit inutile, car il n'avoit pas plus de huit à dix ans. Omai, qui se tenoit à quelque distance du Prince et de ceux qui l'entouroient, offrit d'abord au Dieu des plumes rouges, des étoffes, etc. Il fit ensuite une seconde offrande qui devoit être présentée à l'*Eatooa* par le Chef, et, après celle-ci, il distribua plusieurs touffes de plumes rouges : chaque article fut placé devant l'un des assistants, que je pris pour un Prêtre, et accompagné d'un discours ou d'une prière, prononcé par un des amis d'Omai, près duquel il étoit assis, et auquel il souffla la plupart des phrases : il eut soin de ne pas oublier ses amis d'Angleterre, non plus que ceux qui l'avoient ramené sain et sauf. Il ne cessa de faire mention de l'*Earee-râhie no Prezane* (1), du Lord Sandwich, de *Toote* et de *Tatee* (2). Quand il eut achevé ses offrandes et ses prières, le Prêtre prit un à un les divers articles qu'on avoit déposés devant lui, et après une courte prière, il les envoya au *Moral*. Omai nous dit que si cet édifice n'eût pas été aussi éloigné, il les y auroit portés lui-même.

Dès que ces cérémonies religieuses furent terminées, Omai s'assit près de moi, et nous entrâmes en négociation. Je fis d'abord mon présent au jeune Roi, qui m'en fit un de son côté; l'un et l'autre furent assez magnifiques. Nous convinmes ensuite de la manière dont les Insulaires trafiqueroient avec mes équipages, et j'eus soin d'exposer les suites fâcheuses qu'entraîneroient les larcins, si les gens

(1) Du Roi d'Angleterre.

(2) De Cook et de Clerké.

du pays s'avisent de me voler, ainsi que durant mes premières relâches. Enfin je parlai aux Chefs assemblés de l'établissement de mon ami. Omaï leur dit : « Que nous » l'avions conduit dans notre patrie, où il avoit été fort » accueilli du grand Roi et de ses *Earees*; qu'on l'avoit » traité avec beaucoup d'égards, et qu'on lui avoit donné » toutes les marques possibles d'attachement pendant » son séjour en *Angleterre*; qu'on avoit eu la bonté de » le ramener aux *Isles de la Société*; qu'il arrivoit, riche » d'une foule de trésors qui seroient très-utiles à ses compatriotes; qu'outre les deux chevaux qu'il devoit garder » dans son habitation, nous avions laissé à *O-Taiti* plusieurs animaux précieux et d'une espèce nouvelle, qui » se multiplieroient et se répandroient bientôt sur toutes » les Isles des environs. Il leur déclara que, pour prix de » mes services, je demandois avec instance qu'on lui accordât un terrain, qu'on lui permit d'y bâtir une maison, et d'y cultiver les productions nécessaires à sa subsistance et à celle de ses domestiques. Il ajouta que si » je n'obtenois pas à *Hudheine*, gratuitement ou par » échange, ce que je sollicitois, j'étois décidé à le conduire à *Ulietea* ».

J'aurois peut-être fait un discours meilleur que celui dont je viens de parler; mais Omaï n'oublia aucun des points importants, sur lesquels je lui avois recommandé d'insister. Le morceau relatif au projet, où il me supposoit de le conduire à *Ulietea*, parut obtenir l'approbation de tous les Chefs, et j'en devinai bientôt la raison. Omaï, ainsi que je l'ai déjà fait observer, se flattoit vainement que j'emploierois la force pour le rétablir à *Ulietea* dans les biens de son père; il l'avoit dit, sans mon aveu, à quelques

personnes de l'assemblée. Les Chefs imaginèrent tout de suite que je me proposois d'attaquer *Ulietea*, et que je les aiderois à chasser de cette Isle les Naturels de *Bolabola*. Il étoit donc nécessaire de les détromper : je leur déclarai en effet, d'une manière positive, que je ne les aiderois pas dans une entreprise de cette espèce, que même je ne la souffrirois point, tant que je me trouverois dans leurs parages ; et que, si Omai se fixoit à *Ulietea*, je l'y établirois d'une manière amicale, et sans faire la guerre à la peuplade de *Bolabola*.

Cette déclaration changea les idées du Conseil. L'un des Chefs me répondit sur-le-champ, « que je pouvois disposer de l'Isle entière de *Huakine*, et de tout ce qu'elle renferme ; que j'étois le maître d'en donner à mon ami la portion que je voudrois ». Sa réponse fit un grand plaisir à Omai qui, semblable au reste de ses compatriotes, ne songe guères qu'au moment actuel ; il crut, sans doute, que je serois très-libéral, et que je lui accorderois une vaste étendue de terrain. Je réfléchis qu'en m'offrant ce qu'il me convenoit pas d'accepter, on ne m'offroit rien du tout ; et je voulus non-seulement qu'on désignât le local, mais la quantité précise de terrain dont jouiroit mon ami. On envoya chercher quelques-uns des Chefs, qui avoient déjà quitté l'assemblée ; et, après une délibération qui fut courte, ils souscrivirent à ma demande d'une voix unanime : ils me cédèrent à l'instant un terrain contigu à la maison où se tenoit le conseil : son étendue, le long de la côte du hayre, étoit d'environ deux cents verges, et sa profondeur, qui alloit jusqu'au pied de la colline qui en renfermoit même une partie, se trouvoit un peu plus considérable.

Après cet arrangement, qui satisfit les Insulaires, Omaï et moi, j'ordonnai de dresser une tente et les observatoires sur la côte, où j'établis un poste. Les charpentiers des deux vaisseaux construisirent une petite maison, dans laquelle mon ami devoit renfermer ses trésors : nous lui créâmes de plus un jardin ; nous y plantâmes des shad-decks, des ceps de vigne, des pommes de pin, des melons, et les graines de plusieurs autres végétaux : avant de quitter l'Isle, j'eus le plaisir de voir réussir chacune des parties de sa plantation.

Omaï commença alors à s'occuper sérieusement de ses intérêts ; il se repentit beaucoup d'avoir été si prodigue à *O-Taiti*. Il trouva à *Huaheine* un frère, une sœur et un beau-frère ; car sa sœur étoit mariée : mais ils ne le pillèrent pas, ainsi que l'avoient fait ses autres parens dont j'ai parlé. Toutefois, je m'aperçus à regret que s'ils étoient trop honnêtes pour le tromper, ils étoient trop peu considérés dans l'Isle pour lui rendre des services essentiels : dénués d'autorité ou de crédit, ils ne pouvoient protéger sa personne ou ses biens ; et, dans cet état d'abandon, il me parut courir de grands risques d'être dépouillé de ce qu'il avoit obtenu de nous, lorsqu'il ne nous auroit plus auprès de lui. Je pensai que ses compatriotes ne le maltraiteroient pas, tant qu'il seroit à portée de réclamer nos secours ; mais j'avois des inquiétudes bien fondées sur l'avenir.

Un individu plus opulent que ses voisins est sûr d'exciter l'envie d'une multitude d'hommes qui désirent le rabaisser à leur niveau. Mais dans les pays où la civilisation, les lois et la religion ont de l'empire, les riches ont toutes sortes de motifs de sécurité : les richesses s'y trouvant dis-



persées dans une foule de mains, un simple particulier ne craint pas que les pauvres se réunissent contre lui de préférence aux autres, dont la fortune est également un objet de jalousie. La position d'Omaï se trouvoit bien différente; il alloit vivre dans une contrée où l'on ne connoît guères d'autre principe des actions morales, que l'impulsion immédiate des désirs et des fantaisies : il alloit être le seul riche de la peuplade ; et c'est là sur-tout ce qui le mettoit en danger. Un hasard heureux l'ayant lié avec nous, il rapportoit un amas de richesses qu'aucun de ses compatriotes ne pouvoit se donner, et que chacun d'eux envioit : il étoit donc bien naturel de les croire disposés à se réunir pour le dépouiller.

Afin de prévenir ce malheur, s'il étoit possible, je lui conseillai de donner quelques-unes de ses richesses à deux ou trois des principaux Chefs; je lui dis que la reconnoissance les exciteroit peut-être à le prendre sous leur protection, et à le garantir des injustices des autres. Il promit de suivre mon conseil, et j'eus la satisfaction de voir, avant mon départ, qu'il l'avoit suivi : ne comptant pas trop néanmoins sur les effets de la reconnoissance, je voulus employer un moyen plus imposant, celui de la terreur. Je ne laissai échapper aucune occasion d'avertir les Insulaires, que je me proposois de revenir dans l'Isle, après une absence de la durée ordinaire ; que s'ils attentoient à la propriété ou à la personne de mon ami, je me vengerois impitoyablement de tous ceux qui lui auroient fait du mal. Selon toute apparence, cette menace servira beaucoup à contenir les Naturels ; car les diverses relâches que nous avons faites aux *Isles de la Société*, leur persuadent que nos vaisseaux doivent revenir à certaines époques ; et tant qu'ils auront

cette idée, que j'eus soin d'entretenir, On ne peut espérer de jouir en paix de sa fortune et de sa plantation.

Tandis que nous étions dans ce havre, on porta à terre le reste du biscuit qui étoit dans la soute aux vivres, afin d'en ôter la vermine qui le dévorait. On ne peut imaginer à quel point les blattes infestoient mon vaisseau. Le dommage qu'elles nous causèrent fut très-considérable, et nous employâmes vainement toutes sortes de moyens pour les détruire. Ces blattes ne firent d'abord que nous incommoder, et habitués aux ravages que produisent les insectes, nous y fîmes peu d'attention; mais elles étoient devenues pour nous une véritable calamité, et elles ravageoient presque tout ce qui se trouvoit à bord. Les comestibles exposés à l'air durant quelques minutes, en étoient couverts; elles y creusoient bientôt des trous comme on en voit dans une ruche à miel. Elles mangeoient en particulier les oiseaux que nous avions empaillés, et que nous conservions comme des curiosités; ce qui étoit plus fâcheux encore, elles sembloient aimer l'encre avec passion, en sorte que l'écriture des étiquettes attachées à nos divers échantillons, étoit complètement rongée; la fermeté seule de la reliure pouvoit conserver les livres, en empêchant ces animalcules déprédateurs de se glisser entre les feuillets. M. Anderson en aperçut deux espèces, la *blatta orientalis* et la *germanica*. La première avoit été apportée de mon second voyage; et, quoique le vaisseau eût toujours été en Angleterre dans le bassin, elle avoit échappé à la rigueur de l'hiver de 1776. La seconde ne se montra qu'après notre départ de la Nouvelle-Zélande; mais elle s'étoit multipliée si prodigieusement, qu'outré les dégâts dont je parlois tout à l'heure, elle infectoit jusqu'au grément; et,

dès qu'on lâchoit une voile, il en tomboit des milliers sur le pont. Les *orientales* ne sortoient guères que la nuit; elles faisoient alors tant de bruit dans les chambres et dans les postes, que tout sembloit y être en mouvement. Outre le désagrément de nous voir ainsi environnés de toutes parts, elles chargeoient de leurs excréments notre biscuit, qui auroit excité le dégoût des gens un peu délicats.

Rien ne troubla, jusqu'au 22, le commerce d'échange et d'amitié qui eut lieu entre nous et les Naturels: le 22 au soir, un des Insulaires trouva moyen de pénétrer dans l'observatoire de M. Bayly, et d'y voler un sextant sans être aperçu. Je descendis à terre dès que je fus instruit du vol; je chargeai Omai de réclamer l'instrument. Il le réclama en effet; mais les Chefs ne firent aucune démarche; ils s'occupèrent de l'*Heiva* qu'on jouoit alors, jusqu'au moment où j'ordonnai aux acteurs de cesser. Ils sentirent que ma réclamation étoit très-sérieuse, et ils se demandèrent les uns aux autres des nouvelles du voleur, qui se trouvoit assis tranquillement au milieu d'eux. Son assurance et son maintien me laissoient d'autant plus de doutes, qu'il nioit le délit dont on l'accusoit. Je l'envoyai néanmoins à bord de mon vaisseau sur le témoignage d'Omai, et je l'y tins en prison. Son emprisonnement excita une rumeur générale parmi les Insulaires, et ils s'enfuirent en dépit de mes efforts pour les arrêter. Le prisonnier, interrogé par Omai, finit par dire où il avoit caché sa proie; mais la nuit commençoit, et nous ne pûmes retrouver le sextant que le lendemain à la pointe du jour: il n'étoit point endommagé lorsqu'on nous le rapporta. Les Naturels revinrent de leur frayeur, et ils se rassemblèrent autour de nous, selon leur usage. Le voleur me parut être un co-

quin d'habitude, et je crus devoir le punir d'une manière plus rigoureuse que les autres voleurs auxquels j'avois infligé des châtimens. Je lui fis raser les cheveux et la barbe, et couper les deux oreilles.

Cette correction ne suffisoit pas; car la nuit du 24 au 25, des cris d'alarme nous avertirent qu'il essayoit de voler une de nos chèvres. Quelques-uns de nos gens se rendirent à l'endroit d'où partoient les cris, et ils ne s'aperçurent pas qu'on eût commis de vol : vraisemblablement les chèvres étoient si bien gardées, qu'il ne put exécuter son projet; mais ses hostilités réussirent à d'autres égards. Il parut qu'il avoit détruit ou emporté les ceps de vigne et les choux du jardin d'Omaï; il disoit hautement qu'il tueroit mon ami, et qu'il brûleroit sa maison dès que nous aurions quitté l'Isle. Afin d'ôter à ce scélérat les moyens de nuire désormais à Omaï et à moi, je le fis arrêter; je le tins en prison pour la seconde fois à bord de mon vaisseau, et je résolus de l'enlever d'*O-Taïti* : tous les Chefs montrèrent de la satisfaction, de ce que je voulois les débarrasser d'un homme aussi intraitable. Il étoit natif de *Bolabola* : mais il trouvoit à *Huaheine* trop de gens disposés à lui donner des secours pour l'exécution de ses coupables projets. J'avois rencontré dans cette Isle, durant mes deux premiers voyages, des hommes plus incommodes que sur aucune autre des terres voisines, et si les Insulaires se conduisoient d'une manière plus honnête, je ne pouvois l'attribuer qu'à la crainte et au défaut d'occasion. Ils sembloient être en proie à l'anarchie : l'*Earee-rahie*, ou le Souverain du pays, n'étoit qu'un enfant, ainsi que je l'ai déjà fait observer, et je ne remarquai pas qu'un individu en particulier, ou un conseil quelconque, gouvernât en son

nôm : ainsi lorsqu'il survint de la mésintelligence entre nous, je ne sus jamais d'une façon assez précise à qui je devois m'adresser pour arranger la querelle et obtenir justice. La mère du jeune Roi essayoit quelque fois, il est vrai, d'interposer son crédit; mais je ne m'aperçus pas qu'elle eût beaucoup d'autorité.

La maison d'Omaï fut presque achevée le 26, et nous y portâmes la plupart de ses trésors. Parmi la foule de choses inutiles qu'il avoit reçues en *Angleterre*, je ne dois pas oublier une caisse de joujoux; il eut soin de montrer aux Naturels les bagatelles qu'elle contenoit, et la multitude étonnée, parut les contempler avec un grand plaisir. Quant à ses pots, ses chaudrons, ses plats, ses assiettes, ses bouteilles, ses verres, enfin aux divers meubles dont on se sert dans les ménages d'*Europe*, il y eut à peine un seul de ces articles qui attira les regards des Insulaires : il commençoit lui-même à juger cet attirail inutile; il sentoit qu'un cochon cuit au four est plus savoureux qu'un cochon bouilli; qu'une feuille de bananier peut tenir lieu d'un plat ou d'une assiette d'étain, et qu'on boit aussi bien dans un coco que dans un verre de cristal. Il vendit aux équipages de nos vaisseaux tous les meubles de cuisine ou de paneterie qu'ils voulurent acheter, et il eut raison; il reçut en échange des haches et d'autres outils de fer, qui avoient plus de valeur intrinsèque dans cette partie du monde, et qui devoient ajouter davantage à sa supériorité sur les individus avec lesquels il alloit passer le reste de ses jours.

Il se trouvoit des feux d'artifice parmi les présens qu'on lui avoit faits à *Londres*. Le 28 au soir, nous en tirâmes quelques-uns; la nombreuse assemblée qui nous

environnoit vit ce spectacle avec un mélange de plaisir et de crainte : on mit en bon état les pièces qui restoient, et Omaï les serra dans son magasin; la plus grande partie avoit été employée dans les fêtes que nous donnâmes sur d'autres Isles, ou s'étoit gâtée durant le voyage, et nous en eûmes peu de regret.

Le 30, le Naturel de *Bolabola*, que je tenois en prison sur mon bord, se sauva entre minuit et quatre heures du matin; il emporta le fer du morceau de bois qu'on avoit mis à sa jambe. Lorsqu'il fut sur la côte, l'un des Chefs lui reprit le fer qu'il donna à Omaï; et celui-ci vint me dire, dès le grand matin, que son mortel ennemi étoit en liberté. Je jugeai, après quelques recherches, que la sentinelle chargée de surveiller le prisonnier, et même tous les hommes de quart sur le gaillard d'arrière où il se trouvoit, s'étoient endormis; le prisonnier profita du moment : il prit la clef des fers dans le tiroir de l'habitacle où il l'avoit vu placer, et il se débarrassa de ses entraves. Cette évasion me prouva que mes gens avoient mal fait leur devoir; je punis les coupables, et afin de prévenir une semblable négligence, je donnai sur ce point de nouveaux ordres. Je fus charmé d'apprendre ensuite que notre coquin s'étoit sauvé à *Ulietea*; j'avois l'espérance de l'y rencontrer et de l'arrêter de nouveau.

Dès qu'Omaï fut rétabli dans sa nouvelle habitation, je songeai à partir; je fis conduire à bord tout ce que nous avions débarqué, excepté le cheval, la jument et une chèvre pleine, que je laissai à mon ami, dont nous allions nous séparer pour jamais. Je lui donnai aussi une truie et deux cochons de race anglaise, et il s'étoit procuré d'ailleurs une ou deux truies. Le cheval couvrit la jument durant

notre relâche à *O-Taïti*, et je suis persuadé que les Navigateurs trouveront désormais des chevaux dans ces Isle.

Les détails relatifs à Omai intéresseront peut-être une classe nombreuse de lecteurs, et je crois devoir dire tout ce qui peut exposer d'une manière satisfaisante dans quel état nous le laissâmes. Il avoit pris à *O-Taïti* quatre ou cinq toutous; il gardoit d'ailleurs ses deux jeunes gens de la *Nouvelle-Zélande*; son frère et quelques autres de ses parens le joignirent à *Huaheine*; en sorte que sa famille se trouvoit déjà composée de huit ou dix personnes, si toutefois on peut donner le nom de famille à un ménage où il n'y avoit pas une femme, et où vraisemblablement il n'y en aura jamais, à moins qu'il ne devienne moins voyage: il ne paroissoit point du tout disposé au mariage.

La maison que nous lui bâtîmes avoit vingt quatre pieds de long sur dix-huit de large et dix de hauteur; nous y employâmes les bois des pirogues détruites par nous à *Eimeo*; on y mit le moins de clous qu'il fut possible, afin que l'appât du fer n'excitât point les Naturels à la dévaster. Il fut décidé qu'immédiatement après notre départ, il en bâtiroit une plus grande sur le modèle des habitations du pays; que pour mettre en sûreté celle que nous avons construite nous-mêmes, il la couvriroit avec l'une des extrémités de la nouvelle. Quelques-uns des Chefs promirent de l'aider, et si l'édifice projeté occupe le terrain qu'indiquoit son plan, il n'y en aura guères dans l'Isle de plus étendues.

Un mousquet, une baïonnette et une giberne, un fusil de chasse, deux paires de pistolets et deux ou trois sabres ou coutelas, composoient son arsenal; il fut enchanté

d'avoir ces armes, et en les lui donnant, je ne songeai qu'à lui faire plaisir; car j'étois persuadé qu'il seroit plus heureux si nous ne lui laissions point d'armes à feu ou d'armes européennes d'aucune espèce. En effet, cet attirail de guerre entre les mains d'un homme dont la prudence m'est suspecte, doit plutôt accroître ses dangers qu'établir sa supériorité sur ses compatriotes. Lorsqu'il eut conduit à terre les diverses choses qui lui appartenoient, et qu'il les eut placées dans sa maison, il donna à diner deux ou trois fois à la plupart des Officiers de *la Résolution* et de *la Découverte*: sa table nous offrit en abondance les meilleures productions de l'Isle.

Avant d'appareiller, je gravai l'inscription suivante en-dehors de sa maison:

*Georgius tertius, Rex, 2 Novembris, 1777.*

*Naves* { *Resolution, Jac. Cook, pr.*  
          { *Discovery, Car. Clerke, pr.*

Le 2 Novembre, à quatre heures du soir, je profitai d'une brise qui s'éleva dans la partie de l'Est, et je sortis du havre. La plupart de nos amis demeurèrent à bord jusqu'au moment où les vaisseaux furent sous voiles; et afin de satisfaire leur curiosité, j'ordonnai de tirer cinq coups de canon. Ils nous firent tous leurs derniers adieux, excepté Omai, qui nous accompagna quelques temps en mer. L'hansière amarrée sur la côte fut coupée par les rochers au moment de l'appareillage; ceux qui travailloient aux manœuvres, ne s'apercevant pas qu'elle étoit rompue, abandonnèrent la partie qui se trouvoit sur la grève, et il fallut l'envoyer chercher par un canot. Omai s'en alla dans ce canot, après avoir embrassé tendrement chacun des



Officiers. Il montra du courage jusqu'à l'instant où il s'approcha de moi; mais il essaya en vain de se contenir; il versa un torrent de larmes, et M. King, qui commandoit le canot, le vit pleurer pendant toute la route.

Je songeois avec un extrême plaisir que je l'avois ramené sain et sauf dans l'Isle où nous le primes autrefois: mais telle est la bizarre destinée des choses humaines, que nous le laissâmes vraisemblablement dans une position moins heureuse que celle où il se trouvoit avant de nous avoir connus. Je ne dis pas qu'accoutumé aux douceurs de la vie civilisée, il sera malheureux de ne plus les goûter; j'établis mes conjectures sur un seul point; les avantages qu'il a tirés de nous ont mis sa sécurité personnelle dans une situation plus périlleuse. Ayant été très-caressé en *Angleterre*, il avoit oublié sa condition primitive; il ne pensa jamais quelle impression feroient sur ses compatriotes ses connoissances et ses richesses: cependant les lumières de son esprit et ses trésors pouvoient seuls assurer son crédit, et il ne devoit pas fonder sur d'autres moyens son élévation et son bonheur. Il paroît même qu'il connoissoit mal le caractère des habitans des *Isles de la Société*, ou qu'il avoit perdu de vue, à bien des égards, leurs coutumes; autrement il auroit senti qu'il lui seroit d'une difficulté extrême de parvenir à un rang distingué, dans un pays où le mérite personnel n'a peut-être jamais fait sortir un individu d'une classe inférieure pour le porter à une classe plus relevée. Les distinctions et le pouvoir qui en est la suite semblent être fondés ici sur le rang; les Insulaires sont soumis à ce préjugé d'une manière si opiniâtre et si aveugle, qu'un homme qui n'a pas reçu le jour dans les familles privilégiées, sera sûrement méprisé

et haï s'il veut s'arroger une sorte d'empire. Les compatriotes d'Omaï n'osèrent pas trop montrer leur disposition pour lui tant que nous fûmes parmi eux; nous jugeâmes toutefois qu'il leur inspiroit ce sentiment de haine et de mépris. Une administration convenable des trésors qu'il rapportoit d'*Angleterre*, et les connoissances que lui avoient procurées ses voyages, lui offroient des moyens de former des liaisons très-utiles; mais on a vu que semblable aux enfans, il dissipa ses richesses sans s'occuper de ses intérêts. Sa tête se trouvoit remplie de projets qui paroisoient nobles au premier coup-d'œil, et dont la réflexion ne tarde pas à dévoiler la bassesse: il montra, dès le commencement, le désir de se venger plutôt que celui de devenir un grand personnage: au reste, la passion de la vengeance est ordinaire aux *Isles de la Société*, et on peut l'excuser en cela. Son père possédoit des biens considérables à *Ulietea* lorsque cette Isle fut conquise par les guerriers de *Bolabola*; il vint, ainsi qu'une multitude de proscrits, chercher un asyle à *Huaheine*, où il mourut, et où il laissa Omaï et d'autres enfans, qui furent réduits à la misère et à la dépendance. Omaï étoit donc pauvre et délaissé lorsque le Capitaine Furneaux le prit sur son vaisseau pour l'amener en *Europe*. J'ignore si, d'après l'accueil qu'il avoit reçu en *Angleterre*, il comptoit qu'on lui fourniroit sûrement des secours contre les ennemis de son père et de sa patrie, ou s'il imaginoit que son courage et la supériorité de ses connoissances suffiroient pour chasser les conquérans d'*Ulietea*; mais du moment où nous partîmes de Londres, il ne cessa de parler de ses projets contre les tyrans de *Bolabola*; et il ne voulut pas écouter les remontrances que nous lui fîmes sur une résolution si folle; il entroit

en colère lorsque nous lui donnions, pour son avantage, des avis plus modérés et plus raisonnables. Infatué de son grand projet, il affectoit de croire que les guerriers de *Bolabola* abandonneraient l'Isle d'*Ulietea* dès qu'ils apprendroient son arrivée à *O-Taïti*. Ses illusions néanmoins diminuèrent durant notre navigation, et lorsque nous abordâmes aux *Isles des Amis*, il étoit si inquiet sur les dispositions de ses compatriotes à son égard, qu'il songea à s'établir à *Tongataboo*, sous la protection de Feenou, comme je l'ai dit ailleurs. Il y dissipa sans aucune nécessité, une partie de ses trésors; et, ainsi que je l'ai raconté plus haut, il ne fut pas moins imprudent à *Tiarraboo*, où il ne pouvoit chercher des amis, puisqu'il ne vouloit point y demeurer : il continua ses prodigalités à *Matavai*, jusqu'à l'instant que j'y mis fin; et il forma des liaisons si peu convenables, qu'O-Too, disposé d'abord à le protéger, témoigna hautement son dédain pour lui. Cependant il auroit encore pu recouvrer les bonnes grâces du Roi; il auroit pu s'établir avantageusement à *O-Taïti*, où il avoit passé autrefois plusieurs années, et où il étoit considéré de Towha, qui lui fit présent d'une double pirogue, c'est-à-dire, d'une chose très-précieuse. En s'établissant sur cette Isle, son élévation auroit rencontré moins d'obstacles; car un étranger parvient plus aisément qu'un Naturel du pays, à jouer un rôle au-dessus de sa naissance. Mais il fut toujours indécis; et je crois qu'il n'auroit point voulu se fixer à *Huaheine*, si je ne lui avois pas déclaré nettement que je n'emploierois jamais la force pour lui rendre les biens de son père. Les Navigateurs qui aborderont par la suite sur ces Isles, nous apprendront s'il aura mieux employé le reste de ses richesses, lesquelles, mal-

gré ses profusions, étoient encore considérables, et si les soins que j'ai pris pour qu'il vécut tranquille, auront eu du succès. Les Commandans des vaisseaux qui se trouveront dans ces parages, chercheront sans doute avec intérêt, ce qu'est devenu le pauvre Omaï : il énonçoit d'une manière trop ouverte son antipathie contre les habitans de *Bolabola*, et il a sur-tout à craindre les suites de son indiscretion : les Naturels de *Bolabola*, entraînés par la jalousie, s'efforceront de le rendre odieux à ceux de *Huaheine* ; ils en viendront d'autant mieux à bout, qu'ils sont aujourd'hui en paix avec cette dernière Isle, et que plusieurs d'entre eux y demeurent. Leur inimitié étoit cependant la chose qui lui eût été plus facile d'éviter ; non-seulement il ne leur inspiroit aucune aversion, mais celui que nous trouvâmes à *Tierraboo*, et qui y jouoit le rôle d'un Ambassadeur, d'un Prêtre ou d'un Dieu, proposa formellement de le rétablir dans les biens qui avoient appartenu à son père. Il ne voulut jamais accepter ce service, et il se montra résolu jusqu'à notre départ, de saisir la première occasion qui s'offriroit, et de se venger par une bataille. Je conjecture que sa cotte de maille ne contribuoit pas peu à son ardeur guerrière ; il se croyoit invincible avec sa cuirasse et ses armes à feu.

Quels que fussent les défauts d'Omaï, ils se trouvoient plus que contre-balancés par son extrême bonté, et par la docilité de son caractère. Je n'ai guères eu occasion de me fâcher au sujet de sa conduite en général ; son cœur reconnoissant fut toujours pénétré des bontés qu'on a eues pour lui en *Angleterre*, et il n'oublia jamais ceux qui l'ont honoré de leur protection et de leur amitié pendant son séjour à *Londres*. Il étoit doué d'une assez grande péné-

tration ; mais il ne s'appliquoit pas , et il n'avoit point cette constance qui suit les mêmes idées ; ainsi , ses connoissances étoient superficielles et imparfaites à bien des égards. Il observoit peu : il vit aux *Isles des Amis* une foule d'arts utiles et d'amusemens agréables, qu'il auroit pu porter dans sa patrie , où vraisemblablement on les adopteroit volontiers, puisqu'ils sont si analogues aux habitudes des Naturels des *Isles de la Société* ; mais je ne me suis point aperçu qu'il ait fait le moindre effort pour s'en instruire. Cette espèce d'indifférence, je l'avoue, est le défaut caractéristique de ses compatriotes. Ils ont reçu à diverses reprises, depuis dix ans , la visite des navigateurs européens ; je n'ai pas découvert toutefois, qu'ils aient essayé le moins du monde de profiter de ce commerce ; et jusqu'ici ils ne nous ont copiés en rien. Il est donc difficile qu'Omai vienne à bout d'introduire parmi eux un grand nombre de nos arts et de nos coutumes, ou qu'il perfectionne beaucoup les usages et les méthodes auxquels ces peuplades sont accoutumées depuis si long-temps : je suis persuadé néanmoins, qu'il cultivera les arbres fruitiers et les végétaux que nous avons plantés, et que les *Isles de la Société* lui auront, en ce point, des obligations essentielles ; mais le plus grand avantage qu'elles semblent devoir tirer de ses voyages, résultera des quadrupèdes nouveaux que nous y avons laissés , et que vraisemblablement elles n'auroient jamais obtenus, s'il n'étoit pas venu en *Angleterre*. Lorsque ces animaux se seront multipliés, *O-Taïti* et les *Isles de la Société* égaleront, si elles ne surpassent pas, les relâches célèbres, par l'abondance des provisions.

Le retour d'Omai, et les preuves séduisantes qu'il offroit de notre libéralité, excitèrent un grand nombre d'In-

sulaires à me demander la permission de me suivre à *Pretane* (\*). J'eus soin de déclarer, dans toutes les occasions, que je ne souscrirois point à ces demandes. Omaï toutefois, qui mettoit un grand prix à être cité comme le seul homme qui eût fait un long voyage, craignoit que je ne consentisse à donner à d'autres les moyens de lui disputer ce mérite, et il dit souvent, que Mylord Landwich lui avoit promis qu'aucun des Naturels des *Isles de la Société* ne viendrait en *Angleterre*.

Si j'avois cru qu'on ne tarderoit pas à envoyer un vaisseau à la *Nouvelle-Zélande*, j'aurois pris avec moi les deux jeunes gens de cette contrée, qui s'étoient embarqués à la suite d'Omaï; car ils désiroient extrêmement, l'un et l'autre, de ne pas nous quitter; Tiarooa, le plus âgé, avoit des dispositions très-heureuses; il étoit doué d'un bon sens admirable, et susceptible de toute sorte d'instructions. Il paroissoit sentir que la *Nouvelle-Zélande* se trouvoit inférieure aux *Isles de la Société*; et, frappé des plaisirs et de l'abondance que lui offrit *Huaheine*, il finit par se soumettre gaiement à la loi du sort, qui l'obligeoit à y terminer sa carrière. Son camarade nous étoit si attaché, qu'il fallut l'enlever du vaisseau et le conduire de force à terre: celui-ci avoit de la malice et de l'énergie dans le caractère, et sa pétulance amusa beaucoup mon équipage.

---

(\*) En Angleterre.

---



---

 CHAPITRE VII.

*Arrivée à Ulietea. Observations astronomiques. Un soldat de marine déserte, et les Insulaires le ramènent. Je reçois des nouvelles d'Omaï. Instructions que je donne au Capitaine Clerke. Autre désertion d'un Midshipman et d'un matelot. Trois des principaux Personnages de l'Isle emprisonnés à cette occasion. Découverte d'un complot des Naturels, qui formoient le projet de m'arrêter, ainsi que le Capitaine Clerke. On me ramène les deux déserteurs, et je rends la liberté aux gens du pays, que je tenois en prison. Les deux vaisseaux appareillent. Rafraichissemens que nous primes à Ulietea. État de cette Isle, comparé à l'état où nous l'avions trouvée autrefois. Détails sur un de ses Rois qui fut détrôné, et sur le dernier Régent de Huaheine.*

LORSQUE le canot qui conduisoit à terre Omaï, dont nous venions de nous séparer pour jamais, nous eut rapporté le reste de l'hansière, nous primes tout de suite la route d'Ulietea, où je voulois relâcher. A dix heures du soir, nous mîmes en panne jusqu'à quatre heures du matin du jour suivant; à cette époque, nous fîmes de la voile pour doubler l'extrémité méridionale de l'Isle et arriver au havre de *Ohamaneno* (\*): nous eûmes tour-à-tour des

---

(\*) Voyez un plan de ce havre, dans la Collection de Hawkesworth, Vol. II, p. 248 de l'original.

calmes et de légers souffles de vents de différens points du compas; en sorte qu'à midi nous nous trouvions encore à une lieue de l'entrée du havre. Oreo, mon vieil ami, Chef de l'Isle, prit le large dès qu'il nous aperçut, et il vint nous voir avec son fils, et Potooe, son gendre.

Je résolus de gagner promptement le havre, et, après avoir mis tous les canots à la mer, je leur ordonnai de nous prendre à la remorque; une brise légère du Sud seconda cette manœuvre; mais elle s'éteignit bientôt, et elle fut remplacée par une autre de l'Est, qui venoit du mouillage où je voulois arriver. Nous fûmes obligés de jeter l'ancre à l'entrée de la rade, à deux heures après midi, et de nous faire touer dans l'intérieur; opération qui ne fut achevée qu'à la nuit. Dès que nous fûmes en-dedans du havre, des pirogues remplies d'Insulaires qui apportoient des cochons et des fruits, environnèrent les vaisseaux, en sorte que nous trouvions l'abondance par-tout où nous abordions.

Le lendemain 4, j'amarrai *la Révolution* de l'avant et de l'arrière, près de la côte-septentrionale et à l'entrée du havre; je fis ouvrir un des sabords, et dans la vue de nous débarrasser de quelques-uns des rats qui continuoient à nous infester, nous établîmes de ce sabbord, un petit pont qui communiquoit au rivage, éloigné d'environ vingt pieds. *La Découverte* amarra le long de la côte méridionale avec le même projet. Sur ces entrefaites, j'allai rendre à Oreo la visite que j'avois reçue de lui; je lui donnai une robe de toile, une chemise, un chapeau de plumes rouges de *Tongataboo*, et d'autres choses de moindre valeur. Je le ramenai dîner à bord, ainsi que quelques-uns de ses amis.

Le 6, nous dressâmes les observatoires, et nous por-



tâmes à terre les instrumens d'Astronomie. Les deux jours suivans nous prîmes des azimuths du Soleil à bord des vaisseaux et sur la côte, avec toutes nos boussoles, afin de trouver la déclinaison de l'aimant; et la nuit du 8 au 9 nous observâmes une occultation du  $\epsilon$  du *Capricorne*, par le bord obscur de la Lune. Nous nous accordâmes, M. Bayly et moi, sur l'instant où elle eut lieu; et notre résultat, à l'un et à l'autre, fut 10 heures 6 min. et 54 sec. et demie; celui de M. King fut d'une demi-seconde plus tôt. M. Bayly observa, avec une lunette achromatique, qui appartenoit au Bureau des Longitudes; M. King, avec un télescope de réflexion, qui appartenoit au même Bureau; et je me servis de mon télescope de réflexion de dix-huit pouces de foyer. Il y avoit eu, quelque temps auparavant, une immersion du  $\pi$  du *Capricorne*, derrière le bord obscur de la Lune; mais elle ne fut observée que par M. Bayly. J'essayai de la suivre à l'aide d'une petite lunette achromatique; mais je trouvai que mon instrument n'amplifioit pas assez.

Il ne nous arriva rien de remarquable jusqu'à la nuit du 12 au 13. A cette époque, Jean Harrison, l'un des soldats de marine, qui étoit en faction à l'Observatoire, déserta, et il emporta son fusil et son équipage: je sus, le matin, de quel côté il avoit tourné ses pas, et j'envoyai un détachement à sa poursuite; nos gens revinrent le soir sans avoir pu en apprendre de nouvelles. Le lendemain, je m'adressai au Chef, et je le priai de mettre tous ses moyens en usage. Il me promit d'envoyer quelques-uns des Insulaires après le déserteur, et il me fit espérer qu'on me le ramèneroit le même jour. Mon soldat n'arrivoit point, et je pensai qu'Oreo n'avoit fait aucune démarche. Nous

avions alors une foule de Naturels autour des vaisseaux , et il se commettoit quelques vols. Les Insulaires craignirent les suites de ces larcins , et un très-petit nombre s'approchèrent de nous le 15 ; le Chef lui-même prit l'alarme , ainsi que les autres , et il s'enfuit avec toute sa famille. Je crus avoir une belle occasion de les contraindre à livrer le déserteur : on m'informa qu'il étoit à un endroit appelé *Hamo*a , de l'autre côté de l'Isle ; je fis armer deux canots , et je me rendis à *Hamo*a , accompagné de l'un des Naturels. Nous rencontrâmes Oreo qui monta sur mon bord. Je débarquai à environ un mille et demi de *Hamo*a , suivi de quelques hommes , et je marchai en avant au pas redoublé ; je craignis que les canots , en approchant davantage , ne donnassent l'alarme , et que le déserteur ne vînt à bout de se sauver dans les montagnes : mais cette précaution étoit inutile ; car les habitans de ce district avoient appris mon arrivée , et ils se dispoisient à me livrer le soldat.

Je trouvai Harrison assis entre deux femmes , qui se levèrent pour me demander sa grâce dès qu'elles me virent ; comme il étoit important de prévenir de pareilles désertions , je les accueillis fort mal , et je leur ordonnai de se retirer ; elles fondirent en larmes , et elles s'en allèrent. Paha , Chef du district , arriva ; il m'offrit un bananier et un cochon-de-lait en signe de paix. Je refusai son cadeau , et je lui enjoignis de sortir de ma présence. Après avoir embarqué le déserteur sur le premier canot qui atteignit le rivage , je retournai aux vaisseaux. Notre correspondance avec les Insulaires se rétablit. Le soldat se contenta de dire , pour sa justification , que les Naturels l'avoient débauché : cela pouvoit être vrai ; car les deux femmes dont j'ai parlé

étoient venues sur mon bord la veille de sa désertion ; je reconnus d'ailleurs qu'il avoit quitté son poste peu de minutes avant l'heure où on devoit le relever , et le châtiement que je lui infligeai ne fut pas rigoureux.

Quoiqu'il nous fussions séparés d'Omaï, nous pouvions encore en recevoir des nouvelles. Je lui avois recommandé de m'instruire de ce qui se passeroit : quinze jours après notre arrivée à *Ulietea* , il m'envoya deux de ses gens : j'appris avec un extrême plaisir, que ses compatriotes le laissoient en paix ; que tout alloit bien ; mais que sa chèvre étoit morte en faisant ses petits : il me prioit de lui en envoyer une autre, et deux haches. Je fus bien-aise d'avoir une nouvelle occasion d'être utile à mon ami, et le 18 je renvoyai ses deux messagers, qui lui portèrent les haches et deux chevreaux, l'un mâle et l'autre femelle , que je pris parmi les quadrupèdes qui restoient à bord de *la Découverte*.

Le 19, j'écrivis les instructions que le Capitaine Clerke devoit suivre, s'il venoit à se séparer de moi après notre départ des *Isles de la Société* ; il ne sera pas inutile de les rapporter ici.

*Instructions données par le Capitaine Cook, commandant la Corvette de Sa Majesté, la RÉSOLUTION, au Capitaine Clerke, commandant le Sloop la DÉCOUVERTE.*

« Les *Isles de la Société* se trouvant fort éloignées de  
 » la côte septentrionale de l'*Amérique*, notre traversée  
 » sera longue ; nous en ferons une partie au milieu de  
 » l'hiver, c'est-à-dire, à une époque où il faut s'attendre  
 » à des orages et à un mauvais temps qui peuvent séparer

» les vaisseaux, et vous devez prendre tous les soins imaginables pour prévenir cette séparation ; mais si nous nous séparons, malgré tous nos efforts pour marcher de conserve, vous me chercherez d'abord à l'endroit où vous m'aurez vu pour la dernière fois ; et si vous ne m'apercevez pas après cinq jours de recherches, vous marcherez vers la côte de *la Nouvelle-Albion*, selon les instructions des Lords de l'Amirauté, dont vous avez déjà reçu une copie : vous tâcherez d'atteindre la côte d'*Amérique* par le quarante-cinquième degré de latitude.

» Vous ferez une croisière de dix jours par ce parallèle, et à une distance convenable de la terre ; si vous ne me voyez point après cette croisière, vous relâcherez dans le premier havre que vous rencontrerez à cette hauteur ou plus au Nord ; vous y embarquerez du bois et de l'eau, et vous y prendrez des rafraîchissemens.

» Tandis que vous serez dans le havre, vous aurez soin d'entretenir des vigies ; vous choisirez pour cela une station aussi voisine de la côte qu'il sera possible, afin que vous soyez plus sûr de m'apercevoir lorsque je paraîtrai au large.

» Si je ne vous ai pas rejoint le premier avril, vous appareillerez et vous marcherez au Nord jusqu'au cinquante-sixième degré de latitude ; vous ferez une croisière à cette hauteur et à une distance convenable de la côte, dont vous ne vous éloignerez jamais de plus de quinze lieues, et vous m'attendrez jusqu'au dix mai.

» Si je ne suis pas arrivé à cette époque, vous continuerez à marcher au Nord, et vous chercherez un passage dans la Mer Atlantique par la baie de *Hudson* ou

» celle de *Baffin*, conformément aux instructions de l'Amirauté dont je parlois tout-à-l'heure.

» Si vous ne rencontrez point de passage par l'une de ces baies, ou par une autre entrée, il seroit dangereux, vu la saison de l'année, de vous tenir dans les hautes latitudes, et vous gagnerez le havre de *Saint-Pierre et Saint-Paul* au *Kamstchatka*, afin d'y rafraîchir votre équipage et d'y passer l'hiver.

» Si ce port ne vous offroit pas les rafraîchissemens dont vous auriez besoin, je vous laisse le maître de choisir la relâche que vous voudrez; seulement, avant de partir, vous aurez soin d'instruire le Gouverneur, par écrit; de l'endroit où vous comptez vous rendre, et vous lui recommanderez de me remettre ce papier à mon arrivée. Dans ce dernier cas, vous retourneriez au port *S.-Pierre et S.-Paul* au printemps, et vous tâcherez d'y être le 10 mai, ou même plus tôt.

» Si vous ne recevez pas de moi, au printemps 1779, des messages ou des ordres qui vous autorisent à vous écarter des instructions de l'Amirauté, vous réglerez sur ces instructions vos opérations ultérieures.

» Vous vous occuperez d'ailleurs des divers points énoncés dans ces instructions, dont nous ne nous sommes point encore occupés, ou qui ne contrarient point les ordres que je vous donne ici; et en cas que la maladie ou un accident quelconque vous mette hors d'état d'exécuter ces ordres et ceux de l'Amirauté, vous ne manquerez pas d'en charger votre premier Lieutenant, à qui j'enjoins de remplir sa commission le mieux qu'il lui sera possible».

Signé par moi, à bord de *la Résolution* à *Ulitea*, le 18 novembre.

J. COOK.

Tandis que nous étions amarrés à la côte, nous mîmes les vaisseaux à la bande, nous en frottâmes les fonds des deux côtés, et nous y plaçâmes quelques feuilles d'étain, après avoir ôté le vieux doublage. L'ingénieur M. Pelham, Secrétaire du Bureau et des Vivres, m'avoit donné ces feuilles, en me priant d'examiner si elles produiroient le même effet que des feuilles de cuivre.

J'appris, le 24 au matin, l'évasion d'un Midshipman et d'un matelot de *la Découverte*. Les Naturels nous dirent bientôt après, que les déserteurs s'étoient enfuis sur une pirogue la veille à l'entrée de la nuit, et qu'ils étoient à l'autre extrémité de l'Isle. Le Midshipman ayant témoigné souvent le désir de passer sa vie sur ces terres, il paroissoit clair que lui et son camarade formoient le projet de ne pas revenir, et le Capitaine Clerke alla à leur poursuite avec deux canots armés et un détachement de soldats de Marine. Sa démarche n'eut point de succès; car il fut de retour le soir, sans avoir appris aucune nouvelle sûre des deux déserteurs: il jugea que les Naturels cachoient le Midshipman et le matelot; qu'ils l'avoient amusé toute la journée avec des mensonges, et qu'ils lui avoient indiqué malignement des endroits où il ne devoit pas retrouver ces deux hommes. Nous sûmes en effet le lendemain, que les déserteurs étoient à *Otaha*. Ces deux hommes n'étoient pas les seuls de nos équipages qui eussent envie de s'établir sur ces Isles fortunées; et afin de contenir de semblables désertions, il devenoit indispensable d'employer tous mes moyens. Voulant d'ailleurs montrer aux Naturels que je mettois un grand intérêt au retour des déserteurs, je résolus d'aller les chercher moi-même; j'avois observé en bien des occasions, que les Insulaires s'avisent rarement de me tromper.

Je partis en effet le 25 au matin avec deux canots armés. Le Chef de l'Isle me servit de guide, et je marchai sur ses pas : nous ne nous arrêtâmes qu'au moment où nous eûmes atteint le milieu du côté oriental de *Otaha* ; nous débarquâmes alors, et Oreo détacha en avant un homme, auquel il enjoignit de saisir les déserteurs et de les tenir aux arrêts jusqu'à ce que nos canots fussent arrivés. Mais quand nous arrivâmes à l'endroit où nous comptions les trouver, on nous dit qu'ils avoient quitté l'Isle, et passé la veille à *Bolabola*. Je ne crus pas devoir les y suivre, et je retournai aux vaisseaux, bien décidé à faire usage d'un expédient qui me parut propre à contraindre les Naturels à ramener le *Midshipman* et le matelot. Durant la nuit, nous observâmes, M. Bayly, M. King et moi, une immersion du troisième satellite de Jupiter : elle eut lieu selon l'observation de

• M. Bayly, à 2 <sup>h</sup> 37' 54"	}	du matin.
Selon celle de M. King, à 2 37 24		
Selon la mienne. . . . . à 2 37 44		

M. Bayly et M. King observèrent avec une lunette achromatique de Dollond, de trois pieds et demi de foyer, et de la plus grande force. J'observai avec un télescope de réflexion grégorien, de deux pieds, construit par M. Bird.

Le Chef, son fils, sa fille et son gendre, vinrent dès la pointe du jour à bord de *la Résolution*. Je résolus de tenir aux arrêts les trois derniers, jusqu'à ce qu'on me ramenât les deux déserteurs. D'après ce plan, le Capitaine Clerke les invita à passer sur son vaisseau, et dès qu'ils y furent, il les emprisonna dans sa chambre. Oreo étoit auprès de moi lorsqu'il en apprit la nouvelle : croyant

qu'on avoit arrêté sa famille sans que je le susse, et par conséquent sans mon aveu, il m'en avertit tout de suite. Je lui répondis que j'avois ordonné moi-même cet emprisonnement: il commença à craindre pour lui, et ses regards annoncèrent le plus grand trouble; mais je ne tardai pas à le tranquilliser sur ce point; je lui dis qu'il pouvoit quitter le vaisseau quand il le voudroit, et prendre les mesures les plus propres à nous rendre nos déserteurs; que s'il réussissoit, on mettroit en liberté ses amis détenus sur *la Découverte*, et que s'il ne réussissoit pas, je les emmènerois avec moi. J'ajoutai, que lui et plusieurs de ses Sujets avoient eu la hardiesse de faciliter l'évasion de mes deux hommes; qu'ils cherchoient de plus à en débaucher d'autres, et que j'avois droit de tout entreprendre pour mettre fin à de pareils délits.

Nous vinmes à bout d'expliquer aux Insulaires les motifs qui me déterminoient, et cette explication parut diminuer la frayeur que je leur avois inspirée d'abord; mais s'ils furent plus tranquilles sur leur sûreté, ils continuèrent à avoir de vives inquiétudes sur celle de leurs prisonniers. Un grand nombre d'entre eux conduisirent leurs pirogues sous l'arrière de *la Découverte*, et ils y déplorèrent, en longues et bruyantes exclamations, la captivité de leurs compatriotes. On entendoit de tous côtés le cri de *Poë-dooa!* nom de la fille du Chef; les femmes du pays sembloient se disputer à l'envi la satisfaction de lui donner des marques d'intérêt plus expressives encore que les larmes et les cris, et elles ne manquèrent pas de se faire à la tête des blessures terribles.

Oreo lui-même eut part à ces lamentations inutiles; mais il s'occupa tout de suite des moyens de nous rendre les dé-



serteurs. Il expédia une pirogue à *Bolabola* ; il avertit Opoony , Souverain de cette Isle , de ce qui étoit arrivé ; il le pria d'arrêter les deux fugitifs , et de les renvoyer. Le messenger , qui n'étoit rien moins que le père de Pootoë , gendre d'Oreo , vint prendre mes ordres avant de partir. Je lui enjoignis expressément de ne pas revenir sans les déserteurs , et de dire de me part à Opoony , d'envoyer des pirogues à leur suite s'ils avoient quitté *Bolabola* ; car je présumois qu'ils ne demeureroient pas long-temps dans le même endroit.

Les Insulaires s'intéressoient si vivement à la liberté du fils , de la fille et du gendre d'Oreo , qu'ils ne voulurent pas la faire dépendre du retour de nos déserteurs , ou leur impatience fut si vive qu'ils méditèrent un complot , dont les suites auroient été plus funestes encore pour eux si nous n'étions pas venus à bout de l'étouffer. J'observai sur les cinq ou six heures du soir que toutes leurs pirogues , qui se trouvoient dans le havre ou aux environs , commençoient à s'enfuir , comme si la frayeur se fût répandue dans le pays. J'étois à terre , et je fis vainement des recherches pour découvrir la cause de cette alarme. L'équipage de *la Découverte* m'avertit , par des cris , que les Naturels avoient arrêté le Capitaine Clerke et M. Gore , qui se promenoient à quelque distance des vaisseaux. Etonné de la hardiesse de ces représailles , qui sembloient détruire l'effet de mes combinaisons , je n'eus pas le loisir de délibérer. J'ordonnai de prendre les armes , et , en moins de cinq minutes , un gros détachement , commandé par M. King , partit , avec ordre de délivrer M. Clerke et M. Gore. Deux canots armés et un second détachement poursuivirent en même-temps les pirogues ; j'enjoignis à M. Wil-

liamson, qui le commandoit, d'empêcher les embarcations des Insulaires d'aborder à la côte; dès que nous eûmes perdu de vue les deux détachemens, j'appris qu'on m'avoit donné une fausse nouvelle, et je leur envoyai un ordre de revenir.

Il étoit clair néanmoins, d'après plusieurs circonstances, que les Naturels avoient véritablement formé le projet d'arrêter M. Clerke. Ils n'en firent pas un secret le lendemain. Ils méditoient bien autre chose; car ils vouloient m'arrêter aussi. Je prenois tous les soirs un bain d'eau douce; j'allois souvent au bain seul, et toujours sans armes. Ils avoient résolu de m'attendre ce jour-là, et de s'assurer de ma personne et de celle du Capitaine Clerke, s'ils le trouvoient avec moi. Mais depuis que je tenois aux arrêts la famille d'Oreo, je n'avois pas cru devoir exposer ma personne, et j'avois recommandé au Capitaine Clerke et aux Officiers de ne pas s'éloigner des vaisseaux. Dans le cours de l'après-midi, le Chef me demanda, à trois reprises différentes, si je n'irois point me baigner; et s'apercevant que j'avois résolu de ne pas me rendre au bain, il s'en alla avec ses gens, malgré tout ce que je pus dire et faire pour le retenir. N'ayant point alors de soupçons de leur dessein, j'imaginai qu'une frayeur subite s'étoit emparée d'eux, et que cette terreur, selon leur usage, ne tarderoit pas à se dissiper; comme il ne leur restoit plus d'espoir de m'attirer dans le piège, ils essayèrent d'arrêter ceux de nos Messieurs qui étoient un peu éloignés de la côte. Heureusement pour eux et pour nous, ils ne réussirent pas. Par un autre hasard également heureux, tout ceci se passa sans effusion de sang; on ne tira que deux ou trois coups de fusil afin d'arrêter les pirogues. M. Clerke

et M. Gore durent peut-être leur sûreté à ces deux ou trois coups de fusil (\*), car, dans ce même instant, une troupe d'Insulaires armés de massues s'avançoient vers eux, et elle se dispersa dès qu'elle entendit l'explosion.

La conspiration fut découverte par une fille que l'un de mes Officiers avoit amenée de *Huaheine*. Ayant ouï dire aux habitans d'*Ulithéa* qu'ils arrêteroient le Capitaine Clerke et M. Gore, elle se hâta d'en avertir le premier de nos gens qu'elle rencontra. Ceux qui étoient chargés de l'exécution du complot la menacèrent de la tuer dès que nous aurions quitté l'Isle. Craignant qu'elle ne fût punie de nous avoir obligé, je déterminai quelques-uns de ses amis à venir la chercher à bord quelques jours après, à la conduire dans un lieu de sûreté, et à l'y tenir cachée jusqu'à ce qu'ils eussent une occasion de la renvoyer à *Huaheine*.

Le 27, nous abattîmes nos Observatoires, et nous conduisîmes à bord tout ce que nous avions porté sur la côte; les vaisseaux démarrèrent, et nous mouillâmes plus près de la sortie du havre. L'après-midi, les Insulaires montrèrent moins de frayeur; ils vinrent sur nos bords, ou ils se rassemblèrent autour de nos bâtimens, et la brouillerie de la veille sembla oubliée de part et d'autre.

Durant la nuit, le vent souffla en rafalles impétueuses du Sud à l'Est, et il fut accompagné de beaucoup de pluie. L'une de ces rafalles rompit le cable de *la Résolution*, en

---

(\*) Le Capitaine Clercke marchoit avec un pistolet qu'il tira une fois; cette circonstance, à laquelle ils durent peut-être leur sûreté, se trouve omise dans le Journal du Capitaine Cook et dans celui de M. Anderson, mais nous l'avons apprise du Capitaine King.

debors de l'hansière. Nous avions une autre ancre toute prête, et le vaisseau ne fut point entraîné hors du mouillage. Le vent se calma l'après-dîner, et nous réunîmes à l'hansière l'extrémité du cable qui s'étoit brisé.

Oreo, aussi affligé que moi de ne point recevoir de nouvelles de *Bolabola*, partit le soir pour cette Isle, et il me pria de l'y suivre le lendemain avec les vaisseaux. C'étoit mon projet; mais le vent ne nous permit pas d'appareiller. Ce vent, qui nous retenoit dans le havre, ramena Oreo de *Bolabola* avec les deux déserteurs. Ils avoient atteint *Otaha* la nuit de leur désertion; mais la tranquillité de l'atmosphère les ayant mis dans l'impossibilité de gagner aucune des Isles situées à l'Est, où ils vouloient se réfugier, ils s'étoient rendus à *Bolabola*, et de là à la petite Isle *Toobae*, où ils furent arrêtés par le père de Potooe, conformément au premier message envoyé à Opoony. Dès qu'ils furent à bord, je relâchai le fils, la fille et le gendre du Chef. Ainsi se termina une affaire qui m'avoit donné beaucoup de peines et d'inquiétudes; les raisons exposées plus haut, et le désir de conserver à l'Angleterre le fils d'un de mes camarades dans la marine du Roi, me déterminèrent à prendre des mesures si violentes.

Le vent se tint constamment entre le Nord et l'Ouest, et nous demeurâmes dans le havre jusqu'à huit heures du matin du 7 décembre; nous profitâmes, à cette époque, d'une brise légère du Nord-Est, et les deux vaisseaux mirent en mer à l'aide de nos canots.

Durant la dernière semaine, nous reçûmes la visite des habitans de toutes les parties de l'Isle, qui nous fournirent une quantité considérable de cochons et de bananes vertes; et les jours que nous passâmes à attendre un vent favorable

ne furent pas entièrement perdus : les bananes vertes , qui se gardent deux ou trois semaines , nous tinrent lieu de pain , et nous achevâmes d'ailleurs d'embarquer l'eau et le bois dont nous avions besoin.

Les habitans d'*Ulietea* sont en général plus petits et d'un teint plus noir que ceux des Isles voisines ; ils paroissent aussi plus désordonnés , défaut qui vient peut-être de ce qu'ils ont passé sous la domination des Naturels de *Bolabola* : Oreo , leur Chef , ne semble être que le Député du Roi de cette dernière Isle , et la conquête semble avoir diminué le nombre des Chefs subalternes , en sorte que cette contrée se trouve d'une manière moins immédiate sous l'inspection du Souverain intéressé à la maintenir dans l'obéissance. On nous a dit qu'*Ulietea* , aujourd'hui réduite à cet état d'humiliation , fut autrefois la plus distinguée des Isles de ce groupe : il paroît même vraisemblable qu'elle étoit le centre de l'administration ; car les Naturels assurent que la famille royale d'*O-Taïti* descend de celle qui régnoit à *Ulietea* , avant la dernière révolution. Le Roi Ooroo , détrôné par cette révolution , vivoit encore lors de notre relâche à *Huaheine* , où il résidoit. Il offroit à ces peuplades un exemple de l'instabilité du pouvoir ; et ce qui montre bien leur respect pour les familles des Chefs , et pour ceux qui se sont trouvés revêtus de la qualité de Souverain , quoiqu'il eût perdu ses domaines , il conservoit toutes les marques distinctives de la royauté.

Notre séjour à *Ulietea* nous fournit une autre preuve de la justesse de cette remarque. J'y reçus la visite de mon vieil ami Oree , dernier Chef de *Huaheine*. Il étoit encore un personnage important ; il arrivoit toujours avec une suite nombreuse , et il ne manquoit pas de nous apporter

de magnifiques présens. Sa santé paroissoit beaucoup meilleure qu'à l'époque de mon premier et de mon second voyage (\*). Pour expliquer comment sa santé se fortifioit en vieillissant, je supposai que, durant sa régence, il avoit trop bu d'*ava*, et qu'étant simple particulier, il en buvoit moins.

---

## CHAPITRE VIII.

*Arrivée à Bolabola. Entrevue avec le Roi Opoony. Raisons qui me déterminent à acheter l'ancre de M. de Bougainville. Départ des isles de la Société. Détails sur Bolabola. Histoire de la conquête d'Otaba et d'Ulietea. Terreur qu'inspirent les Habitans de Bolabola. Animaux que nous laissâmes dans cette Isle ainsi qu'à Ulietea. Supplément de vivres que nous y embarquâmes, et manière dont nous salâmes des cochons. Observations relatives à O-Taïti et aux Isles de la Société. Observations astronomiques et nautiques sur ces Terres.*

DÈS que nous fûmes hors du havre, nous nous éloignâmes d'*Ulietea* et nous prîmes la route de *Bolabola*. Je voulois aborder à cette Isle, afin d'acheter du Roi Opoony l'une des ancres que M. de Bougainville perdit à *O-Taïti*; les

---

(\*) Le Capitaine Cook avoit vu Oree, en 1769, lorsqu'il commandoit l'*Endeavour*, et il l'avoit vu ensuite deux fois, en 1772, durant son second voyage.

O-Taitiens qui la relevèrent, après le départ des François, l'avoient envoyée en présent à ce Monarque. Si je desirois de l'obtenir, ce n'étoit pas que nous en eussions besoin pour les vaisseaux; mais ayant donné ou vendu toutes les haches et les autres outils de fer que nous avions apportés d'Angleterre, il ne nous restoit plus de moyens de faire des échanges avec les peuplades que nous rencontrerions. Les serruriers employoient depuis quelque temps la provision de fer que nous avions à bord, à fabriquer les articles les plus propres à ce commerce; et ces transmutations, jointes au service de la *Résolution* et de la *Découverte*, en avoient déjà consommé une grande partie. Je crus que l'ancre de M. de Bougainville nous tiendrait lieu de fer en barres, et que je déterminerois Opcony à me la céder.

Oreo et six ou huit Insulaires d'*Ulietea* passèrent sur nos vaisseaux à *Bolabola*. En général, la plupart des Naturels, si j'en excepte le Chef, nous auroient suivi de bon cœur en Angleterre. Nous trouvant, au coucher du Soleil, par le travers de la pointe Sud de *Bolabola*, nous diminuâmes de voiles, et nous courûmes de petites bordées durant la nuit. Le 8, à la pointe du jour, nous essayâmes de gagner le havre; qui git au côté Occidental de l'Isle: le vent étoit foible, et ce ne fut qu'à neuf heures que je me vis assez près pour faire sonder l'entrée; je voulois conduire les vaisseaux en-dedans et y relâcher un jour ou deux.

Le *Master* chargé de cette commission me dit, à son retour, que le fond étoit de roche à l'entrée du havre, mais qu'on trouvoit un bon mouillage en-dedans; que la sonde y rapportoit vingt-trois et vingt-cinq brasses; que le canal avoit un tiers de mille de large, et que les vaisseaux pou-

voient y tourner. D'après ce rapport , nous entreprîmes d'y conduire *la Résolution* et *la Découverte* ; mais la marée et le vent nous étoient contraires , et lorsque nous eûmes fait deux ou trois bordées , je reconnus que nous n'en viendrions à bout qu'au moment du flot. Je renonçai au projet de mener nos deux bâtimens dans le havre : les canots étoient prêts ; j'en pris un dans lequel je reçus Oreo et ses compatriotes, et les rameurs nous portèrent sur la côte.

Nous débarquâmes à l'endroit que nous indiquèrent les Naturels , et on ne tarda pas à me présenter à Opoony , qui étoit environné d'une foule nombreuse. Je n'avois point de temps à perdre , et , dès que je me fus conformé au cérémonial du pays , je le priai de me donner l'ancre : j'eus soin de lui montrer ce que je lui donnerois de mon côté. Mon présent consistoit en une robe-de-chambre de toile , une chemise , quelques fichus de gaze , un miroir , des grains de verre , d'autres bagatelles , et six haches ; la vue des haches produisit une acclamation universelle parmi les Insulaires. Opoony voulut absolument attendre qu'on m'eût livré l'ancre pour recevoir ces diverses choses ; et je ne concevois pas trop les motifs de son refus. Il ordonna à trois de ses gens de me mener à l'endroit où étoit l'ancre , et de me la livrer. Il espéroit , à ce que je compris , que je leur remettrois le prix de l'échange. Ces trois hommes me conduisirent à une Isle située au côté septentrional de l'entrée du havre ; l'ancre n'étoit ni aussi grande , ni aussi entière que je me l'imaginois. Je reconnus à la marque , qu'elle avoit pesé sept cents au sortir de la forge ; l'organeau , une partie de la verge et les deux pattes manquoient. Je sentis alors pourquoi Opoony



n'avoit pas terminé tout de suite notre marché; il imaginoit sans doute que mon présent excédoit trop la valeur de l'ancre, et que je lui reprocherois de m'avoir trompé. Quoi qu'il en soit, je pris l'ancre, et j'envoyai au Roi chacun des articles que je lui avois promis. Ma négociation ainsi terminée, je retournai à bord, et quand on eut remonté les canots, nous nous éloignâmes de *Bolabola*, et nous marchâmes au Nord.

Tandis qu'on remontoit les canots, quelques-uns des Naturels arrivèrent sur trois ou quatre pirogues; ils dirent qu'ils venoient voir nos vaisseaux; ils nous apportèrent un grand nombre de noix de coco, et un cochon-de-lait, le seul que nous nous procurâmes sur cette Isle. Je suis persuadé cependant, que si nous avions attendu jusqu'au lendemain, on nous auroit fourni des provisions en abondance, et je crois que les Naturels eurent bien du regret de nous voir partir si tôt; mais comme nous avions déjà beaucoup de cochons et de fruits, et fort peu de moyens d'en obtenir davantage, rien ne m'engageoit à différer la suite de notre voyage.

Le havre de *Bolabola*, appelé *Oteavanoa*, et situé au côté occidental de l'Isle, est un des plus étendus que j'aie jamais rencontré; quoique nous n'ayons pas pénétré dans l'intérieur, j'ai eu la satisfaction du-moins de le faire reconnoître par le *Master*, et je puis assurer les Navigateurs que le mouillage y est très-bon (\*).

La montagne élevée et à double pic, qu'on voit au mi-

---

(\*) Voyez un plan de l'Isle de *Bolabola*, dans la Collection de Hawkesworth, Tome II, page 249 de l'original. Cette Collection n'offre pas de plan particulier du havre, mais sa position y est marquée d'une manière très-distincte.

lieu de l'Isle, nous parut stérile au côté oriental; mais au côté occidental, elle offre des arbres et des arbrisseaux, même dans les endroits les plus escarpés. Les terrains bas qui l'environnent près de la mer, sont couverts de cocotiers et d'arbres à pain, ainsi que les autres Isles de cet océan; et les nombreux Islets qui la bordent en dedans du récif, ajoutent à ses productions végétales et à sa population.

*Bolabola* n'a que huit lieues de tour; et, lorsqu'on songe à ce peu d'étendue, on est étonné que ses habitans aient entrepris et achevé la conquête d'*Ulietea* et d'*Otaha*; car la grandeur de la première de ces deux Isles est au-moins double. J'avois beaucoup entendu parler dans mes voyages de la guerre qui a produit une révolution si mémorable. Le résultat de nos recherches peut amuser le lecteur, et je vais l'insérer ici comme une esquisse de l'histoire de nos amis de cette partie du monde (\*).

Les Isles contiguës d'*Ulietea* et d'*Otaha* vécurent long-temps amies, ou, selon l'expression des Naturels, elles se regardèrent long-temps comme deux frères que des vues d'intérêt ne pouvoient désunir. Elles formèrent aussi avec *Huaheine*, des liaisons d'amitié qui furent moins intimes; *Otaha* cependant eut la perfidie de se liguer avec *Bolabola* pour attaquer *Ulietea*. Les habitans d'*Ulietea* appelèrent à leur secours les habitans de *Huaheine*. Les guerriers de *Bolabola* étoient encouragés par une Prêtresse, ou plutôt par une Prophétesse, qui leur annonçoit

---

(\*) On doit à M. Anderson ces détails, ainsi que beaucoup d'autres sur les peuplades de la Mer du Sud.

la victoire : pour ne pas leur laisser de doutes sur la certitude de sa prédiction, elle dit que si on envoyoit un d'entre eux dans un endroit de la mer qu'elle désigna, il verroit s'élever une pierre du sein des flots. L'un d'eux prit en effet une pirogue, et se rendit au lieu indiqué ; il essaya de plonger dans la mer pour reconnoître où étoit la pierre ; mais il fut à peine sous l'eau, qu'il fut rejeté brusquement à la surface avec la pierre à sa main. Les Naturels, étonnés de ce prodige, déposèrent religieusement la pierre dans la maison de l'*Eatooa*, et on la conserve à *Bolabola*, afin d'attester que la femme étoit inspirée par le Dieu. Ne doutant plus du succès, l'escadre de *Bolabola* alla chercher les pirogues d'*Ulietea* et de *Huaheine*. Celles-ci se trouvant jointes les unes aux autres par de grosses cordes, le combat fut long, et malgré la prédiction et le miracle, les Insulaires de *Bolabola* auroient vraisemblablement été battus, si la marine d'*Otaha* n'étoit pas arrivée au moment de la crise. Ce renfort décida du sort de la journée. Les Naturels de *Bolabola* défirent l'ennemi et tuèrent beaucoup de monde : profitant de la victoire, ils envahirent *Huaheine* qu'ils savoient mal défendue, et dont la plupart des guerriers étoient absens. Ils se rendirent maîtres de l'Isle, et un grand nombre des habitans se réfugièrent à *O-Taïti*, où ils racontèrent leurs désastres : ceux de leurs compatriotes ou des Naturels d'*Ulietea* qu'ils rencontrèrent, attendris par le récit des cruautés du vainqueur, leur donnèrent quelques secours ; mais ils ne purent équiper que dix pirogues de guerre. Quoique leur force fût si peu considérable, ils concertèrent leur plan d'une manière sage ; ils débarquèrent à *Huaheine* pendant une nuit obscure ; et, tombant à l'improviste sur les vain-

queurs, ils en tuèrent la plupart et obligèrent le reste à se sauver. Ils reprirent ainsi l'Isle de *Huaheine*, qui, depuis cette époque, ne reconnoît pour Souverains que ses propres Chefs. Immédiatement après la défaite des escadres réunies d'*Ulietea* et de *Huaheine*, les habitans d'*O-taha* demandèrent aux Naturels de *Bolabola*, leurs alliés, à être admis au partage de la conquête; ils essayèrent un refus et ils rompirent l'alliance: il y eut une guerre, et l'Isle d'*O-taha*, ainsi que celle d'*Ulietea*, furent subjuguées. L'une et l'autre se trouvent aujourd'hui soumises à *Bolabola*; les Chefs qui y commandent sont des députés d'Opoony. Pour réduire les deux Isles, les guerriers de *Bolabola* livrèrent cinq batailles, dans lesquelles il y eut une multitude d'hommes tués.

Tels sont les détails que nous reçûmes des gens du pays. J'ai remarqué plus d'une fois, que ces peuplades ne fixent pas d'une manière exacte les dates des événemens un peu anciens. Quoique la guerre dont je viens de parler soit très-moderne, nous fûmes réduits à calculer l'époque de son commencement et de sa fin, d'après des circonstances accessoires que nous observâmes nous-mêmes, les Naturels ne nous dirent rien de précis sur ce point. La conquête d'*Ulietea*, qui termina la guerre, fut achevée avant la relâche que je fis aux *Isles de la Société*, en 1769, et il y a lieu de croire que la paix venoit d'être rétablie; car nous aperçûmes alors des traces bien récentes des hostilités commises sur cette Isle (\*). L'âge de Teereeta-reea, Chef actuel de *Huaheine*, peut aussi nous guider :

---

(\* ) On en parle dans la Collection de Hawkesworth, Vol. II, page 236 de l'original.

ses traits n'annonçoient pas plus de dix ou douze ans, et nous apprîmes que son père avoit été tué dans une des batailles. Pour ce qui regarde le commencement des hostilités, les jeunes gens d'environ vingt ans, que nous interrogeâmes, se souvenoient à peine des premiers combats; et j'ai déjà dit que les compatriotes d'Omaï, rencontrés par nous à *Wateoo*, n'avoient pas ouï parler de cette guerre : ainsi, elle commença après leur voyage.

Depuis la conquête d'*Ulietea* et de *Otaha*, les guerriers de *Bolabola* ont été regardés comme invincibles; et telle est l'étendue de leur célébrité, qu'à *O-Taïti*, Isle trop éloignée pour avoir à craindre une invasion, on parle de leur valeur, sinon avec effroi, du-moins avec éloge. On dit qu'ils ne prennent jamais la fuite dans une bataille, et qu'à nombre égal, ils triomphent toujours des autres Insulaires. Les peuplades voisines semblent croire que la supériorité du Dieu de *Bolabola* ne contribue pas peu à leurs succès : elles imaginèrent que ce Dieu ne vouloit point nous permettre d'aborder à une Isle qui est sous sa protection spéciale, et qu'il nous retint par des vents contraires à *Ulietea*.

Il est évident que les Insulaires de *Bolabola* sont très-estimés à *O-Taïti*, puisqu'on leur a envoyé l'ancre de M. de Bougainville; et il faut expliquer de la même manière le projet de leur envoyer en outre le taureau qu'y laissèrent les Espagnols : ils étoient déjà en possession du mâle d'un autre quadrupède déposé à *O-Taïti* par les mêmes Navigateurs. D'après la description imparfaite que nous en firent les *O-Taïtiens*, nous aurions été bien embarrassés de deviner de quelle espèce il étoit : mais les déserteurs du Capitaine Clerke m'apprirent à leur retour

de *Bolabola*, qu'on leur avoit montré l'animal, et que c'étoit un bœlier. Il résulte souvent du bien d'un mal quelconque; et si le *Midshipman* et le matelot n'avoient pas déserté, j'aurois ignoré de quel quadrupède il s'agissoit. Je profitai de cette information lorsque je débarquai, pour voir Opoony; je conduisis à terre une brebis que nous avions amenée du Cap de *Bonne-Espérance*, et j'ai lieu de croire que les habitans de *Bolabola* auront désormais des moutons. J'ai laissé aussi à *Ulietea*, aux soins d'Oreo, un verrat et une truie, et des chèvres; en sorte qu'*O-Taïti* et toutes les Isles d'alentour, ne tarderont pas à voir leur race de cochons améliorée, et à posséder des troupeaux de chacun des quadrupèdes et de chacune des volailles que nous y avons portés d'*Europe*.

Quand cette propagation sera bien établie, ces Isles offriront aux Navigateurs des rafraîchissemens plus abondans et plus variés que toutes les autres parties du monde; et même dans l'état actuel, je ne connois point de relâche meilleure. Des observations, répétées durant plusieurs voyages, m'ont appris que si des divisions intestines ne les troublent point, que si elles vivent en bonne intelligence, ce qui a lieu depuis quelques années, on y trouve une quantité considérable des diverses productions du sol, et en particulier de cochons.

Si nous avions eu à bord plus de choses propres aux échanges, et assez de sel, je crois que nous aurions pu saler la quantité de porc nécessaire à la consommation des deux vaisseaux pendant une année: mais notre relâche aux *Isles des Amis*, et notre long séjour à *O-Taïti* et sur les terres des environs, avoient épuisé nos articles de commerce, et sur-tout nos haches, qu'on exigeoit ordinairement

rement lorsque nous demandions à acheter des cochons. Le sel qui nous restoit à notre arrivée sur ces parages, suffisoit à peine pour saler quinze barriques de viande. Nous en salâmes cinq barriques aux *Isles des Amis*, et les dix autres à *O Taïti*. Le Capitaine Clerke en sala une quantité proportionnée pour *la Découverte*.

Nous adoptâmes le procédé que j'avois suivi dans mon second voyage, et il ne sera pas hors de propos de le décrire plus en détail. On tuoit les cochons le soir; dès qu'ils étoient nettoyés, on les suspendoit en quartiers; on en ôtoit les os, on saloit la viande lorsqu'elle fumoit encore, et on la plaçoit de manière que les sucs pussent s'égoutter; le lendemain au matin on la saloit de nouveau, on la mettoit dans un tonneau et on la marinoit: elle y demouroit quatre ou cinq jours ou une semaine; on en tiroit ensuite chaque morceau qu'on examinoit l'un après l'autre, et s'il y en avoit de gâtés, ce qui arrivoit quelquefois, on les séparoit du reste, qu'on transportoit dans un second tonneau et qu'on couvroit de saumure: huit ou dix jours après, on examinoit encore la viande; au reste, cette précaution étoit inutile, car on la trouvoit en général dans un bon état. L'opération réussit mieux quand on emploie un mélange de sel brun et de sel blanc, mais ce mélange n'est pas nécessaire. Il faut bien prendre garde de laisser dans la viande un seul des vaisseaux sanguins, et on ne doit pas en mariner une trop grande quantité lors de la première salaison, de peur que les pièces du milieu ne s'échauffent et n'empêchent le sel d'y pénétrer. Nous tuâmes une fois plus de cochons qu'à l'ordinaire, et ce petit malheur nous arriva: un ciel pluvieux et brûlant est très-défavorable pour saler de la viande sous les climats du Tropic.

Les Européens ont abordé si souvent ici depuis quelques années, que les Naturels auront peut-être soin de nourrir une quantité considérable de cochons; car ils savent par expérience qu'à l'arrivée des vaisseaux, ils sont sûrs de les échanger contre des choses très-précieuses à leurs yeux. Les O-Taïtiens, ainsi que les autres Naturels des *Isles de la Société*, attendent à chaque instant le retour des Espagnols; ils'espéreront pendant deux ou trois années que des bâtimens de notre Nation iront les voir. Il est inutile de les avertir que vous ne reviendrez pas; ils ignorent les motifs de votre voyage; ils ne se donnent pas la peine de vous interroger là-dessus, et ils croient néanmoins que vous devez revenir.

Je ne puis m'empêcher de dire une chose dont je suis intimement convaincu : il eût été plus heureux pour ces pauvres Insulaires de ne jamais connoître les arts et les superfluités qui font le bonheur de la vie, que d'être abandonnés de nouveau à leur ignorance et à leur misère primitive, après avoir connu les ressources de l'industrie humaine. Si leur commerce avec les Européens est interrompu, il est impossible qu'ils se retrouvent dans cet état de médiocrité où ils étoient d'une manière si tranquille et si douce, avant que nous abordassions sur leurs côtes. Il me paroît que les Européens ont en quelque sorte contracté l'obligation d'aller les voir une fois en trois ou quatre ans, afin de leur porter les instrumens utiles et les choses d'agrément que nous avons introduits parmi eux, et dont nous leur avons donné le goût. Si l'on n'a pas soin de leur envoyer ces secours passagers, ils éprouveront vraisemblablement une disette très-fâcheuse, à une époque où ils ne pourront plus reprendre leurs méthodes moins



parfaites, qu'ils méprisent aujourd'hui, et dont ils ne font plus usage depuis qu'ils se servent des nôtres. En effet, lorsque les outils de fer qu'ils emploient maintenant seront usés, ils auront presque oublié la forme des instrumens qu'ils employoient jadis ; une hache de pierre est actuellement aussi rare que l'étoit une de fer il y a huit ans, et on n'aperçoit pas un ciseau d'os ou de pierre. Les clous de fiche ayant remplacé les ciseaux de pierre, leur simplicité est si grande, qu'ils croient leur provision de cet article inépuisable ; car ils ne nous en demandent jamais de nouveaux : ils changèrent néanmoins quelquefois des fruits contre des clous d'une moindre grosseur. Les couteaux étoient fort estimés à *Ulietoa* ; et dans chacune de ces Isles, les herminettes et les petites haches l'emportèrent sur les autres articles. Quant aux objets de parure, leur fantaisie est aussi mobile que celle des Nations polies de l'*Europe*, et la chose qui plaît à leur imagina<sup>n</sup> lorsque la mode lui donne du prix, est rejetée lorsqu'il s'établit une mode nouvelle ; mais nos outils de fer sont d'une utilité si frappante, qu'on peut assurer, sans craindre de se tromper, qu'ils continueront toujours à les estimer beaucoup, et qu'ils seront très à plaindre si, dépourvus des matières premières, ou ignorant l'art de les fabriquer, ils cessent de recevoir des cargaisons ceux de nos outils qui leur sont devenus nécessaires à bien des égards.

Quoique *O-Taïti* ne soit pas, à proprement parler, au nombre des terres que j'ai appelées *Isles de la Société*, en 1769, elle est habitée par la même race d'hommes, et la tribu qui y est établie a le même caractère et les mêmes mœurs que les tribus des environs. Ce fut un bonheur pour nous de découvrir cette Isle principale avant les au-

tres; l'accueil amical et hospitalier que nous y reçûmes, nous a déterminé, dans nos différentes courses sur cette partie de l'Océan Pacifique, à y faire des relâches plus longues. La multiplicité de nos relâches nous a fourni plus d'occasions d'étudier les productions et les mœurs de ses habitans, que nous n'en avons eu d'observer les Isles et les peuplades d'alentour. Au reste, nous connoissons assez bien les dernières, pour assurer que tout ce que nous avons dit d'*O-Taïti* leur est applicable avec de très-légers changemens.

Nos premières relations n'ont décrit que trop en détail les scènes de plaisir et de débaûche qui rendent *O-Taïti* un séjour si agréable à la plupart de ceux qui se trouvent à bord des vaisseaux, et lors même que j'aurois quelques traits à ajouter à cette esquisse, déjà tracée d'une manière assez exacte, j'hésiterois à peindre dans mon Journal des mœurs licencieuses propres seulement à exciter le dégoût des lecteurs qui cherchent à s'instruire; mais il y a quelques points des institutions domestiques, politiques et religieuses de ces peuplades, qu'on connoît d'une manière très-imparfaite encore, après tous nos voyages. Le récit inséré plus haut de ce qui nous est arrivé, y jétera probablement une sorte de jour, et on trouvera, dans le Chapitre suivant, des remarques de M. Anderson, qui contribueront à les éclaircir.

Au milieu des recherches moins importantes dont nous nous occupâmes sur ces Isles, nous ne perdîmes pas de vue les grands objets de notre voyage, et nous ne laissâmes échapper aucune occasion de faire des observations astronomiques et nautiques. La table qui suit en offre le résultat.

Lieu.	Latitude Sud.	Longitude orientale.	Déclinaison de l'aimant.	Inclinaison de l'aiguille aimantée.
Pointe <i>Matavai</i> , à <i>O-Taïti</i> .....	17° 29' $\frac{1}{4}$ "	210° 22' 28"	5° 34' E	29° 22"
Havre <i>Owharre</i> , à <i>Huaheine</i> ....	16 42 $\frac{1}{4}$	208 52 24	5 13 $\frac{1}{2}$ E	28 28
Havre <i>Ohamane-</i> <i>no</i> , à <i>Ulietea</i> ..	16 45 $\frac{1}{2}$	208 25 22	6 19 E	29 5

Les longitudes de ces trois lieux ont été conçues par un milieu entre 145 suites d'observations faites à terre sur différens points de la côte, et rapportées à chacune des stations, par le moyen du garde-temps. Comme la position de ces trois lieux avoit été déterminée très-exactement dans mes deux premiers Voyages, mon principal objet dans ces observations, étoit de découvrir sur quel degré de précision on pouvoit compter, en employant un résultat moyen entre tous ceux qu'auroit donnés un certain nombre d'observations de la Lune. J'ai pensé que nous pourrions en juger par le plus ou le moins d'accord qui se trouveroit entre notre nouveau résultat et celui qui avoit été conclu des observations que nous avions faites sur les mêmes lieux, en 1769, et par lesquelles nous avions fixé la longitude de la pointe de *Matavai* de l'Isle d'*O-Taïti* à 210° 27' 30". On voit que notre nouvelle détermination ne diffère de l'ancienne que de 5' 2"; et peut-être aucune autre méthode n'eût donné deux résultats plus conformes entre eux. Sans prétendre décider laquelle de ces déterminations approche le plus de la vraie position, je ferai usage de notre dernier résultat, c'est-à-dire, que je supposerai que la pointe *Matavai* d'*O-Taïti* est par 110° 22' 28", ou, ce qui revient au même, que le havre de *Ohamaneno* dans l'Isle d'*Ulietea*, est par 208° 25' 22";

et c'est d'après cette longitude de départ, que je calculerai pour la suite celles que nous conclurons par le moyen du garde-temps, en comptant que son retard journalier sur le moyen mouvement du Soleil, est actuellement de 1", 69, ainsi que nous l'avons déterminé par un milieu entre toutes les observations que nous avons faites à ces Isles, pour connoître la marche de cette montre.

A notre arrivée à *O-Taïti*, l'erreur sur la longitude donnée par le garde-temps, étoit :

En calculant d'après son mouvement journalier constaté à *Greenwich*..... 1° 18' 58".

D'après son mouvement journalier conclu des observations de *Tongataboo*..... 0° 18' 40".

Nous fîmes aussi quelques observations sur les marées, sur-tout à *O-Taïti* et à *Ulietea* : nous voulions déterminer leur plus grande élévation sur la première de ces Isles. Durant mon second Voyage, M. Wales crut avoir découvert que les flots y montoient par-delà le point que j'avois trouvé en 1766 ; mais nous nous assurâmes cette fois que cette différence n'avoit plus lieu, c'est-à-dire, que la marée s'élevoit seulement de 12' ou 14 pouces au plus. Nous observâmes que la marée est haute à midi dans les quadratures aussi bien qu'à l'époque des pleines et des nouvelles Lunes.

La table suivante des observations faites à *Ulietea*, servira de preuve.

Novembre. Jour du mois.	La Mer est étale de	à	Temps moyen de la haute mer.	Elévation perpendi- culaire. pouces.
6.	11h 15 <sup>m</sup>	12h 20 <sup>m</sup>	11 <sup>h</sup> 48 <sup>m</sup>	5, 5
7.	11 40	1 00	12 20	5, 2

Novembre: Jour du mois.	La Mer est étale de	à	Temps moyen de la haute mer.	Élévation perpendi- culaire. ponces.
8.	11 35	12 50	12 12	5, 0
9.	11 40	1 16	12 28	5, 5
10.	11 25	1 10	12 18	6, 5
11.	12 00	1 40	12 20	5, 0
12.	11 00	1 05	12 02	5, 7
13.	9 30	11 40	10 35	8, 0
14.	11 10	12 50	12 00	8, 0
15.	9 20	11 30	10 25	9, 2
16.	10 00	12 00	11 00	9, 0
17.	10 45	12 15	11 30	8, 5
18.	10 25	12 10	11 18	9, 0
19.	11 00	1 00	12 00	8, 0
20.	11 30	2 00	12 45	7, 0
21.	11 00	1 00	12 00	8, 0
22.	11 30	1 07	12 18	8, 0
23.	11 00	1 30	12 45	6, 5
24.	11 30	1 40	12 35	5, 5
25.	11 40	1 50	12 45	4, 7
26.	11 00	1 30	12 15	5, 2

J'ai achevé ce que j'avois à dire sur ces Isles, qui jouent un rôle si brillant dans la liste de nos découvertes; mais le lecteur me permettra d'interrompre un moment la suite de mon Journal, et de lui faire lire des remarques que je dois à M. Anderson.

---



---

 CHAPITRE IX.

*Les détails sur O-Taïti sont encore imparfaits. Vents dominans dans le parage de cette Isle. Beauté du pays. Culture. Remarques sur les curiosités naturelles du pays ; sur la personne des Naturels ; sur leurs maladies ; sur leur caractère ; sur leur amour pour le plaisir ; sur la chirurgie et la médecine qu'ils pratiquent. Leur régime diététique. Effets de l'AVA. Epoques de leurs repas et manière de manger. Liaisons avec les femmes. Circoncision. Système religieux. Idées sur l'âme et sur une vie future. Superstitions diverses. Traditions sur la création. Légende historique. Honneurs qu'on rend au Roi. Distinction des rangs. Châtimens des crimes. Particularités des Isles voisines. Noms de leurs Dieux. Noms des Isles fréquentées par les Naturels des Isles de la Société. Etendue de leur Navigation.*

« IL paroît d'abord superflu de rien ajouter aux détails qu'on trouve sur *O-Taïti*, dans les relations du Capitaine Wallis et de M. de Bougainville, et dans le premier et le second Voyage de M. Cook : on est tenté de croire qu'on ne peut guères aujourd'hui que répéter les mêmes observations ; mais je suis loin de penser ainsi. Malgré la description exacte du pays et des usages les plus ordinaires des habitans, dont nous sommes redevables aux navigateurs que je viens de citer, et sur-tout

» à M. Cook, je ne craindrai pas de dire qu'il reste un  
 » grand nombre de points dont on n'a pas parlé; qu'on a  
 » fait quelques méprises, rectifiées depuis par des recher-  
 » ches postérieures; et que même à présent nous n'avons  
 » aucune idée de diverses institutions très-importantes de  
 » cette peuplade. Nos relâches ont été fréquentes, mais  
 » passagères; la plupart de ceux qui se trouvoient à bord  
 » des vaisseaux ne se soucioient pas de recueillir des ob-  
 » servations, ou d'autres qui s'en occupoient n'étoient pas  
 » en état de distinguer une remarque utile d'une remarque  
 » oiseuse; et nous avions tous, quoique à un degré diffé-  
 » rent, le désavantage inséparable d'une connoissance im-  
 » parfaite de la langue des Naturels, qui seuls pouvoient  
 » nous instruire. Quelques Espagnols ont résidé à *O-Taïti*  
 » plus long-temps qu'aucun autre Européen, et il leur a  
 » été moins difficile de surmonter ce dernier obstacle :  
 » s'ils ont profité de leurs moyens, ils se sont instruits  
 » d'une manière complète de tout ce qui a rapport aux in-  
 » stitutions et aux usages de cette contrée, et leur relation  
 » offrirait vraisemblablement des détails plus exacts et plus  
 » authentiques que ceux dont nous avons acquis la connois-  
 » sance après bien des efforts; mais, comme il est très-in-  
 » certain, pour ne pas dire très-improbable, que l'*Espagne*  
 » nous apprenne quelque chose là-dessus, j'ai rassemblé  
 » des informations nouvelles, relatives à *O-Taïti* et aux  
 » Isles voisines, que je suis venu à bout d'obtenir d'Omaï,  
 » tandis qu'il étoit à bord de *la Résolution*, ou des Natu-  
 » rels avec qui j'ai conversé à terre.

» Le vent est fixé, la plus grande partie de l'année,  
 » entre l'Est-Sud-Est et l'Est-Nord-Est; c'est le véritable  
 » vent alisé, auxquels les Naturels donnent le nom de

» *Maaraee*; il souffle quelquefois avec beaucoup de force.  
 » Dans ce dernier cas, l'atmosphère est souvent nébuleuse,  
 » et il tombe de la pluie; mais lorsqu'il est plus modéré, le  
 » ciel est clair et serein. Si le vent prend davantage de  
 » la partie du Sud, s'il devient Sud-Est ou Sud-Sud-Est;  
 » il est plus doux et accompagné d'une mer tranquille, et  
 » les Naturels l'appellent *Maoui*. Aux époques où le Soleil  
 » est à-peu-près vertical, c'est-à-dire, aux mois de décembre  
 » et de janvier, le vent et l'atmosphère sont très-va-  
 » riables; mais il est très-commun de voir les vents à  
 » l'Ouest-Nord-Ouest ou au Nord-Ouest; ce vent est appelé  
 » *Toerou*: en général, il est accompagné d'un ciel sombre  
 » et nébuleux, et de fréquentes ondées de pluie: quoique  
 » modéré, il souffle de temps-en-temps avec force, mais il  
 » ne dure guères plus de cinq ou six jours sans interrup-  
 » tion; c'est le seul par lequel les habitans des Isles sous le  
 » vent arrivent à celle-ci. S'il vient un peu plus de la par-  
 » tie du Nord, il a moins de force, et on le désigne par le  
 » terme d'*Era-potaia*. Les gens du pays disent qu'*Era-*  
 » *potaia* est la femme de *Toerou*, lequel, selon leur my-  
 » thologie, est de l'espèce mâle.

» Le vent du Sud-Ouest et de l'Ouest-Sud-Ouest se  
 » trouve encore plus commun que celui dont je viens de  
 » parler; et, quoiqu'il soit en général doux et interrompu  
 » par des calmes ou des brises de l'Est, il produit, de temps  
 » à l'autre, des rafales très-vives. Le ciel est alors ordinaire-  
 » ment couvert, nébuleux et pluvieux, et souvent accom-  
 » pagné de beaucoup d'éclairs et de tonnerre: on l'appelle  
 » *Etoa*, et il succède fréquemment au *Toerou*. Il est ordi-  
 » naire aussi de voir le *Toerou* remplacé par le *Farooa*, qui  
 » prend davantage de la partie du Sud; celui-ci est très-



» impétueux ; il renverse les maisons et les arbres , et sur-  
» tout les cocotiers , à cause de leur hauteur ; mais il est de  
» peu de durée.

» Les Naturels ne paroissent pas avoir une connoissance  
» bien exacte de ces variations de l'atmosphère , et ils  
» croient néanmoins avoir formé des résultats généraux sur  
» leurs effets. Lorsque les vagues produisent un son creux  
» et battent la côte , ou plutôt le récif , avec lenteur , ils  
» comptent sur un beau temps ; mais si les flots produisent  
» des sons aigus , et s'ils se succèdent avec rapidité , ils  
» s'attendent à un mauvais temps.

» Il n'y a peut-être pas , dans le monde entier , de can-  
» ton d'un aspect plus riche que la partie Sud - Est  
» d'*O-Taïti*. Les collines y sont élevées , d'une pente  
» roide , et escarpées en bien des endroits ; mais des arbres  
» et des arbrisseaux les couvrent tellement jusqu'au som-  
» met , qu'en les voyant , on a bien de la peine à ne pas  
» attribuer aux rochers le don de produire et d'entretenir  
» cette charmante verdure. Les plaines qui bordent les  
» collines vers la mer , les vallées adjacentes , offrent une  
» multitude de productions d'une force extraordinaire ; et  
» à la vue de ces richesses du sol , le spectateur est con-  
» vaincu qu'il n'y a pas sur le globe de terrain d'une végé-  
» tation plus vigoureuse et plus belle. La nature y a ré-  
» pandu des eaux avec la même profusion ; on trouve des  
» ruisseaux dans chaque vallée ; ces ruisseaux , à mesure  
» qu'ils s'approchent de l'Océan , se divisent souvent en  
» deux ou trois branches , qui fertilisent les plaines sur  
» leur passage. Les habitations des Naturels sont disper-  
» sées , sans ordre , au milieu des plaines ; et quand nous  
» les regardions des vaisseaux , elles nous offroient des

» points-de-vue délicieux. Pour augmenter le charme de  
 » cette perspective , la portion de mer qui est en-dedans  
 » du récif et qui borde la côte est d'une tranquillité par-  
 » faite; les Insulaires y naviguent en sûreté dans tous les  
 » temps : on les y voit se promener mollement sur leurs  
 » pirogues, lorsqu'ils passent d'une habitation à l'autre, ou  
 » lorsqu'ils vont à la pêche. Tandis que je jouissois de ces  
 » coups-d'œil ravissans , j'ai souvent regretté de ne pou-  
 » voir les décrire de manière à communiquer aux lec-  
 » teurs une partie de l'impression qu'éprouvent tous ceux  
 » qui ont le bonheur d'aborder à *O-Taïti*.

» C'est sans doute la fertilité naturelle du pays , jointe  
 » à la douceur et à la sérénité du climat, qui donne aux  
 » Insulaires tant d'insouciance pour la culture. Il y a une  
 » foule de districts couverts des plus riches productions,  
 » où l'on n'en aperçoit pas la moindre trace. Ils ne soignent  
 » guères que la plante d'où ils tirent leurs étoffes, laquelle  
 » est des semences apportées des montagnes, et l'*Ava*,  
 » ou le poivre enivrant, qu'ils garantissent du soleil lors-  
 » qu'il est très-jeune, et qu'ils couvrent pour cela de feuilles  
 » d'arbres à pain; ils tiennent fort propres l'une et l'autre  
 » de ces plantes.

» J'ai fait de longues recherches sur la manière dont ils  
 » cultivent l'arbre à pain, et on m'a toujours répondu  
 » qu'ils ne le plantent jamais. Si on examine les endroits  
 » où croissent les rejetons, on en sera convaincu. On ob-  
 » servera toujours qu'ils poussent sur les racines des  
 » vieux, lesquelles se prolongent près de la surface du  
 » terrain : les arbres couvrieroient donc les plaines, quand  
 » même l'Isle ne seroit pas habitée, ainsi que les arbres à  
 » écorce blanche croissent naturellement à la terre de

» *Diemen*, où ils composent de vastes forêts; d'où l'on  
» peut conclure que l'habitant d'*O-Taïti*, loin d'être obligé  
» de se procurer son pain à la sueur de son front, est forcé  
» d'arrêter les largesses de la nature, qui le lui offre en  
» abondance. Je crois qu'il extirpe quelquefois des arbres  
» à pain pour y planter d'autres arbres, et mettre de la  
» variété dans les choses dont il se nourrit.

» Les O-Taïtiens remplacent sur-tout l'arbre à pain par  
» le cocotier et le bananier. Le premier de ceux-ci n'exige  
» point de soin lorsqu'il s'est élevé à deux ou trois pieds  
» au-dessus de la surface du sol; mais le bananier donne  
» un peu plus de peine: il ne tarde pas à produire des  
» branches, et il commence à porter des fruits trois mois  
» après qu'on l'a planté; ces fruits, et les branches qui les  
» soutiennent se succèdent assez long-temps; on coupe les  
» vieilles tiges à mesure qu'on enlève le fruit.

» Les productions de l'Isle ne sont cependant pas aussi  
» remarquables par leur variété que par leur abondance,  
» et il y a peu de ces choses qu'on appelle curiosités natu-  
» relles du pays. On peut citer toutefois un étang ou lac  
» d'eau douce, qui se trouve au sommet de l'une des plus  
» hautes montagnes, où l'on n'arrive, du bord de la mer,  
» qu'après un jour et demi ou deux jours de marche. Ce  
» lac est d'une profondeur extrême, et il renferme des an-  
» guilles d'une grandeur énorme; les Naturels y pêchent  
» quelquefois sur de petits radeaux de deux ou trois bana-  
» niers sauvages joints ensemble. Ils le regardent comme  
» la première des curiosités naturelles d'*O-Taïti*. En gé-  
» néral, on demande tout de suite aux voyageurs qui vien-  
» nent des autres Isles s'ils l'ont vu. On y trouve aussi, à  
» la même distance de la côte, une mare d'une eau douce

» qui d'abord paroît très-bonne, et qui dépose un sédiment  
 » jaune ; mais elle a un mauvais goût ; elle devient funeste  
 » à ceux qui en boivent une quantité considérable, et elle  
 » produit des pustules sur la peau lorsqu'on s'y baigne.

» En abordant à *O-Taïti*, nous fûmes vivement frap-  
 » pés d'un contraste remarquable : habitués à la stature ro-  
 » buste et au teint brun de la peuplade de *Tongataboo* ;  
 » nous ne nous accoutumions pas à la délicatesse des pro-  
 » portions et à la blancheur des O-Taïtiens : ce ne fut  
 » qu'après un certain temps que nous jugeâmes cette diffé-  
 » rence favorable aux derniers ; peut-être même n'arrê-  
 » tâmes-nous ainsi notre opinion, que parce que nous  
 » commencions à oublier la taille et la physionomie des  
 » habitans de la Métropole des *Isles des Amis*. Les  
 » O-Taïtiens, cependant, nous parurent supérieurs à bien  
 » des égards ; nous leur trouvâmes tous les agrémens et  
 » toute la délicatesse de traits qui distinguent les personnes  
 » du sexe dans un grand nombre de contrées de la terre :  
 » la barbe que les hommes portent longue, et leur cheve-  
 » lure, qui n'est pas coupée si près qu'à *Tongataboo*, pro-  
 » duisoient un autre contraste ; et il nous sembla, dans  
 » toutes les occasions, qu'ils montroient plus de timidité et  
 » de légèreté de caractère. On n'aperçoit pas à *O-Taïti* ces  
 » formes nerveuses qui sont si communes parmi les Na-  
 » turels des *Isles des Amis*, et qui sont la suite d'un exer-  
 » cice très-prolongé. Cette terre étant beaucoup plus fer-  
 » tile, ses habitans mènent une vie plus indolente, et ils  
 » offrent cet embonpoint et cette douceur de la peau qui  
 » les rapprochent peut-être davantage des idées que nous  
 » avons de la beauté, mais qui ne contribuent pas à embel-  
 » lir leur figure, puisqu'il en résulte une sorte de langueur

» dans leurs mouvemens : nous fîmes sur-tout cette re-  
 » marque en voyant leurs combats de lutte et de pugilat ,  
 » qui paroissent de foibles efforts d'enfans, si on les com-  
 » pare à la vigueur des mêmes combats exécutés aux *Isles*  
 » *des Amis*.

» Les O-Taitiens estimant les avantages extérieurs, re-  
 » courent à plusieurs moyens pour les augmenter : ils sont  
 » accoutumés , sur-tout parmi les *Erreoes* ou les Céliba-  
 » taires d'un certain rang , de se soumettre à une opéra-  
 » tion médicinale afin de blanchir leur peau : pour cela ,  
 » ils passent un mois ou deux sans sortir de leurs maisons ;  
 » durant cet intervalle , ils portent une quantité considé-  
 » ble d'étoffes et ils ne mangent que du fruit à pain, auquel  
 » ils attribuent la propriété de blanchir le corps. Ils sem-  
 » blent croire aussi que leur embonpoint et la couleur de  
 » leur peau , dépendent d'ailleurs des diverses nourritures  
 » qu'ils prennent habituellement ; le changement des saisons  
 » les oblige en effet à changer leur régime selon les diffé-  
 » rentes époques de l'année.

» Les nourritures végétales forment au-moins les neuf  
 » dixièmes de leur régime ordinaire. Je pense que le *Mahee*  
 » en particulier, ou le fruit à pain fermenté, dont ils font  
 » usage dans presque chacun de leurs repas, les relâche ,  
 » et produit autour d'eux une fraîcheur très-sensible qu'on  
 » n'aperçoit pas en nous, qui vivons de nourritures ani-  
 » males; et s'ils ont peu de maladies, il faut peut-être l'at-  
 » tribuer au degré de température dans lequel ils se  
 » trouvent presque toujours.

» Ils ne comptent que cinq ou six maladies qu'on puisse  
 » appeler chroniques ou nationales , parmi lesquelles je ne  
 » dois pas oublier l'hydropisie et la *sefai* , ou ces enflures

» sans douleur que nous avons trouvé si communes à *Tongataboo*. Il s'agit ici de l'époque qui précède l'arrivée des Européens; car nous les avons infectés d'une maladie nouvelle, qui équivaloit seule à toutes les autres, et qui est presque universelle aujourd'hui: il paroît qu'ils ne savent pas la guérir d'une manière efficace. Les Prêtres la traitent quelquefois avec des compositions de simples: mais, de leur aveu, ils ne la guérissent jamais parfaitement; ils conviennent néanmoins que, dans un petit nombre de cas, la nature, sans le secours d'un Médecin, détruit le fatal virus et opère une guérison complète. Ils disent qu'un homme infecté communique souvent sa maladie aux personnes qui vivent dans la même maison; que ces personnes la prennent en mangeant dans les mêmes vases que le malade, et même en les touchant; qu'alors elles meurent souvent, tandis que celui-là guérit; mais ce dernier fait me paroît difficile à croire; et s'il est vrai, c'est avec des modifications dont on ne nous a pas parlé.

» Leur conduite, dans toutes les occasions, annonce beaucoup de franchise et un caractère généreux. Néanmoins *Omaï*, que ses préventions pour les *Isles de la Société* dispoient à cacher les défauts de ses compatriotes, nous a avertis souvent que les *O-Taïtiens* sont quelquefois cruels envers leurs ennemis. Ils les tourmentent, nous disoit-il, de propos délibéré; ils leur enlèvent de petits morceaux de chair en différentes parties du corps; ils leur arrachent les yeux; ils leur coupent le nez, et enfin ils les tuent et ils leur ouvrent le ventre: mais ces cruautés n'ont lieu qu'en certaines occasions. » Si la gaieté est l'indice d'une âme en paix, on doit sup-

» poser que leur vie est rarement souillée par des crimes ;  
» je crois cependant qu'il faut plutôt attribuer leur dispo-  
» sition à la joie , à leurs sensations , qui , malgré leur  
» vivacité , ne paroissent jamais durables ; car , lorsqu'il leur  
» survenoit des malheurs , je ne les ai jamais vus affectés  
» d'une manière pénible , après les premiers momens de  
» crise. Le chagrin ne sillonne point leur front ; l'ap-  
» proche de la mort ne semble pas même altérer leur bon-  
» heur. J'ai observé des malades prêts à rendre le dernier  
» soupir , ou des guerriers qui se préparoient au com-  
» bat , et je n'ai pas remarqué que la mélancolie ou  
» des réflexions tristes répandissent des nuages sur leur  
» physionomie.

» Ils ne s'occupent que des choses propres à leur donner  
» du plaisir et de la joie. Le but de leurs amusemens est  
» toujours d'accroître la force de leur penchant amoureux ;  
» ils aiment passionnément à chanter , et le plaisir est aussi  
» l'objet de leurs chansons : mais , comme on est bientôt  
» rassasié des jouissances charnelles ininterrompues , ils  
» varient les sujets de ces chants , et ils se plaisent à célé-  
» brer leurs triomphes à la guerre , leurs travaux durant  
» la paix , leurs voyages sur les terres voisines , et les avan-  
» tures dont ils ont été les témoins , les beautés de leur  
» Isle , et ses avantages sur les pays des environs ou ceux  
» de quelques cantons d'*O-Taiti* , sur des districts moins  
» favorisés. La musique a pour eux beaucoup de charmes ;  
» et quoiqu'ils montrassent une sorte de dégoût pour nos  
» compositions savantes , les sons mélodieux que produi-  
» soit chacun de nos instrumens en particulier , approchant  
» davantage de la simplicité des leurs , les ravissoient tou-  
» jours de plaisir.

» Ils connoissent les impressions voluptueuses qui ré-  
 » sultent de certains exercices du corps, et qui chassent  
 » quelquefois le trouble et le chagrin de l'âme avec au-  
 » tant de succès que la musique. Je puis citer là dessus  
 » un fait remarquable qui s'est passé sous mes yeux. Me  
 » promenant un jour aux environs de la pointe *Matavai*,  
 » où se trouvoient nos tentes, je vis un homme qui rameit  
 » dans sa pirogue de la manière du monde la plus rapide ;  
 » et comme il jetoit d'ailleurs autour de lui des regards  
 » empressés, il attira mon attention. J'imaginai d'abord  
 » qu'il avoit commis un vol et qu'on le poursuivoit ; mais,  
 » après l'avoir examiné quelque temps, je m'aperçus qu'il  
 » s'amusoit. Il s'éloigna de la côte ; il se rendit à l'endroit  
 » où commence la houle ; et épiant avec soin la première  
 » vague de la levée, il fit force de rame devant cette vague  
 » jusqu'à ce qu'il pût en éprouver le mouvement, et qu'elle  
 » eût assez de vigueur pour conduire l'embarcation sans  
 » la renverser ; il se tint immobile alors, et il fut porté  
 » par la lame qui le débarqua sur la grève : il vida tout  
 » de suite sa pirogue, et il alla chercher une autre houle.  
 » Je jugeai qu'il goûtoit un plaisir inexprimable à être pro-  
 » mené si vite et si doucement sur les flots ; quoiqu'il fût  
 » à peu de distance de nos tentes, et de *la Résolution* et  
 » de *la Découverte*, il ne fit pas la moindre attention aux  
 » troupes nombreuses de ses compatriotes qui s'étoient  
 » rassemblés pour voir des objets aussi extraordinaires  
 » pour eux que nos vaisseaux et notre camp. Tandis que  
 » je l'observois, deux ou trois Insulaires vinrent me join-  
 » dre ; ils semblèrent partager son bonheur, et ils lui an-  
 » noncèrent toujours par des cris, l'apparence d'une houle  
 » favorable : car ayant le dos tourné et cherchant la lame



» du côté où elle n'étoit pas , il la manquoit quelquefois.  
 » Ils me dirent que cet exercice, appelé *Ehororo* dans  
 » la langue du pays , est très-commun parmi eux. Ils ont  
 » vraisemblablement plusieurs amusemens de cette espèce,  
 » qui leur procurent au-moins autant de plaisir que nous  
 » en donne l'exercice du patin , le seul de nos jeux dont  
 » les effets puissent être comparés aux effets que je viens  
 » de décrire.

» La langue d'*O-Taïti*, radicalement la même que celles  
 » de la *Nouvelle-Zélande* et des *Isles des Amis* , n'a pas  
 » leur prononciation gutturale, et elle manque de quelques-  
 » unes des consonnes qui abondent dans les deux derniers  
 » dialectes. Les recueils de mots que nous avons déjà  
 » donnés, montrent assez en quoi consiste principalement  
 » cette différence , et ils prouvent qu'elle a pris la dou-  
 » ceur et la mollesse des habitans. J'avois rassemblé ;  
 » durant le second Voyage de M. Cook , un long Voca-  
 » bulaire (\*), d'après lequel je me suis trouvé plus en état  
 » de comparer ce dialecte au dialecte des autres Isles :  
 » durant celui-ci , je n'ai laissé échapper aucune occasion  
 » de m'instruire davantage sur l'idiôme d'*O-Taïti* ; j'ai eu  
 » pour cela de longues conversations avec Omai ; avant  
 » d'arriver aux *Isles de la Société* , et j'ai fréquenté les  
 » Naturels , pendant nos relâches , le plus que j'ai pu. Cet  
 » idiôme est rempli d'expressions figurées très-belles ; et  
 » si on le connoissoit parfaitement , je suis persuadé qu'on

---

(\*) Voyez le Vocabulaire à la fin du second Voyage de Cook. L'infatigable M. Anderson y a fait un grand nombre de corrections et d'additions ; mais ce qu'on pourroit ajouter ici aux divers Recueils de mots déjà publiés sur la langue d'*O-Taïti* ne seroit d'aucune utilité réelle.

» le mettroit au niveau des langues dont on estime le plus  
 » la hardiesse et l'énergie des images. Ainsi, les O-Taï-  
 » tiens, pour exprimer avec emphase les idées qu'ils se  
 » forment de la mort, disent que l'*âme va dans les téné-*  
 » *bres, ou plutôt dans la nuit.* Lorsque vous avez l'air de  
 » douter qu'*une telle femme soit leur mère,* ils vous ré-  
 » pondent sur-le-champ avec surprise : *Oui, c'est la mère*  
 » *qui m'a porté dans son sein.* Une de leurs tournures  
 » répond précisément à cette tournure des Livres saints :  
 » *Les entrailles sont émues de douleur :* ils s'en servent  
 » toujours quand ils éprouvent des affections morales qui  
 » les tourmentent : ils supposent que le siège de la dou-  
 » leur causée par les chagrins, les désirs inquiets et les  
 » diverses affections de l'âme, est dans les entrailles, et  
 » ils supposent de plus que c'est le siège de toutes les  
 » opérations de l'esprit. Leur langue admet ces inversions  
 » de mots, qui placent le latin et le grec bien au-dessus  
 » de la plupart de nos langues modernes de l'*Europe,* si  
 » imparfaites, que pour prévenir les ambiguïtés, elles  
 » sont réduites à arranger servilement les mots les uns  
 » après les autres. Elle est si riche, qu'elle a plus de vingt  
 » termes pour désigner le fruit à pain dans ses différens  
 » états ; elle en a autant pour la racine de *Taro,* et en-  
 » viron dix pour la noix de coco. J'ajouterai, qu'outre le  
 » dialecte ordinaire, les O-Taïtiens ont une langue qu'on  
 » peut appeler la *Langue plaintive,* et qui forme toujours  
 » des espèces de stances ou un récitatif.

» Leurs Arts sont en petit nombre et bien simples ;  
 » néanmoins, si on doit les en croire, ils font avec succès  
 » des opérations de chirurgie que nous n'avons pas en-  
 » core pu imiter, malgré nos connoissances étendues sur

» ces matières. Ils environnent d'éclisses les os fracturés,  
» et si une partie de l'os s'est détachée, ils insèrent dans  
» le vide un morceau de bois taillé comme la partie de  
» l'os qui manque : cinq ou six jours après, le *Rapaoo* ou  
» le Chirurgien examine la blessure, et il trouve le bois  
» qui commence à se recouvrir de chair ; ils ajoutent qu'en  
» général, ce bois est entièrement couvert de chair le  
» douzième jour, qu'alors le malade a repris des forces,  
» qu'il se baigne et qu'il ne tarde pas à guérir. Nous  
» n'ignorons pas que les blessures se guérissent sur des  
» balles de plomb, et quelquefois, mais rarement, sur  
» d'autres corps étrangers ; mais je doute d'autant plus de  
» l'opération dont je viens de parler, qu'en d'autres oc-  
» casions, j'ai vu les O-Taïtiens bien loin d'une si grande  
» habileté. J'aperçus un jour une moitié de bras qu'on  
» avoit coupé à un homme qui s'étoit laissé tomber d'un  
» arbre ; et je n'y remarquai rien qui annonçât un Chi-  
» rurgien fort habile, même en n'oubliant pas que leurs  
» instrumens sont très-défectueux : je rencontrai un autre  
» homme qui avoit une épaule disloquée ; il s'étoit écoulé  
» quelques mois depuis l'accident, et personne n'avoit su  
» la remettre, quoique ce soit une des opérations les moins  
» difficiles de notre chirurgie. Ils savent que les fractures  
» et les luxations de l'épine du dos sont mortelles, et qu'il  
» n'en est pas de même de celles du crâne ; ils savent  
» aussi par expérience, en quelles parties du corps les  
» blessures sont incurables. Ils nous ont montré plusieurs  
» cicatrices, suites des coups de pique qu'ils avoient reçus ;  
» si les coups pénétrèrent réellement aux endroits qu'on  
» nous indiqua, nous les aurions sûrement déclarés mortels,  
» et cependant les blessés ont guéri.

» Leurs connoissances en médecine paroissent plus  
 » bornées, sans doute parce qu'il leur arrive plus d'ac-  
 » cidens qu'ils n'ont de maladies. Les Prêtres néanmoins  
 » administrent des sucs d'herbe en quelques occasions, et  
 » lorsque les femmes ont des suites de couches fâcheuses,  
 » elles emploient un remède qui semble paroître inutile  
 » sous un climat chaud : elles chauffent des pierres, elles  
 » les couvrent ensuite d'une étoffe épaisse par-dessus la-  
 » quelle elles posent une certaine quantité d'une petite  
 » plante de l'espèce de la moutarde, et après avoir cou-  
 » vert le tout d'une seconde étoffe, elles s'asseient des-  
 » sus ; elles ont des sueurs abondantes, et elles guérissent :  
 » les hommes infectés du mal vénérien ont voulu pratiquer  
 » la même méthode, mais ils l'ont trouvée inefficace. Ils  
 » n'ont point d'émétique.

» Malgré l'extrême fertilité de l'Isle, on y éprouve sou-  
 » vent des famines qui emportent, dit-on, beaucoup de  
 » monde. Je n'ai pu découvrir si ces famines sont la suite  
 » d'une mauvaise saison, de la guerre, ou d'une popu-  
 » lation trop nombreuse ; il est presque impossible qu'il n'y  
 » ait pas quelquefois dans l'Isle trop de monde à nourrir.  
 » Au reste, il est difficile de douter de la vérité du fait ;  
 » car ils ménagent avec beaucoup de soin, même au temps  
 » de l'abondance, les choses qui servent à leur nourriture.  
 » Dans les momens de disette, lorsqu'ils ont consommé  
 » leur fruit à pain et leurs ignames, ils mangent diverses  
 » racines qui croissent sans culture sur les montagnes : ils  
 » se nourrissent d'abord de la *patarra* ; elle ressemble à  
 » une grosse patate ou à une igname, et elle est bonne tant  
 » qu'elle n'a pas pris toute sa croissance ; mais dès qu'elle  
 » est vieille, elle est remplie de fibres dures : ils mangent

» d'ailleurs deux autres racines, l'une approche du *Taro*,  
 » et la seconde s'appelle *Ehoe*; il y a deux espèces de  
 » celle-ci, l'une est vénéneuse, et on est contraint de la  
 » fendre et de la laisser macérer une nuit dans l'eau avant  
 » de la cuire; et sous ce rapport, elle ressemble à la *cas-*  
 » *save* des Isles d'*Amérique*. De la manière dont les  
 » O-Taïtiens l'apprêtent, elle forme une pâte humide très-  
 » insipide au goût: cependant je les ai vus s'en nourrir  
 » à une époque où ils n'éprouvoient point de disette; c'est  
 » une plante grimpanse ainsi que la *patarra*.

» La classe inférieure fait peu d'usage des nourritures  
 » animales, et ce ne sont jamais que des poissons, des  
 » œufs de mer, ou d'autres productions marines; il est  
 » rare qu'elle mange du cochon, si même cela lui arrive  
 » quelquefois. L'*Eree-de-hoi* (\*) seul est assez riche pour  
 » avoir du porc tous les jours, et les Chefs subalternes ne  
 » peuvent guères en avoir qu'une fois par semaine, par  
 » quinzaine et par mois, selon leur fortune. Il y a même  
 » des temps où ils sont obligés de se passer de cette frian-  
 » dise: car, lorsque la guerre ou d'autres causes ont ap-  
 » pauvri l'Isle, le Roi défend à ses sujets de tuer des  
 » cochons; et on nous a dit qu'en certaines occasions, la  
 » défense subsistoit plusieurs mois, et même une année  
 » ou deux. Les cochons se multiplient tellement durant  
 » cette prohibition, qu'on les a vus abandonner l'état de

---

(\*) M. Anderson écrit toujours *Eree de hoi*. Le Capitaine Cook écrit *Eree rahie*. C'est encore un des exemples sans nombre qu'on peut citer pour faire voir que les diverses personnes à bord de nos vaisseaux écrivoient d'une manière différente les mots prononcés par les Naturels de la Mer du Sud.

» domesticité et devenir sauvages. Lorsqu'il paroît con-  
 » venable de lever la défense, tous les Chefs se rendent  
 » auprès du Roi, et chacun d'eux lui apporte des cochons.  
 » Le Roi ordonne d'en tuer quelques-uns qu'on sert aux  
 » Chefs; et ils s'en retournent avec la liberté d'en tuer  
 » désormais pour leur table. La prohibition dont je viens  
 » de parler subsistoit lors de notre arrivée à *O-Taïti*,  
 » du-moins dans les districts qui dépendent immédiate-  
 » ment d'O-Too, et de peur qu'elle ne nous empêchât  
 » d'aller à *Matavai*, lorsque nous aurions quitté *Oheite-*  
 » *peha*, il nous assura, par un messenger, qu'il la révo-  
 » queroit dès que nos vaisseaux auroient gagné le port. Il  
 » la révoqua en effet, du-moins par rapport à nous; mais  
 » nous fîmes une si grande consommation de ces animaux,  
 » qu'on la rétablit sans doute après notre départ. Le  
 » gouvernement défend aussi quelquefois de tuer des vo-  
 » lailles.

» L'*Ava* est sur-tout en usage parmi les Insulaires d'un  
 » rang distingué. Ils la font d'une manière un peu diffé-  
 » rente de celle dont nous avons été si souvent témoins  
 » aux *Isles des Amis*; car ils versent une très-petite  
 » quantité d'eau sur la racine, et quelquefois ils grillent  
 » ou ils cuisent au four, et ils broient les tiges sans les  
 » hacher. Ils emploient d'ailleurs les feuilles broyées de la  
 » plante, et ils y versent de l'eau comme sur la racine. Ils  
 » ne se réunissent pas en troupes pour la boire amicale-  
 » ment, comme à *Tongataboo*; mais ses pernicieux effets  
 » sont plus sensibles à *O-Taïti*; car elle ne tarde pas à  
 » enivrer, ou plutôt à donner de la stupeur à toutes les  
 » facultés du corps et de l'esprit: ceux d'entre nous qui  
 » avoient abordé autrefois sur ces Isles, furent surpris

» de voir la maigreur affreuse d'une multitude d'Insulaires  
» que nous avons laissés d'un embonpoint et d'une gros-  
» seur remarquables ; nous demandâmes la cause de ce  
» changement, et on nous répondit, qu'il falloit l'attribuer  
» à l'*Ava* : leur peau étoit grossière, desséchée et cou-  
» verte d'écaillés ; on nous assura que ces écaillés tombent  
» de temps-en-temps, et que la peau se renouvelle. Pour  
» justifier l'usage d'une liqueur si pernicieuse, ils pré-  
» tendent qu'elle empêche de devenir trop gras ; il est  
» évident qu'elle les énerve, et il est très-probable qu'elle  
» abrège leurs jours. Ces effets nous ayant moins frappés  
» durant nos premières relâches, il y a lieu de croire  
» que les O-Taïtiens n'abusoient pas autant de cet article  
» de luxe. S'ils continuent à boire l'*Ava* aussi fréquem-  
» ment, on peut prédire que leur population diminuera.

» Ils font beaucoup de repas dans un jour ; le premier  
» (ou plutôt le dernier, car ils vont se coucher immé-  
» diatement après) a lieu à environ deux heures du matin,  
» et le second à huit ; ils dînent à onze heures, et comme  
» le disoit Omaï, ils dînent une seconde et une troisième  
» fois à deux et à cinq heures du soir, et ils soupent à  
» huit. Ils ont, sur ce point de leur vie domestique, des  
» usages très-bizarres. Les femmes éprouvent non-seule-  
» ment la mortification de manger seules, et dans une  
» partie de la maison éloignée de celle où mangent les  
» hommes ; mais, ce qui est bien plus étrange encore, on  
» ne leur donne aucune portion des mets délicats : elles  
» n'osent goûter ni d'un poisson de l'espèce du thon, qui  
» est fort estimé, ni de quelques-unes des meilleures ba-  
» nanes, et on permet rarement le porc, même à celles  
» des classes supérieures. Les petites filles et les petits

» garçons prennent aussi leurs repas séparément. En gé-  
 » néral, les femmes apprêtent les choses dont elles se  
 » nourrissent; car les hommes les laisseroient mourir de  
 » faim, plutôt que de leur rendre ce service. Il y a ici, et  
 » dans plusieurs de leurs coutumes relatives à leurs repas,  
 » quelque chose de mystérieux, que nous n'avons jamais  
 » pu bien comprendre. Lorsque nous en demandions la  
 » raison, on ne nous répondoit rien, sinon que cela étoit  
 » juste et indispensable.

» Ce qui a d'ailleurs rapport aux femmes n'est point  
 » obscur; leurs liaisons avec les hommes n'offrent sur-  
 » tout rien de caché. Si un jeune homme et une jeune  
 » femme habitent ensemble, le jeune homme donne au  
 » père de la fille quelques-unes des choses réputées né-  
 » cessaires dans le pays, telles que des cochons, des  
 » étoffes et des pirogues; la quantité de ces choses est  
 » proportionnée au temps qu'il passe avec sa maîtresse :  
 » si le père croit qu'on ne l'a pas payé, il ne craint pas de  
 » reprendre sa fille, et de la livrer à un autre qui sera  
 » peut-être plus libéral : l'homme, de son côté, peut tou-  
 » jours former un nouveau choix. Si sa maîtresse devient  
 » grosse, il est le maître de tuer l'enfant, et de continuer  
 » ses liaisons avec la mère ou de l'abandonner; mais s'il  
 » adopte l'enfant, et s'il ne lui ôte pas la vie, il est censé  
 » marié, et il garde communément sa femme le reste de  
 » ses jours. Aux yeux des O-Taïtiens, ce n'est pas un crime  
 » de prendre une concubine plus jeune, et de l'établir  
 » dans sa maison; il est toutefois bien plus commun de les  
 » voir changer de femmes, et c'est une chose si ordinaire,  
 » qu'ils en parlent d'un ton fort léger. Les *Erroes* sont  
 » des Insulaires des classes supérieures, qui joignant à



» une humeur volage des moyens de se procurer de  
 » nouvelles femmes, voyagent d'un canton à l'autre ou  
 » sur les Isles voisines, et qui ne se livrant pas à un atta-  
 » chement particulier, n'adoptent guères la manière de  
 » vivre plus sédentaire et plus tranquille dont je viens de  
 » parler. Cette vie licencieuse est si analogue à leur dispo-  
 » sition, que les plus jolis hommes et les plus jolies femmes  
 » passent ordinairement leur jeunesse dans une débauche  
 » qui déshonorerait les peuplades les plus sauvages, mais  
 » qui révolte sur-tout au milieu d'une nation qui offre à d'au-  
 » tres égards, des indices sûrs d'aménité et de tendresse (\*).

---

(\*) Je crois avoir prouvé d'une manière satisfaisante, dans les notes insérées plus haut, que les Isles *Carolines* sont habitées par une peuplade de cette Nation que le Capitaine Cook a trouvée répandue si loin sur l'Océan Pacifique du Sud. Les Isles des *Larrons* ou les Isles *Marianes* gissent encore plus au Nord que les Isles *Carolines*, mais à peu de distance; on conjecture, au premier coup-d'œil, que les Insulaires de ce groupe viennent de la même race; et en lisant l'Histoire du Père Le Gobien, cette conjecture paroît une vérité. La société des *Erroes* est ce qu'il y a de plus singulier dans les mœurs d'*O-Taïti*; or, le Père Le Gobien nous apprend qu'il existe une pareille société aux Isles des *Larrons*. Il dit: *Les Urritoes sont parmi eux les jeunes gens qui vivent avec des mattresses, sans vouloir s'engager dans les liens du mariage.* Parce qu'on trouve aux Isles des *Larrons*, comme à *O-Taïti*, des jeunes gens qui vivent avec des mattresses, sans vouloir s'engager dans les liens du mariage, on ne pourroit pas en conclure que les mœurs de ces Isles ont de la ressemblance; mais les jeunes gens des Isles des *Larrons* et d'*O-Taïti* qui mènent une vie si licencieuse, formant une association séparée, désignée par un nom particulier, et ce nom étant le même dans les deux pays, cette conformité extraordinaire, jointe à celle du langage, semble prouver d'une manière incontestable que les deux peuplades viennent de la même Tribu. On sait que le dialecte d'*O-Taïti*

» Lorsqu'une femme *Erroeo* accouche, on applique à la  
 » bouche et au nez de l'enfant un morceau d'étoffe  
 » mouillé qui le suffoque.

adoucit la prononciation de ses mots ; et il faut observer qu'en retranchant une seule lettre (la consonne T), le mot *Urritoes* des Isles des *Larrons* ressemble beaucoup aux *Arreoy*s (selon l'orthographe de la Collection de Hawkesworth), ou aux *Erreoes* (selon l'orthographe de M. Anderson). Cette conformité de son, seul moyen de comparaison entre deux langues parlées, est si frappante, qu'on peut y voir le même mot sans s'exposer aux railleries des critiques sévères.

Il est aisé de donner d'autres preuves pareilles, tirées de l'affinité du langage, en citant des mots d'un usage très-fréquent. Le Gobien ajoute que les habitans des Isles des *Larrons* adorent leurs morts sous le nom d'*Anitis*. Si on ôte la consonne *n*, il reste un mot qui ressemble beaucoup à celui d'*Eatones*, très-commun dans les Voyages du Capitaine Cook, où il signifie une Divinité. Il n'est pas inutile de remarquer que l'objet désigné aux Isles des *Larrons* par le mot *Aniti*, est appelé *Tahutup* aux Isles *Carolines*, où l'on adore aussi les Chefs après leur mort (Voyez les Observations du Père Cantova, dans les *Lettres édifiantes et curieuses*, Tom. XV, p. 309 et 310.) ; et qu'en adoucissant ou retranchant les deux lettres d'un son fort, qui sont au commencement et à la fin de ce dernier mot, la prononciation de l'*Ahutu* des Isles *Carolines*, de l'*Aniti* des Isles des *Larrons* et de l'*Eatona* des Isles de la Mer Pacifique du Sud, se rapproche tellement, qu'on y aperçoit une origine commune. Le Gobien nous apprend d'ailleurs que les Insulaires des *Marianes* donnent à leurs Chefs le nom de *Chamorris* ou de *Chamoris*. En adoucissant le *Ch* pour en faire un *T*, et en changeant en *He* son aigre *de* (licence autorisée par une multitude d'exemples dans les Vocabulaires de ces différentes Isles), on a le *Tamole* des Isles *Carolines*, et le *Tamolao* ou le *Tamaha* des Isles des *Amis*.

Si ces exemples, tirés de l'affinité du langage, paroissent en trop petit nombre, des traits remarquables de conformité dans les coutumes et les institutions acheveront de dissiper les doutes qui resteroient aux lecteurs difficiles. 1.° Le Capitaine Cook a

» Les femmes contribuant beaucoup aux agrémens de  
 » cette vie de plaisir, on est surpris qu'outre les humi-

---

observé, aux *Isles de la Société* et à celles des *Amis*, trois classes distinctes : les nobles, le moyen état et le bas peuple ou les domestiques. Le Gobien dit expressément qu'on remarque la même division aux *Isles des Larrons* : *Il y a trois états parmi les Insulaires : la noblesse, le moyen et le menu.* 2.° Une multitude de faits rapportés dans les Voyages de M. Cook prouvent que les habitans des *Isles de la Société* sont très-soumis à leur Chef. Le Gobien assure qu'il en est de même aux *Isles des Larrons*. *La noblesse est d'une fierté incroyable, et tient le peuple dans un abaissement qu'on ne pourroit imaginer en Europe.* 3.° Le Capitaine Cook a décrit fort en détail les amusemens des Insulaires de *Wateoo*, des *Isles des Amis* et des *Isles de la Société*, et l'on peut comparer ses descriptions à ce passage de Le Gobien : *Les habitans des Isles des Larrons se divertissent à danser, courir, sauter, lutter, pour s'exercer et éprouver leurs forces. Ils prennent grand plaisir à raconter les aventures de leurs ancêtres, et à réciter les vers de leurs Poètes.* 4.° On a vu que les femmes jouent un grand rôle dans les amusemens des Isles où M. Cook a abordé ; et Le Gobien dit des femmes des *Isles des Larrons* : *elles se mettent douze ou treize en rond, debout, sans se remuer. Dans cette attitude, elles chantent les vers fabuleux de leurs Poètes, avec un agrément et une justesse qui plairoient en Europe. L'accord de leurs voix est admirable ; et ne cède en rien à la musique concertée. Elles ont dans les mains de petites coquilles dont elles se servent avec beaucoup de précision. Elles soutiennent leurs voix et animent leurs chants avec une action si vive, et des gestes si expressifs, qu'elles charment ceux qui les voient et qui les entendent.* 5.° On lit, dans le premier Voyage de M. Cook, Tome II, page 235 de la Collection de Hawkesworth, que les Naturels des *Isles de la Société* déposent autour des endroits où ils enterrent leurs morts, des guirlandes du fruit du palmier et des feuilles de coco, ainsi que d'autres choses consacrées particulièrement aux cérémonies funébres ; et qu'ils placent à peu de distance des provisions et de l'eau : les Naturels des *Isles des Larrons* font, dit le Père Le Gobien, quelques repas autour du tombeau ; car on en

» liations dont on les accable, en ce qui a rapport aux ali-  
 » mens et à la manière de les prendre, elles soient trai-

---

*doit être toujours un sur le lieu où le corps est enterré, ou dans le voisinage; on le charge de fleurs, de branches de palmiers, de coquillages, et de tout ce qu'ils ont de plus précieux.* 6.<sup>o</sup> Les O-Taïtiens (voyez la Collection de Hawkesworth, Tome II, p. 236 de l'original) n'enterrant pas les crânes des Chefs avec le reste des os, mais ils les déposent dans des boîtes destinées à cet usage. On retrouve encore aux *Isles des Larrons* cette coutume bizarre; car Le Gobien dit expressément *qu'ils gardent les crânes en leurs maisons*, qu'ils mettent ces crânes dans de *petites corbeilles*, et que ces Chefs morts sont les *Anitis* auxquels les Prêtres adressent des prières. 7.<sup>o</sup> Le Capitaine Cook, en parlant du corps embaumé de Tee, fait observer que les O-Taïtiens font usage d'huile de coco et d'autres ingrédiens pour frotter les corps des défunts: Le Gobien dit que les habitans des *Isles des Larrons* ont le même usage; *d'autres frottent les morts d'huile odoriférante.* 8.<sup>o</sup> Les O-Taïtiens croient à l'immortalité de l'âme; ils croient de plus qu'il y a dans l'autre monde deux endroits qui ont une sorte d'analogie avec notre paradis et notre enfer; mais ils ne supposent pas que les actions de cette vie influent en rien sur l'état futur. (Voyez la Collection de Hawkesworth, Tome II, pages 239 et 240 de l'original.) On retrouve cette doctrine dans les détails insérés plus haut (Tome II), sur les opinions religieuses des habitans des *Isles des Amis*. Les habitans des *Isles des Larrons* ont le même système; *ils sont persuadés*, dit Le Gobien, *de l'immortalité de l'âme; ils reconnoissent même un paradis et un enfer, dont ils se forment des idées assez bizarres; ce n'est point, selon eux, la vertu ni le crime qui conduit dans ces lieux-là; les bonnes ou les mauvaises actions n'y servent de rien.* 9.<sup>o</sup> Je terminerai cette longue liste par une autre conformité plus singulière encore. On a vu, Liv. I.<sup>er</sup>, Chap. VII de ce troisième Voyage, que, selon les habitans de la *Nouvelle-Zélande*, l'homme qui a été tué et mangé par l'ennemi est condamné à un feu éternel, tandis que les âmes de tous ceux qui meurent de mort naturelle montent à la demeure des Dieux. Les Naturels des *Isles Larronnes* ont

» téés souvent avec une dureté ou plutôt une brutalité  
 » qui semble exclure la plus légère affection. Rien toute-  
 » fois n'est plus ordinaire que de les voir impitoyablement  
 » battues par les hommes; et il est difficile d'expliquer  
 » ces violences, à moins qu'elles ne soient l'effet de la  
 » jalousie, qui, de l'aven des O-Taïtiens, tourmente quel-  
 » quefois les deux sexes. J'adopterois cette explication  
 » volontiers; car, en bien des occasions, j'ai trouvé les  
 » femmes plus sensibles aux charmes de la figure qu'à  
 » des vues d'intérêt; mais je dois avouer que même alors  
 » elles paroissent à peine susceptibles de ces sentimens  
 » délicats que produit une tendresse mutuelle, et qu'il y  
 » a moins d'amour platonique à O-Taïti que dans aucun  
 » autre pays du monde.

» Des idées de propreté firent imaginer aux O-Taïtiens  
 » l'amputation ou l'incision du prépuce, et ils ont dans leur  
 » langue une épithète injurieuse, pour ceux qui n'obser-  
 » vent pas cet usage. Lorsqu'il y a dans un district cinq

---

aussi cette idée; selon Le Gobien, *si on a le malheur de mourir de mort violente, on a l'enfer pour partage.*

Des rapports si frappans ne peuvent être l'effet du hasard : lorsqu'on les ajoute à l'affinité dans l'idiôme des diverses peuplades, dont j'ai cité des exemples au commencement de cette note, on peut être autorisé à conclure que les habitans des Isles découvertes par le Capitaine Cook dans l'Océan Pacifique du Sud, et ceux que les Espagnols ont trouvés aux *Isles des Larrons* ou aux *Marianes*, dans l'hémisphère septentrional, ont tiré leur langue, leurs usages et leurs opinions d'une source commune, et qu'on peut les regarder comme des Tribus dispersées d'une même Nation.

Voyez l'*Histoire des Isles Marianes*, par le Père Le Gobien, Liv. II, ou l'extrait de cet ouvrage dans l'*Histoire des Navigations aux Terres australes*, Tome II, pages 492—512.

» ou six petits garçons d'un âge convenable, le père de  
 » l'un d'eux va en avertir le Tahoua, ou l'un des savans  
 » du pays; le Tahoua, suivi d'un domestique, mène les  
 » petits garçons au sommet d'une colline; après avoir  
 » donné à l'un d'eux une attitude propre à l'opération, il  
 » introduit un morceau de bois au-dessous du prépuce, et  
 » il lui dit de regarder de tel côté une chose bien curieuse :  
 » tandis que le jeune homme est occupé d'un autre objet,  
 » le Prêtre coupe avec une dent de requin, et ordinaire-  
 » ment d'un seul coup, le prépuce établi sur le morceau  
 » de bois; il sépare ensuite, ou plutôt il replie en arrière  
 » les parties divisées, et ayant bandé la plaie, il fait la  
 » même opération au reste des jeunes gens. Les nouveaux  
 » circoncis se baignent cinq jours après; on ôte leurs  
 » bandages et on nétoie leur plaie; le dixième jour ils se  
 » baignent de nouveau, et ils se portent bien; mais la  
 » partie où s'est faite l'incision offre encore une grosseur,  
 » et le *Tahoua*, toujours suivi d'un domestique, mène  
 » une seconde fois les petits garçons sur la colline, y  
 » allume du feu, et il place le prépuce entre deux pierres  
 » chaudes; il le presse doucement, ce qui détruit la gros-  
 » seur. Les nouveaux circoncis retournent alors chez  
 » eux, la tête et le corps ornés de fleurs odoriférantes;  
 » leurs pères donnent à l'opérateur des cochons et des  
 » étoffes, et ils proportionnent la récompense à son  
 » habileté; s'ils sont pauvres, la famille se charge du  
 » présent.

» Le système religieux des O-Taïtiens est fort étendu,  
 » et singulier sur un grand nombre de points; mais il y a  
 » peu d'individus du bas peuple qui le connoissent par-  
 » faitement: cette connoissance se trouve sur-tout parmi

» les Prêtres, dont la classe est très-nombreuse. Ils croient  
 » qu'il y a plusieurs Dieux, dont chacun est très-puissant;  
 » mais ils ne paroissent pas admettre une Divinité supé-  
 » rieure aux autres. Les différens districts et les diverses  
 » Isles des environs ayant des Dieux divers, les habi-  
 » tans de chacun de ces districts et de chacune de ces  
 » terres, imaginent sans doute avoir choisi le plus res-  
 » pectable, ou du-moins une Divinité revêtue d'assez de  
 » pouvoir pour les protéger, et pour fournir à tous leurs  
 » besoins. Si ce Dieu ne satisfait pas leurs espérances, ils  
 » ne pensent pas qu'il soit impie d'en changer : c'est ce  
 » qui est arrivé dernièrement à *Tiarraboo*, où l'on a sub-  
 » situé aux deux Divinités anciennes, *Oraa* (\*), Dieu  
 » de *Bolabola*, peut-être parce qu'il est le protecteur  
 » d'une peuplade qui a été triomphante à la guerre; et  
 » comme depuis cette époque ils ont eu des succès contre  
 » la Tribu d'*O-Taïti-noee*, ils attribuent leurs victoires  
 » à *Oraa*, qui, selon leur expression, combat pour eux.  
 » Ils servent leurs Dieux avec une assiduité remar-  
 » quable : outre que les grands *Whattas*, c'est-à-dire,  
 » les endroits des *Morais* où l'on dépose les offrandes,  
 » sont ordinairement chargés d'animaux et de fruits, on  
 » rencontre peu de maisons qui n'en aient pas un petit  
 » dans leur voisinage. Les habitans des *Isles de la So-*  
 » *ciété* sont, sur ces matières, d'une rigidité si scrupu-  
 » leuse, qu'ils ne commencent jamais un repas sans mettre  
 » de côté un morceau pour l'*Eatooa*. Le sacrifice humain

---

(\*) On trouve encore ici le même mot écrit d'une manière dif-  
férente par M. Anderson et le Capitaine Cook. Le dernier, ainsi  
qu'on l'a vu plus haut, écrit *Olla*.

» dont nous avons été témoins durant ce voyage, montre  
 » assez jusqu'où ils portent leur zèle religieux et leur fana-  
 » tisme. Il paroît sûr que les sacrifices humains revien-  
 » nent fréquemment; ils ont peut-être recours à cet ex-  
 » pédient abominable quand ils éprouvent des contre-  
 » temps fâcheux; car ils nous demandèrent si l'un de nos  
 » gens, détenu en prison à l'époque où nous nous trou-  
 » vions arrêtés par des vents contraires, étoit *Taboo*?  
 » Leurs prières sont aussi très-fréquentes; ils les chan-  
 » tent à-peu-près sur le même ton que les ballades de  
 » leurs jeux. On aperçoit encore l'infériorité des femmes  
 » dans les pratiques religieuses; on les oblige à se décou-  
 » vrir en partie lorsqu'elles passent devant les *Morais*,  
 » ou à faire un long détour pour éviter les lieux destinés  
 » au culte public. Selon leur mythologie, Dieu n'est pas  
 » censé leur accorder toujours des bienfaits sans jamais  
 » les oublier, et sans permettre qu'il leur arrive du mal;  
 » cependant, lorsqu'ils essuient des malheurs, ils semblent  
 » y voir les effets d'un être mal-faisant qui veut leur  
 » nuire. Ils disent qu'*Etée* est un esprit mal-faisant qui  
 » leur fait quelquefois du mal; ils lui présentent des of-  
 » frandes ainsi qu'à leur Dieu; mais ce qu'ils redoutent  
 » des êtres invisibles se borne à des choses purement  
 » temporelles.

» Ils croient que l'âme est immatérielle et immortelle.  
 » Ils disent qu'elle voltige autour des lèvres du mourant  
 » pendant les dernières angoisses, et qu'elle monte ensuite  
 » auprès du Dieu, qui la réunit à sa propre substance,  
 » ou selon leur expression, qui la mange; qu'elle demeure  
 » quelque temps dans cet état; qu'elle passe ensuite au  
 » lieu destiné à la réception de toutes les âmes humaines;



» qu'elle y vit au milieu d'une nuit éternelle, ou comme  
» ils le disent quelquefois, au milieu d'un crépuscule qui  
» ne finit jamais. Ils ne pensent pas que les crimes commis  
» sur la terre soient punis après la mort d'une manière  
» permanente; car le Dieu mange indifféremment les âmes  
» des bons et celles des méchants. Mais il est sûr qu'ils re-  
» gardent cette réunion à la Divinité, comme une purifi-  
» cation nécessaire pour arriver à l'état de bonheur; en  
» effet, selon leur doctrine, si un homme s'abstient des  
» femmes quelques mois avant de mourir, il passe tout  
» de suite dans sa demeure éternelle, sans avoir besoin  
» de cette union préliminaire; ils imaginent qu'il est assez  
» purifié par cette abstinence, et affranchi de la loi gé-  
» nérale.

» Toutefois ils sont loin de se former, sur le bonheur de  
» l'autre vie, les idées sublimes que nous offrent notre  
» religion et même notre raison. L'immortalité est le  
» seul privilège important qu'ils semblent espérer; car  
» s'ils croient les âmes dépouillées de quelques-unes des  
» passions qui les animoient tandis qu'elles se trouvoient  
» réunies au corps, ils ne supposent pas qu'elles en soient  
» absolument affranchies. Aussi les âmes qui ont été enne-  
» mies sur la terre se livrent-elles des combats lors-  
» qu'elles se rencontrent; mais il paroît que ces démêlés  
» n'aboutissent à rien, puisqu'elles sont réputées invulné-  
» rables. Ils ont la même idée de la rencontre d'un homme  
» et d'une femme. Si le mari meurt le premier, il reconnoît  
» l'âme de son épouse dès le moment où elle arrive dans  
» la terre des esprits; il se fait reconnoître dans une mai-  
» son spacieuse, appelée *Tourova*, où se rassemblent les  
» âmes des morts pour se divertir avec les Dieux. Les

» deux époux vont ensuite occuper une habitation séparée, où ils demeurent à jamais, et où ils font des enfans :  
 » au reste, ils ne procréent que des êtres spirituels ; car  
 » leur mariage et leurs embrassemens ne sont pas les mêmes  
 » que ceux des êtres corporels.

» Leurs idées sur la Divinité sont d'une extravagance  
 » absurde. Ils la croient soumise au pouvoir de ces mêmes  
 » esprits à qui elle a donné l'être ; ils imaginent que ces  
 » esprits la mangent souvent ; mais ils lui supposent la  
 » faculté de se reproduire. Ils emploient sans doute ici  
 » l'expression de manger, parce qu'ils ne peuvent parler  
 » des choses immatérielles sans recourir à des objets  
 » matériels. Ils ajoutent que la Divinité demande aux es-  
 » prits assemblés dans le *Tourova*, s'ils ont le projet de  
 » la détruire ; que si les esprits ont pris cette résolution,  
 » elle ne peut la changer. Les habitans de la terre se  
 » croient instruits de ce qui se passe dans la région des  
 » esprits ; car à l'époque où la lune est dans son déclin,  
 » ils disent que les esprits mangent leur *Eatooa*, et que  
 » la reproduction de l'*Eatooa* avance lorsque la lune est  
 » dans son plein. Les Dieux les plus puissans sont sujets  
 » à cet accident, ainsi que les Divinités subalternes. Ils  
 » pensent aussi qu'il y a d'autres endroits destinés à rece-  
 » voir les âmes après la mort. Ceux, par exemple, qui se  
 » noient dans la mer, y demeurent au sein des flots ; ils  
 » y trouvent un beau pays, des maisons, et tout ce qui  
 » peut les rendre heureux. Ils soutiennent de plus, que  
 » tous les animaux, que les arbres, les fruits, et même les  
 » pierres, out des âmes qui, à l'instant de la mort ou de  
 » la dissolution, montent auprès de la Divinité, à laquelle  
 » ces substances s'incorporent d'abord, pour passer en-

» suite dans la demeure particulière qui leur est destinée.

» Ils sont persuadés que la pratique exacte de leurs  
» devoirs religieux leur procure toute sorte d'avantages  
» temporels; et comme ils assurent que l'action puissante  
» et vivifiante de l'esprit de Dieu est répandue par-tout,  
» on ne doit pas s'étonner s'ils ont une foule d'idées super-  
» stitieuses sur ses opérations. Ils disent que les morts  
» subites, et tous les autres accidens, sont l'effet de l'ac-  
» tion immédiate de quelque Divinité. Si un homme se  
» heurte contre une pierre et se blesse l'orteil, ils attri-  
» buent la meurtrissure à l'*Eatooa*; en sorte que, selon  
» leur mythologie, ils marchent réellement sur une terre  
» enchantée. Ils tressaillent pendant la nuit, lorsqu'ils  
» approchent d'un *Toopapaoo* où sont exposés les morts,  
» ainsi que les hommes ignorans et superstitieux de nos  
» contrées de l'*Europe* redoutent les esprits à la vue  
» d'un cimetière. Ils croient aussi aux songes, qu'ils pren-  
» nent pour des avis de leur Dieu ou des esprits de leurs  
» amis défunts, et ils supposent le don de prédire l'avenir  
» à ceux qui ont des rêves; au reste, ils n'attribuent qu'à  
» quelques personnes ce don de prophétie. Omai préten-  
» doit l'avoir; il nous dit, le 26 juillet 1776, que l'âme  
» de son père l'avoit averti en songe, qu'il descendroit à l'oc-  
» casion de sa prophétie, car nous n'arrivâmes à *Ténériffe*  
» que le premier Août. La réputation de ceux qui ont des  
» songes approche beaucoup de celle de leurs Prêtres et  
» de leurs Prêtresses inspirés, auxquels ils ajoutent une foi  
» aveugle, et dont ils suivent les décisions toutes les fois  
» qu'ils forment un projet important. Opony respecte

» beaucoup la Prêtresse qui lui persuada d'envahir *Ulitea*,  
 » et il ne va jamais à la guerre sans la consulter. Ils adop-  
 » tent de plus, à quelques égards, notre vieille doctrine  
 » de l'influence des Planètes, du moins ils réglent, en  
 » certains cas, leurs délibérations publiques sur les aspects  
 » de la lune : par exemple, ils entreprennent une guerre  
 » et ils comptent sur des succès, lorsque cette planète est  
 » couchée horizontalement, ou fort inclinée dans sa partie  
 » convexe, après son renouvellement.

» Leur système sur la création de l'univers est em-  
 » brouillé, obscur et extravagant, comme on l'imagine  
 » bien. Ils disent qu'une Déesse ayant un bloc ou une  
 » masse de terre suspendue à une corde, la lança loin  
 » d'elle, et en répandit aux environs des morceaux, tels  
 » qu'*O-Taïti* et les Isles voisines, dont les divers habitans  
 » viennent d'un homme et d'une femme établis à *O-Taïti*.  
 » Il ne s'agit cependant que de la création immédiate de  
 » leur contrée ; car ils admettent une création universelle  
 » antérieure à celle-ci, et ils croient à l'existence de plu-  
 » sieurs terres qu'ils ne connoissent que par tradition,  
 » mais leurs idées s'arrêtent à *Tatooma* et à *Tapuppa*,  
 » pierres et rochers mâle et femelle qui forment le noyau  
 » du globe, ou qui soutiennent l'assemblage de terre et  
 » d'eau jeté à sa surface. *Tatooma* et *Tapuppa* produi-  
 » sirent *Totorro*, qui fut tué et décomposé en terre, et  
 » ensuite *O-Taïu* et *Oroo*, qui s'épousèrent, et qui don-  
 » nèrent d'abord naissance à une terre, et ensuite à une  
 » race de Dieux. *O-Taïa* fut tué, et *Oroo*, qui étoit de  
 » l'espèce femelle, épousa un Dieu, son fils, appelé  
 » *Teerraa*, à qui elle ordonna de créer de nouvelles  
 » terres, les animaux et les différentes espèces de comes-

» tibles qu'on trouye sur le globe, ainsi que le firma-  
» ment, soutenu par des hommes appelés *Teeferei*. Les  
» taches qu'on observe dans la Lune sont à leurs yeux  
» des bocages d'une sorte d'arbres qui croissoient jadis  
» à *O-Taïti*; ces arbres ayant été détruits par un acci-  
» dent, leurs semences furent portées dans la Lune par  
» des colombes.

» Ils ont d'ailleurs une multitude de légendes reli-  
» gieuses et historiques; l'une des dernières a rapport à  
» l'usage de manger de la chair humaine, et je vais en  
» donner le précis. Deux hommes appelés *Taheei*, seul  
» nom qu'ils emploient pour désigner des cannibales,  
» vivoient à *O-Taïti* il y a bien long-temps: on ne savoit  
» pas d'où ils sortoient, ni comment ils étoient arrivés  
» dans l'Isle. Ils habitoient les montagnes qu'ils avoient  
» coutume de quitter pour venir tuer les gens du pays;  
» ils mangeoient ensuite les hommes qu'ils massacroient,  
» et ils arrêtoient les progrès de la population. Deux frères  
» résolurent de détruire ces moustres formidables, et ils  
» imaginèrent un stratagème qui leur réussit. Ils habitoient  
» aussi les montagnes, un peu au-dessus des *Taheei*, et  
» ils occupoient un poste, d'où ils pouvoient leur parler  
» sans trop exposer leurs jours. Ils les invitèrent à un  
» repas que les *Taheei* acceptèrent de bon cœur; ayant  
» fait chauffer des pierres, ils les mirent dans du *Mahee*,  
» et ils dirent à l'un des *Taheei* d'ouvrir la bouche: le  
» *Taheei* ouvrit la bouche; on y laissa tomber un de  
» ces morceaux de *Mahee* et on y versa de l'eau, laquelle,  
» en se mêlant avec la pierre chaude, produisit un bouil-  
» lonnement qui tua le monstre quelque temps après. Les  
» deux frères voulurent engager l'autre à faire la même

» chose ; mais le second cannibale , frappé du bouillon-  
 » nement de l'estomac de son camarade, les remercia ; on  
 » l'assura que le *Mahee* étoit excellent , et que ce bouil-  
 » lonnement passeroit bien vite , et il fut si crédule , qu'il  
 » ouvrit la bouche et subit le sort du premier. Les Na-  
 » turels alors les coupèrent en morceaux, qu'ils enterrèrent,  
 » et ils donnèrent par reconnaissance le gouvernement  
 » de l'Isle aux deux frères. Les *Tahecais* résidoient dans  
 » le district appelé *Whapaneeoo* , et on y trouve encore  
 » aujourd'hui un arbre à pain qui , dit-on , leur appar-  
 » tenoit. Une femme qui vivoit avec eux , avoit deux dents  
 » d'une grosseur prodigieuse ; après leur mort elle alla  
 » s'établir à *O-Taha* ; et les Insulaires la mirent au nombre  
 » de leurs déesses lorsqu'elle eut rendu le dernier soupir.  
 » Elle ne mangeoit pas la chair humaine comme ses  
 » deux époux ; mais , d'après la grandeur de ses dents ,  
 » on donne le nom de *Tahecai* à tout animal qui a un  
 » aspect farouche ou de larges crocs .

» On doit avouer que cette histoire a la vraisemblance  
 » de celle d'Hercule détruisant l'hydre , ou des tueurs  
 » de géants dont parlent les romanciers des derniers  
 » siècles ; mais j'y trouve aussi peu de moralité que dans  
 » la plupart des vieilles fables de la même espèce , reçues  
 » comme des vérités par des peuples ignorans , dont la  
 » civilisation peut être comparée , à quelques égards , à la  
 » civilisation des Naturels des *Isles de la Société*. Elle est  
 » d'ailleurs heureusement imaginée ; car elle exprime l'a-  
 » version et l'horreur qu'inspirent ici les cannibales. Plu-  
 » sieurs raisons feroient croire cependant que les habitans  
 » de ces Isles mangeoient jadis de la chair humaine. J'in-  
 » terrogeai Omai sur ce point ; il soutint de la manière la

» plus positive que je me trompois ; mais il me conta un  
» fait dont il avoit été témoin , et qui confirme presque  
» cette opinion. Un grand nombre de ses parens et de ses  
» alliés furent tués à l'époque où la peuplade de *Bolabola*  
» battit celle de *Huaheine*. Un homme de sa famille eut  
» ensuite occasion de se venger ; il battit à son tour les  
» Insulaires de *Balabola* , et coupant un morceau de la  
» cuisse de l'un de ses ennemis , il le rôtit , et il le mangea.  
» M. Cook a raconté plus haut , qu'on offre au Roi un œil  
» du malheureux qu'on sacrifie aux Dieux , et nous n'avons  
» pu nous empêcher de voir dans cet usage les restes  
» d'une coutume qui étoit jadis beaucoup plus étendue ,  
» et dont cette cérémonie emblématique rappelle le sou-  
» venir.

» Le Roi est investi du *Maro* ; il préside aux sacri-  
» fices humains ; et il paroît que ce sont là les privilèges  
» distinctifs de sa souveraineté. Il faut peut-être y ajouter  
» celui de sonner d'une conque , qui produit un son très-  
» éclatant. Dès qu'il donne ce signal , tous ses sujets sont  
» obligés de lui apporter des comestibles de différentes  
» espèces , en proportion de leurs facultés. Son nom seul  
» leur inspire un respect qui va jusqu'à l'extravagance ,  
» et il les rend quelquefois cruels. Lorsqu'on les revêt  
» du symbole de la royauté , s'il y a dans la langue des  
» mots qui aient de la ressemblance avec celui de *Maro* ,  
» on les change , et on en substitue d'autres : l'homme qui  
» a ensuite la hardiesse de ne pas se soumettre au chan-  
» gement , et de continuer à se servir des mots proscrits ,  
» est sur-le-champ mis à mort avec toute sa famille. On  
» traite d'une manière aussi barbare ceux qui s'avisent  
» d'appeler un animal du nom du Prince. D'après cet usage ,

» Omai fut toujours indigné de voir que les Anglois  
 » donnent à des chevaux ou à des chiens, les noms d'un  
 » Prince ou d'une Princesse. Au reste, tandis que les O-  
 » Taïtiens punissent de mort quiconque emploie légère-  
 » ment le nom de leur Souverain, ils se contentent de  
 » confisquer les terres et les cabanes de ceux qui ou-  
 » tragent son administration.

» Le Roi a, dans chaque district, des maisons qui lui  
 » appartiennent; et il n'entre jamais dans la maison d'un  
 » de ses sujets. Si un accident l'oblige à s'écarter de cette  
 » règle, on brûle la maison qu'il a honorée de sa présence,  
 » ainsi que tous les meubles qu'elle renferme. Non-seu-  
 » lement ses sujets se découvrent devant lui jusqu'à la  
 » ceinture; mais lorsqu'il est quelque part, on dresse dans  
 » les environs un poteau garni d'une pièce d'étoffe,  
 » auquel ils rendent les mêmes honneurs. Les Naturels des  
 » deux sexes se découvrent également jusqu'à la ceinture  
 » devant ses frères; mais les femmes seules se découvrent  
 » devant les femmes du sang royal. En un mot, ils por-  
 » tent jusqu'à la superstition leur respect pour le Roi, et  
 » sa personne est presque sacrée à leurs yeux. Il doit peut-  
 » être, à ces préjugés, la possession tranquille de ses  
 » domaines. Les Naturels du district de *Tiarraboo* con-  
 » viennent qu'il a droit aux mêmes honneurs parmi eux;  
 » quoique leur Chef particulier leur paroisse plus puis-  
 » sant, quoiqu'ils le supposent héritier du gouvernement  
 » de l'Isle; en cas de l'extinction de la famille royale ac-  
 » tuelle. Il est assez vraisemblable que *Wabeia-Dooa* de-  
 » viendrait en effet Souverain de toute la contrée; car  
 » outre *Tiarraboo*, il est le maître de plusieurs districts  
 » d'*Opooreeno*. Ses domaines égalent presque en étendue

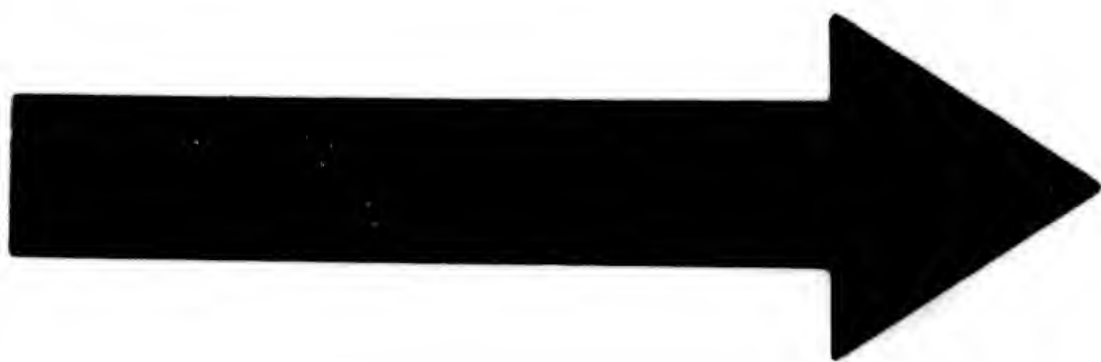


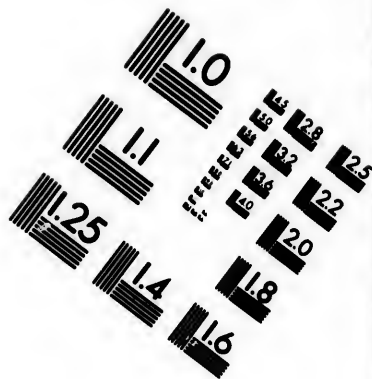
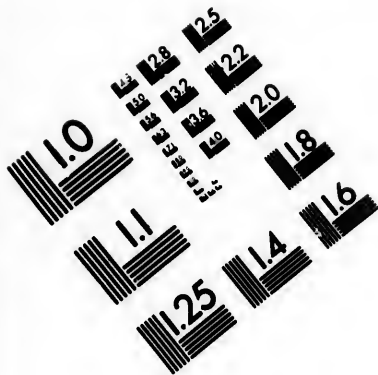
» ceux d'O-Too, et la portion de l'Isle à laquelle il dicte  
 » des lois, est d'ailleurs la plus peuplée et la plus fertile.  
 » Ses sujets ont donné des preuves de leur supériorité ;  
 » ils ont remporté des victoires fréquentes sur ceux d'O-  
 » *Taïti-nooe* ; et ils affectent de parler de leurs voisins  
 » comme d'une troupe de guerriers méprisables, qu'il  
 » seroit aisé de battre si leur Chef vouloit déclarer la  
 » guerre.

» Après l'*Ere-de-Hoi* et sa famille viennent les *Erees*  
 » ou les Chefs revêtus de quelque pouvoir, ensuite les  
 » *Manohoone* ou les Vassaux, et les *Teous* ou *Toutous*,  
 » c'est-à-dire, les Domestiques, ou plutôt les Esclaves.  
 » Les hommes de chacune de ces classes se lient, selon  
 » l'institution primitive, avec des femmes de leur Tribu ;  
 » mais s'ils ont des privautés avec des femmes d'un rang  
 » inférieur, et s'il résulte un enfant de ce commerce, on  
 » laisse la vie à l'enfant, qui prend le rang de son père,  
 » à moins qu'il ne doive le jour à un *Eree* ; car on le tue  
 » dans ce dernier cas. Si une femme de condition se lie  
 » avec un homme d'une classe inférieure, on tue ses en-  
 » fans, et on met à mort le *Teou* qui est surpris dans  
 » une intrigue avec une femme du sang royal. Le fils de  
 » l'*Eree-de-Hoi* succède aux titres et aux honneurs de  
 » son père, dès le moment de sa naissance ; si le Roi  
 » meurt sans enfans, le Gouvernement passe à son frère.  
 » Dans les autres familles, les biens passent toujours au  
 » fils aîné ; mais il est obligé de fournir à l'entretien de  
 » ses frères et de ses sœurs ; à qui on accorde une portion  
 » de ses domaines.

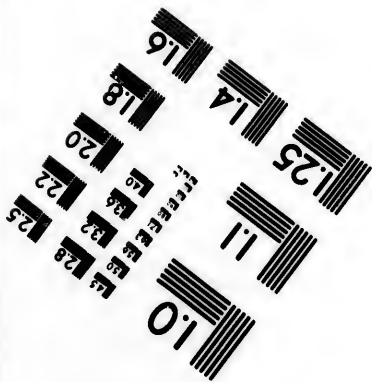
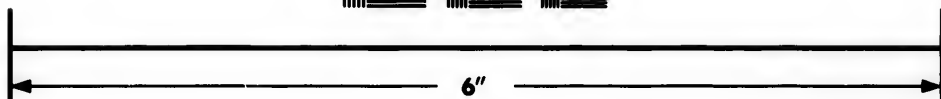
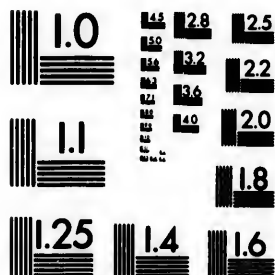
» Des ruisseaux ou de petites collines, qui en bien des  
 » endroits se prolongent dans la mer, servent ordinai-

» rement de bornes aux divers cantons d'*O-Taïti*. De  
 » grosses pierres marquent les domaines particuliers : le  
 » dérangement d'une de ces pierres produit des querelles  
 » qui se décident par les armes : chaque parti met alors  
 » ses amis en campagne : mais si l'on porte ses plaintes  
 » à l'*Eree-de-Hoi*, le Roi termine le différend à l'amiable.  
 » Toutefois le délit dont il est ici question n'est pas  
 » commun, et une longue possession semble assurer les  
 » propriétés des *O-Taïtiens*, aussi bien que les lois les  
 » plus sévères des autres contrées. Un ancien usage remet  
 » à la vengeance des particuliers les crimes qui n'inté-  
 » ressent pas la communauté; et on ne dénonce point ces  
 » délits aux Chefs. Ils semblent croire que la personne  
 » offensée ou lésée prononcera d'une manière aussi équi-  
 » table que des indifférens; et les châtimens décernés aux  
 » crimes de toutes espèces étant connus dès long-temps,  
 » on lui permet de les infliger, sans avoir à répondre de  
 » sa conduite. Ainsi, lorsqu'on surprend un voleur, ce  
 » qui en général arrive pendant la nuit, l'homme qu'il a  
 » volé peut le tuer sur-le-champ; et si on en demande  
 » des nouvelles, il lui suffit, pour sa justification, de dire  
 » les raisons qu'il a eues de lui donner la mort. Au reste,  
 » on ne punit guères les voleurs avec cette sévérité, à  
 » moins qu'ils ne dérobent des choses réputées très-pré-  
 » cieuses, telles que des pièces de corps, et des cheveux  
 » tressés. Si un voleur s'enfuit après avoir pris des étoffes  
 » ou même des cochons, et qu'on le découvre ensuite, on  
 » ne le punit point, lorsqu'il promet de rendre la même  
 » quantité d'étoffes ou le même nombre de cochons. On  
 » lui pardonne quelquefois quand il s'est tenu caché plu-  
 » sieurs jours, ou il en est quitte pour une légère bas-





**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

18  
20  
22  
25

10

» tonnade. Si un Insulaire en tue un autre dans une que-  
» relle, les amis du défunt se réunissent, et ils attaquent  
» le meurtrier et ses partisans : s'ils triomphent, ils s'em-  
» parent de la maison, des terres et des meubles du meur-  
» trier ; mais s'ils sont vaincus, leurs richesses tombent  
» au pouvoir du vainqueur. Si un *Manahoune* tue le  
» *Toutou* ou l'Esclave de l'un des Chefs, celui-ci détache  
» des gens qui s'emparent des terres et de la maison du  
» meurtrier, lequel se réfugie dans un autre canton de  
» l'Isle, ou sur une des Isles voisines. Il revient quelques  
» mois après, et trouvant son troupeau de cochons beau-  
» coup augmenté, il en offre une portion, avec des plumes  
» rouges et d'autres choses précieuses, au maître du  
» *Toutou*, qui accepte ordinairement cette compensation,  
» et qui lui permet de rentrer en possession de sa maison  
» et de ses terres. Cet arrangement est le comble de la  
» vénalité et de l'injustice : le meurtrier de l'esclave ne  
» semble se cacher qu'afin de tromper la classe inférieure  
» du peuple ; il ne paroît pas que le Chef ait la moindre  
» autorité pour le punir, et on ne peut voir ici qu'un  
» complot entre le *Manahoune* et son supérieur, pour  
» satisfaire la vengeance du premier, et la cupidité du  
» second. Au reste, on ne doit pas être surpris que l'ho-  
» micide soit regardé comme un délit si léger, dans un  
» pays où le meurtre de ses propres enfans n'est pas ré-  
» puté criminel. Je leur ai parlé à diverses reprises de  
» cette barbarie atroce, qui blesse les sentimens de la  
» nature ; je leur ai demandé si elle n'excitoit pas l'in-  
» dignation des Chefs et des principaux de l'Isle, et si on  
» ne la punissoit pas : ils m'ont toujours répondu que le  
» Chef ne pouvoit ni ne vouloit intervenir, et que cha-

» aucun a le droit de faire ce qu'il veut de ses enfans.

» Quoiqu'on trouve en général sur les Isles des environs  
 » les mêmes productions, la même race d'hommes, les  
 » mêmes usages et les mêmes mœurs qu'à *O-Taïti*, on  
 » y observe néanmoins un petit nombre de différences,  
 » qu'il est à propos d'indiquer. Elles serviront peut-être  
 » un jour à en faire apercevoir de plus grandes.

» La petite Isle de *Mataia* ou d'*Osnabrug*, qui gît vingt  
 » lieues à l'Est d'*O-Taïti*, et qui appartient à un Chef  
 » *O-Taïtien*, auquel elle paie des tributs, emploie un  
 » dialecte différent de celui d'*O-Taïti*. Ses habitans por-  
 » tent leurs cheveux très-longs, et lorsqu'ils se battent,  
 » ils couvrent leurs bras avec une substance garnie de  
 » dents de requin, et leurs corps avec une peau de pois-  
 » son qui ressemble à du chagrin : ils se parent d'ailleurs  
 » avec des coquilles, des perles polies qui sont éblouis-  
 » santes au soleil; et ils en ont une très-large, qui leur  
 » tient lieu de bouclier ou de cuirasse.

» La langue des *O-Taïtiens* a beaucoup de mots et même  
 » de phrases qui ne ressemblent point du tout à l'idiôme  
 » des Isles situées à l'Est. Leur Isle produit une quantité  
 » considérable d'un fruit délicieux, auquel nous donnâmes  
 » le nom de pommes, et qu'on ne trouve sur aucune des  
 » autres, excepté à *Eimeo*. Elle a aussi l'avantage de pro-  
 » duire un bois odoriférant, appelé *Eahoi*, qui est fort  
 » estimé sur les terres des environs; il ne croit pas même  
 » à *Tiarraboo*, ou dans la péninsule Sud-Est contiguë  
 » au District d'où on le tire. *Huaheine* et *Eimeo* sont les  
 » Isles qui fournissent le plus d'ignames. Un oiseau parti-  
 » culier, que ses plumes blanches rendent très-précieux,  
 » fréquente les collines de *Mourooa*; et quoique cette

» terre soit plus éloignée d'*O-Taïti* et d'*Eimeo* que le  
 » reste des *Isles de la Société*, on y voit quelques-unes  
 » des pommes dont je parlois tout-à-l'heure.

» La religion des *Isles de la Société* est la même en  
 » général, cependant chacune d'elles a un Dieu tutélaire  
 » particulier. Voici la liste de ces Divinités particulières;  
 » je l'ai faite d'après les meilleurs renseignemens que j'ai  
 » pu me procurer.

*Dieux des Isles de la Société.*

A <i>Huaheine</i> ,	Tanne.									
A <i>Ulietea</i> ,	Ooro.									
A <i>Otaha</i> ,	Tanne.									
A <i>Bolabola</i> ,	Oraa.									
A <i>Mouroou</i> ,	Otoo, Ee Weiahoo.									
A <i>Toobae</i> ,	Tomouee.									
A <i>Tabooymanoo</i> ou à l'Isle de <i>Saunders</i> , qui est sou- mise à <i>Huaheine</i> . . . . .	Taroa.									
A <i>Eimeo</i> ,	Oroo hadoo.									
A O- <i>Taïti</i>	<table> <tbody> <tr> <td> <table> <tbody> <tr> <td><i>O-Taïti</i>,</td> <td rowspan="2">} Ooro.</td> </tr> <tr> <td><i>Nooe</i>,</td> </tr> <tr> <td><i>Tiarraboo</i>,</td> <td rowspan="2">} Opoona et Watooteere.</td> </tr> <tr> <td></td> </tr> </tbody> </table> </td> <td> <table> <tbody> <tr> <td>que les Insulaires ont chassé depuis peu pour y substituer Oraa, Dieu de <i>Bolabola</i>.</td> </tr> </tbody> </table> </td> </tr> </tbody></table>	<table> <tbody> <tr> <td><i>O-Taïti</i>,</td> <td rowspan="2">} Ooro.</td> </tr> <tr> <td><i>Nooe</i>,</td> </tr> <tr> <td><i>Tiarraboo</i>,</td> <td rowspan="2">} Opoona et Watooteere.</td> </tr> <tr> <td></td> </tr> </tbody> </table>	<i>O-Taïti</i> ,	} Ooro.	<i>Nooe</i> ,	<i>Tiarraboo</i> ,	} Opoona et Watooteere.		<table> <tbody> <tr> <td>que les Insulaires ont chassé depuis peu pour y substituer Oraa, Dieu de <i>Bolabola</i>.</td> </tr> </tbody> </table>	que les Insulaires ont chassé depuis peu pour y substituer Oraa, Dieu de <i>Bolabola</i> .
<table> <tbody> <tr> <td><i>O-Taïti</i>,</td> <td rowspan="2">} Ooro.</td> </tr> <tr> <td><i>Nooe</i>,</td> </tr> <tr> <td><i>Tiarraboo</i>,</td> <td rowspan="2">} Opoona et Watooteere.</td> </tr> <tr> <td></td> </tr> </tbody> </table>	<i>O-Taïti</i> ,	} Ooro.	<i>Nooe</i> ,		<i>Tiarraboo</i> ,	} Opoona et Watooteere.			<table> <tbody> <tr> <td>que les Insulaires ont chassé depuis peu pour y substituer Oraa, Dieu de <i>Bolabola</i>.</td> </tr> </tbody> </table>	que les Insulaires ont chassé depuis peu pour y substituer Oraa, Dieu de <i>Bolabola</i> .
<i>O-Taïti</i> ,	} Ooro.									
<i>Nooe</i> ,										
<i>Tiarraboo</i> ,	} Opoona et Watooteere.									
que les Insulaires ont chassé depuis peu pour y substituer Oraa, Dieu de <i>Bolabola</i> .										
A <i>Mataia</i> ou à l'Isle d' <i>Osnabrug</i> ,	Tooboo, Toobooai, Ry Meraiva.									
Aux Isles Basses, situées à l'Est.	Tammaree.									

» Outre le groupe des hautes Isles qu'on rencontre



» depuis *Mataia* jusqu'à *Mourooa* inclusivement, les  
 » *O-Taïtiens* connoissent une Isle basse et déserte, qu'ils  
 » appellent *Moopéha*, et qui paroît être l'Isle *Howe*, mar-  
 » quée à l'Ouest de *Mourooa* dans nos dernières cartes  
 » de cet Océan. Les Naturels des Isles qui sont les plus  
 » sous le vent y vont quelquefois. Il y a aussi au Nord-Est  
 » d'*O-Taïti* des Isles basses, où les *O-Taïtiens* ont abordé  
 » de temps-en-temps, mais par lesquelles ils n'entretiennent  
 » pas de communication régulière. On dit qu'il ne faut que  
 » deux jours de navigation avec un bon vent pour s'y  
 » rendre. On me les a nommées dans l'ordre que voici :

*Mataeeva.*

*Oanaa*, } appelée *Oannah* dans la lettre de M. Dalrymple  
 } au Docteur Hawkesworth.

*Taboohoe.*

*Awehee.*

*Kaora.*

*Orootooa.*

*Otavaoo*, où l'on recueille de grosses perles.

» Les habitans de ces Isles viennent plus fréquemment  
 » à *O-Taïti* et aux Isles élevées des environs. Ils ont le  
 » teint plus brun, la physionomie plus farouche, et leur  
 » corps n'est pas piqueté de la même manière. J'ai appris  
 » qu'à *Mataeeva*, et sur quelques-unes des terres dont je  
 » viens de publier la liste, les hommes sont dans l'usage  
 » de donner leurs filles aux étrangers qui arrivent parmi  
 » eux ; mais que la jeune femme et l'étranger doivent  
 » coucher ensemble cinq nuits sans se permettre aucune  
 » liberté. Le sixième jour, à l'entrée de la nuit, le père  
 » de-la jeune femme offre des alimens à son hôte, et il dit

» à sa fille qu'elle doit traiter l'étranger comme son mari.  
» Celui-ci ne peut témoigner aucun dégoût, lors même  
» que la femme destinée à partager sa couche est très-  
» désagréable : car on regarderoit sa répugnance comme  
» une insulte qui ne se pardonne point, et on la puniroit  
» de mort. Quarante hommes de *Bolabola*, que la curio-  
» sité avoit amenés sur une pirogue jusqu'à *Mataeva*,  
» en firent la triste expérience ; l'un d'eux ayant montré  
» indiscretement du dégoût pour la femme qui lui échet  
» en partage, il fut entendu d'un petit garçon, qui alla  
» tout de suite en informer le père de la jeune personne.  
» Les habitans de l'Isle fondirent sur les étrangers; ceux-ci,  
» qui avoient toute la valeur de leur nation, tuèrent trois  
» fois plus de monde qu'ils n'en avoient eux-mêmes ;  
» cependant, accablés par le nombre, ils périrent sur le  
» champ de bataille, excepté cinq. Les cinq qui échap-  
» pèrent au carnage se cachèrent dans les bois, et tandis  
» que le vainqueur enterroit ses morts, ils vinrent à bout  
» de gagner l'intérieur de quelques maisons, où ils volèrent  
» des provisions qu'ils portèrent à bord d'une embarca-  
» tion. Ils mirent ensuite en mer, et ils passèrent devant  
» *Mataia*, où ils ne voulurent pas relâcher, et ils arri-  
» vèrent à *Eimeo*. On les jugea néanmoins dignes de  
» blâme dans leur patrie ; car une pirogue de *Ma-  
» taevea* ayant abordé à *Bolabola*, peu de temps après,  
» la peuplade, loin de venger la mort de ses compa-  
» triotes, reconnut qu'ils avoient mérité de perdre la vie,  
» et elle accueillit les Mataevens d'une manière ami-  
» cale.

» La navigation des Naturels d'*O-Taïti* et des *Isles de la  
» Société* ne s'étend pas aujourd'hui au-delà de ces terres

» basses. Il paroît que M. de Bougainville (1) leur attribue  
 » mal-à-propos des voyages beaucoup plus longs; car on  
 » me citoit comme une espèce de prodige, qu'une pi-  
 » rogue chassée d'*O-Taïti* par la tempête, eût abordé à  
 » *Moopaha*, ou à l'*Isle de Howe*, terre qui est cepen-  
 » dant très-voisine et sous le vent. Ils ne connoissent  
 » sûrement les autres Isles éloignées que par tradition;  
 » des Naturels de ces Isles, jetés sur leurs côtes, leur en  
 » ont appris l'existence, les noms, la position, et le nombre  
 » de jours qu'ils avoient passés en mer. Ainsi, on peut  
 » supposer que les Insulaires de *Watceoo*, instruits par  
 » les voyageurs sur lesquels j'ai donné plus haut des  
 » détails, ont ajouté à leur catalogue *O-Taïti*, les Isles  
 » voisines, et même d'autres dont ces voyageurs avoient  
 » entendu parler. J'expliquerois encore par-là l'instruction  
 » si étendue et si variée que M. Cook et les observateurs  
 » qui étoient à bord de *l'Endeavour* (2) trouvèrent à  
 » *Tupia*. Je suis loin de l'accuser de charlatanerie; mais  
 » si, comme il le disoit, il n'avoit jamais été à *Oheterea*,  
 » puisqu'il parvint à y conduire le vaisseau si directe-  
 » ment, je présumé qu'il avoit recueilli de la même ma-  
 » nière des informations sur le gissement de cette terre ».

(1) Voyez son *Voyage autour du Monde*, page 228 : il dit que ces Insulaires font quelquefois des navigations de plus de trois cents lieues.

(2) Collection de Hawkesworth, Vol. II, p. 278 de l'original.

---

 CHAPITRE X.

*Suite du Voyage après notre départ des Isles de la Société. Découverte de l'Isle de Noël. Position des Vaisseaux sur la côte. Canoës envoyés à terre. Grand nombre de tortues que nous y prenons. Observation d'une éclipse de soleil. Détresse de deux matelots qui s'égarèrent dans l'intérieur de l'Isle. Inscription laissée dans une bouteille. Description de l'Isle. Remarques sur le sol; sur les arbres et les plantes; sur les oiseaux; sur l'étendue de cette Terre; sur sa forme; sur sa position. Mouillage.*

---

**E**N quittant *Bolabola*, je mis le cap au Nord, et je serrai le vent, qui souffloit entre le Nord-Est et l'Est; car nous ne l'eûmes presque jamais au Sud de l'Est qu'après avoir passé la ligne et atteint les latitudes septentrionales. Ainsi la route qui nous menoit à notre but fut toujours à l'Ouest du Nord, et quelquefois Nord-Ouest seulement.

Les dix-sept mois qui s'étoient écoulés depuis notre départ d'*Angleterre* n'avoient pas été mal employés; mais je sentoie que notre voyage ne faisoit que commencer, relativement au principal objet de mes instructions, et je crus devoir redoubler d'efforts et d'attention sur tout ce qui pouvoit assurer notre conservation et le succès de notre entreprise. J'avois examiné l'état de nos munitions durant nos dernières relâches, et dès que je fus hors du groupe

de la Société, et que j'eus dépassé les parages où se trouvent les découvertes de ma première et de ma seconde expédition, j'ordonnai l'inventaire des approvisionnemens du maître d'équipage et du charpentier, afin de connoître bien en détail la quantité et la qualité de chaque article, et d'en régler l'usage de la manière la plus convenable.

Durant mes relâches aux *Isles de la Société*, je ne perdis aucune occasion de demander aux Naturels s'il y a des Isles au Nord ou au Nord-Ouest de leur groupe; mais je ne m'aperçus pas qu'ils en connussent une seule. Nous ne découvrîmes rien qui annonçât le voisinage d'une terre, jusqu'au moment où nous atteignîmes le huitième degré de latitude Sud. A cette époque, nous commençâmes à voir des boubies, des oiseaux du Tropique, des frégates, des hirondelles de mer et d'autres espèces d'oiseaux : notre longitude étoit de 205° Est. Mendana découvrit en 1568, durant sa première expédition (\*), une Isle qu'il nomme *Isle de Jésus*, par 6° 45' de latitude Sud, à quatorze cent cinquante lieues de *Callao*, c'est-à-dire à 200° de longitude Est du Méridien de *Greenwich*. Nous traversâmes cette latitude, près de cent lieues à l'Est de la longitude dont je viens de parler, et nous y rencontrâmes un grand nombre d'oiseaux des espèces que je citois tout-à-l'heure; on sait qu'il est rare de les voir s'éloigner beaucoup de la terre.

Nous coupâmes l'équateur par 203° 15' Est, la nuit du 22 au 23. La déclinaison de l'aimant étoit de 6° 30' Est.

---

(\*) Voyez la Collection de Dalrympe en anglois, Vol. I.<sup>er</sup>, page 45.

Le 24, une demi-heure après la pointe du jour, nous découvrimus une terre dans le Nord-Est-quart-Est, un demirumb à l'Est. Nous reconnûmes, en nous approchant, que c'étoit une des Isles basses si communes dans cet océan; c'est-à-dire, une bordure étroite de terre, qui renfermoit une lagune d'eau de mer. Nous aperçûmes quelques cocotiers en deux ou trois endroits; mais, en général, elle paroissoit très-stérile: à midi elle se prolongeoit du Nord-Est-quart-Est au Sud-quart-Sud-Est un demirumb Est, à la distance d'environ quatre milles. Le vent souffloit de l'Est-Sud-Est, en sorte que nous fûmes obligés de courir de petites bordées pour atteindre le côté sous le vent ou le côté occidental, où nous eûmes de quarante à vingt et quatorze brasses d'eau, fond de joli sable. La sonde rapporta cette dernière profondeur à environ un demi-mille des Brisans, et la plus grande à environ un mille. Ayant trouvé des sondes, je résolus de mouiller afin de me procurer des tortues. Cette terre me sembloit devoir en fournir, et elle n'étoit pas habitée. Nous jetâmes l'ancre en effet par trente brasses, et l'un de mes canots alla voir si le débarquement étoit praticable, ce dont je doutois; car la mer produisoit un ressac terrible sur toute la côte. L'Officier que j'avois chargé de cette commission, me dit à son retour, qu'il n'avoit point aperçu d'endroit où un canot pût débarquer, mais que les bas-fonds en-dehors des brisans, offroient une quantité considérable de poissons.

Le 25, à la pointe du jour, deux canots, l'un de *la Résolution* et l'autre de *la Découverte*, allèrent examiner de nouveau s'il n'y avoit point de lieu propre au débarquement: un troisième et un quatrième établirent en même-temps leurs grapins près de la côte; ils pêchèrent,

et ils revinrent sur les huit heures, avec plus de deux cents livres de poissons. Encouragé par ce succès, je les renvoyai à la pêche après le déjeuner. Je pris moi même un cinquième canot, j'examinai la côte, et j'essayai de débarquer; mais le débarquement étoit impraticable. Les deux premiers canots, qui étoient partis avec le même dessein, revinrent à midi: le *Master*, qui commandoit celui de *la Résolution*, me rapporta qu'à environ une lieue et demie au Nord, la côte offroit une coupure et un canal dans la *lagune*, que par conséquent on pourroit y débarquer, et qu'en travers de cette entrée, il avoit trouvé les mêmes sondes qu'à l'endroit où nous mouillions. D'après son rapport, les vaisseaux levèrent l'ancre, et ayant couru deux ou trois bordées, nous mouillâmes de nouveau par vingt brasses, fond de joli sable brun, devant une petite Isle qui git à l'ouvert de la *lagune*, de chaque côté de laquelle il y a un canal qui mène à la *lagune*, et qui est accessible seulement aux canots. La *lagune* elle-même a très-peu de profondeur.

Le 26 au matin, j'ordonnai au Capitaine Clerke d'envoyer un canot et un Officier à la rive Sud-Est de la *lagune*, et d'y faire chercher des tortues. Nous primes ensuite un autre canot, M. King et moi, et je résolus de gagner la partie Nord-Est. Je me proposois d'aller jusqu'à l'extrémité la plus orientale; mais le vent souffloit avec trop de force, et nous fûmes contraints de débarquer plus sous le vent, à une batture sablonneuse, où nous primes une tortue, la seule que nous vîmes. En marchant dans l'eau, nous atteignîmes une Isle où je n'aperçus qu'un petit nombre d'oiseaux; je la quittai bientôt pour me rendre à la terre qui borde la mer au Nord-Ouest, et j'y laissai M. King,

qui vouloit observer la hauteur méridienne du Soleil. Je la trouvai plus stérile encore que celle que je venois de quitter; en longeant la côte, je rencontrais cinq tortues près du rivage; je ne pus en prendre qu'une, et n'en découvrant point d'autres je revins à bord; M. King y arriva bientôt après, sans en avoir rencontré une seule. Nous ne désespérâmes cependant pas de nous en procurer; car quelques-uns des Officiers du Capitaine Clerke, qui débarquèrent sur la terre au Sud du canal qui débouche dans la *lagune*, n'avoient pas été si malheureux, et ils en avoient rapporté plusieurs.

Le 27 au matin, la pinasse et le grand canot commandés par M. King, allèrent à la partie Sud-Est de l'Isle, en dedans de la *lagune*, et le petit canot se rendit au Nord, où j'avois été la veille; quelques-uns des gens du Capitaine Clerke avoient passé la nuit à terre, et ils avoient eu le bonheur de tourner quarante à cinquante tortues, que nous ne tardâmes pas à recevoir à bord. Les hommes que j'avois envoyés au Nord, revinrent l'après-midi avec six autres: je les renvoyai de nouveau, et ils se tinrent dans cette partie de l'Isle jusqu'au moment de notre appareillage; ils eurent, en général, beaucoup de succès.

Le 28, je débarquai avec M. Bayly, sur l'Isle située entre les deux canaux de la *lagune*; nous voulions préparer les télescopes, afin d'observer l'éclipse de Soleil qui devoit avoir lieu bientôt. Cette observation ne contribua pas peu à me faire mouiller ici. M. King revint à midi, et il apporta huit tortues; il en laissa sur la grève sept, qui devoient être ramenées par l'autre canot, dont l'équipage en cherchoit de nouvelles: le soir, j'envoyai de l'eau et des vivres à ceux de nos gens qui étoient à terre;



M. Williamson alla les surveiller en place de M. King, qui demeura à bord pour observer l'éclipse.

M. Williamson nous envoya le lendemain deux canots chargés de tortues; il me pria en même-temps de les renvoyer au côté Sud-Est de l'Isle, où il avoit trouvé un débarquement, et où l'on prenoit le plus de tortues; il m'avertit qu'on s'affranchiroit ainsi de l'embarras de les porter par terre dans l'intérieur de la *lagune*, comme on avoit été obligé de le faire jusqu'alors. J'ordonnai aux canots de se rendre à l'endroit qu'il m'indiquoit.

Le 30 au matin, jour où l'éclipse devoit avoir lieu, nous descendîmes, M. King, M. Bayly et moi, sur la petite Isle dont j'ai parlé plus haut, afin de nous préparer à l'observation. Le ciel fut nébuleux jusqu'à neuf heures; les nuages se dispersèrent ensuite, et l'éclaireie fut assez longue pour prendre la hauteur du Soleil, et comparer notre montre marine avec le temps apparent. L'atmosphère s'obscurcit de nouveau jusqu'à environ neuf heures trente minutes, et nous reconnûmes bientôt que l'éclipse commençoit. Nous fixâmes nos micromètres aux télescopes, et nous mesurâmes la partie du disque du Soleil qui n'étoit pas éclipsee. Je suivis ces observations jusqu'à environ trois quarts-d'heure avant la fin, et je les abandonnai alors; je ne pouvois plus les continuer à cause de la grande chaleur du Soleil qu'accroissoient encore ses rayons réfléchis sur le sable.

Le Soleil fut nébuleux par intervalles; mais il se trouva clair à la fin de l'éclipse qui fut observée :

Selon	}	M. Bayly, à 0 <sup>h</sup> 26' 3"	} temps apparent après	
		M. King, à 0 26 1		} midi.
		Moi, à 0 25 37		

Nous nous servîmes, M. Bayly et moi, des grandes lunettes achromatiques, et M. King observa avec un télescope de reflexion. Comme ma lunette et celle de M. Bayly amplifioient également, mon résultat n'auroit pas dû être aussi différent du sien; il faut peut-être attribuer cette différence en partie, sinon en totalité, à une protubérance dans la Lune, que je n'aperçus pas, et que virent M. King et M. Bayly.

L'après-midi, les canots et ceux de mes gens qui prenoient des tortues à la partie Sud-Est de l'Isle, revinrent à bord, excepté un matelot de *la Découverte*, qui étoit perdu depuis quarante-huit heures. Il y avoit d'abord eu deux de nos hommes d'égarés; mais ne s'accordant pas sur la route qu'ils devoient suivre pour rejoindre leurs camarades, l'un d'eux rejoignit en effet le détachement, après avoir été absent vingt-quatre heures, et s'être trouvé dans la plus grande détresse; il ne put se procurer une seule goutte d'eau douce; car il n'y en a point dans l'Isle, et le canton où il étoit ne lui offroit pas une noix de coco pour diminuer sa soif, il imagina de tuer des tortues, et d'en boire le sang: lorsqu'il se sentoit accablé de fatigue, il se déshabilloit, il se mettoit quelque temps dans les basses eaux qu'on voit sur la grève, et il dit que cette manière de se rafraîchir ne manqua jamais de le soulager.

Nous ne concevions pas comment ces deux hommes étoient venus à bout de se perdre: l'espace qu'ils avoient à parcourir depuis la côte de la mer jusqu'à la lagune où étoient les canots, n'est pas de plus de trois milles; rien n'obstruoit leur vue, car l'Isle est plate; on n'y rencontre qu'un petit nombre d'arbrisseaux, et il y a bien des points d'où ils pouvoient apercevoir les mâts de *la Résolution* et

de la *Découverte* : mais ils ne songèrent pas à ce moyen de se diriger ; ils oublièrent en quelle partie mouilloient les vaisseaux ; ils furent aussi embarrassés pour gagner le mouillage ou atteindre le détachement dont ils venoient de se séparer, que s'ils étoient tombés des nues. Si l'on observe que les matelots, en général, sont d'une gaucherie et d'une bêtise extrêmes, quand ils se trouvent à terre, au-lieu d'être surpris que ces deux-ci se soient égarés, il faut s'étonner plutôt que d'autres ne se soient pas perdus également. L'un de ceux qui débarquèrent avec moi fut dans une situation pareille ; mais il eut assez d'intelligence pour réfléchir que les vaisseaux étoient sous le vent, et il arriva à bord peu de minutes après l'instant où nous découvrîmes qu'on l'avoit laissé par-derrière.

Le Capitaine Clerke ayant appris que l'un des traîneurs n'étoit pas revenu, envoya un détachement pour le chercher, l'homme ni le détachement n'étoient de retour le lendemain. J'expédiai deux canots dans la *lagune*, et je recommandai à ceux qui les montoient de prendre différentes routes et de traverser l'Isle entière. Le détachement du Capitaine Clerke arriva bientôt après, avec le matelot qui s'étoit égaré, et j'avertis mes canots, par un signal, de revenir à bord. Le pauvre matelot dont je viens de parler, dut souffrir encore plus que son camarade ; son absence avoit été plus longue, et il avoit été trop délicat pour boire du sang de tortue.

J'avois à bord des noix de coco et des ignames en pleine végétation ; et je les fis planter sur la petite Isle où nous avons observé l'éclipse. Nous semâmes des graines de melon dans un autre endroit ; j'y laissai aussi une bouteille qui renferme l'inscription suivante :

*Georgius tertius, Rex, 31 Decembris 1777.*

Naves { *Resolution, Jac. Cook, pr.*  
           { *Discovery, Car. Clerke, pr.*

Le 1.<sup>er</sup> Janvier 1778, les canots allèrent chercher le détachement que nous avions à terre, et les tortues qu'il avoit tournées. Ils revinrent fort tard dans la soirée, et je crus ne devoir appareiller que le lendemain. Les deux vaisseaux se procurèrent à cette Isle environ trois cents tortues, qui pesoient, l'une dans l'autre, quatre-vingt-dix ou cent livres : elles étoient toutes de l'espèce verte, et peut-être qu'on n'en trouve de meilleures nulle part. Nous y primes aussi, à l'hameçon et à la ligne, autant de poissons qu'il nous en fallut pour notre consommation journalière : c'étoit sur-tout des *cavallies* (1), de différentes grosseurs, de grands et de petits *snappers* (2), et quelques poissons de rochers de deux espèces ; l'une qui avoit beaucoup de taches bleues, et l'autre qui portoit des rayures blanchâtres.

Le sol est, en quelques endroits, léger et noir : il paroît clair que c'est un composé du détriment des végétaux, de fiente d'oiseaux et de sable. Il y a des cantons où l'on n'aperçoit que des productions marines, telles que des

---

(1) J'ai conservé le terme de l'original. Je n'ai pu découvrir le nom de ce poisson dans l'Yctyologie françoise : il ne paroît pas que ce soit une espèce de surmulet, appelée *cavillone* dans quelques-unes de nos provinces : je croirois plutôt que c'est le *cabeliau*.  
 (Note du Traducteur.)

(2) *Snappers*, en anglois, signifie castagnettes ; mais je n'ai pas trouvé de poisson qui porte ce nom dans l'Yctyologie françoise.  
 (Note du Traducteur.)

pierres de corail brisées et des coquilles ; ces pierres de corail brisées et ces coquilles offrent , dans une direction parallèle à la côte de la mer , des sillons étroits d'une grande longueur , qui ressemblent à un champ labouré , et elles doivent avoir été jetées par les vagues , quoique les flots en soient aujourd'hui éloignés d'un mille. Ce fait semble prouver d'une manière incontestable , que l'Isle a été produite par le vomissement de la mer , et qu'elle augmente de jour en jour ; car les morceaux de corail brisé et la plupart des coquilles sont trop lourds et trop gros pour avoir été apportés de la grève par les oiseaux aux lieux où on les trouve maintenant. Nous avons fait divers puits pour découvrir de l'eau douce , et nous n'en avons pas aperçu une goutte : mais on y rencontre plusieurs étangs d'eau salée , lesquels n'ont aucune communication visible avec la mer ; selon toute apparence , ils se remplissent par l'eau qui filtre à travers le sable , dans les marées hautes. L'un des deux matelots dont j'ai parlé , trouva du sel sur la partie Sud-Est de l'Isle ; et , quoique nous eussions un grand besoin de cet article , je ne pouvois envoyer un détachement sous la direction d'un homme qui avoit eu la maladresse de s'égarer , et qui ne savoit pas s'il marchoit à l'Est , à l'Ouest , au Sud ou au Nord.

Nous n'aperçûmes pas sur l'Isle la plus légère trace d'un être humain , et si l'un des habitans des terres voisines avoit le malheur d'être jeté ou abandonné sur celle-ci , il lui seroit extrêmement difficile de prolonger son existence. On y trouve , il est vrai , une quantité considérable d'oiseaux et de poissons ; mais on n'y voit rien qui puisse servir à étancher la soif , et on n'y découvre aucun végétal qui puisse tenir lieu de pain ou détreire les mauvais

effets d'un régime diététique purement animal, lequel ne tarderoit pas vraisemblablement à devenir fatal. Les cocotiers que nous rencontrâmes n'étoient pas au nombre de plus de trente; ils portoient très-peu de fruits, et, en général, les noix que nous cueillimes n'avoient pas encore pris toute leur grosseur, ou leur suc étoit salé ou saumâtre. En relâchant ici, on ne doit donc espérer que du poisson et des tortues; mais on peut compter sur une quantité considérable de ces deux articles.

Il y avoit des arbres peu élevés en divers cantons de l'Isle. M. Anderson me fit la description de deux petits arbrisseaux et de deux ou trois petites plantes que nous avions déjà vus à l'Isle *Palmerston* et à *Otakootaia*. Nous y aperçûmes aussi une espèce de *sida* ou de mauve de l'Inde, une espèce de pourpier, une autre petite plante qui ressemble par les feuilles à un *Mesembryanthemum*, deux espèces de gramen: mais chacune de ces productions végétales étoit en si petite quantité et d'une végétation si foible, qu'elles ne sembloient pas devoir se perpétuer.

Nous aperçûmes sous les arbres peu élevés dont je parlois tout-à-l'heure, une multitude d'hirondelles de mer ou d'oiseaux d'œuf. Ceux-ci sont noirs dans la partie supérieure du corps et blancs au-dessous; ils ont un arc blanc au front, et ils sont un peu plus gros que le noddie ordinaire. La plupart soignoient leurs petits qui étoient sur la terre nue, et les autres couvoient; ils ne font qu'un œuf bleuâtre, tacheté de noir, et plus gros que celui d'un pigeon: on y rencontre aussi beaucoup de noddies, un oiseau qui ressemble au goëland, et un second, qui est couleur de suie ou de chocolat, et qui a le ventre blanc. Il faut ajouter à cette liste, des frégates, des oiseaux du

Tropique , des coulis, des guignettes (\*), un petit oiseau de terre qui ressemble à une fauvette d'hiver , des crabes de terre , de petits lézards et des rats.

Nous célébrâmes ici la fête de Noël, et je donnai à cette terre le nom d'*Isle de Noël*. Je juge qu'elle a quinze ou vingt lieues de circonférence; elle me paroît dessinée en demi-cercle , ou présenter la forme de la Lune, lorsque cette planète se trouve dans le dernier quartier; les deux cornes sont au Nord et au Sud , et elles gissent entr'elles Nord-quart-Nord-Est et Sud-quart-Sud-Ouest, à la distance de quatre ou cinq lieues. Le côté occidental ou la petite Isle située à l'entrée de la *lagune* sur laquelle nous observâmes l'éclipse de Soleil , se trouve par  $1^{\circ} 59'$  de latitude Nord et  $202^{\circ} 30'$  de longitude Est. Cette longitude fut déterminée par un nombre considérable d'observations de la Lune , qui ne diffèrent du garde-temps que de sept minutes : la déclinaison de l'aimant étoit de  $6^{\circ} 22'$  et demie Est, et l'inclinaison de l'extrémité septentrionale de l'aiguille de  $11^{\circ} 54'$ .

L'Isle de Noël, comme la plupart des autres terres de cet Océan, est bordée d'un récif de rochers de corail, qui se prolonge à peu de distance de la côte. Il y a en-dehors de ce récif, au côté occidental, un banc de joli sable, qui s'étend à un mille en mer. La profondeur de l'eau y varie; elle offre un bon mouillage si on le choisit en dix-huit ou vingt brasses : si on jetoit l'ancre à moins de dix-huit, le récif seroit trop près, et à plus

---

(\*) Il y a dans l'original, *sand pipers*. M. de Buffon, Tome VIII de l'Histoire naturelle, in-4.°, donne le nom de guignette à l'oiseau appelé *sand piper* en Yorkshire.

de trente, on ne seroit pas assez éloigné du bord du banc. Durant notre relâche, le vent fut constamment frais de l'Est ou de l'Est quart-Sud-Est, excepté un ou deux jours : nous eûmes toujours de la partie du Nord une grosse houle, qui causoit un ressac prodigieux sur le récif : nous avons rencontré cette houle avant d'arriver à la côte, et elle dura quelques jours après que nous eûmes regagné le large.



---

---

## CHAPITRE XI.

*Découverte de quelques Isles. Observations sur les Naturels d'Atooi qui arrivèrent aux vaisseaux, et sur leur conduite au moment où ils se rendirent auprès de nous. L'un d'eux est tué. Précautions pour empêcher les équipages de communiquer avec les femmes. Nous trouvons une aiguade. Réception qu'on nous fait à notre débarquement. Excursion dans l'intérieur du Pays. Nous allons voir un Morai. Description de cet édifice. Tombeau des Chefs. On y dépose les corps des victimes sacrifiées aux Dieux. Reconnoissance d'une autre Isle appelée Oneeheow. Cérémonies exécutées par quelques-uns des Naturels qui viennent aux vaisseaux. Raisons de croire qu'ils sont Cannibales. Un détachement envoyé à terre y passe deux nuits. Récit de ce qui se passa lors du débarquement : les vaisseaux s'éloignent de ces Isles et marchent au Nord.*

---

**N**ous appareillâmes, le 2 janvier, à la pointe du jour, et nous reprîmes la route du Nord ; nous eûmes un beau temps et une jolie brise de l'Est et de l'Est-Sud-Est, jusqu'au moment où nous atteignîmes le 7.<sup>e</sup> degré 45' de latitude Nord, et le 205.<sup>e</sup> degré de longitude orientale : il survint, à cette époque, un jour de calme qui fut suivi d'un vent du Nord-Est-quart-Est et de l'Est-Nord-Est. Ce vent, foible d'abord, fraîchit à mesure que nous avan-

çâmes au Nord. Nous continuâmes à voir chaque jour des oiseaux des espèces dont j'ai parlé en dernier lieu ; ils étoient quelquefois plus ou moins nombreux, et entre le dixième et le onzième parallèles, nous aperçûmes plusieurs tortues, d'où nous conclûmes que nous nous trouvions près d'une terre : cependant nous ne découvrîmes une côte que le 18, au lever de l'aurore : une Isle s'offrit alors à nos regards dans le Nord-Est-quart-Est ; bientôt après, nous en vîmes au Nord une seconde entièrement détachée de la première : l'une et l'autre paroïssent élevées. A midi, la première nous restoit au Nord-Est-quart-Est un demi-rumb à l'Est, et selon ce qu'il nous sembla, à la distance de huit ou neuf lieues ; une colline élevée, située près de l'extrémité orientale de la seconde, se monroit au Nord un demi-rumb-Ouest : notre latitude étoit de  $21^{\circ} 12'$  Nord, et notre longitude de  $200^{\circ} 41'$  Est. Nous avions alternativement de légers souffles de vent et des calmes ; en sorte qu'au coucher du Soleil, nous n'étions pas à moins de neuf à dix lieues de la terre la plus voisiné.

Le 19, au lever du Soleil, l'Isle que nous avions aperçue la première, nous restoit à l'Est, à plusieurs lieues. Comme elle se trouvoit au vent, et que nous ne pûmes en approcher, je mis le cap sur l'autre qui se trouvoit à notre portée. Nous découvrîmes bientôt une troisième Isle, dans la direction de l'Ouest-Nord-Ouest, mais à une si grande distance qu'on la voyoit à peine. Nous avions une jolie brise de l'Est-quart-Nord-Est, et je gouvernai sur l'extrémité méridionale de la seconde qui s'étendoit à midi, du Nord un demi-rumb Est, à l'Onest-Nord-Ouest un quart de rumb Ouest. La côte la plus proche étoit éloignée d'environ deux lieues. Nous ne savions pas encore si

la terre placée devant nous avoit des habitans : mais nous ne tardâmes pas à en être assurés ; car quelques pirogues se détachèrent du rivage pour venir aux vaisseaux. Je mis en panne tout de suite, afin de leur permettre de nous joindre. Ces embarcations portoient chacune de trois à six hommes ; et nous fûmes agréablement surpris de les entendre parler la langue d'*O-Taïti* et des diverses Isles où nous venions de relâcher. Ils consentirent sans peine à se placer à la hanche de *la Résolution* ; mais nos invitations et nos caresses ne purent les déterminer à monter à bord. J'attachai à une corde des médailles de cuivre, que je jetai dans une des pirogues ; ils acceptèrent mon présent, et ils attachèrent à la même corde du maquereau qu'ils me prièrent de recevoir en retour. Je leur donnai de plus, toujours par l'entremise de la corde, de petits clous ou des morceaux de fer, dont ils faisoient plus de cas que de toute autre chose ; ils m'envoyèrent de leur côté une quantité plus considérable de poissons et une patate douce, indice certain qu'ils connoissoient les échanges, ou du-moins qu'ils rendoient un présent pour un autre. Nous n'aperçûmes dans leurs pirogues que de larges citrouilles et une espèce de filet de pêche ; mais l'un d'eux nous proposa d'acheter la pièce d'étoffe qu'il portoit autour de ses reins, selon l'usage des *Isles de la Société*. Ils avoient la peau brune ; et, quoique d'une taille ordinaire ; ils étoient très-robustes. Leur teint offroit peu de nuances, mais leurs traits n'avoient point du tout d'uniformité : le visage de quelques-uns ressembloit assez à celui des Européens. La chevelure de la plupart étoit courte, d'autres l'avoient flottante, et un petit nombre la portoient relevée en touffe au sommet de la tête : elle paroissoit na-

turellement noire, ainsi que celle des habitans des *Isles des Amis*; elle étoit chargée d'une graisse ou d'une substance qui lui donnoit une couleur brune ou rousse : en général ils portoient leur barbe : leur corps ne se trouvoit chargé d'aucun ornement, et nous ne nous aperçûmes pas que leurs oreilles fussent trouées; mais quelques-uns étoient légèrement piquetés sur les mains, ou près de l'aîne, et les morceaux d'étoffe qui leur servoient de pagnes présentoient des taches rouges, noires et blanches, d'un dessin curieux. Nous les jugeâmes d'un caractère doux; ils étoient sans armes, si j'en excepte de petites pierres qu'ils avoient évidemment apportées pour leur défense, et qu'ils jetèrent à la mer lorsqu'ils virent que nous ne les attaquerions pas.

Rien ne m'annonçant un mouillage à cette extrémité orientale de l'Isle, j'arrivai sous le vent, et je longeai la bande Sud-Est à une demi-lieue de la côte. Les pirogues nous quittèrent dès qu'elles nous virent faire de la voile; mais, tandis que nous longions la côte, d'autres nous apportèrent des cochons-de-lait rôtis et de très-belles patates, qu'elles échangèrent contre ce que nous voulûmes leur donner. Nous achetâmes plusieurs cochons-de-lait, qui nous coûtèrent chacun un clou de six sols sterling : nous nous trouvâmes de nouveau dans l'abondance, et nous en fûmes d'autant plus charmés, que nos tortues de l'Isle de *Noël* alloient finir. Nous dépassâmes plusieurs villages, les uns situés près de la mer, et d'autres plus avant dans l'intérieur du pays. Les habitans de ces diverses bourgades se réunirent en foule sur le rivage, et ils eurent-soin de monter aux endroits élevés, afin de voir les vaisseaux. De ce côté, le terrain s'élève peu-à-peu, depuis la mer jusqu'au pied des montagnes qui occupent le centre de l'Isle, ex-

cepté dans un endroit près de l'extrémité orientale, où il s'élevé tout-à-coup du sein des flots, et où il ne semble offrir que de la pierre ou des rochers disposés en couches horizontales. On ne voyoit des bois que dans la partie intérieure de l'Isle; mais un petit nombre d'arbres se trouvoient répandus autour des villages, près desquels nous remarquâmes des plantations de bananiers et de cannes de sucre, et des cantons où il nous sembla qu'on cultivoit des racines.

Nous continuâmes à sonder, et nous ne trouvâmes de fond avec une ligne de cinquante brasses qu'en travers d'une pointe basse, située vers le milieu de ce côté de l'Isle, et assez près de l'extrémité Nord-Ouest. La sonde y rapporta douze à quatorze brasses fond de roche. Lorsque nous eûmes dépassé cette pointe, d'où la côte se prolonge plus au Nord, la soude donna vingt, ensuite seize et douze, et enfin cinq brasses fond de sable. Les dernières sondes eurent lieu à environ un mille du rivage. La nuit mit fin à nos recherches, et nous la passâmes à louvoyer. Le lendemain au matin, nous atteignîmes la terre, et nous rencontrâmes plusieurs pirogues; les Insulaires qui les montoient prirent courage, et ils se hasardèrent à venir à bord.

Je n'avois jamais vu dans mes voyages, d'hommes aussi étonnés que ceux-ci, à l'aspect d'un vaisseau; leurs yeux alloient continuellement d'un objet à l'autre; l'admiration étoit peinte sur leur physionomie et dans leurs gestes: nous jugeâmes que tout ce qui frappoit leurs regards étoit nouveau pour eux; qu'ils n'avoient reçu jusqu'alors la visite d'aucun Européen, et, qu'excepté le fer, ils ne connoissoient aucune de nos marchandises. Il étoit clair néanmoins

qu'ils en avoient seulement entendu parler, ou qu'on leur en avoit apporté jadis une petite quantité, mais qu'il s'étoit bien écoulé du temps depuis cette époque. Ils sembloient savoir que c'étoit une substance beaucoup plus propre à tailler des corps ou à percer des trous, que celles dont ils faisoient usage. Ils nous en demandèrent sous le nom de *Hamaite* ; c'est vraisemblablement le terme qu'ils emploient pour désigner un instrument auquel on peut employer le fer d'une manière utile : ils l'appliquoient en effet à la lame d'un couteau. Nous reconnûmes toutefois qu'ils n'avoient aucune idée de nos couteaux, et qu'ils ne savoient pas du tout les manier. Par la même raison, ils appeloient souvent le fer du nom de *Toë*, qui, dans leur langue, signifie une petite hache ou plutôt une herminette. Nous leur dûmes de nous expliquer ce que c'étoit que le fer, et ils nous répondirent sur-le-champ : « Nous n'en savons rien ; vous savez vous-mêmes ce que c'est ; nous n'en avons d'autre idée que celle du *Toë* ou de l'*Hamaite* ». Lorsque nous leur montrâmes des grains de verre, ils nous demandèrent ce que c'étoit, et s'ils devoient les manger. Nous les avertîmes qu'ils devoient les suspendre à leurs oreilles, et ils nous les rendirent comme une chose inutile : ils ne firent pas plus de cas d'un miroir que nous leur offrîmes, et qu'ils refusèrent par le même motif : mais ils témoignèrent un grand désir d'avoir de l'*Hamaite* et du *Toë* ; et ils le vouloient en gros morceaux. Les assiettes de faïence, les tasses de porcelaine et les autres meubles de cette espèce, étoient si nouveaux à leurs yeux, qu'ils demandèrent si on les faisoit avec du bois ; ils nous prièrent de leur en donner des échantillons, qu'ils désiroient montrer à leurs compatriotes. Ils avoient, à quelques

égards, une politesse naturelle qui nous charma ; ils craignoient beaucoup de nous offenser ; ils nous demandèrent où ils devoient s'asseoir, s'ils pouvoient cracher sur le pont, et ils nous montrèrent de la délicatesse de toute sorte de manières. Quelques-uns répétèrent une longue prière avant de venir à bord : plusieurs chantèrent et firent avec leurs mains des gestes pareils à ceux que nous avons vus souvent dans les anses des *Isles des Amis* et de la *Société*. Ils ressembloient parfaitement, sous un second rapport, aux Insulaires de ces deux groupes. Dès qu'ils furent au vaisseau, ils s'efforçoient de voler toutes les choses qui se trouvoient près d'eux, ou plutôt ils les prirent sans se cacher, comme s'ils avoient été sûrs de ne point nous fâcher, ou de ne pas être punis. Nous ne tardâmes pas à les détromper, et s'ils devinrent ensuite moins empressés à se rendre maîtres de tout ce qui excitoit leurs désirs, c'est parce qu'ils se virent surveillés de près.

Nous étions peu éloignés de la côte à neuf heures : j'ordonnai au Lieutenant Williamson de prendre trois canots et d'aller chercher un lieu propre au débarquement, et de l'eau douce. Je lui recommandai de ne pas emmener plus d'un homme, s'il étoit obligé de quitter les canots pour découvrir une aiguade. Au moment où il partit, un des Naturels qui avoit volé le couperet du boucher, se jeta à la mer et gagna sa pirogue ; M. Williamson, qui en fut averti, poursuivit le voleur sans pouvoir l'atteindre.

J'avois défendu d'aller à terre aux équipages des trois canots, parce que je voulois prendre tous les moyens possibles de ne pas introduire la maladie vénérienne dans cette Isle. Je savois que quelques-uns de nos gens en étoient infectés, et que malheureusement nous l'avions répandue

sur d'autres terres de l'Océan Pacifique. Le même motif me détermina à ne pas recevoir de femmes à bord des vaisseaux : plusieurs étoient arrivées sur des pirogues ; elles avoient à-peu-près la taille, le teint et les traits des hommes, et, quoique leur physionomie annonçât une franchise aimable, leur visage et leurs proportions manquoient de délicatesse. Au-lieu de *Maro* que portoient les hommes, elles avoient autour du corps une pièce d'étoffe qui tomboit de la hauteur des reins jusqu'à mi-cuisse, et c'est la seule différence que présentoit leur vêtement. Elles n'étoient pas moins empressées que les hommes à monter à bord ; mais ainsi que je le disois tout-à-l'heure, je cherchois à prévenir des liaisons qui leur auroient fait un mal irréparable, et qui auroient attiré une calamité affreuse sur la Nation entière. Je ne bornai pas là mes précautions ; je défendis, de la manière la plus expresse, d'employer à terre les hommes qui pouvoient y répandre l'infection.

Le temps seul découvrira si ces réglemens, inspirés par l'humanité, produisirent l'effet que j'en attendois. Je m'étois occupé de cet objet avec le même soin lorsque j'abordai pour la première fois aux *Isles des Amis* ; et j'ai vu depuis avec beaucoup de chagrin, que je n'avois pas réussi. Je crains beaucoup que de pareilles espérances ne soient toujours trompées : dans une expédition comme la nôtre, où il devient nécessaire d'avoir à terre un certain nombre d'hommes, les détachemens qu'on laisse sur la côte ont tant d'occasion et un tel désir de connoître les femmes du pays, qu'il est bien difficile d'empêcher ces liaisons ; et un Capitaine qui se croit sûr de la santé de son équipage, est souvent détrompé trop tard. Je ne suis pas même persuadé que le plus habile médecin soit



toujours en état de dire avec certitude, si un homme qui sort du traitement est tellement guéri, qu'il lui soit impossible de communiquer le venin. Il me seroit aisé de justifier mon opinion par quelques exemples. On sait aussi que parmi les malades, il y en a qui, par un sentiment de honte et de pudeur, s'efforcent de cacher à tout le monde les divers symptômes qu'ils éprouvent, et qu'on en trouve d'autres si dépravés, qu'ils ne craignent pas d'empoisonner la compagnie de leurs plaisirs. Le canonnier de *la Découverte* eut cette audace criminelle à *Tongataboo*; on l'avoit chargé des échanges à terre; lorsqu'il se vit attaqué de la maladie vénérienne, il continua ses liaisons avec plusieurs femmes qu'on supposoit ne l'avoit pas encore contractée. Ses camarades lui adressèrent vainement des reproches; il fallut que le Capitaine Clerke, instruit d'une conduite aussi dangereuse, lui ordonnât de se rendre à bord et de ne pas retourner dans l'Isle.

Tandis que les canots examinoient la côte, nous louvoyâmes pour les attendre. M. Williamson fut de retour à midi; il me dit qu'il avoit vu derrière une grève, près de l'un des villages, un vaste étang où les Naturels l'avoient assuré qu'on trouveroit de l'eau douce, et que le mouillage seroit bon en face de cet étang. Il essaya de débarquer dans un autre endroit; mais les gens du pays l'en empêchèrent; ils se rendirent en foule au canot, et ils s'efforcèrent d'enlever les rames, les fusils, et tout ce qui leur tomba sous la main; ils le pressèrent très-vivement, et son détachement, obligé de faire feu, tua un homme. Je ne fus instruit de cette malheureuse circonstance, qu'après notre départ de l'Isle, en sorte que je dirigeai mes mesures comme s'il n'étoit rien arrivé de fâcheux. M. Wil-

liamson me dit depuis, que les Insulaires emportèrent leur compatriote tué; que, frappés de cette mort, ils s'éloignèrent, qu'ils continuèrent à lui faire signe de débarquer, mais qu'il se garda bien d'accepter l'invitation. Il ne jugea pas qu'ils eussent le projet de tuer ou de frapper aucun de ses gens; il crut que la curiosité seule les excitoit à obtenir par échange des choses utiles; car ils étoient prêts, de leur côté, à donner en retour ce qu'ils avoient.

Je renvoyai dans l'Isle un des canots, auquel j'ordonnai de s'établir au meilleur mouillage; j'y conduisis ensuite les vaisseaux, et je mouillai par vingt-cinq brasses fond de sable gris. La pointe orientale de la rade, qui étoit la pointe basse dont j'ai parlé plus haut, nous restoit au Sud 51° Est; la pointe occidentale, au Nord 25° Ouest; et le village derrière lequel on nous annonçoit de l'eau douce, au Nord-Est-quart-Est, à la distance d'un mille; mais il se trouvoit à un quart de mille des brisans, que j'aperçus lorsque *la Résolution* fut placée. *La Découverte* jeta l'ancre à l'Est de nous, et plus loin de la terre. Je descendis sur la côte entre trois et quatre heures, avec trois canots armés et douze soldats de marine; je voulois goûter l'eau de l'étang et sonder les dispositions des Insulaires rassemblés au nombre de plusieurs centaines, sur une grève sablonneuse devant le village. Le fond d'une vallée étroite, située derrière, offrit en effet une pièce d'eau à mes regards. Dès l'instant où je débarquai, tous les Naturels se prosternèrent la face contre terre; ils se tenoient dans cette humble posture, et il me fallut employer les gestes les plus expressifs pour les déterminer à se relever. Ils m'apportèrent ensuite une multitude de petits cochons, qu'ils me présentèrent avec des bananiers; ils pratiquèrent les mêmes

cérémonies que nous avons vues dans des occasions pareilles, aux *Isles de la Société* et sur d'autres Isles ; l'un d'eux fit une longue prière, à laquelle l'assemblée prit part quelques fois. Je leur témoignai ma reconnaissance des marques d'amitié qu'ils me donnoient, et je leur offris, de mon côté, les divers objets que j'avois apportés du vaisseau. Quand les cérémonies de ma réception furent terminées, je plaçai une garde sur le rivage, et on me conduisit à l'étang. L'eau étoit bonne, et l'on pouvoit y remplir commodément les futailles. Cette pièce d'eau étoit si considérable qu'elle méritoit le nom de lac : elle se prolongeoit dans l'intérieur du pays, au-delà de la portée de la vue. Après m'être assuré moi-même de ce point essentiel et des dispositions pacifiques des habitans de l'Isle, je retournai à bord, et j'ordonnai de se préparer à remplir les futailles le lendemain. Le 21, je descendis de nouveau à terre, avec le détachement chargé de ce service, et je postai sur la grève des soldats de marine, qui y montèrent la garde.

Les échanges commencèrent dès que nous eûmes débarqué ; les Naturels nous vendirent des cochons et des patates, que nous payâmes avec des clous et des morceaux de fer grossièrement taillés en forme de ciseaux. Nous fîmes de l'eau sans aucun obstacle ; les gens du pays nous aidèrent au contraire à rouler les futailles, et ils nous rendirent de bon cœur les services que nous leur demandâmes. Comme tout se passoit à ma satisfaction, et que ma présence à l'aiguade n'étoit pas nécessaire, je laissai le commandement à M. Williamson, et je remontai la vallée accompagné de M. Anderson et de M. Webber : le premier se dispoit à écrire, et le second à dessiner tout ce

que nous rencontrerions de digne de remarque. Une troupe nombreuse d'Insulaires nous suivoit, et je choisis, pour notre guide, l'un d'eux, qui avoit mis beaucoup d'activité à maintenir le bon ordre. Il annonçoit de temps-en-temps notre approche, et les personnes que nous rencontrions se prosternoient la face contre terre, et elles demeuroient dans cette posture jusqu'à ce que nous eussions passé. Je sus, par la suite, qu'ils observent ce cérémonial respectueux envers leurs grands Chefs. En longeant la côte, lorsque nous arrivâmes de la partie de l'Est, nous avions observé des vaisseaux, dans chaque village, un ou plusieurs corps blancs, semblables à des pyramides ou plutôt à des obélisques; l'un de ces corps, qui me parut avoir au moins cinquante pieds de hauteur, se voyoit très-bien du mouillage, et il sembloit n'être pas placé bien avant dans la vallée. Le principal objet de ma promenade étoit de l'examiner de près; notre guide comprit parfaitement qu'il devoit nous y mener; mais l'obélisque se trouvant au-delà de l'étang, nous ne pûmes l'atteindre. Un autre de la même espèce s'offroit à nos regards, à environ un demi-mille du flanc de la vallée, et nous en primes la route. Dès le moment où nous approchâmes, nous reconnûmes qu'il étoit dans un cimetière ou *Morai*, qui ressembloit à bien des égards, d'une manière frappante, aux *Morais* que nous avions rencontrés sur les Isles de cet océan, et en particulier à l'Isle d'*O-Taïti*: nous découvrîmes aussi que les diverses parties portoient le même nom: c'étoit un terrain oblong, d'une étendue considérable, et environné d'une muraille de pierres d'environ quatre pieds de hauteur; il étoit pavé de cailloux mobiles; et ce que je nomme la pyramide, et ce qui est appelé *Henananoo* dans la

langue du pays , occupoit l'une des extrémités. La pyramide ressembloit exactement à une seconde plus grande , que nous avons aperçue des vaisseaux ; elle avoit environ quatre pieds en carré à la base , et à peu-près vingt d'élévation ; des baguettes et des branchages entrelacés à de petites perches , lesquels présentoient un mauvais treillage , creux ou ouvert en-dedans depuis le fond jusqu'au sommet , en formoient les quatre côtés. La construction tomboit en ruine ; mais elle se trouvoit assez bien conservée pour nous laisser voir qu'elle avoit été originairement couverte d'une étoffe mince , légère et grise. Il paroît que les Insulaires consacrent à des usages religieux cette espèce d'étoffe ; car nous en aperçûmes une grande quantité suspendue en plusieurs endroits du *Morai* , et on m'en avoit mis quelques pièces sur le corps , lorsque j'y débarquai pour la première fois. Il y avoit de chaque côté de la pyramide de longues pièces de treillages ou d'ouvrages d'osier , appelés *Hereanee* , qui tomboient également en ruine ; et à l'un des coins , près d'une planche attachée à la hauteur de cinq à six pieds , et chargée de quelques bananiers , deux perches minces qui s'inclinoient l'une vers l'autre. Ils nous dirent que les fruits étoient une offrande à leur Dieu. Ils donnent à cette espèce d'autel le nom de *Herairemy* , d'où il résulte que c'est le *whatta* des O-Taïtiens. Devant l'*Henananoo* , un petit nombre de morceaux de bois sculptés représentoient des figures humaines : ces sculptures , jointes à une pierre de deux pieds de hauteur , couverte d'étoffes , appelée *Hoho* , et consacrée à *Tongaroa* , Dieu de l'Isle , nous rappelèrent de plus en plus les diverses choses que nous avons rencontrées dans les *Morais* des dernières terres où nous avons

abordé (\*) : un hangar aussi petit qu'une loge de chien, et que les Naturels nomment *Hareepahoo*, étoit en-dehors du *Morai*, et contigu à l'*Henananoo* et à l'*Hoho*; il se trouvoit précédé d'un tombeau, où l'on nous dit qu'on avoit enterré une femme.

Le côté le plus éloigné de la cour du *Morai* offroit une maison ou hangar, d'environ quarante pieds de long, de dix de large au milieu, d'une moindre largeur à chacune des extrémités, et de dix pieds de hauteur. Les Naturels du pays donnent le nom de *Hemanaa* à cet édifice, qui est beaucoup plus long, mais moins élevé que leurs habitations ordinaires : l'entrée se trouvoit au milieu, du côté qui regardoit le *Morai*. Il y avoit au côté le plus éloigné de ce hangar, en face de l'entrée, deux figures de bois d'un seul morceau, sur un piédestal ; elles étoient d'environ trois pieds de hauteur, assez bien dessinées et assez bien sculptées ; les Insulaires les appeloient *Eatooa no Vehaina* ou figures de Déesses : l'une d'elles portoit sur sa tête un casque sculpté, peu différent de celui de nos anciens guerriers ; et l'autre, un bonnet cylindrique, qui ressembloit au *Tomou* des O-Taitiens ; des pièces d'étoffes leur enveloppoient les reins et tomboient fort bas. On voyoit à peu de distance de chacune, un morceu de bois sculpté, orné également de lambeaux d'étoffe, et un amas de fougère, entre ou devant les piédestaux. Nous jugeâmes qu'on y avoit déposé cette fougère à différentes époques ; car nous y remarquâmes tous les degrés du desséchement, et une partie étoit entièrement flétrie ; tandis qu'une autre partie conservoit sa fraîcheur et sa couleur.

---

(\*) Voyez la description du *Morai* o-taitien, où se fit le sacrifice humain auquel le Capitaine Cook assista.

Le milieu de la maison, devant les deux figures de bois, offroit un espace oblong, enfermé par une bordure de pierres, peu élevé et couvert de ces lambeaux d'étoffe dont j'ai parlé si souvent. Les Insulaires donnoient à cet endroit le nom de *Heneene* ; ils nous dirent que c'étoit le tombeau de sept Chefs qu'ils désignèrent par leurs noms. Nous remarquons des analogies si fréquentes entre ce cimetière et ceux des *Isles des Amis* et de *la Société*, que nous nous attendîmes à trouver la ressemblance portée plus loin : nous ne doutâmes pas que les cérémonies ne fussent les mêmes, et que cette peuplade n'eût aussi l'horrible habitude de sacrifier des victimes humaines. Des indices directs ne tardèrent pas à confirmer nos soupçons ; car en sortant de la maison, nous aperçûmes près de l'entrée, un petit carré et un second moindre encore ; et ayant demandé ce que c'étoit, notre guide nous répondit tout de suite, qu'on avoit enterré dans l'un un homme sacrifié aux Dieux *Taata* (1), *Taboo* (2), et dans l'autre, un cochon immolé aussi à la Divinité. Nous observâmes à peu de distance de ceux-ci, trois autres carrés ornés chacun de deux morceaux de bois sculptés et couverts de fougère : c'étoient les tombeaux de trois Chefs. On voyoit sur le devant un espace oblong et enclos que notre conducteur appeloit aussi *Tangata-Taboo* ; il ajouta clairement, et de manière à ne pas nous exposer à une méprise, qu'on y avoit enterré les victimes humaines sacrifiées aux funérailles des trois Chefs. Je fus vivement affligé de rencontrer des preuves de cet usage sanguinaire dans toutes les terres de

(1) Les Naturels de cette Isle disent quelquefois *Tanata* ou *Tangata*.

(2) On prononce quelquefois *Tafoo*.

l'Océan Pacifique, parmi des peuplades qui sont si éloignées et même qui ne se connoissoient pas, quoique tout annonce l'identité de leur origine. Ce qui augmenta ma douleur, tout indiquoit que ces barbares sacrifices étoient très-communs. L'Isle sembloit remplie de tombeaux des victimes humaines, pareils à celui que je viens de décrire : il étoit l'un des moins considérables, et il avoit beaucoup moins d'apparence que plusieurs autres qui frappèrent nos regards, au moment où les vaisseaux longèrent la côte, et en particulier, qu'un situé de l'autre côté de l'étang dans cette vallée. L'*Henananoo*, ou la pyramide blanche, tiroit sa couleur des pièces d'étoffes qui la décorent : diverses parties de l'enclos renfermoient des arbres de l'espèce appelée *Cordia Sebestina*; quelques-uns de l'espèce nommée *Morinda citrifolia*; et plusieurs *Etees* ou *Jeejees* de *Tongataboo*. L'*Hemanaa* étoit couvert de feuilles de l'*Etee*; et comme j'observai que les Naturels n'emploient pas les feuilles de cette plante dans la couverture de leurs habitations, il est vraisemblable qu'ils les emploient toutes à des usages religieux.

Nous traversâmes des plantations pour aller au *Morai* et pour en revenir. La plus grande partie du terrain étoit plate, et entrecoupée de fossés remplis d'eau et de chemins élevés par les Naturels à une certaine hauteur. Nous y trouvâmes sur-tout des champs de *Taro*, lequel croît ici avec beaucoup de force; car le sol est au-dessous du niveau ordinaire, et il conserve l'eau dont cette racine a besoin. L'eau vient probablement de la source qui entretient l'étang où nous remplîmes nos futailles. Nous aperçûmes, dans les endroits plus secs, des plantations très-régulières de muriers-étoffes, qu'on tenoit fort propres,



et dont la végétation n'étoit pas moins vigoureuse. Les cocotiers, tous peu élevés, n'avoient pas une aussi belle apparence; les bananiers, sans être d'une grande taille, promettoient davantage. En général, les arbres qui environnoient le village, et les autres que nous vîmes autour de la plupart des bourgades que nous dépassâmes avant de mouiller, sont de l'espèce appelée *Cordia Sebestina*, mais moins gros que dans les Isles situées plus au Sud. La partie la plus étendue du village se trouve près de la grève, et on y compte plus de soixante maisons; environ quarante autres sont dispersées plus avant dans l'intérieur du pays, du côté du cimetière.

Lorsque nous eûmes examiné soigneusement tout ce qui se trouvoit aux environs du *Morai*, et lorsque M. Webber eut achevé ses dessins de l'édifice et du district d'alentour, nous retournâmes à nos canots, en suivant un chemin différent de celui par lequel nous étions venus. Il y avoit une foule nombreuse rassemblée sur la grève; nos gens achetoient des Insulaires des cochons-de-lait, des volaillés et des racines, et une loyauté extrême présidoit aux échanges: je ne m'aperçus pas néanmoins qu'aucun des Naturels fit la police. A midi j'allai dîner à bord, et M. King se rendit à terre pour commander le détachement qui y étoit. Il devoit s'y rendre le matin; mais des observations de Lune le retinrent au vaisseau. Dans l'après-dîner, je débarquai de nouveau avec le Capitaine Clerke; nous voulions examiner une seconde fois l'intérieur du pays; mais la nuit survint avant que nous pussions exécuter notre projet: j'y renonçai pour le moment, et il ne se présenta pas ensuite d'occasion de l'effectuer. Je ramenai tout le monde à bord au coucher du Soleil. Nous remplîmes

neuf futailles durant cette journée, et nous obtinmes soixante-dix ou quatre-vingts cochons-de-lait, un petit nombre de volailles, beaucoup de patates, quelques bananes et des racines de taro, que nous payâmes sur-tout avec des clous et des morceaux de fer. Les Insulaires sont dignes de tous nos éloges, pour l'honnêteté qu'ils mirent dans les échanges; ils n'essayèrent pas une fois de nous tromper, soit à bord, soit à la hanche des vaisseaux: quelques-uns d'eux, il est vrai, montrèrent d'abord une disposition au vol, ainsi que je l'ai déjà dit, ou plutôt ils crurent qu'ils avoient droit à tout ce dont ils pouvoient s'emparer; mais ils ne tardèrent pas à changer de conduite lorsqu'ils virent que nous les punirions.

Parmi les choses qu'ils apportèrent au marché, nous remarquâmes une espèce particulière de manteaux et de bonnets, qui seroient réputés élégans, même dans les pays où l'on s'occupe le plus de la parure; les premiers ont à-peu-près la grandeur et la forme des manteaux courts que portent les femmes en *Angleterre*, et les hommes en *Espagne*; ils descendent jusqu'au milieu du dos, et ils sont attachés sur le devant d'une manière peu serrée. Le fond est un réseau, sur lequel on a placé de très-belles plumes rouges et jaunes, si près les unes des autres, que la surface ressemble au velours le plus épais, le plus moëlleux et le plus lustré. Les dessins en sont très-différens; quelques-uns offrent des espaces triangulaires, rouges et jaunes; d'autres, une espèce de croissant; plusieurs entièrement rouges, avoient une large bordure jaune, et à une certaine distance, on les eût pris pour un manteau d'écarlate, galonné d'or à la bordure. Les couleurs éclatantes des plumes, dans ceux qui étoient neufs, n'ajoutoient pas peu à leur beauté. Les

Naturels y mettoient un grand prix ; car rien de ce que nous leur offrîmes ne put les déterminer d'abord à nous en céder un seul ; ils ne vouloient les échanger que contre un fusil ; par la suite néanmoins on nous en vendit quatre ou cinq, que nous payâmes avec de très-grands cloux. Ceux de ces manteaux qui se trouvoient de la première qualité, étoient rares : il paroît qu'ils s'en servent seulement dans leurs cérémonies d'appareil et dans leurs jeux ; car tous les Naturels, auxquels nous en vîmes, firent les gestes que nous avions vu faire auparavant aux chanteurs.

Le bonnet a presque la forme d'un casque ; le milieu est orné d'une crête, qui est quelquefois de la largeur de la main : il serre la tête de près, et il a des trous par où passent les oreilles. C'est un chassis de baguelettes d'osier, couvert d'un réseau, dans lequel on a tissu des plumes de même que sur les manteaux ; mais le tissu en est plus serré, et les couleurs en sont moins variées. La plus grande partie est rouge, et ils présentent sur les côtés quelques rayures noires, jaunes ou vertes, qui suivent la courbure de la crête : il est vraisemblable que le bonnet et le manteau forment un ajustement complet ; car nous rencontrâmes des Naturels qui portoient l'un et l'autre.

Nous ne pouvions imaginer d'où ils tiroient une quantité si considérable de ces belles plumes rouges ; mais nous sûmes bientôt d'où ils en tirent du-moins une espèce ; car ils apportèrent à notre marché une multitude de petits oiseaux rouges, qui formoient des paquets de plus de vingt, et qui étoient enfilés par les narines à une brochette de bois. Les premières robes d'oiseaux que nous achetâmes à bord, ne contenoient que les plumes placées dans l'intervalle des ailes à la tête ; mais depuis, nous nous en procu-

râmes d'autres où se trouvoient les plumes de derrière, avec la queue et les pieds. Les premières nous donnèrent tout de suite l'explication de la fable adoptée jadis touchant les oiseaux du Paradis, qu'on disoit manquer de jambes. Les habitans des Isles situées à l'Est des *Moluques*, d'où nous viennent les robes des oiseaux du Paradis, leur coupent vraisemblablement les pieds, par la même raison que les Insulaires d'*Atooi*; ceux-ci nous dirent qu'ils font cette amputation afin de conserver les plumes plus aisément, et sans perdre aucune des parties qu'ils regardent comme précieuses. M. Anderson jugea que l'oiseau rouge d'*Atooi* est une espèce de *Mérops*; il est à-peu-près de la grosseur d'un moineau, et d'un beau rouge écarlate; il a la queue et les ailes noires; son bec arqué a deux fois la longueur de sa tête, et il est rougeâtre ainsi que les pieds. Ceux que nous achetâmes avoient la tête vide, ainsi que les oiseaux du Paradis; mais il paroît que pour les conserver, ils n'emploient d'autre méthode que de les sécher; car les robes, quoique humides, n'avoient ni la saveur ni l'odeur qui résultent des substances antiputrides (\*).

---

(\*) La prédilection pour les plumes rouges, qu'on remarque dans toutes les Isles de l'Océan Pacifique, est réellement curieuse; et ceux qui s'amuse à découvrir les migrations extraordinaires de la même Nation ou Tribu, sur les différentes terres de cette partie du Monde, tireront vraisemblablement du paragraphe qu'on vient de lire un nouvel argument en faveur de l'hypothèse qui regarde la *Nouvelle-Guinée* et les Isles des *Indes Orientales*, d'où les Hollandois nous apportent les oiseaux du Paradis, comme ayant été peuplées originairement par la race d'Indiens que le Capitaine Cook a trouvés sur toutes les Isles de la Mer du Sud, depuis la *Nouvelle-Zélande* jusqu'au groupe dont *Atooi* fait partie.

Ce que M. Sonnerat dit de l'oiseau du Paradis est parfaitement

Il plut presque continuellement durant la nuit et la matinée du 22, le vent souffloit du Sud-Est, du Sud-Sud-Est et du Sud, et la mer devint clapoteuse; comme les brisans se trouvoient à environ deux milles de l'arrière de *la Résolution*, notre position étoit assez dangereuse: le ressac qui battoit la côte avoit une si grande élévation, que nous ne pouvions débarquer en canots; mais cette journée ne fut pas entièrement perdue, car les Naturels arrivèrent en pirogues, et ils apportèrent des cochons et des racines, que nous achetâmes. L'un d'eux, qui offrit de nous vendre des hameçons, avoit un paquet d'étoffe attaché à la corde d'un de ces hameçons; et il eut soin de le réserver lorsqu'il nous vendit l'hameçon. Nous lui demandâmes ce que c'étoit; il nous montra son ventre; il parla de la mort, et il dit en même-temps que cela étoit mauvais: il ne parut pas disposé

---

d'accord avec les détails que nous donne M. Cook, touchant les oiseaux rouges conservés par les Naturels d'*Atooi*. Après avoir parlé des Papous, il continue ainsi: « Ils nous présentèrent plusieurs espèces d'oiseaux, aussi élégans par leurs formes que brillans par l'éclat de leurs couleurs. La dépeuille des oiseaux sert à la parure des Chefs, qui la portent attachée à leurs bonnets, en forme d'aigrettes; mais en préparant la peau, ils coupent les pieds. Les Hollandois qui trafiquent sur ces côtes, y achètent de ces peaux ainsi préparées, les transportent en Perse, à *Surate*, dans les *Indes*, où ils les vendent fort cher aux habitans riches, qui en font des aigrettes pour leurs turbans et pour le casque des guerriers, et qui en parent leurs chevaux. C'est de là qu'est venue l'opinion qu'une de ces espèces d'oiseaux (l'oiseau du Paradis) n'a point de pattes. Les Hollandois ont accrédité ces fables, qui, en jetant du merveilleux sur les objets dont ils trafiquoient, étoient propres à les rendre plus précieux, et à en relever la valeur ». *Voyage à la Nouvelle-Guinée*, p. 154.

à répondre à notre question d'une manière plus claire. Il cachoit avec empressement les choses que renfermoit son paquet : nous le priâmes de l'ouvrir ; il y consentit en témoignant beaucoup de répugnance , et il lui fallut un peu de temps pour nous satisfaire ; car il y avoit bien des morceaux d'étoffes : nous vîmes qu'il contenoit une tranche de chair de deux pouces de longueur , qui paroissoit avoir été séchée , et sur laquelle on avoit jeté de l'eau salée qui la rendoit humide : nous jugeâmes que ce pouvoit être de la chair humaine , et que les habitans de l'Isle mangent peut-être leurs ennemis ; nous n'avions en effet que trop de preuves de l'existence de cet usage parmi quelques-unes des peuplades de la Mer du Sud. Nous interrogeâmes sur ce point l'homme à qui appartenoit le paquet ; il nous répondit que c'étoit de la chair humaine : nous demandâmes ensuite à un autre de ses compatriotes , qui étoit auprès de lui , s'ils avoient coutume de manger les guerriers qu'ils tuoient dans les batailles ? et sur-le-champ il nous dit qu'oui.

Il y eut quelques intervalles de beau temps dans l'après-dîner , et le vent prit alors de l'Est et du Nord-Est ; mais le soir il repassa au Sud-Sud-Est ; la pluie revint , et elle dura toute la nuit : par bonheur , elle ne fut pas accompagnée de beaucoup de vent. Nous nous étions préparés à l'orage , en laissant tomber l'ancre d'affourche , et en abattant nos vergues de perroquet.

Le 23 à sept heures du matin , il s'éleva une brise du Nord-Est , et je fis relever les ancres avec le dessein de conduire *la Résolution* plus au large : la dernière ancre fut à peine au bossoir , que le vent passa à l'Est , ce qui m'obligea de forcer de voiles pour m'éloigner de la côte ;

nous fûmes jetés sous le vent avant que nous eussions pris une bonne position. Je m'étendis au large, dans l'intention de regagner la rade; mais ayant peu de vent, et un courant très-fort portant contre les vaisseaux, je vis que je ne pourrois pas exécuter mon projet. J'ordonnai à MM. King et Williamson, de prendre trois canots, de se rendre à la côte, et de nous rapporter de l'eau et des rafraîchissemens: j'envoyai aussi au Capitaine Clerké un ordre de mettre en mer, s'il me jugeoit dans l'impossibilité de regagner la rade. J'espérois en rencontrer une, ou peut-être un havre, à l'entrée occidentale de l'Isle, et je me consolais des obstacles qui m'écartoient de ma première station: comme j'y avois envoyé trois canots, je me tins au vent le plus qu'il me fut possible, et, malgré tous mes efforts, j'étois à trois lieues sous le vent à midi. A mesure que nous approchâmes de l'extrémité occidentale de l'Isle, nous reconnûmes que la côte s'arrondissoit peu-à-peu au Nord-Est, sans former une crique ou une anse qui offrît un asyle contre la force de la houle qui venoit du Nord, et qui produisoit sur la côte un ressac effrayant; et les espérances que j'avois conçues de découvrir un havre s'évanouirent.

Plusieurs pirogues qui arrivèrent dans la matinée, nous suivirent, et elles échangèrent les racines et les autres articles qui formoient leur cargaison. Toujours éloigné de croire que cette peuplade étoit cannibale, malgré les soupçons bien fondés que nous avions conçus la veille, je profitai de l'occasion pour faire de nouvelles recherches sur cette matière. Nous avions acheté un petit instrument de bois, garni de dents de requin: il ressembloit un peu à la scie ou au couteau dont se servent les Naturels de la Nou-

*velle-Zélande*, pour disséquer les corps de leurs ennemis, et nous pensâmes qu'il avoit peut-être ici le même usage. L'un des Insulaires nous apprit tout de suite le nom de l'instrument; il nous dit qu'il servoit à découper le ventre d'un homme ou d'une femme tué; sa réponse expliquant et confirmant les idées que nous avoit données le Naturel qui toucha son ventre le 22, je lui demandai si ses compatriotes mangeoient la partie qu'ils décompoient ainsi, et il déclara que non d'une manière très-positive: je lui fis une seconde fois la même question; alors il parut effrayé, et il gagna sa pirogue à la nage. Au moment où il l'atteignit, il exprima par ses gestes l'usage de l'instrument. Nous demandâmes aussi à un vieillard qui étoit assis sur le devant de la pirogue, s'ils mangeoient de la chair humaine. Il répondit qu'oui, et il se mit à rire, comme s'il se fût moqué de la simplicité de notre question. Nous lui proposâmes la même question une seconde fois; il fit la même réponse, et il ajouta que c'étoit un excellent mets, ou, pour me servir de ses expressions, *un manger savoureux*.

Les canots furent de retour à sept heures du soir; ils rapportèrent deux barriques d'eau, un petit nombre de cochons, une quantité considérable de bananes, et quelques racines. M. King me dit qu'il avoit trouvé une foule nombreuse à l'aiguade et à l'endroit où il fit son débarquement. Il supposa qu'il étoit venu des Insulaires de toutes les parties de l'Isle; ils avoient une multitude de cochons très-gras, qu'ils offrirent de vendre; mais mon détachement manquoit de marchandises pour en payer la valeur. Ce ne fut pas une grande perte; car nous en avions déjà à bord tout ce qu'il nous en falloit pour notre consommation journalière, et comme nous n'avions point de sel, nous ne



pouvions les saler. M. King ajouta, qu'il étoit tombé beaucoup de pluie sur la côte tandis que nous en avions eu fort peu en mer; que le ressac se trouvoit si élevé, que ses gens avoient eu bien de la peine à débarquer et à regagner les canots.

Durant la nuit, nous eûmes tout autour de légers souffles de vent accompagnés d'ondées de pluie. Nous nous aperçûmes, le 24 à la pointe du jour, que les courans avoient porté le vaisseau au Nord-Ouest et au Nord; en sorte que l'extrémité occidentale de l'Isle sur laquelle (\*) nous avions été, nous restoit à l'Est, à la distance d'une lieue. Une autre Isle appelée *Oreehoua*, nous restoit à l'Ouest-quart-Sud-Ouest, et une troisième Isle, nommée *Onee-heow*, se prolongeoit du Sud-Ouest-quart-Ouest à l'Ouest-Sud-Ouest. Il s'éleva une brise du Nord bientôt après, et comme j'espérois que *la Découverte* en profiteroit pour appareiller, je mis le cap sur *Oneeheow*, afin de mieux reconnoître cette Isle et d'y mouiller si je trouvois un ancrage convenable. Je continuai à gouverner vers la côte jusqu'à plus de onze heures; à cette époque nous en étions éloignés d'environ deux lieues; mais ne voyant pas *la Découverte*, et doutant qu'elle pût nous voir, je craignis les suites fâcheuses qui pouvoient résulter de notre séparation. Je renonçai donc pour le moment au projet d'aborder à *Oneeheow*, et je repris la route d'*Atooi*, dont je voulois regagner la rade pour y remplir le reste de nos futailles. A deux heures de l'après-dîner, le vent du Nord s'éteignit, et il fut remplacé par des souffles légers et des calmes qui durèrent jusqu'à onze du soir. Nous nous éten-

---

(\*) Elle est appelée *Atooi* par les Insulaires.

dîmes au Sud-Est jusqu'à la pointe du jour du 25; nous revîmes alors, nous gouvernâmes sur la rade d'*Atooi*, qui nous restoit à-peu-près au Nord, et la *Découverte* ne tarda pas à nous joindre.

Nous atteignîmes la côte à environ deux lieues sous le vent de la rade, où nous ne pûmes cependant jamais arriver; car ce que nous gagnions dans un moment, nous le perdions dans un autre. Le 29 au matin, les courans nous avoient portés à l'Ouest, à trois lieues de *Oneehew*. Fatigué d'aller à la bouline avec si peu de succès, je ne songeai plus à retourner à *Atooi*, et je résolus d'essayer nous ne pourrions pas nous procurer à l'autre Isle, qui se trouvoit à notre portée, les choses dont nous avions besoin. Le *Master* partit pour sonder la côte et chercher un lieu propre au débarquement. Je lui ordonnai, s'il en découvroit un, d'examiner si l'on pourroit commodément remplir les futailles aux environs. Afin de lui laisser le temps d'exécuter sa commission, les vaisseaux suivirent à petites voiles. Dès que nous fûmes en travers ou à l'Ouest de la pointe méridionale de *Oneehew*, la sonde rapporta, à un mille de la côte, trente, vingt-cinq et vingt brasses; fond de sable de corail.

Le *Master* fut de retour à dix heures; il me dit qu'il avoit débarqué dans un endroit; qu'il n'avoit pas découvert d'eau douce, mais qu'on pouvoit mouiller par-tout le long de la côte. Apercevant une bourgade un peu plus loin sous le vent, et quelques-uns des Insulaires qui arrivèrent aux vaisseaux, nous informant qu'on y trouvoit de l'eau douce, j'en pris le chemin, et je mouillai en face par vingt-six brasses, à environ trois quarts de mille du rivage. La pointe Sud-Est de l'Isle nous restoit au Sud 65°

Est, à trois milles; nous avons au Nord-quart-Nord-Est, à environ deux ou trois milles, l'autre extrémité de cette terre; au Nord-Est un quart de rumb Est, une colline à pic située dans l'intérieur du pays; et au Sud 61° Ouest, à la distance de sept lieues, une seconde Isle appelée *Tahoorá*, que nous avons aperçue la veille au soir.

Six ou sept pirogues étoient venues près de nous, avant que nous mouillassions; elles nous apportèrent des cochons-de-lait, quelques patates, et beaucoup d'ignames et de nattes. Les hommes qui les montoient ressembloient aux Insulaires d'*Atooi*, et ils paroissoient connoître également l'usage du fer, qu'ils demandoient aussi sous les noms de *Hamaite* et de *Toe*; ils échangèrent avec empressement tout ce qu'ils avoient contre des morceaux de ce métal précieux. De nouvelles pirogues nous abordèrent bientôt quand nous fûmes mouillés; mais les Naturels qui montoient celles-ci ne sembloient avoir d'autre objet que de nous faire une visite en forme. La plupart d'entre eux se rendirent volontiers sur le pont; ils s'y prosternèrent devant nous, et ils ne quittèrent cette humble posture que lorsque nous leur dîmes de se relever. Ils amenèrent plusieurs femmes qui se tinrent dans leurs embarcations, à la banche des vaisseaux, et qui se conduisirent d'une manière beaucoup plus immodeste que celles d'*Atooi*; elles chanterent en chœur un air qui n'étoit pas remarquable par la mélodie; mais leurs sons étoient parfaitement d'accord, et elles battoient la mesure d'une manière très-exacte, en se donnant avec leurs mains des coups sur la poitrine. Les hommes qui passèrent sur notre bord n'y demeurèrent pas long-temps, et avant de partir, quelques-uns d'entre eux

nous prièrent de leur permettre de nous laisser des touffes de leurs cheveux.

Ils nous fournirent une occasion d'examiner de nouveau s'ils étoient cannibales. Nous ne remîmes pas la question sur le tapis ; elle y revint d'elle-même, et d'une manière qui ne comportoit aucune équivoque. L'un des Insulaires n'ayant pu obtenir la permission d'entrer par le sabord de la Sainte-Barbe, nous demanda si nous le tuerions et si nous le mangerions, supposé qu'il y entrât ; il fit en même-temps des gestes si expressifs, qu'il étoit impossible de ne pas le comprendre. Nous eûmes soin de demander à notre tour si c'étoit l'usage dans le pays de manger des hommes. Un autre des Naturels, qui observoit soigneusement ce qui se disoit et ce qui se faisoit, répondit tout de suite, que ses compatriotes nous mangeroient sûrement si nous étions tués sur la côte. Il parla d'un air si tranquille, qu'il nous parut clairement qu'ils ne nous tueroient pas pour nous manger, mais que ce repas de chair humaine seroit la suite de notre inimitié pour eux. J'ai profité ici des notes de M. Anderson ; et je suis fâché de dire que je ne vois pas la moindre raison d'hésiter à donner comme certain, que ces horribles banquets d'antropophages sont aussi goûtés à *Oneeheow*, où l'on vit dans l'abondance, qu'ils le sont à la *Nouvelle-Zélande*.

Le Lieutenant Gore partit l'après-dîner avec trois canots armés : je lui ordonnai d'examiner l'endroit le plus propre au débarquement, et lorsqu'il seroit à terre, de chercher de l'eau douce. Il revint le soir, après avoir débarqué à la bourgade indiquée plus haut ; il me dit qu'on l'avoit mené à un puits situé à un demi-mille dans l'intérieur de l'Isle ; mais je jugeai, sur son rapport, qu'il n'y avoit pas assez

d'eau pour remplir nos futailles, et qu'il faudroit y arriver par un chemin extrêmement mauvais.

Le 30, je renvoyai une seconde fois M. Gore à terre; je lui donnai une garde de soldats de marine; et quelques hommes qui devoient acheter des rafraîchissemens. Je voulois débarquer moi-même bientôt après, et je quittai en effet le vaisseau dans cette intention; mais je trouvai le ressac si fort, que je craignis de ne pouvoir pas regagner mon bord, si je débarquois. C'est ce qui arriva bientôt après à M. Gore et à sa petite troupe; il m'avertit le soir, par un signal, de lui envoyer des canots; ces canots ne tardèrent pas à revenir avec quelques ignames et un peu de sel. Ceux de nos gens qui étoient à terre en avoient acheté une quantité assez considérable dans le cours de la journée; mais l'impétuosité du ressac avoit causé la perte de la plus grande partie de ces deux articles, au moment où on voulut les embarquer. M. Gore et vingt hommes n'osant pas affronter des vagues si terribles, passèrent la nuit dans l'Isle, et ce malheureux contre-temps occasionna sans doute des liaisons avec les femmes du pays, que je désirois si vivement de prévenir; et que je m'applaudissois d'avoir empêché. La violence du ressac, que nos canots ne purent surmonter, n'empêcha pas les Naturels d'arriver aux vaisseaux sur leurs pirogues. Ils nous apportèrent des provisions, que nous payâmes avec des clous et des morceaux de cercles de fer, et je donnai des rubans, des boutons et des bracelets aux femmes qui se trouvoient dans les embarcations. L'un des hommes avoit un lézard piqué sur sa poitrine, et nous aperçûmes sur celle des autres des figures d'hommes grossièrement imitées. Ils nous apprirent qu'il n'y a point de Chef ou de *Haires*

dans cette Isle, mais qu'elle est soumise à Teneooneoo, Chef d'*Atooi*; ils ajoutèrent que *Atooi* n'est pas gouvernée par un seul Chef; mais qu'elle en a plusieurs, auxquels on rend l'honneur du *Moe* ou de la prostration. Ils nous nommèrent, entre autres, *Otaeiao* et *Teratotoa*. Parmi les choses qu'ils nous apportèrent, il y avoit un petit tambour presque semblable à ceux d'*O Taïti*.

Le vent passa au Sud sur les dix heures du soir, et le ciel sembloit annoncer une tempête. Jugeant que nous étions un peu trop près de la côte, j'ordonnai de relever les ancres; et après avoir conduit les vaisseaux dans un endroit où la sonde rapportoit quarante-deux brasses, nous y mouillâmes de nouveau, et nous nous crûmes plus en sûreté. Cette précaution n'étoit pas nécessaire; car le vent tourna bientôt après au Nord-Nord-Est, où il devint frais, accompagné de rafalles et de fortes ondées de pluie.

Nous eûmes le même temps durant la journée du lendemain, et la mer devint si grosse qu'il ne nous resta aucune espèce de communication avec notre détachement qui se trouvoit à terre. Les Naturels eux-mêmes n'osèrent pas venir aux vaisseaux sur leurs pirogues. Le soir, j'envoyai le *Master* à la pointe Sud-Est de l'Isle, en lui ordonnant de voir si l'on pourroit débarquer au-dessous. Son rapport fut favorable; mais il étoit trop tard alors pour envoyer chercher M. Gore, qui fut obligé de passer une seconde nuit à terre.

Encouragé par les détails que m'avoit donnés le *Master*, j'envoyai le lendemain, dès le lever de l'aurore, un canot à la pointe Sud-Est, avec un ordre par lequel j'enjoignois à M. Gore de conduire son détachement à cette pointe, s'il n'oïoit pas l'embarquer à l'endroit où il se trouvoit.

Le canot ne put atteindre la côte, et l'un des Matelots se rendit sur la grève à la nage. Au retour du canot, j'allai moi-même à la pointe Sud-Est avec la pinasse et la chaloupe, afin de ramener le détachement à bord des vaisseaux. J'y portai une chèvre mâle et deux femelles, un verrat et une truie de race angloise, des graines de melons, de citrouilles et d'ognons; car je désirois beaucoup accroître les moyens de subsistance de cette peuplade. Je débarquai sans peine sous le côté occidental de l'Isle; quelques Naturels et mon détachement m'attendoient; je donnai les chèvres, les cochons et les graines; à l'un des Insulaires que M. Gore avoit vu exercer une sorte d'autorité sur les autres. J'aurois laissé ces choses précieuses à *Atooi* si le mauvais temps ne nous en eût pas éloignés.

Tandis que mes gens remplissoient quatre futailles à un petit ruisseau qu'avoit formé la dernière pluie, je fis une promenade dans l'intérieur de l'Isle, accompagné du Chef dont je parlois tout-à-l'heure, et suivi de deux hommes qui portoient les deux cochons que je lui avois donnés. Dès que nous fûmes sur un terrain élevé, je m'arrêtai pour examiner le pays; et j'aperçus de l'autre côté de la vallée, où s'étoit fait mon débarquement; une femme qui appelloit ses trois compatriotes. Le Chef se mit à marmoter quelques paroles; je jugeai qu'il faisoit une prière. Et ses deux camarades qui portoient les cochons continuèrent, durant cet intervalle, à marcher autour de moi; ils firent au moins une douzaine de tours avant que le Chef eût achevé son oraison. Nous nous remîmes en route après cette cérémonie, et nous rencontrâmes bientôt des Naturels qui arrivoient de tous les côtés, et qui se prosternèrent la face contre terre, tant que je fus à la portée de leur vue. Le

district que je traversai se trouvoit dans l'état de nature et rempli de pierres, et le sol paroissoit très-pauvre ; il étoit cependant couvert d'arbrisseaux et de plantes qui parfumoient l'air ; je n'avois rencontré sur aucune des Isles de cet Océan une odeur aussi agréable. Ceux de mes gens qui demeurèrent deux jours à terre, avoient observé la même chose dans les parties de l'Isle qu'ils traversèrent ; ils avoient découvert plusieurs marais salins, dont quelques-uns renfermoient encore un peu d'eau ; mais ils y aperçurent si peu de sel, qu'ils ne purent en recueillir une grande quantité ; s'ils n'observèrent rien qui indiquât un ruisseau d'eau douce, on leur montra de petits puits presque à sec, qui offroient une eau assez bonne. Les habitations des Naturels étoient dispersées sur les environs ; M. Gore supposa qu'il n'y avoit pas plus de cinq cents habitans dans l'Isle entière ; car la plupart des Naturels se rassemblèrent au lieu où son détachement faisoit les échanges ; et ceux de nos gens qui pénétrèrent dans le pays, virent peu de monde autour des maisons : il eut occasion d'examiner l'intérieur des ménages des Insulaires, qui lui parurent décens et propres ; mais il ne vit pas une seule fois les hommes et les femmes manger ensemble : les femmes se réunissoient ordinairement pour prendre leurs repas. La noix huileuse de *Dooe-dooè* leur sert de flambeau durant la nuit, ainsi que parmi les O-Taïtiens ; ils cuisoient aussi leurs cochons dans un four ; mais, ce qui est contraire à l'usage des *Isles de la Société* et des *Amis*, ils coupent l'épine du dos dans toute sa longueur. M. Gore eut une preuve directe du *Taboo*, ou, selon la prononciation des Naturels, du *Tafoo* ; car une femme mettoit les alimens dans la bouche d'une autre qui se trou-



voit soumise à cette espèce d'interdit. Il remarqua d'autres cérémonies mystérieuses ; un femme , par exemple , prit un petit cochon qu'elle jeta dans le ressac , jusqu'à ce qu'il fût noyé , et elle y jeta ensuite un petit fagot ; une autre fois , la même femme frappa , avec un bâton , sur les épaules d'un homme qui s'assit devant elle pour recevoir cette discipline. Les habitans de l'Isle semblent avoir une vénération particulière pour les chouettes , qui sont très-appriivoisées , et M. Gore jugea que c'étoit parmi eux une habitude assez générale de s'arracher une dent (\*) ; il leur demanda la raison d'une coutume aussi bizarre , et ils lui dirent , pour toute réponse , que cela étoit *Teeha* ; ils expliquèrent de la même manière un autre de leurs usages , celui de donner un faisceau de leurs cheveux en signe de respect ou d'amitié.

Lorsque les tonneaux furent remplis et qu'on les eut embarqués sur le canot ; lorsque nous eûmes acheté des Naturels une petite quantité de racines , un peu de sel et quelques poissons salés , je revins à bord avec le détachement. Je me proposois de redescendre à terre le lendemain ; mais à sept heures du soir , *la Résolution* dérapa ; comme nous avions un cable entier de filé , nous fûmes contraints de mettre l'ancre au bossoir et de remonter la chaloupe avant de faire voile. Après cet accident , nous nous trouvâmes le lendemain , à la pointe du jour , trois

---

(\*) Cette coutume est si peu naturelle , qu'elle ne semble pas devoir se trouver parmi deux Tribus dont l'origine n'est pas commune ; et , ce qui est digne de remarque , les habitans de cette Isle et les Naturels de la côte occidentale de la *Nouvelle-Hollande* dont parle Dampierre , Polservent malgré la distance des deux contrées.

lieues sous le vent de notre dernière station ; et prévoyant qu'il faudroit pour la regagner plus de temps que je ne voulois en employer , j'avertis *la Découverte* , par un signal , d'appareiller et de nous joindre. Elle nous joignit à midi , et nous cinglâmes tout de suite au Nord , afin d'arriver plus tôt à la côte d'*Amérique*. Ainsi , après avoir passé autour de ces Isles plus de jours que n'en auroit pris une relâche ordinaire , nous fûmes obligés de les quitter sans y avoir rempli toutes nos futailles , et sans en avoir tiré les provisions que les Naturels étoient en état et dans la disposition de nous fournir. Au reste , *la Résolution* y embarqua des vivres pour au-moins trois semaines , et le Capitaine Clerke , plus heureux que moi , s'y procura des végétaux qui servirent à son équipage durant deux mois.

Les observations que j'ai faites , combinées avec celles de M. Anderson , qui m'étoit toujours d'un grand secours dans ces occasions , formeront la matière du chapitre suivant.

---



---

## CHAPITRE XII.

*Position des Isles dont je viens de parler. Noms que leur donnent les Insulaires. Je les ai appelées Isles Sandwich. Description d'Atooi. Remarques sur le sol, le climat, les productions végétales, les oiseaux, les poissons, les animaux domestiques, la personne des Naturels, leur caractère, leurs habits, leurs ornemens, leurs habitations, leur régime diététique, leur manière d'apprêter les alimens, leurs amusemens, leurs manufactures, leurs outils, la connoissance qu'ils ont du fer, leurs pirogues et leur agriculture. Détails sur un de leurs Chefs. Armes dont ils se servent. Usages conformes à ceux de Tongataboo et d'O-Taïti. La langue des Isles Sandwich est la même que celle des Isles des Amis et de la Société : comment la même nation s'est répandue sur toute la Mer Pacifique. Avantages qu'on peut tirer de la position des Isles Sandwich.*

LES Isles de l'Océan Pacifique, que nos derniers voyages ont ajoutées à la géographie sont en général disposées en groupes, et cette observation est digne de remarque : les terres détachées qu'on a découvertes dans l'intervalle des différens groupes, sont peu nombreuses en proportion de celles qui forment les Archipels, quoiqu'il en reste, selon toute apparence, beaucoup d'autres également soli-

taires, que les navigateurs n'ont point encore aperçues. Il faut laisser aux vaisseaux qui nous suivront le soin de déterminer le nombre des Isles qui composent le groupe qui fait la matière de ce chapitre (\*). Nous en avons vu cinq ; voici les noms que leur donnent les Naturels : *Woahoo*, *Atooi*, *Oneeheow*, *Oreehoua* et *Tahoora*. La dernière est petite, mais élevée ; elle gît à quatre ou cinq lieues de la pointe Sud-Est de *Oneeheow*, dans la direction du Sud 69° Ouest : on nous a dit qu'elle est remplie d'oiseaux, mais qu'elle est déserte d'ailleurs ; on nous parla aussi d'une Isle basse et déserte située aux environs de *Tahoora*, et appelée *Tammata-pappa*. Indépendamment de ces six terres, les Insulaires avec lesquels nous eûmes des entretiens, nous parurent connoître d'autres Isles à l'Est et à l'Ouest. J'ai donné au groupe entier le nom d'Isles *Sandwich*, en honneur du comte de *Sandwich*. Celles que j'ai aperçues gissent entre le 21.<sup>e</sup> degré 30 minutes et le 22.<sup>e</sup> degré 15 minutes de latitude Nord, et entre le 199.<sup>e</sup> degré 20 minutes et le 201.<sup>e</sup> degré 30 minutes de longitude Est.

*Woahoo*, la plus orientale, gît par 21 degrés 36 minutes, et nous n'avons rien appris sur cette terre, sinon qu'elle est élevée et habitée.

Nous eûmes occasion de recueillir sur *Oneeheow* quelques détails dont j'ai déjà parlé. Elle gît sept lieues à l'Ouest du mouillage qu'occupèrent nos vaisseaux à *Atooi*, et elle n'a pas plus de quinze lieues de circonférence :

---

(\*) La reconnaissance dont parle ici M. Cook, a été achevée après sa mort, et on en trouvera les détails plus bas.

(Note du Traducteur.)

elle produit sur-tout des ignames, si nous pouvons juger de ses productions par celles que nous apportèrent les Naturels. Les habitans ont du sel qu'ils appellent *patai*, et qu'ils recueillent dans des marais; ils salent du poisson et du porc; les poissons salés qu'ils nous vendirent se conservèrent très-bien, et ils étoient fort bons. L'Isle est basse, si j'en excepte la partie située en face d'*Atooi*, laquelle commence du bord de la mer à s'élever à une assez grande hauteur; il faut en excepter aussi la pointe Sud-Est, qui se termine en colline ronde: nos vaisseaux mouillèrent au côté occidental de cette pointe.

Nous ne savons rien sur *Oreehoua*, sinon qu'elle est petite et peu élevée, et qu'elle gît près du côté septentrional de *Onecheow*.

*Atooi* est la plus étendue; et comme nous l'avons mieux observée que les autres, je vais indiquer quelques résultats que nous nous sommes formés d'après nos propres remarques, tandis que nous étions à terre, ou d'après nos entretiens avec les habitans qui vinrent sans cesse à bord de nos vaisseaux, tandis que nous étions à l'ancre. En général, ceux d'entre nous qui avoient étudié les dialectes de la Mer Pacifique entendoient assez bien les Naturels: on doit regretter toutefois que nous ayons été obligés de quitter si tôt une terre qui paroît mériter une étude plus approfondie.

Si je juge de l'Isle d'*Atooi* sur ce que nous en avons aperçu, elle a au-moins dix lieues de longueur de l'Est à l'Ouest, et l'on peut de là évaluer sa circonférence par approximation; au reste, elle semble être beaucoup moins large à la pointe occidentale qu'à la pointe orientale, où l'on voit une double rangée de collines. La rade ou le mouillage

que nous occupâmes se trouve au côté Sud-Est, à environ six milles de l'extrémité Ouest, devant un village appelé *Wymoa*. Dans tous les endroits où nous prîmes des sondes, le fond de la mer est d'un joli sable gris, et il n'y a point de rochers, si j'en excepte un espace peu éloigné du village, et dans la partie de l'Est, où l'on rencontre un bas fond sur lequel il y a des rochers et des brisans; mais ces rochers et ces brisans sont près de la côte. La rade seroit complètement à l'abri du vent alisé, si la hauteur de la terre par-dessus laquelle il souffle ne changeoit pas sa direction pour lui donner celle de la côte: ainsi, le vent alisé souffle du Nord-Est sur l'une des bandes de l'Isle, et de l'Est-Sud-Est ou du Sud-Est sur l'autre, en frappant la côte d'une manière oblique. La rade située au côté sous le vent est donc un peu exposée au vent alisé; mais, malgré ce défaut, elle n'offre pas une mauvaise station, et elle est bien supérieure à celles que la nécessité oblige journellement les vaisseaux de prendre dans des pays tels que *Ténériffe*, *Madère*, les *Açores*, etc., où les vents sont plus variables et plus orageux. Le débarquement est d'ailleurs moins difficile, et il est toujours praticable lorsque le temps n'est pas très-mauvais: l'eau qu'on peut se procurer dans le voisinage est excellente, et il est facile de l'embarquer; mais, pour faire du bois à une distance commode, il faudroit déterminer les Naturels à céder le petit nombre d'etooas (\*) qui croissent autour de leurs villages, ou une espèce appelée *dooe-dooe*, qu'on rencontre plus avant dans le pays.

L'aspect général de cette terre ne ressemble point du

---

(\*) Les Naturels donnent ce nom au *cordia sebestina*.

tout aux Isles que nous avons aperçues jusqu'alors en dedans du Tropique, au côté méridional de l'Equateur; j'en excepte toutefois les collines situées près du centre, qui sont élevées, mais qui s'abaissent peu-à-peu jusqu'à la mer ou jusqu'aux terrains bas : quoiqu'on n'y voie pas, comme à *O-Taïti* et à *Tongataboo*, cette bordure charmante, ou ces plaines fertiles couvertes d'arbres, qui offrent un coup-d'œil enchanteur, un asyle contre la chaleur brûlante du Soleil, et des fruits dont on peut se nourrir sans se donner la peine de les cultiver; comme elle a plus de districts d'une pente douce, elle leur est supérieure à quelques égards, puisqu'elle se trouve par là plus susceptible des améliorations de la culture.

La hauteur du sol dans l'intérieur de l'Isle, et la multitude de nuages qui, durant notre relâche, la couvroient au centre, et souvent dans les autres parties, semblent prouver d'une manière incontestable qu'elle renferme une quantité suffisante d'eau douce : je pense qu'il y a, sur-tout dans les vallées profondes à l'entrée desquelles les villages sont bâtis pour l'ordinaire, des ruisseaux que nous n'aperçûmes pas. Depuis la partie boisée jusqu'à la mer, elle est revêtue d'une herbe d'une excellente qualité : cette herbe a environ deux pieds de hauteur; elle croît quelquefois en touffes; et quoiqu'elle ne fût pas très-épaisse à l'endroit où nous étions, il nous parut qu'on pourroit y faire des récoltes abondantes d'un très-beau foin; mais il ne vient pas naturellement un arbrisseau sur cet espace étendu.

Le sol de la vallée étroite que nous traversâmes pour nous rendre au *Morai*, est d'un noir brun, un peu friable; mais, en nous avançant sur les terrains élevés, nous le

trouvâmes d'un brun rougeâtre, plus compacte et argilleux, quoiqu'il fût toujours aisé de le rompre, à cause de la sécheresse. Il est vraisemblablement le même dans tous les districts cultivés; car le terreau qui adhéroît à la plupart des patates que nous achetâmes, lesquelles venoient sans doute de différens cantons, étoit de la même nature. Au reste, on juge mieux de sa qualité par ses productions que par son apparence; en effet, la vallée ou le terrain humide, produit du *taro* dont la grosseur excède celui que nous avons vu ailleurs, et le terrain plus élevé fournit des patates douces qui pèsent souvent dix, quelquefois douze ou quatorze livres, et rarement moins de deux ou trois.

D'après la position de l'Isle, il est aisé de se former une idée de la température du climat. Je puis dire qu'il est très-variable, si nous en jugeons par notre expérience; car, selon l'opinion généralement reçue, nous étions à l'époque de l'année où le temps est le plus fixe, puisque le Soleil se trouvoit à sa plus grande distance. La chaleur étoit très-moderée, et on doit éprouver ici peu des incommodités auxquelles la chaleur et l'humidité rendent sujettes la plupart des terres du Tropic; les habitations des Naturels sont très-près les unes des autres, et ils salent du poisson et du porc qui se gardent très-bien, ce qui n'arrive pas ordinairement, lorsqu'on fait cette salaison dans les climats chauds. Nous n'y trouvâmes pas de fortes rosées, peut-être parce que la partie basse de l'Isle est dénuée d'arbres.

Le rocher qui forme les flancs de la vallée, et qui paroît être le même que nous avons vu en différentes parties de la côte, est une pierre lourde d'un noir grisâtre, dis-



posé comme le sont les rayons de miel, parsemé de petites particules luisantes et de quelques taches couleur de rouille; ces taches le font paroître rougeâtre quand on le regarde de loin : il a une immense profondeur; mais il paroît offrir des couches entre lesquelles il n'y a point de corps intermédiaires; car de gros morceaux se détachent toujours à une profondeur déterminée, et ils ne sembloient pas adhérens à ceux de dessous. Les autres pierres sont probablement beaucoup plus variées qu'aux Isles Méridionales : en effet, durant notre courte relâche, outre la *Lapis Lydius* qui paroît commune sur toutes les terres de la Mer du Sud, nous rencontrâmes une pierre à aiguiser, couleur de crème, tachetée ainsi que le marbre, de veines plus noires ou plus blanches; une seconde qui ressemble à la *brèche*, l'ardoise à écrire, et une quatrième plus grossière; mais nous ne vîmes les carrières d'aucune. Les Naturels nous apportèrent en outre quelques morceaux d'une grossière pierre-ponce blanchâtre. Nous nous procurâmes de plus une *hématite* brune; elle étoit fortement attirée par l'aimant : nous jugeâmes qu'elle contenoit beaucoup de fer, et qu'elle appartenoit à la seconde espèce dont parle Cronstedt, quoique Linnæus l'ait rangée parmi ses *intractabilia*; mais nous n'avons pu en découvrir les variétés : les échantillons que nous vîmes, ainsi que ceux des ardoises et des pierres à aiguiser, avoient été taillés par la main de l'homme.

Indépendamment des végétaux que nous achetâmes, et parmi lesquels il y avoit au moins cinq ou six espèces de bananes, l'Isle produit du fruit à pain : au reste, ce dernier fruit paroît rare; car nous n'aperçûmes qu'un arbre qui en portât. On y trouve de plus un petit nombre

de cocotiers , des ignames ( nous n'en vîmes cependant aucune ) ; le *Kappa* des *Isles des Amis* , ou l'*Arum* de *Virginie* , l'arbre appelé *Etooa* , et la *Gardenia* parfumée ou le jasmin du *Cap*. Nous rencontrâmes plusieurs arbres appelés *Dooe-dooe* , si utiles à *O-Taïti* , parce qu'ils donnent des noix huileuses qu'on embroche à une espèce de baguettes , et qui tiennent lieu de chandelles. Nos gens remarquèrent que les Insulaires de *Oneeheow* en faisoient le même usage : nous ne fûmes dans l'Isle d'*Atooi* que pendant le jour ; et les habitans portoient ces noix suspendues à des cordes et attachées autour de leur col. On y trouve de plus une espèce de *Sida* ou de mauve , que le climat a rendue un peu différente de celle qui croît à l'Isle de Noël ; la *Morinda citrifolia* , qui est appelée *None* , une espèce de *Convolvulus* , l'*Ava* ou le poivre enivrant , et une multitude de citrouilles. Les citrouilles parviennent à une grosseur considérable , et elles prennent un grand nombre de formes , qui sont probablement un effet de l'art. Le sable sec qui est autour du village devant lequel nous mouillâmes , offre une plante que nous n'avions jamais rencontrée dans ces mers ; elle est de la taille du chardon ordinaire , et armée de piquans de la même manière ; mais elle porte une belle fleur qui approche beaucoup du pavot blanc : celle-ci et une seconde plus petite , furent les seules plantes nouvelles que notre excursion dans l'intérieur du pays nous donna occasion d'observer.

Nous n'avons jamais aperçu , vivans , ces oiseaux rouges ou écarlates que nous achetâmes , et dont j'ai déjà fait la description ; mais nous en vîmes voltiger un , cramoisi foncé , de la grosseur d'un serin : nous aperçûmes en

outre une grosse chouette, deux grands faucons ou milans bruns, et un canard sauvage. Les Naturels nous donnèrent les noms de plusieurs autres oiseaux, parmi lesquels nous reconnûmes l'*Otoo* ou le héron bleu, et le *Torata* des O-Taitiens, qui est une espèce de corlieu. Si l'on juge de la multitude des plumes jaunes, vertes, noires et veloutées, que nous remarquâmes sur les manteaux et les ornemens des Insulaires, il est probable qu'il y a dans cette Isle beaucoup d'espèces différentes d'oiseaux.

Il nous parut que le poisson et les autres productions de la mer n'étoient pas très-variés; car nous n'aperçûmes que le petit maquereau, le mullet ordinaire, un second mullet d'un blanc mat ou couleur de craie, un petit poisson de rocher, brunâtre et tacheté de bleu; une tortue enfermée dans un étang, et trois ou quatre espèces de poisson salé. Le peu de coquillages qui frappèrent nos regards servoient sur-tout à la parure des Naturels; mais ils n'étoient pas d'une forme assez jolie et assez nouvelle pour les décrire ici.

Les cochons, les chiens et les volailles, les seuls animaux domestiques dont nous ayons eu connoissance, sont de la même espèce que sur les Isles de la Mer Pacifique du Sud: nous vîmes aussi de petits lézards et des rats semblables à ceux qu'on rencontre sur chacune des Isles où nous étions descendus.

La taille des Naturels du pays est moyenne, et leur stature robuste; en général, ils ne sont pas remarquables par la beauté de leurs formes ou par le caractère de leur physionomie. Leurs traits annoncent de la franchise et de la bonté, plutôt que de la vivacité et de l'intelligence: leur visage, sur-tout celui des femmes, est souvent rond; mais

il est presque aussi fréquemment alongé, et on ne peut pas dire qu'une coupe particulière dans la face distingue la peuplade. Leur teint est presque d'un brun de noix, et cette couleur ayant des nuances diverses, il est difficile d'employer une comparaison plus exacte; celui de quelques individus est plus foncé. J'ai déjà remarqué que les femmes présentent des formes un peu plus délicates que les hommes; au reste, en admettant un petit nombre d'exceptions, elles ont peu de ces avantages de figure qui les distinguent dans les autres pays. Les deux sexes se ressemblent plus ici, en effet, par la taille, le teint et la mine, que sur la plupart des terres où j'ai abordé. Les Insulaires d'*Atooi* néanmoins sont bien éloignés de la laideur, et nous jugeâmes qu'on rencontre peu de difformités naturelles parmi eux. Leur peau n'est ni douce ni luisante, peut-être parce qu'ils ne la frottent pas d'huile comme les habitans des Isles méridionales: en général, leurs yeux et leurs dents sont d'une assez bonne qualité; la chevelure de la plupart est lisse, mais quelquefois bouclée; elle est communément noire et peinte, comme aux *Isles des Amis* et à celles qu'on rencontre depuis la *Nouvelle-Zélande*. Nous vîmes peu d'individus qui eussent de la corpulence, et nous trouvâmes plus souvent de l'embonpoint parmi les femmes que parmi les hommes; c'est sur-tout parmi les hommes que nous remarquâmes des difformités corporelles; et si quelques individus offrent une sorte de beauté, ils sont de la classe des jeunes gens.

L'art de nager leur est très-familier; ils fendent l'onde avec une vigueur, une légèreté et une habileté extraordinaires; la cause la plus légère les détermine à abandonner leurs pirogues; ils plongent par-dessous, et ils se rendent

sur d'autres embarcations très-éloignées. Nous vîmes souvent des femmes qui portoient des enfans à la mamelle, se jeter au milieu des flots lorsque le ressac étoit si fort, qu'elles ne pouvoient atteindre le rivage sur leurs pirogues, et traverser un espace de mer effrayant, sans faire de mal à leurs nourrissons.

Ils paroissent doués d'un caractère franc et joyeux, et si je voulois établir des comparaisons, je dirois qu'ils n'ont ni la légèreté inconstante des O-Taïtiens, ni la gravité tranquille des habitans de *Tongataboo*. Nous jugeâmes qu'ils vivent entre eux d'une manière très-sociable, et excepté la disposition au vol, qui semble naturelle à la plupart des Insulaires que nous avons fréquentés sur cet océan, ils nous prodiguèrent les marques de la plus grande amitié. Ce qui donne une bonne opinion de leur intelligence, et ce qui ne doit pas trop nous enorgueillir, lorsqu'ils virent les différens articles de nos manufactures européennes, ils témoignèrent leur surprise avec un mélange de joie et d'intérêt, où l'on aperçoit les réflexions humiliantes qu'ils faisoient sur l'imperfection de leurs ouvrages. Dans toutes les occasions, nous les trouvâmes pénétrés du sentiment de leur infériorité; cette manière de se rendre justice est d'autant plus estimable, que chacun connoît l'orgueil déplacé du Japonois civilisé, ou du sauvage Groënlandois. Nous eûmes beaucoup de plaisir à observer avec quelle tendresse les mères soignoient leurs enfans, et avec quel empressement les hommes les aidoient dans ces aimables soins : ils sont donc, à cet égard, bien supérieurs aux peuplades grossières qui regardent les femmes et les enfans comme des choses plus nécessaires que désirables ou dignes d'attention.

D'après le nombre d'habitans que nous aperçûmes dans toutes les bourgades, en longeant la côte, la population doit être considérable : nos calculs ne peuvent être fondés que sur des conjectures ; mais s'il faut donner un résultat quelconque, je dirai, qu'y compris les chaumières écartées, il peut y avoir dans l'Isle entière soixante villages pareils à celui devant lequel nous mouillâmes ; qu'en admettant cinq personnes pour chaque maison, chaque village contient cinq cents habitans, et que le nombre total est de trente mille (\*). Ce calcul n'est sûrement point exagéré ; car trois mille personnes au-moins se rassemblèrent quelquefois sur la grève autour de nous, et l'on ne doit pas croire qu'il y eût alors plus de la dixième partie des Insulaires.

J'ai déjà décrit le vêtement ordinaire des hommes et des femmes. Les femmes portent souvent une quantité beaucoup plus grande d'étoffes, qui commencent à couvrir la poitrine et qui descendent jusqu'aux genoux, ou même plus bas ; nous en vîmes plusieurs qui avoient des pièces de la même étoffe jetées négligemment sur leurs épaules, et enveloppant la plus grande partie de leur corps : les enfans sont absolument nus. Les deux sexes ne mettent rien sur leur tête, mais leur chevelure est taillée de différentes manières : la mode générale, sur-tout parmi les femmes, est de l'avoir longue sur le devant et courte par-derrière : celle des hommes est souvent coupée ou

---

(\*). Les Anglois ayant relâché une seconde fois aux *Isles Sandwich*, après leur première campagne au Nord, on trouvera plus bas d'autres détails sur la population de l'Isle d'*Atooi* et des Terres voisines. (Note du Traducteur.)

rasée de chaque côté, de façon que ce qui en reste ressemble à quelques égards à la crête de leurs chapeaux et de leurs casques, dont j'ai déjà parlé. Les hommes et les femmes paroissent d'ailleurs négliger beaucoup leurs cheveux; ils ne possèdent aucun instrument qui leur tienne lieu de peigne : quelques hommes avoient une multitude de queues, chacune de l'épaisseur d'un doigt, qui étoient fort longues; mais nous nous aperçûmes que la plupart de ces queues étoient postiches (\*).

Il faut observer que les Naturels des Isles *Sandwich* n'ont pas les oreilles trouées, et qu'ils ne songent jamais à y mettre des ornemens contre l'usage universel des peuplades que nous avons découvertes jusqu'ici dans l'Océan Pacifique. Les deux sexes néanmoins portent des colliers composés de faisceaux d'une petite corde noire, pareille à nos cordons de chapeaux : il y a souvent plus de cent cordes dans ces colliers, qui ressemblent exactement à ceux de *Wateoo*; seulement, au-lieu des deux petites boules, les Naturels d'*Atooi* placent, au milieu de leurs colliers, un morceau de bois, de pierre, ou de coquillage, d'environ deux pouces de longueur, et un hameçon large et poli, dont la pointe est tournée en avant. Des rangées de petits coquillages, ou des guirlandes de fleurs sèches de mauve de l'*Inde*, leur servent aussi de colliers, et quelquefois une petite figure d'homme travaillée en os, d'environ trois pouces de longueur et bien polie, est

---

(\*) La planche de l'Isle de *Horn*, qu'on trouve dans le Précis des Voyages de Le Maire et Schouten, donné par M. Dalrymple, représente quelques-uns des Naturels de cette Isle avec de longues queues, semblables à celles que M. Cook vient de décrire. Voyez *Dalrymple's Voyages to the south Pacific*. Vol. II, p. 53.

suspendue à leur col. Les femmes ont des bracelets composés d'écaille et de morceaux d'un bois noir incrusté d'ivoire, et garnis d'une corde qui les serre sur le poignet, ou d'autres, de dents de cochons disposées parallèlement, dont la partie concave est en-dedans et dont les pointes sont coupées; ceux-ci s'attachent de la même manière que les premiers : quelques-uns ne sont autre chose que de larges défenses de sanglier; mais ils sont très-élégans (\*). Les hommes ornent de temps-en-temps leurs cheveux de plumes d'oiseaux du Tropique ou de plumes de coqs, qui environnent de petits bâtons bien polis, de deux pieds de longueur, garnis communément d'*oora* à l'extrémité inférieure. Ils y placent encore la queue d'un chien blanc, montée sur une baguette : on voit souvent aussi leur tête couverte d'une espèce d'ornement d'un pouce ou deux d'épaisseur, chargé de plumes rouges ou jaunes, variées d'une manière curieuse, et attachées par-derrière; et nous en avons rencontré un grand nombre qui avoient sur le bras au-dessus du coude, un ouvrage en coquilles, monté sur un réseau.

Les hommes sont ordinairement *piquetés*; mais ils ne forment pas ces *piquetures* dans un endroit particulier, comme les O-Taitiens et les habitans de *Tongataboo*; ils en ont quelquefois sur les mains ou les bras et près des aines; souvent aussi leur corps entier n'en offre pas une seule. Nous rencontrâmes un petit nombre d'individus qui en avoient plus que nous n'en avions jamais aperçu sur la peau des autres peuplades; leurs bras et le devant de leur corps offroient une multitude de lignes et de figures di-

---

(\*) Voyez la Planche LXVII.



verses ; le devant du corps de plusieurs de ceux-ci représentoit le *Taama*, ou la cuirasse des O-Taïtiens, que nous n'avions jamais vue ainsi piquetée. A *O-Taïti*, ils ne fendent ni ne coupent une partie de leur prépuce, ce qui est contraire à l'usage des Naturels des *Isles de la Société et des Amis* ; mais ils le retirent toujours sur le gland, et ils l'attachent à une corde, selon la coutume de quelques habitans de la *Nouvelle-Zélande*.

Quoiqu'ils paroissent vivre en bourgades, les environs de ces bourgades n'offrent rien qui ressemble à des remparts ou à des fortifications, et les maisons sont disposées sans aucun ordre, relativement à leur distance respective ou à leur position particulière. Leur grandeur n'est pas non plus uniforme ; il y en a de vastes et de commodés, de quarante à cinquante pieds de long, et de vingt ou trente de large, tandis que d'autres sont de misérables chaumières : leur forme approche un peu de celle d'une meule oblongue de blé ou de foin : on s'en formera peut-être une idée plus exacte en supposant le toit d'une grange placé de manière à produire un faite élevé et aigu avec deux côtés très-bas, qu'il soit à peine possible de distinguer de loin : le bord du faite correspondant aux deux extrémités, rend ces habitations parfaitement closes dans le pourtour. Une herbe longue, posée sur des perches menues, disposées avec une sorte de régularité, leur sert de couverture ; l'entrée se trouve indifféremment à l'une des extrémités ou sur l'un des flancs ; c'est un trou oblong si peu élevé, qu'il faut se traîner à genoux pour le passer ; il est souvent caché par un châssis de planches qui tient lieu de porte : mais comme le châssis ne porte pas sur des gonds, on est obligé de l'enlever toutes les fois qu'on veut entrer ou sortir. Le jour ne pé-

nêtre dans l'intérieur que par cette ouverture ; et quoique des habitations si fermées offrent une retraite agréable dans les mauvais temps , elles paroissent peu convenir à la chaleur du climat. Elles sont d'une propreté remarquable ; le plancher est couvert d'une herbe sèche, sur laquelle les Naturels étendent des nattes qui leur tiennent lieu de sièges et de lits : on aperçoit, à l'une des extrémités, une espèce de banc de trois pieds de hauteur, où se trouvent les ustensiles du ménage. La liste de ces meubles est très-courte ; elle est composée de citrouilles dont ils font des vases dans lesquels ils mettent de l'eau, et des paniers qui contiennent leurs vivres et d'autres choses ; un lambeau de citrouille sert de couvercle à ces vases et à ces paniers ; il faut y ajouter un petit nombre de plats et d'assiettes de bois de diverses grandeurs. Si l'on juge d'après les productions que nous vîmes sur pied, et d'après celles que les Insulaires apportèrent à notre marché, il paroît sûr que les patates douces, le *Taro* et les bananes, forment la plus grande partie de leurs nourritures végétales, et que le fruit à pain et les ignames sont pour eux des friandises. Ils ne doivent pas manquer de nourritures animales ; car ils ont une multitude de cochons qui rodent en liberté autour des maisons ; et s'ils mangent des chiens, ce qui est assez vraisemblable, leur fonds, sur ce point, se trouve plus riche encore. Nous aperçûmes une grande quantité d'hameçons, d'où il résulte que la mer leur fournit un supplément considérable de nourritures animales ; mais on est tenté de croire, vu leur habitude de saler du poisson, que l'ouverture de la côte ne leur permet pas toujours de pêcher ; car il est naturel de supposer qu'une peuplade ne songera jamais à garder des vivres artificiellement, si elle

peut compter chaque jour sur un supplément régulier de nourritures fraîches. Au reste, on doit expliquer d'une autre manière leur coutume de saler du porc; ils conservent dans des citrouilles le porc et le poisson salé. Le sel dont ils font une consommation prodigieuse pour cet usage, est rouge, et il n'est pas trop grossier; il paroît être de la nature de celui que nos traîneurs rencontrèrent à l'Isle de *Noël*. Sa couleur lui vient sans doute de ce qu'il se mêle à la vase dans l'endroit où il se forme; car nous en vîmes des échantillons qu'on avoit tirés en bloc du fond des marais salans, et qui avoient assez de blancheur et de pureté.

Ils cuisent leurs végétaux entre des pierres chaudes, comme aux Isles de la Mer du Sud, situées vers l'autre Tropicque; et d'après la quantité considérable que nous en vîmes apprêter à-la-fois, nous jugeâmes que le village entier, ou du-moins un grand nombre des habitans, se servent du même four. Nous ne vîmes pas apprêter de nourritures animales; mais, comme je l'ai déjà dit, le détachement de M. Gore eut occasion d'observer qu'on les cuisoit à *Onecheow* dans des fours de la même espèce; et il est d'autant plus vraisemblable que c'est aussi l'usage à *Atooi*, que nous n'y rencontrâmes point d'ustensile dans lequel on pût les cuire à l'étuvée ou les faire bouillir: nous n'aperçûmes d'autre mets recherché qu'un pudding de *Taro*; les Naturels le dévorèrent avec avidité, quoiqu'il fût d'une aigreur désagréable. Ils mangent sur des plats ou des assiettes de bois; et à juger d'un repas dont nous fûmes témoins, si l'on ne permet pas aux femmes de manger au plat des hommes, on ne leur défend pas du-moins, ainsi qu'à *O-Taïti*, de manger dans le même lieu.

Leurs amusemens paroissent assez variés; car nous eu

remarquâmes plusieurs durant notre courte relâche : nous n'assistâmes à aucune de ces danses où ils font usage de leurs manteaux et de leurs bonnets de plumes ; mais d'après les mouvemens de mains dont ils accompagnoient leurs chants, il y a lieu de penser qu'elles ressemblent, à quelques égards, à celles que nous avons vues aux Isles méridionales, mais que l'exécution n'en est pas aussi adroite. Nous ne rencontrâmes parmi eux ni flûtes simples ni flûtes à roseaux : les deux seuls instrumens de musique qui frappèrent nos regards, étoient extrêmement grossiers. Ils tirent de l'un des sons aussi peu mélodieux que les sons du grelot d'un enfant : c'est une espèce de cône renversé, un peu creusé depuis la base jusqu'à un pied de hauteur, et composé de plantes grossières qui ressemblent au jonc ; la partie supérieure et les bords sont ornés de belles plumes rouges, et une écorce de citrouille plus grosse que le poing est attachée à la pointe ou à la partie inférieure ; on y met quelque chose qui fait du bruit : les Insulaires le tiennent par la pointe, et ils le secouent, ou plutôt ils le font mouvoir avec vivacité d'un endroit à l'autre de différens côtés, en avant et en arrière, et ils se frappent en même-temps la poitrine avec l'autre main (\*). Un vase de bois assez ressemblant à un plat, et deux bâtons forment leur second instrument de musique (si toutefois l'un ou l'autre mérite ce nom) : L'un de nos Messieurs les vit en faire usage : l'Insulaire qui s'en servit tenoit d'une main l'un des bâtons, qui avoit environ deux pieds de longueur, ainsi que nous tenons un violon ; il frappoit dessus, quelquefois vivement et d'autres fois lente-

---

(\*) Voyez la Planche LXVII.

ment, avec l'autre qui étoit plus petit, et qui ressembloit à une baguette de tambour ; son pied frappoit en même-temps sur le vase creux renversé par terre, et il produisoit ainsi des sons qui ne déplaisoient point : quelques femmes chantoient au son de cet instrument un air tendre d'un effet agréable.

Nous aperçûmes une multitude de petits roseaux polis, d'environ quatre ou cinq pieds de longueur, un peu plus épais que la baguette d'un fusil, et ornés à l'extrémité d'une longue touffe de poils blancs de chien. Il est probable qu'ils s'en servent dans leurs divertissemens. Nous vîmes un Insulaire prendre un de ces roseaux ; après l'avoir élevé verticalement, il y appliqua des coups secs, jusqu'à ce qu'il l'eût mis dans une position horizontale ; en même-temps, il frappoit du pied la terre, et il se donnoit des coups sur la poitrine avec la main. Ils ont une espèce de jeu de boules ; ils y emploient des morceaux de pierre à aiguiser dont j'ai parlé plus haut, du poids d'une livre, et de la forme d'un petit fromage, mais arrondis sur les côtés et sur les bords, qui sont très-bien polis ; ils ont d'autres boules de la même espèce, d'une ardoise grossière, d'un gris brun, ou d'une argile pesante et d'un brun rougeâtre, enduites d'une composition de la même couleur, qui les rend luisantes. Ils jettent aussi, comme nous jetons nos palets, de petits morceaux d'ardoises polis, qui sont plats et arrondis, et du diamètre de leurs boules, mais qui ont à peine un quart de pouce d'épaisseur ; d'où on est tenté de croire que, dans leurs jeux, ils essaient de montrer de l'adresse plutôt que de la force.

Tous les ouvrages mécaniques de cette peuplade annoncent une grâce et une adresse peu communes. Leur

principale manufacture est celle d'étoffes : ils tirent leurs étoffes du *Morus-Papyrifera*, sans doute selon le procédé qu'on suit à *O-Taïti* et à *Tongataboo* ; car nous achetâmes quelques-uns des morceaux de bois sillonnés dont ils se servent pour battre cette plante. Le tissu de l'étoffe, quoique plus épais, est inférieur à celui des étoffes des *Isles de la Société* ou des *Isles des Amis* ; mais les Insulaires d'*Atooi* développent une supériorité de goût dans l'application des couleurs et des peintures, et ils en varient les dessins avec une richesse d'imagination surprenante. En voyant un certain nombre de pièces de ces étoffes, on supposeroit qu'ils ont pris leurs modèles dans une boutique remplie des plus jolies toiles de la *Chine* et de l'*Europe* ; ils ont d'ailleurs des dessins qui sont particuliers. Au reste, excepté le rouge, leurs couleurs ne sont pas brillantes ; mais on est étonné de la régularité des figures et de rayures ; et, si j'en juge d'après ce que nous avons remarqué, ils ne paroissent pas avoir de formes d'empreinte. Nous n'avons pas eu occasion de découvrir de quelle manière ils produisent leurs couleurs. Outre les étoffes bigarrées, ils en ont de toutes blanches, et d'autres d'une seule couleur ; celles-ci sont sur-tout d'un brun foncé et d'un bleu clair. En général, les pièces qu'ils nous vendirent avoient deux pieds de large, et quatre ou cinq verges de longueur : une seule suffit pour leur *Maro* ou vêtement ordinaire. Nous trouvâmes quelquefois des pièces réunies par une couture, procédé que nous n'avions pas observé aux Isles situées vers l'autre Tropicque ; leur couture est très-forte ; mais elle n'a rien d'agréable à l'œil. Ils ont aussi un étoffe particulière qui ressemble à la toile cirée ; elle est huilée ou trempée dans une espèce de

vernis, et elle doit résister assez bien à l'action de l'eau.

Ils fabriquent une multitude de nattes blanches, qui sont très-fortes, souvent assez étendues, et qui offrent un grand nombre de rayures rouges, et de losanges entrelacées; il est vraisemblable qu'elles leur servent quelquefois d'habits, car ils les mettoient sur leurs dos lorsqu'ils les propoient en vente. Ils en font d'autres plus grossières, unies et également fortes; ils les posent sur le plancher, et elles leur tiennent lieu de lits.

Ils peignent en noir sur l'écorce de leurs citrouilles des lignes ondées, des triangles, et d'autres figures qui produisent un bon effet : nous avons vu des peintures de cette espèce à la *Nouvelle-Zélande*. Ils paroissent connoître l'art de vernir; car quelques-unes des citrouilles peintes sont chargées d'une sorte de vernis pareille aux nôtres; ils se servent d'ailleurs d'une substance glutineuse pour coller ensemble deux corps. L'arbre appelé *Etooa* ou *le Cordia*, leur fournit les vases et les jattes de bois dans lesquels ils boivent l'*Ava*; ces vases et ces jattes sont aussi jolis que s'ils avoient été faits dans l'atelier de nos tourneurs, et peut-être mieux polis. Je ne dois pas oublier de petits éventails carrés de nattes et d'osier, qui ont des manches en pointe, de la même substance, ou de bois, et des cordelettes de cheveux et de bourre de coco, entrelacées d'une manière agréable. Leurs hameçons de pêche, dont on distingue une multitude d'espèce, annoncent beaucoup d'intelligence : les uns sont d'os, les autres de bois et garnis d'un os à la pointe; il y en a un grand nombre de nacre de perle; quelques-uns de ces derniers ressemblent à ceux que nous vîmes à *Tongataboo*; d'autres sont simplement courbés, comme ceux dont se servent ordinaire-

ment les O-Taitiens. Ils y emploient de petits os divisés en deux morceaux. Tous ces hameçons ont une barbe en-dehors comme les nôtres, ou en-dedans; quelquefois ils ont les deux barbes, et celle qui est la plus en-dehors se trouve la plus éloignée de la pointe. Nous en achetâmes un de cette sorte, de neuf pouces de longueur; il étoit d'un seul os, qui venoit sans doute d'un gros poisson: un ouvrier d'*Europe*, avec toutes ses connoissances dans l'art du dessin, et la multitude et la commodité de ses instrumens, ne pourroit sûrement rien faire de plus élégant ou de mieux poli. Pour polir leurs pierres, ils emploient une pierre-ponce mouillée: les outils que j'ai rencontrés parmi eux ressembloient à ceux des Isles méridionales; leurs haches ou plutôt leurs herminettes ont exactement la même forme; elles sont de pierre noirâtre, ou d'une autre pierre couleur de glaise. Ils nous montrèrent d'ailleurs de petits instrumens composés d'une seule dent de requin; quelques-uns de ces instrumens sont fixés sur le devant d'une mandibule de chien, ou sur un manche de bois de la même forme; et à l'autre extrémité du manche de bois ou de la mandibule de chien, il y a une corde qui passe dans un petit trou; ils leur tiennent lieu de couteau en certaines occasions, et peut-être qu'ils s'en servent lorsqu'ils veulent faire des sculptures.

Les seuls outils de fer, ou plutôt les seuls morceaux de ce métal que nous ayons vu parmi eux, et qu'ils eussent avant notre arrivée, étoient une portion de cerceau d'environ deux pouces de longueur, adaptée à un manche de bois (\*), et un autre outil tranchant, qui nous parut être

---

(\*) Le Capitaine King l'acheta, et on la trouve aujourd'hui dans son Cabinet.



la pointe d'un grand sabre. Ils connoissoient d'ailleurs presque tous l'usage du fer; et quelques-uns de nos Messieurs imaginèrent que des Européens nous avoient précédés sur ces Isles : mais il me semble que leur surprise extrême à l'aspect de nos vaisseaux, et leur ignorance absolue de l'usage des armes à feu, contrariaient cette opinion. Ils peuvent avoir acquis des morceaux de fer, ou la connoissance de ce métal, de bien des manières, et il n'est pas besoin de leur supposer une liaison immédiate avec les Européens. Il paroît incontestable que les habitans de cette mer ne le connoissoient point avant l'expédition de Magellan ; car les bâtimens qui traversèrent l'Océan Pacifique bientôt après le retour de ce navigateur, n'en trouvèrent pas un seul morceau, et nous nous sommes aperçus nous-mêmes, dans le cours de nos derniers voyages, que différentes Isles auxquelles nul vaisseau Européen connu n'avoit abordé, savoient l'usage qu'on en fait. Mendana en montra et en laissa sans doute sur toutes les terres où il relâcha durant ses deux expéditions, et cette connoissance se répandit sur chacune de ces Isles, avec lesquelles elles entretenoient des communications : elle s'étendit même plus loin, et les Naturels des pays qui ne purent se procurer des échantillons de ce métal précieux, durent en obtenir du-moins la description, d'après laquelle ils l'ont reconnu lorsqu'il s'est offert à leurs regards. Après Mendana, Quiros traversa l'Océan Pacifique; il débarqua à la *Sagittaria*, à l'Isle de *la belle Nation* et à la terre du *Saint-Esprit*; toutes ces Isles, et d'autres avec lesquelles elles avoient des communications, durent acquérir également la connoissance du fer. Le Maire et Schouten, dont les liaisons avec les Insulaires commencèrent beau-

coup plus loin à l'Est, et se terminèrent aux Isles des *Cocos* et de *Horn*, vinrent après *Quitos*. Je trouvai un morceau de fer à *Tongataboo*, en 1773, et je n'en fus pas surpris : je savois que *Tasman* y avoit relâché : mais si ce *Navigateur* n'avoit pas découvert les *Isles des Amis*, le morceau de fer dont je parle auroit occasionné bien de fausses conjectures. J'ai dit ailleurs (\*) néanmoins, comment les habitans de ce groupe s'étoient assurés pour la seconde fois de l'existence du fer. *Neeotaboo*, *Taboo*, ou l'Isle de *Boscaven*, sur laquelle les vaisseaux du Capitaine *Wallis* laissèrent le morceau de fer que je retrouvai à *Tongataboo*, et d'où *Poulaho* l'a reçu, gît quelques degrés au Nord-Ouest. On sait que *Roggewin* perdit un de ses bâtimens sur les Isles *Pernicieuses*; et, d'après leur position, on peut juger que si les habitans d'*O-Taïti* et du groupe de *la Société* ne les fréquentent pas souvent, ils les connoissent du-moins. Il est également sûr que ces dernières peuplades connoissent le fer, et qu'elles en achetèrent avec beaucoup d'empressement lorsque le Capitaine *Wallis* découvrit *O-Taïti*; elles ne pouvoient avoir acquis cette connoissance que par le moyen des Isles voisines, où les *Navigateurs* en avoient laissé autrefois. Elles con viennent aujourd'hui qu'elles avoient acquis par-là cette instruction, et elles nous ont dit depuis, qu'avant l'arrivée du Capitaine *Wallis*, elles faisoient un si grand cas du fer, qu'un Chef d'*O-Taïti* qui possédoit deux clous, en tira un revenu assez considérable, en les prêtant à ses voisins pour percer des trous, dans des circonstances où leurs méthodes nationales étoient insuffisantes ou trop péni-

---

(\*) Vol. II, pages 37 et suivantes.

bles (\*). Les Naturels des Isles de *la Société* que nous trouvâmes à *Wateoo*, avoient été jetés sur cette terre long-temps après l'époque où leurs compatriotes acquirent la connoissance du fer; il est vraisemblable qu'ils n'avoient point d'échantillons de ce métal quand il furent recueillis de la manière que j'ai indiquée plus haut; mais il est aisé de concevoir qu'ils décrivent assez bien la nature et l'usage de ce métal à la Nation qui leur prodigua des soins si hospitaliers. Les habitans de *Wateoo* ont pu communiquer aux habitans de l'Isle de *Hervey* le désir de posséder du fer, désir que nous montrèrent ces derniers durant nos courtes entrevues avec eux.

Ces faits expliquent assez comment la connoissance du fer s'est répandue sur les Isles de l'Océan Pacifique qui n'ont jamais eu de communication immédiate avec les Européens, et il est aisé de croire que par-tout où l'on aura parlé de l'existence de ce métal, et que par-tout où l'on en aura laissé des morceaux, les Naturels s'empresseront de s'en procurer une quantité considérable. L'application de ces remarques au point que nous examinons, n'est pas difficile. Les Insulaires d'*Atooi* et de *Oneheow* ont pu tirer la connoissance de ce métal des Isles intermédiaires situées entre leur pays et les Isles des *Larrons*, qui ont presque toujours été fréquentées par les Espagnols,

---

(\*) Le Père Cantova dit que les Chefs des *Isles Carolines* s'enrichissent également en louant des clous : « Si par hasard un » vaisseau étranger laisse dans leurs Isles quelques vieux morceaux de fer, ils appartiennent de droit aux *Tamoles*, qui en font faire des outils, le mieux qu'il est possible. Ces outils sont un fonds dont le *Tamole* tire un revenu considérable; car il les donne à louage, et ce louage se paie assez cher ». P. 314.

depuis le voyage de Magellan; si l'éloignement des Isles des *Larrons* laisse des doutes sur cette explication, ne trouve-t-on pas au vent le vaste continent de l'*Amérique*, où les Espagnols sont établis depuis plus de deux siècles; et durant cette période, les côtes des Isles *Sandwich* n'ont-elles pas dû recevoir fréquemment des débris de naufrage? Il paroît sûrement vraisemblable que des débris contenant du fer ont été portés de temps-en-temps par le vent alisé de l'Est aux Isles dispersées sur cet immense Océan. La distance d'*Atooi* à l'*Amérique* n'est pas une objection solide; et quand elle auroit plus de force, elle ne détruiroit pas ma supposition: des vaisseaux Espagnols traversent l'Océan Pacifique toutes les années, et il est clair qu'outre la perte d'un mât et de ses garnitures, des tonneaux environnés de cercles de fer, et beaucoup d'autres choses dans lesquelles il y a des morceaux de ce métal, peuvent être jetés à la mer ou tomber dans les flots pendant une si longue traversée, et aborder ensuite sur quelque Terre. Mais ce que je viens de dire n'est pas une simple conjecture; un de mes gens vit, dans une maison de *Wymoa*, des bois de sapin; ils étoient mangés de ver, et on lui dit qu'ils avoient été apportés sur la côte par les vagues; de plus, les Naturels de cette Isle nous déclarèrent expressément que les échantillons de fer peu considérables que nous trouvâmes parmi eux leur étoient venus de l'Est.

Après cette digression (si toutefois on peut appeler une digression les détails dans lesquels je viens d'entrer), je reprends la suite des observations que nous fîmes durant notre séjour à *Atooi*, et je vais parler des pirogues de cette Isle. Leur longueur est en général de vingt-quatre

pièds ; une seule pièce de bois, ou un tronc d'arbre, creusé d'un pouce ou d'un pouce et demi, et terminé en pointe à chaque extrémité, en compose le fond. Les flancs présentent trois planches, chacune d'environ un pouce d'épaisseur, ajustées et liées au fond d'une manière très-exacte. Les extrémités de l'avant et de l'arrière sont un peu élevées, affilées et taillées à-peu-près en coin, avec cette différence, qu'elles s'applatissent brusquement, de manière que les planches qui forment les côtés sont appliquées l'une contre l'autre sur toute leur surface, l'espace d'au moins un pied. Au reste, le dessin de M. Webber donnera une idée plus exacte de leur construction que je ne pourrois la donner ici. Comme elles n'ont pas plus de quinze ou dix-huit pouces de largeur, celles qui vont seules (car ils en amarrent quelquefois deux ensemble, ainsi que sur les autres Isles) ont des balanciers d'une forme et d'une disposition si judicieuses, que je n'en avois jamais vu d'aussi heureusement imaginés : ils les manœuvrent avec des pagayes pareilles à celles que nous avons rencontrées ordinairement. Quelques-unes ont une voile triangulaire, légère, semblable aux voiles des *Isles des Amis*, envergée à un mât et à un boutehors : les cordes employées dans leurs embarcations, et les cordes plus petites dont ils se servent dans leurs pêches, sont fortes et bien faites.

Ce que nous avons vu de leur agriculture annonce qu'ils ne sont pas novices dans cet art. J'ai déjà parlé d'une de leurs vallées, qui est une plantation continue de *taro* et d'un petit nombre d'arbres à fruits, dont ils paroissent prendre des soins extrêmes. Les champs de patates et les carreaux plantés de cannes de sucre ou de

bananiers, qu'on trouve sur les terrains plus élevés, offrent une disposition aussi régulière; on y aperçoit toujours une figure géométrique, et ordinairement un carré ou un rectangle : mais aucune de ces plantations n'est environnée d'une clôture, à moins qu'on ne veuille regarder comme des clôtures des fossés qu'on voit dans les terrains bas : au reste, il est probable que ces fossés servent à conduire de l'eau autour de la racine du *taro* : il faut peut-être attribuer à l'adresse du cultivateur autant qu'à la fertilité du sol, la richesse des récoltes et la bonne qualité de ces productions, auxquelles la terre convient mieux qu'aux arbres à pain et aux cocotiers. Le peu d'arbres à pain et de cocotiers qui frappèrent nos regards, ne venoient pas trop bien, et on ne doit pas être surpris s'ils aiment mieux s'occuper d'autres fruits, dont la culture exige plus de travaux. Quoique les Insulaires d'*Atooi* semblent très-habiles en ce qui a rapport à l'économie rurale, nous jugeâmes à l'aspect de l'Isle qu'elle est susceptible d'une culture beaucoup plus étendue, et qu'elle nourriroit une population au moins trois fois aussi nombreuse ; car la plus grande partie du terrain qui est aujourd'hui en friche, paroît offrir un sol aussi bon que celui des districts cultivés. Nous pouvons conclure que, par une cause dont notre courte relâche parmi eux ne nous a pas permis de nous instruire, ils ne se multiplient pas dans la proportion qui seroit nécessaire pour mettre en valeur l'Isle entière. .

Je n'y ai vu aucun Chef de quelque importance ; mais, de l'aveu des Naturels, il y en a plusieurs qui résident à *Atooi*, et toutes les classes se prosternent devant eux ; cette marque de soumission équivaut au *Moe Moea* qu'on donne aux Chefs des *Isles des Amis*, et elle est appelée

ici *Hamoëa* ou *Moe* : j'ignore s'ils craignirent d'abord de se montrer, ou s'ils étoient absens; mais, après que j'eus quitté l'Isle, l'un de ces grands personnages parut, et il fit une visite au Capitaine Clerke, à bord de *la Découverte* : il arriva sur une double pirogue, et ainsi que le Roi des *Isles des Amis*, il n'eut aucun égard pour les petites pirogues qui se trouvèrent sur son chemin; il les heurta ou il les renversa sans chercher le moins du monde à les éviter : ce n'étoit pas aux pauvres malheureux qui montoient les embarcations à éviter la double pirogue; car étant contraints de se tenir couchés jusqu'à ce que le Chef fût loin d'eux, ils ne pouvoient manœuvrer. Les gens de sa suite le hissèrent dans le vaisseau, et ils l'établirent sur le passe-avant. Lorsqu'il y fut, les soins qu'ils prirent de lui ne finirent pas encore; ils se rangèrent autour de lui, en se donnant la main les uns aux autres, et excepté le Capitaine Clerke, ils ne permirent à personne d'en approcher. Il étoit jeune et couvert d'étoffes de la tête aux pieds; une jeune femme, que nous prîmes pour son épouse, l'accompagnoit; il s'appeloit Tamahano. Le Capitaine Clerke lui fit des présens, et il en reçut une jatte de bois soutenue par deux petits hommes, dont la sculpture, relativement au dessin et à l'exécution, annonçoit une sorte de talent. Les Insulaires nous dirent qu'elle avoit été souvent remplie de *kava* ou d'*ava*, selon la prononciation des O-Taïtiens; ils préparent et ils boivent cette liqueur de la même manière que sur les autres Isles de l'Océan Pacifique. Le Capitaine Clerke ne put déterminer le Chef ni à descendre dans les chambres, ni à quitter l'endroit où on l'avoit placé d'abord. Lorsqu'il eut passé une heure sur *la Découverte*, il fut reporté dans sa pirogue; il retourna à la côte, et

les gens du pays qu'il rencontra en chemin lui rendirent les honneurs qu'ils lui avoient rendus quand il étoit venu près de nous. Plusieurs messagers arrivèrent le lendemain ; on invitoit le Capitaine Clerke à aller dans l'Isle, et on l'avertissoit que le Chef se disposoit à lui offrir un présent considérable ; mais empressé de remettre en mer et de me rejoindre, il ne crut pas devoir accepter l'invitation.

Nous avons vu les Naturels si peu de temps, et notre entrevue a été si imparfaite, que nous ne pouvons exposer d'une manière exacte la forme de gouvernement établie dans l'Isle ; mais, en général, les coutumes d'*Atooi* ressemblent singulièrement à celles des autres terres de l'Océan pacifique où nous avons abordé ; les hommages en particulier qu'on y rend aux Chefs, sont absolument les mêmes. Il est probable que les guerres ne sont pas moins fréquentes à *Atooi* qu'aux *Isles de la Société* et aux *Isles des Amis* : on peut, en effet, le conjecturer d'après la multitude de leurs armes, et le bon état dans lequel nous les trouvâmes : ce qu'ils dirent eux-mêmes nous le prouve d'une manière plus directe encore ; nous comprîmes qu'ils font la guerre à leurs voisins de *Onecheow* et *Oreehoua*, et que les divers districts de l'Isle se battent aussi entre eux. Cette cause est presque la seule que nous puissions assigner de la foiblesse de la population en proportion de l'étendue du terrain susceptible de culture.

Indépendamment de leurs piques ou lances, qui sont d'un très-beau bois couleur de châtaigne, bien poli, et dont quelques-unes ont une extrémité barbelée et l'autre aplatie, ils se servent d'une arme que nous n'avions jamais rencontrée auparavant, et qu'aucun Navigateur n'a trou-



vée parmi les Naturels de la Mer du Sud. Elle ressemble un peu à un poignard ; elle est d'environ un pied et demi de longueur , terminée en pointe à l'une des extrémités, et quelquefois aux deux : on l'assujétit sur la main avec un cordon : ils en font usage lorsqu'ils se battent corps-à-corps, et elle est très-propre à poignader un ennemi. Quelques-unes de leurs dagues peuvent être appelées de doubles poignards ; le manche de celle-ci est au milieu, et il donne plus de moyens de frapper de différens côtés. Ils ont aussi des arcs et des traits ; mais comme nous en vîmes peu , et qu'ils étoient très-foibles, on peut presque assurer qu'ils ne les emploient jamais dans les batailles. Le couteau ou la scie dont j'ai parlé plus haut, et avec lequel ils dépècent les morts, peut aussi être mis au nombre de leurs armes ; car il leur sert à porter des coups d'estoc ou de taille lorsqu'ils se battent de très-près : c'est un petit instrument de bois applati, d'une forme oblongue, d'un pied de longueur, arrondi aux coins, garni d'un manche, et ressemblant, à bien des égards, à quelques-uns des *Patoos* de la *Nouvelle-Zélande* ; mais ses bords sont environnés par-tout de dents de requin fortement attachées à la monture et pointant en-dehors : le manche offre ordinairement un trou dans lequel passe un long cordon, qu'on entortille plusieurs fois autour du poignet. Nous jugeâmes qu'ils se servent de la fronde ; car nous achetâmes des morceaux de *hématites* ou de pierre sanguine, taillés dans la forme d'un œuf coupé longitudinalement, et offrant un sillon étroit au milieu de la partie convexe : l'un des Insulaires appliqua une corde de peu d'épaisseur sur la rainure de l'un de ces morceaux de *hématites* ; mais il ne voulut pas

vendre la fronde, quoiqu'il consentit à nous céder la pierre : cette pierre, lancée avec force, devoit porter un coup dangereux, car elle pesoit une livre. Nous vîmes d'ailleurs des pierres à aiguiser, ovales et bien polies, terminées en pointe vers chacune des extrémités et ressemblant beaucoup à des pierres que nous avons aperçues en 1774 à la *Nouvelle-Calédonie*, et que les Naturels de cette terre jettent avec leurs frondes.

J'ai déjà dit ce que nous avons pu découvrir des institutions religieuses des habitans d'*Atooi*, et de la manière dont ils disposent de leurs morts. Comme rien ne montrera mieux l'affinité qui existe entre les mœurs de ces Insulaires et les mœurs des *Isles des Amis* et de la *Société*, je vais y ajouter de nouveaux détails qui éclairciront ce point, et qui feront voir en même-temps comment quelques-unes des modifications infinies, dont les principes généraux des habitudes humaines sont susceptibles, peuvent distinguer une nation particulière. Les Naturels de *Tongataboo* enterrent leurs morts d'une manière très-décente, et ils enterrent aussi les victimes humaines qu'ils sacrifient aux Dieux. Je ne sache pas qu'ils offrent à la Divinité ou qu'ils posent sur les autels aucun animal, non plus que des végétaux. Les O-Taïtiens n'enterrent point leurs morts; ils les laissent en plein air, où le temps et la putréfaction les consomment; mais ils déposent ensuite les ossemens dans une fosse, et ils enterrent les corps entiers des victimes humaines: ils offrent d'ailleurs à leurs Dieux des animaux et des végétaux; mais ils ne soignent point du tout les lieux où se font ces offrandes et ces sacrifices; la plupart de leurs *Morais* tombent en ruine et annoncent une extrême négligence. Les Na-

turels d'*Atooi* enterrent, ainsi qu'à *Tongataboo*, ceux qui meurent de mort naturelle et ceux qu'on sacrifie aux Dieux ; mais leurs temples sont sales, et ils offrent des végétaux et des animaux à leurs Dieux comme à *O-Taiti*.

Le *Taboo* est connu à *Atooi* dans toute son étendue ; il paroît même qu'il y est encore plus rigoureux qu'à *Tongataboo* ; car les gens du pays nous demandoient toujours avec empressement, et d'un ton qui annonçoit la crainte de nous offenser, si ce qu'ils désiroient de voir, et que nous ne voulions pas leur montrer, étoit *Taboo*, ou, comme ils prononçoient ce mot, *Tafoo* ? Le lecteur se rappelle qu'aux *Isles de la Société*, on donne le nom de *Maia raa* aux choses dont l'usage est interdit ; mais les Insulaires d'*Atooi* ne paroissent pas aussi scrupuleux sur le *Taboo* que le sont les O-Taïtiens sur la *Maia raa* ; j'en excepte toutefois ce qui regarde les morts, article sur lequel nous les jugeâmes plus superstitieux que les autres peuplades. Au reste, ces observations n'ont pas été faites d'une manière assez précise pour les citer comme très-exactes. Afin de montrer jusqu'où va la conformité des usages des divers pays en d'autres points liés à la Religion, je remarquerai que les Prêtres ou *Tahounas* ne sont pas moins nombreux à *Atooi* que sur les autres Isles, si tous les Insulaires que nous avons vus disant des *poores* ou des prières étoient de cette classe.

Si les mœurs des Insulaires d'*Atooi* ressemblent à celles d'*O-Taiti*, la conformité du langage est encore plus frappante : en effet, on peut dire que les idiômes des deux Isles sont presque mot-à-mot les mêmes. Nous remarquâmes

aussi des mots prononcés absolument de la même manière qu'à la *Nouvelle-Zélande* et aux *Isles des Amis* ; mais quoique les quatre dialectes soient incontestablement les mêmes, les Naturels d'*Atooi*, en général, n'ont ni l'articulation forte et gutturale des Zélandois, ni l'articulation un peu moins rude des habitans de *Tongataboo* et des terres voisines : non-seulement ils ont adopté la prononciation plus douce des O-Taitiens, qu'ils imitent d'ailleurs en évitant les sons âpres, mais encore l'idiôme entier. Ils donnent à leurs mots les mêmes affixes et les mêmes suffixes, et leurs chants offrent la même mesure et la même cadence, quoique d'une manière un peu moins agréable : nous crûmes d'abord y apercevoir quelque différence ; mais il faut observer que les O-Taitiens ayant eu de fréquentes liaisons avec nous, daignoient, en bien des occasions, adapter les mots et les tournures dont ils se servoient, à notre connoissance imparfaite de leur langue ; qu'ils employoient les termes les plus ordinaires, et même des expressions corrompues, lorsqu'ils causoient avec nous : s'ils conversoient entre eux, et s'ils se servoient des tournures de phrase et des mots qu'exigeoit leur syntaxe, ils étoient à peine entendus de ceux d'entre nous qui avoient fait le plus de progrès dans l'étude de leur vocabulaire. M. Anderson ne laissant échapper aucune occasion de rendre notre voyage utile à ceux qui s'amuse à suivre les migrations des différentes tribus ou familles qui ont peuplé la terre, d'après le plus décisif de tous les argumens, celui qu'on tire de l'affinité des idiômes, rassembla un catalogue de mots à *Atooi*.

Ils n'est pas aisé de dire comment une seule Nation s'est répandue dans toutes les parties de l'Océan Pacifique,

sur un si grand nombre d'Isles séparées les unes des autres par un intervalle si considérable : on la trouve depuis la *Nouvelle-Zélande* au Sud jusqu'aux *Isles Sandwich* au Nord, et du Levant au Couchant, depuis l'Isle de *Pâques* jusqu'aux *Nouvelles-Hébrides*, c'est-à-dire, sur une étendue de soixante degrés de latitude, ou de douze cents lieues du Nord au Sud, et de quatre-vingt-trois degrés de longitude ou de seize cent soixante lieues de l'Est à l'Ouest. On ne sait pas encore jusqu'où vont ses Colonies dans chacune de ces directions ; mais d'après les observations faites durant mon second Voyage et durant celui-ci, je puis assurer que si elle n'est pas la nation du globe la plus nombreuse, c'est certainement la plus étendue (\*).

Si les Espagnols avoient découvert, dans le dernier siècle, les *Isles Sandwich*, il paroît sûr qu'ils auroient profité de l'heureuse position de ces terres, qu'ils auroient fait d'*Atooi*, ou d'une des terres voisines, un lieu de rafraîchissement pour les vaisseaux qui vont chaque année d'*Acapulco* à *Manille* ; elles se trouvent presque à mi-chemin entre *Acapulco* et *Guam*, l'une des *Larrones*, le seul port où ils reçoivent dans la traversée de l'Océan Pacifique, et ils n'auroient pas allongé leur route d'une semaine ; ils auroient même pu s'y reposer sans courir le moindre danger de perdre leur passage ; car le vent alisé de l'Est exerce son action sur l'espace qu'elles occupent. La connoissance de cet Archipel n'eût pas été moins favorable à nos flibustiers, qui se rendirent quelquefois de la côte d'*Amérique* aux *Isles des Larrons*, ayant à peine assez de vivres et

---

(\* ) Voyez, dans l'Introduction, de nouveaux détails sur la vaste étendue des Colonies de cette Nation.

d'eau pour ne pas mourir de faim et de soif ; ils y auroient trouvé des vivres en abondance , et dans un mois d'une navigation sûre , ils auroient atteint la partie de la *Californie* que le gallion de *Manille* est obligé de reconnoître ; s'ils n'avoient pas rencontré le gallion , ils auroient pu retourner bien radoubés à la côte d'*Amérique* , après une absence de deux mois. Enfin , combien le Lord Anson se seroit cru heureux , et de combien de fatigues et de peines il se seroit affranchi , s'il eût su qu'il y avoit à mi-chemin , entre l'*Amérique* et *Tirian* , un groupe d'Isles en état de fournir à tous ses besoins ! L'élégant Historien de son voyage en auroit fait une description plus agréable que celle dont je viens de donner l'esquisse.

## CHAPITRE XIII.

*Observations faites aux Isles Sandwich sur la longitude, la déclinaison de l'aimant et les marées. Suite du Voyage. Remarques sur la douceur du temps que nous eûmes jusqu'au quarante-quatrième degré de latitude Nord. Rareté des oiseaux de mer dans l'hémisphère septentrional. Description de quelques animalcules de mer. Arrivée à la côte d'Amérique. Aspect du pays. Vents défavorables et ciel orageux. Remarques sur la Rivière de Martin d'Aguilar et le prétendu Détroit de Juan de Fuca. Découverte d'une Entrée où mouillèrent les vaisseaux. Conduite des Naturels.*

LORSQUE la Découverte nous eut joints, nous marchâmes au Nord, en tenant au plus près le vent qui souffloit en jolie brise de la partie de l'Est ; et comme il ne nous arriva rien qui mérite d'être cité dans mon Journal, le lecteur me permettra d'insérer ici les observations nautiques faites sur les Isles dont nous venons de nous éloigner, et dont nous avons eu le bonheur d'enrichir la Géographie de cette portion de l'Océan Pacifique.

La longitude des Isles *Sandwich* fut déterminée par soixante-douze suites d'observations de la Lune ; nous fîmes quelques-unes de ces observations, tandis que nous étions à l'ancre dans la rade de *Wimoa* ; nous en fîmes, avant et après notre arrivée, d'autres que nous rapportâ-

mes au même point, à l'aide de la montre marine ou du garde-temps : le résultat moyen fixe la longitude de la rade à ..... 200° 13' 0" E.

Le garde-temps la fixe... } Selon le mouvement journalier qu'il avoit à Greenwich, à..... 202 0 0  
 } Selon le mouvement journalier qu'il avoit à Ulietea, à..... 200 21 0

La latitude de la rade, d'après un milieu de deux observations méridiennes du Soleil, est de ..... 21° 56' 15" N.

Les observations sur la déclinaison de l'aimant ne furent pas trop d'accord; il est vrai que nous ne les fîmes pas toutes précisément au même endroit; mais la différence des stations devoit donner très-peu de différence dans les résultats : le lecteur s'en apercevra, s'il jette les yeux sur la Table suivante.

Époque. Janvier.	Latitude.	Longitude.	Boussole.	Déclinaison Est.	Terme moyen de la déclinaison.
18. A. M.	21° 12'	200° 41'	{ de Gregory.	10° 10' 10"	} 9° 51' 38"
			{ de Knight..	9 20 5	
			{ de Martin..	10 4 40	
19. P. M.	21 51	200 20	{ de Knight..	10 2 10	} 10 37 20
			{ de Gregory.	11 12 30	
28. A. M.	21 22	199 50	{ de Gregory.	9 1 20	} 9 26 57
			{ de Knight..	9 1 25	
			{ de Martin..	10 18 5	
28. P. M.	21 36	199 50	{ de Gregory.	11 21 15	} 11 12 50
			{ de Knight..	10 40 0	
			{ de Martin..	11 37 50	
Terme moyen de calculs ci- dessus.	21 29	200 12			
Le 18 Janv.	21 12	200 41	l'extrémité septentrionale de l'aiguille inclinoit de 41° 1' 7".		

Les marées sont si peu considérables aux Isles Sand-



*wich* que, malgré le ressac élevé qui battoit la côte, il nous étoit à peine possible de savoir si nous avions la mer haute ou basse, le flot ou le jusant. En général, nous trouvâmes au côté méridional d'*Atooi* un courant qui portoit à l'Ouest ou au Nord-Ouest; mais tandis que nous étions à l'ancre par le travers de *Onecheou*, il portoit à-peu-près Nord-Ouest et Sud-Est, six heures d'un côté et six heures de l'autre, et il avoit tant d'impétuosité, que les vaisseaux évitoient, quoique le vent soufflât avec force; c'étoit sûrement une marée régulière, et autant que je pus en juger, le flot venoit du Nord-Ouest.

Je reprends la suite de notre voyage. Le 7, par 29° de latitude Nord et 200° de longitude orientale, le vent passa au Sud-Est; il nous permit de gouverner Nord-Est et Est; et nous continuâmes cette route jusqu'au 12. Le 12, le vent avoit tourné au Nord et à l'Est-Nord-Est par le Sud et l'Ouest: je revirai de bord et je cinglai au Nord: notre latitude étoit de 30° Nord et notre longitude de 206° 15' Est. Quoique nous fussions dans une latitude avancée et en plein hiver, nous n'éprouvions un peu de froid le matin et le soir que depuis quelques jours; d'où il paroît résulter que la chaleur du Soleil a une influence égalé et durable dans toutes les saisons, jusqu'à 30 degrés de chaque côté de la ligne: on sait que la disproportion de température devient très-grande après le trentième parallèle; et il faut attribuer une si douce température presque uniquement à la direction des rayons du Soleil; car la nudité de la mer dans ces parages ne suffit pas pour l'expliquer.

Le 19, par 37° de latitude Nord et 206° de longitude orientale, le vent passa au Sud-Est, et je pus remettre le cap à l'Est en inclinant vers le Nord: nous étions le 25,

e ou du  
e la rade  
3' 0" E.

o o

ai o

15" N.  
t ne fu-  
es simes  
la diffé-  
fférence  
s'il jette

erme moyen  
de la  
éclinaison.  
51' 38"

o 37 20

o 26 57

o 12 50

s Sand-

par 42° 30' de latitude et 219° de longitude, et nous commençâmes à rencontrer les algues de rochers dont parle l'historien du Voyage du Lord Anson, sous le nom de *Sea-leek* (poircau de mer), et que les vaisseaux destinés pour *Manille* rencontrent ordinairement : nous aperçûmes aussi des pièces de bois de temps-en-temps ; mais si nous n'avions pas su que le continent d'*Amérique* étoit peu éloigné, nous aurions jugé, d'après le peu d'indices du voisinage de terre, qu'il ne se trouvoit point de côtes à quelques milliers de lieues de nous : nous avions à peine vu un oiseau ou quelque animal océanique depuis notre départ des Isles *Sandwich*.

Le premier mars, par 44° 49' de latitude Nord et 228° de longitude orientale, nous eûmes un jour de calme : ce calme fut suivi d'un vent du Nord, avec lequel je marchai au plus près à l'Est, afin de découvrir la côte d'*Amérique*; selon les cartes, nous ne devions pas en être éloignés. L'air avoit toujours de la douceur, et je fus étonné de ne pas trouver, à cette saison de l'année, un climat plus rigoureux dans une si haute latitude et si près d'un continent d'une immense étendue. L'hiver de 1778 dut être d'une douceur peu ordinaire; sans cela je ne puis expliquer comment Sir François Drake éprouva des froids si vifs à la même hauteur, dans le mois de juin(\*). Viscaino, qui traversa les mêmes parages au milieu de l'hiver, dit peu de chose du froid, il est vrai, et il cite, comme une chose assez remarquable, une chaîne de montagnes couvertes de

---

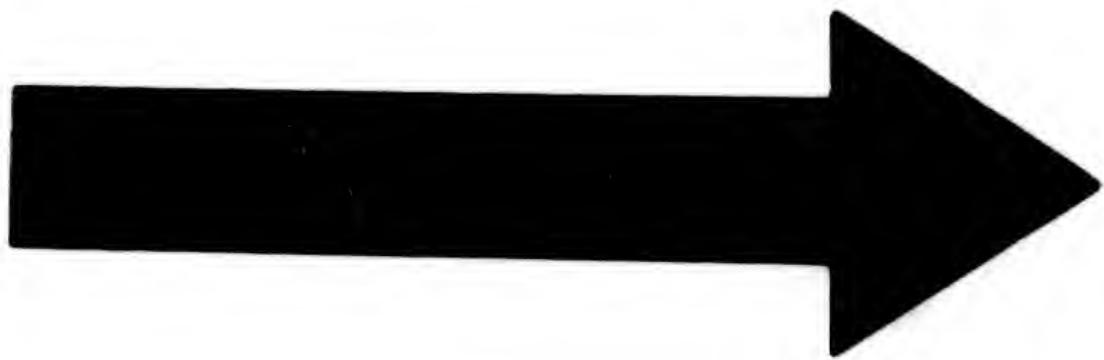
(\*) Voyez le Journal de Sir François Drake, dans le Recueil de Campbell, édition de Harris, Vol. I.<sup>er</sup>, p. 18, et dans les autres Recueils.

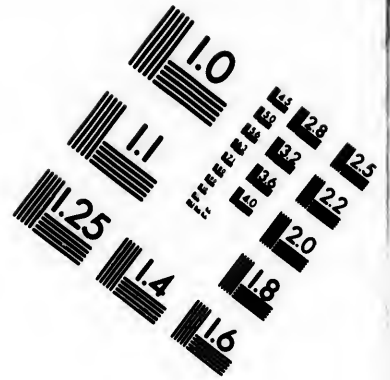
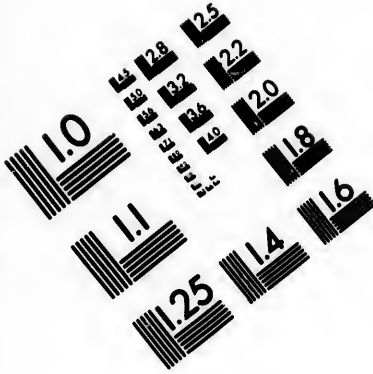
neige qu'on rencontre quelque part sur la côte (\*). Nous aperçûmes si peu d'oiseaux en comparaison de ceux que nous avions rencontrés par les mêmes latitudes au Sud de la ligne, que pour expliquer ce fait singulier, on est obligé de recourir à la rareté des différentes espèces, ou de dire que cette partie de l'Océan ne leur offre point d'asile; on peut en conclure, qu'au-delà du quarantième parallèle de l'hémisphère austral, les espèces sont beaucoup plus nombreuses, et les Isles où elles se réfugient en plus grande quantité qu'entre la côte de la *Californie* et le *Japon*.

Il survint un calme le 2 au matin, et durant cet intervalle, quelques portions de la mer nous parurent couvertes d'une glaire ou d'une matière visqueuse, autour de laquelle nageoient des animalcules : ceux qui nous frappèrent le plus étoient gélatineux, ou de la classe des *Mollusca*, et presque globulaires; nous en distinguâmes en outre une seconde espèce plus petite, qui paroissoit blanche et lustrée, et qui étoit fort nombreuse : nous prîmes quelques-uns de ces derniers; nous les mîmes dans un verre rempli d'eau salée, et lorsqu'ils étoient en repos et penchés, ils ressembloient à de petites feuilles ou à de petits morceaux d'argent. Quand ils nageoient, ce qu'ils faisoient avec la même facilité sur le dos, sur le côté ou le ventre, ils imitoient, selon leur position à l'égard du jour,

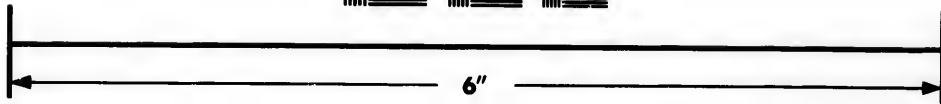
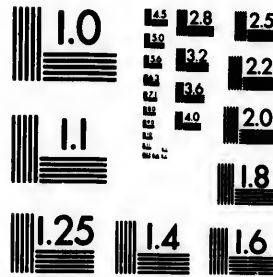
---

(\*) Voyez Torquemada, Récit de l'expédition faite par Viscaïno, en 1602 et 1603, dans le second volume de l'*Histoire de la Californie* de Vanegas, traduction angloise, depuis la p. 229 jusqu'à la page 308.





**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

28  
28  
32  
32  
22  
20  
18

10  
10

les couleurs les plus brillantes des pierres précieuses : on eût dit quelques fois qu'ils avoient une transparence parfaite ; d'autres fois ils offroient diverses teintes de bleu, intermédiaires entre le saphir pâle et le violet foncé ; ces nuances étoient souvent mêlées de teintes de rubis ou d'opale, et si éclatantes, qu'elles suffisoient pour couvrir de lumière le vase et l'eau. Les couleurs sembloient plus vives si on présentoit le verre au grand jour, et en général, elles s'évanouissoient quand les animalcules se reposoient au fond, où ils prenoient une teinte brunâtre. Lorsqu'on éclairoit le vase avec une chandelle, ils étoient d'un beau vert pâle, parsemé de points bien lustrés, et dans l'obscurité, ils avoient la foible lueur d'un charbon qui s'éteint : nous reconnûmes qu'ils forment une nouvelle espèce d'*Oniscus*, et d'après leurs propriétés, M. Anderson, à qui on doit ces détails, leur donna le nom d'*Oniscus fulgens*. Ils contribuent vraisemblablement à rendre la mer lumineuse, phénomène qui frappe souvent les Navigateurs durant la nuit. Le même jour, deux gros oiseaux se posèrent sur les flots près de nous ; l'un étoit une *Procellaria maxima* ( le *Quebrantahuessos* ), et l'autre, plus petit de moitié, nous parut être un albatros : celui-ci avoit la partie supérieure des ailes et l'extrémité de la queue noires, le reste du corps blanc, le bec jaunâtre ; en tout il ressembloit assez au goëland de mer, mais il étoit plus gros.

Le 6, à midi, par 44° 15' de latitude Nord et 234° et demi de longitude orientale, nous aperçûmes deux veaux marins et plusieurs baleines, et le lendemain, à la pointe du jour, nous découvrîmes la côte si désirée de la *Nou-*

*ville-Albion* (\*), qui se prolongeoit du Nord-Est au Sud-Est, à la distance de dix à douze lieues. A midi, notre latitude étoit de  $44^{\circ} 33'$  Nord et notre longitude du  $235^{\circ} 20'$  Est, et la terre s'étendoit du Nord-Est un demi-rumb Nord au Sud-Est-quart-Sud, à environ huit lieues. La sonde rapportoit soixante-seize brasses, fond de vase, et elle en rapporta quatre-vingt-dix, environ une lieue plus au large; la terre paroissoit d'une hauteur médiocre; des collines et des vallées en varioient la surface, et elle se monroit couverte de bois presque par-tout: nous n'y remarquâmes rien de frappant, si j'en excepte une colline dont le sommet élevé étoit plat. A midi, cette colline nous restoit dans l'Est: la terre formoit, à l'extrémité septentrionale, une pointe que j'appelai Cap *Foulweather* (*gros temps*), à cause du mauvais temps que nous eûmes bientôt après l'avoir découvert. Je le crois placé à  $44^{\circ} 55'$  de latitude Nord et  $235^{\circ} 54'$  de longitude orientale.

Nous eûmes de légers souffles de vents variables et des calmes jusqu'à huit heures du soir, époque où il s'éleva une brise du Sud-Ouest; à l'aide de cette brise, je marchai au Nord-Ouest à petites voiles, attendant le jour pour longer la côte: mais le huit, à quatre heures du matin, le vent sauta au Nord-Ouest, et souffla par rafalles accompagnées de pluie. Notre route fut Nord-Est jusqu'à près de dix heures; voyant alors que je ne pouvois point faire de progrès sur ce bord, et n'apercevant rien qui ressemblât à un havre, je revirai, et je pris le large dans la partie du Sud-

---

(\*) Cette partie de la côte Ouest de l'*Amérique Septentrionale* fut ainsi nommée par Sir François Drake.



Ouest : le Cap *Foulweather* nous restoit au Nord-Est-quart-Nord, à environ huit lieues. A midi, le vent passa plus à l'Ouest, le ciel s'éclaircit et devint beau, et à l'aide du garde-temps, nous pûmes faire des observations de Lune; nous rapportâmes à ces observations celles que nous avions faites depuis le 17 février; elles formèrent en tout soixante-douze suites, dont le résultat moyen indiqua la longitude à  $235^{\circ} 15' 26''$  Est et  $14' 11''$  de moins que ne l'annonçoit la montre marine. J'ai déterminé la position de la côte d'après cette longitude, et si elle n'est pas exacte, je suis persuadé que c'est de peu de milles.

Notre embarcas et nos travaux augmentèrent le soir: le vent passa au Nord-Ouest; il souffla par rafalles accompagnées de grêle et de pluie neigeuse. Le ciel étant épais et brumeux, je portai le cap au large jusqu'à près de midi du lendemain: à cette époque, je revirai de bord et je me rapprochai de la terre qui, à deux heures après-midi, se monroit dans l'Est-Nord-Est. L'atmosphère se trouvoit toujours dans le même état, mais le soir le vent prit davantage de la partie de l'Ouest, et le ciel s'embrumoit de plus en plus, ce qui m'obligea de revirer et de marcher au large jusqu'à près de quatre heures du matin du jour suivant, que je me hasardai à rallier la côte.

Nous revîmes la terre à quatre heures du soir; à six heures, elle se prolongeoit du Nord-Est un demi-rumb-Est au Sud-Est-quart-Sud, à la distance d'environ huit lieues; nous revirâmes alors, et nous jetâmes la sonde; mais une ligne de cent soixante brasses ne donna point de fond: je portai au large jusqu'à minuit, époque où je

me rapprochai de la côte. Le 11, à six heures et demie du matin, nous en étions à trois lieues, et elle s'étendoit du Nord-quart-Nord-Est un demi-rumb-Est au Sud un demi-rumb-Est; chacune des extrémités étoit à la distance d'environ sept lieues: n'apercevant rien qui annonçât un havre, et le temps étant très-incertain, je revirai de bord, et je gagnai le large dans le Sud-Ouest; nous avions alors cinquante-cinq brasses, fond de vase.

Cette partie de la terre dont nous nous trouvions si peu éloignés lorsque nous revirâmes, est d'une hauteur modérée; mais elle s'élève davantage en quelques endroits de l'intérieur du pays: elle est semée d'une multitude de mondrains et de petites collines, quelquefois entièrement couverte de grands arbres très-droits, et d'autres qui étoient plus bas et qui se monroient en bandes détachées comme les taillis; les flancs de la plupart des mondrains, et les intervalles qui les séparoit, étoient nus. Elle offre peut-être une perspective plus agréable en été; mais à cette époque de l'année, elle ne faisoit point de plaisir à l'œil: une neige, que nous jugeâmes d'une profondeur considérable, entre les petites collines et les mondrains, et qu'il étoit aisé de prendre de loin pour des rochers blancs, revêtoit tous les terrains nus vers la côte; il y en avoit moins sur les mondrains, et plus avant dans l'intérieur du pays, on n'en apercevoit point du tout; d'où il résulte peut-être que celle que nous vîmes près de la mer étoit tombée durant la nuit; en effet, nous n'avions pas eu une nuit aussi froide depuis notre arrivée sur la côte, et il tomba par intervalles une pluie neigeuse: la côte paroissoit presque droite dans tous ses points; elle ne présentoit aucune ouverture ni aucune

entrée, et elle sembloit terminée par une espèce de grève sablonneuse blanche : au reste, plusieurs Officiers pensèrent que cette apparence étoit un effet de la neige, et les deux extrémités de la terre, qui se trouvoit alors devant nous, paroisoient former deux pointes. L'extrémité septentrionale étoit celle que nous avions découverte la première le 7, et je lui ai donné pour cela le nom de *Cap Perpetua* : elle gît par  $44^{\circ} 6'$  de latitude Nord et  $235^{\circ} 52'$  de longitude Est. J'ai appelé *Cap Grégoire* (\*), l'extrémité méridionale : sa latitude est de  $43^{\circ} 30'$  et sa longitude de  $235^{\circ} 57'$  Est. Il est aisé de reconnoître le *Cap Grégoire* : la terre s'élève presque directement de la mer, à une assez grande hauteur, tandis que celle qui l'environne est basse.

Je continuai à marcher au large jusqu'à une heure de l'après-midi. Je revirai de bord de cette époque, et je me rapprochai de la terre, espérant que le vent viendrait de la côte pendant la nuit. Je me trompai, car à cinq heures il tourna à l'Ouest et au Sud-Ouest, ce qui m'obligea de nouveau à m'éloigner de la côte. Le *Cap Perpetua* nous restoit alors au Nord-Est-quart-Nord, et la terre la plus éloignée que nous vissions au Sud du *Cap Grégoire*, se monroit dans le Sud-quart-Sud-Est, et selon le calcul que j'e fis, à la distance de dix ou douze lieues. Si je ne me trompe pas dans cette estime, sa latitude est de  $43^{\circ} 10'$  et sa longitude de  $235^{\circ} 55'$  Est : c'est à-peu-près la position du *Cap Blanc*, découvert ou vu par Martin d'Aguilar, le 19 janvier 1603. Il faut observer que les Géographies se

---

(\*) Le 7 mars est distingué, dans notre Calendrier, par le nom de *Perpetua M.* ; et le 12, par celui de *Grégoire Ev.*

sont avisés de placer, dans le parallèle où nous nous trouvions, une large entrée ou détroit dont ils attribuent la découverte au même Navigateur ; cependant, il se contente de dire qu'il aperçut une grande rivière, qu'il voulut la remonter, mais que les courans l'en empêchèrent (\*).

Le vent, ainsi que je l'ai déjà remarqué, avoit passé le soir au Sud-Ouest ; mais il étoit très-peu fixe, et il souffloit par rafalles accompagnées d'ondées et de neige. Au milieu d'une de ces rafalles qui survint à minuit, il sauta tout d'un coup à l'Ouest-Nord-Ouest ; il souffla bientôt avec beaucoup de force, et en rafalles impétueuses entre-mêlées de pluie neigeuse ou de neige. Il fallut nous étendre au Sud afin de nous éloigner du rivage. Nous gagnâmes en effet la partie du Sud sous les basses voiles et les huniers, auxquels on avoit pris tous les ris : il étoit dangereux de porter autant de voiles ; mais nous fûmes contraints d'en courir les risques, afin d'éviter le danger plus pressant de nous affaler sur la côte. L'ouragan dura jusqu'à huit heures du matin du 13 ; le vent s'affoiblit alors, et je me rapprochai de terre. Nous avons été jetés en arrière à une distance considérable, car au moment où je repris le chemin de la côte, nous nous trouvions par  $42^{\circ} 45'$  de latitude et  $233^{\circ} 30'$  de longitude.

Le vent se tint à l'Ouest et au Nord-Ouest. Des ouragans, un temps modéré et des calmes se succédèrent tour-à-tour jusqu'au 21 au matin, jour où, après un calme de quelques heures, il s'éleva une brise du Sud-Ouest : elle

---

(\*) Voyez l'*Histoire de la Californie*, traduct. anglaise, Vol. II, page 292.

amena le beau temps, et je mis le cap au Nord-Est afin de rallier la terre au-delà de cette partie de la côte où nous avons été ballotés si désagréablement pendant quinze jours. Le soir, le vent passa à l'Ouest, et le 22 à huit heures du matin, nous vîmes la terre se prolonger du Nord-Est à l'Est, à la distance de neuf lieues. Nous étions alors par  $47^{\circ} 5'$  de latitude Nord et  $235^{\circ} 16'$  de longitude orientale.

Je continuai à marcher au Nord avec une jolie brise de l'Ouest et de l'Ouest Nord-Ouest, jusqu'à près de sept heures du soir, je revirai ensuite de bord pour attendre le jour. La sonde rapportoit quarante-huit brasses; nous étions à environ quatre lieues de la terre, qui s'étendoit du Nord au Sud-Est un demi-rumb-Est, et une petite colline ronde qui paroissoit être une Isle, nous restoit au Nord trois quarts de rumb-Est, à six ou sept lieues, selon ce que je conjecturai. Je jugeai que sa hauteur étoit assez grande, quoiqu'on l'aperçût à peine de dessus le pont. Entre cette Isle ou ce rocher, et l'extrémité septentrionale du continent, on voyoit une petite ouverture, qui me donnoit l'espérance de trouver un havre : à mesure que nous en approchâmes, mon espoir diminua, et enfin nous eûmes des raisons de croire que l'ouverture étoit fermée par un terrain bas : c'est pour cela que je donnai le nom de Cap *Flattery* à la pointe qu'on aperçoit au Nord : il gît par  $48^{\circ} 15'$  de latitude septentrionale et  $235^{\circ} 3'$  de longitude Est. On y voit une colline ronde d'une élévation modérée. Toute cette partie de la côte est d'une hauteur assez égale ; elle est bien boisée, elle semble fertile, et elle offre un coup-d'œil très-agréable. Les Géographes ont placé le prétendu détroit de Juan de Fuca dans la latitude où nous nous trou-

vions; mais nous ne découvrîmes rien qui ressemblât à un détroit, et il est hors de toute probabilité qu'il y en ait un (\*).

Je marchai au large dans la partie du Sud jusqu'à minuit; je revirai de bord à cette époque, et je gouvernai au Nord-Ouest avec une jolie brise du Sud-Ouest. Je voulois rallier la terre dès que le jour paroîtroit; mais, au lever de l'aurore, le vent souffla sur la côte avec beaucoup de force, et il tomba de la pluie: nous étions réduits à marcher sous les basses voiles et les huniers, tous les ris pris, et au lieu d'attaquer la terre, je fus bien-aise de gagner le large, ou de me tenir à la distance où je me trouvois. Le vent du Sud-Ouest fut néanmoins de peu de durée, car le soir il repassa à l'Ouest: ainsi nous avions sans cesse à affronter des vents impétueux de l'Ouest et du Nord-Ouest; ils se calmoient quelques fois et passoient au Sud à l'approche de la nuit; mais ce changement étoit toujours un présage sûr d'un ouragan qui venoit du Sud-Sud-Est, et qui étoit accompagné de pluie et de pluie-neigeuse. L'ouragan ne duroit guères plus de quatre ou six heures, et il étoit suivi d'un autre vent frais du Nord-Ouest, qui pour l'ordinaire amenoit le beau temps. C'est à l'aide de ces coups de vent du Sud que nous gagnâmes le Nord-Ouest de ce parage.

Enlu le 29, à neuf heures du matin, au moment où nous cinglions au Nord-Est, nous découvrîmes de nouveau

---

(\*) Voyez la Relation apocryphe de Juan de Fuca et de son prétendu détroit, par Michel Locke, dans Purchass, Vol. III, pages 849—852, et dans plusieurs autres Recueils.

la terre, qui, à midi, se prolongeoit du Nord-Ouest-quart-Ouest à l'Est-Sud-Ouest : nous étions éloignés d'environ six lieues de la partie la plus voisine. Nous nous trouvions par  $49^{\circ} 29'$  de latitude Nord et  $232^{\circ} 29'$  de longitude Est ; l'aspect du Cap différoit beaucoup des cantons que nous avions vus auparavant ; car on y apercevoit par-tout de hautes montagnes dont les sommets étoient chargés de neige ; mais les vallées entre ces montagnes, et les terrains hauts et bas qu'on voit sur la côte de la mer, étoient couverts, dans une largeur considérable, de grands arbres droits, qui offroient un très-beau point-de-vue et qui présentoiient à l'œil une vaste forêt ; l'extrémité Sud-Est de la terre formoit une pointe basse, en travers de laquelle il y a beaucoup de brisans produits par des rochers submergés. Je l'ai appelée la *Pointe des brisans* ; elle gît par  $49^{\circ} 15'$  de latitude Nord et  $233^{\circ} 20'$  de longitude Est ; l'autre extrémité est située par environ  $50^{\circ}$  de latitude et  $232^{\circ}$  de longitude. J'ai nommé celle-ci, *Pointe Woody* (pointe boisée) ; elle est très-saillante au Sud-Est, et le terrain y est élevé : entre ces deux pointes la côte forme une large baie, à laquelle j'ai donné le nom de *Baie Hope* (Baie de l'Espérance), parce que je comptois y rencontrer un bon havre ; je reconnus ensuite que je ne m'étois pas trompé.

Lorsque nous fîmes plus près de la côte, nous aperçûmes deux coupures qui ressembloient à deux entrées, l'une au coin Nord-Ouest et l'autre au coin Nord-Est de la baie. Ne pouvant atteindre la première, je portai sur la seconde, et je dépassai quelques brisans ou rochers submergés, qui gissent à une lieue ou un peu plus du rivage.

La sonde indiqua dix-neuf ou vingt brasses une demi-lieue en-dehors de ces brisans ; mais, dès que nous les eûmes laissés de l'arrière, la profondeur de l'eau augmenta jusqu'à trente, quarante et cinquante brasses fond de sable, et plus près, nos lignes les plus longues ne donnèrent point de fond. Malgré les apparences, nous n'étions pas encore sûrs qu'il y eût une entrée ; mais, comme nous nous trouvions dans une baie profonde, j'avois résolu de mouiller afin de faire de l'eau, article dont nous avions alors grand besoin. A mesure que nous avançâmes, nous reconnûmes qu'il y avoit une entrée : à cinq heures nous atteignîmes la pointe Ouest de cette entrée, où nous fûmes en calme quelque temps. Les canots prirent les vaisseaux à la remorque ; mais *la Résolution* fut à peine par-delà l'ouvert de l'entrée, qu'il s'éleva du Nord-Ouest une brise, à l'aide de laquelle je pus m'étendre dans un bras de l'entrée qui couroit au Nord-Est : nous fûmes encore en calme ici, et obligés de mouiller par quatre-vingt-cinq brasses, si près de la côte, que nous la touchions avec une hansière. Le vent manqua au Capitaine Clerke avant qu'il eût gagné le dedans du bras où il mouilla par soixante-dix brasses.

Du moment où nous approchâmes de l'entrée, nous nous aperçûmes que la côte étoit habitée. Trois canots s'avancèrent vers *la Résolution*, à l'endroit où nous fûmes en calme pour la première fois ; l'une de ces embarcations portoit deux hommes, la seconde six, et la troisième dix : l'un des Sauvages se leva ; il fit un long discours, et des gestes que nous primes pour une invitation de descendre à terre. Sur ces entrefaites, il jeta des plumes vers nous(\*),

---

(\*) Les Naturels établis sur cette côte, douze degrés plus au



et plusieurs de ses camarades nous jetèrent des poignées de poussière ou d'une poudre rouge : celui qui remplit les fonctions d'orateur étoit couvert d'une peau, et il tenoit dans chacune de ses mains quelque chose qu'il seconoit et d'où il tiroit un son pareil à celui des grelots de nos enfans. Lorsqu'il se fut fatigué à débiter sa harangue et ses exhortations, dont nous ne comprîmes pas un seul mot, il se reposa; mais deux hommes prirent successivement la parole : leur discours ne fut pas aussi long, et ils ne le déclamèrent pas avec autant de véhémence. Nous observâmes que deux ou trois d'entre eux avoient leurs cheveux entièrement couverts de petites plumes blanches, et que quelques-uns en avoient de plus grandes, fichées en différentes parties de leurs cheveux. Quand ils eurent terminé leurs bruyans discours, ils se tinrent à peu de distance du vaisseau; ils conversèrent entre eux d'une manière familière, et ils ne montrèrent pas la moindre surprise ou la moindre défiance : plusieurs se levèrent de temps-entemps, et prononcèrent des phrases qui ressembloient à celles de leurs premières harangues, et l'un d'eux chanta un air agréable, dans lequel nous remarquâmes plus de douceur et de mélodie que nous ne l'aurions imaginé; il répéta souvent le mot *Haela*, qui nous parut être le refrain de la chanson. La brise qui s'éleva bientôt après nous ayant approchés davantage de la côte, les pirogues arrivèrent près de nous en plus grand nombre, et il y en eut à la hauche de *la Résolution* jusqu'à trente-deux, qui

---

loin au Sud, offrirent aussi des plumes à Sir François Drake. Voyez une Relation de son Voyage dans la Collection de Campbell, édition de Harris, Vol. I.<sup>er</sup>, p. 18.

portoient chacune de trois à sept ou huit hommes et femmes. Plusieurs des Sauvages se tinrent debout sur les pirogues; ils haranguèrent, et ils firent des gestes, aiusi que les premiers. Une tête qui offroit un œil et un bec d'oiseau d'une grandeur énorme, étoit peinte sur une de leurs embarcations; nous y distinguâmes un homme qui paroissoit être un Chef, et qui n'étoit pas moins remarquable par sa figure bizarre: une multitude de plumes pendoient de sa tête, et il avoit le visage peint d'une manière extraordinaire (\*); il tenoit à la main un morceau de bois sculpté, qui représentoit un oiseau de la grosseur d'un pigeon, et en le secouant, il en tiroit un son assez semblable à celui d'un grelot; il prononça aussi d'un ton criard, une harangue accompagnée de quelques gestes très-expressifs.

Les Sauvages se conduisirent d'une manière très-paisible, et nous ne leur supposâmes aucune vue d'hostilité; toutefois nous ne pûmes en déterminer un seul à venir à bord: au reste, ils nous vendirent de bon cœur tout ce qu'ils avoient, et ils se contentèrent de ce que nous leur offrîmes en échange; mais ils faisoient plus de cas du fer que de toute autre chose, et ils sembloient connoître parfaitement l'usage de ce métal. La plupart des pirogues nous suivirent au mouillage; et dix ou douze de ces embarcations demeurèrent à la banche de *la Résolution* la plus grande partie de la nuit.

Nous avons lieu d'espérer que notre relâche ici seroit

---

(\*) Viscaino rencontra sur la côte de la *Californie*, tandis qu'il étoit dans le havre de *San-Diego*, des Sauvages qui avoient le visage peint et barbouillé en noir et blanc, et la tête chargée de plumes. Histoire de la *Californie*, citée plus haut.

agréable, que nous pourrions y embarquer les choses dont nous avons besoin , et que ces jours de repos nous feroient oublier les fatigues et les peines auxquelles des vents contraires et un ciel constamment orageux nous avoient presque toujours assujétis depuis notre arrivée sur la côte d'*Amérique*.

FIN DU TOME SECOND.

# TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

## SUITE DU LIVRE SECOND.

CHAP. IX. — <i>Description d'une grande Fête appelée Natche, relative au Fils du Roi. Processions et autres cérémonies qui eurent lieu le premier jour. Nuit passée dans la maison du Roi. Continuation de la Fête le lendemain. Conjecture sur son objet. Départ de Tongataboo et arrivée à Eooa. Description de cette Isle, et récit de ce qui nous y arriva.....</i>	Page I
CHAP. X. — <i>Avantages que nous procura notre séjour aux Isles des Amis. Remarques sur les articles les plus propres aux échanges avec les Naturels. Rafraichissemens qu'on peut s'y procurer. Nombre des Isles et leurs noms. Les Isles de Keppel et de Boscawen en dépendent. Remarques sur Vavaoo, Hamoa, Feejee. Voyages de long cours que les Naturels font sur leurs pirogues. Combien il est difficile d'obtenir des informations exactes. Détails sur la personne des Insulaires de l'un et de l'autre sexe, sur la couleur de leur peau, leurs maladies, leur caractère; de quelle manière ils portent leurs cheveux; piquetures de leurs corps; habits et ornemens dont ils se parent; propreté personnelle.....</i>	30
CHAP. XI. — <i>Ocupation des Femmes des Isles des Amis; occupations des hommes; Agriculture; construction des maisons; outils, cor-</i>	

es dont  
feroient  
nts con-  
nt pres-  
la côte

<i>dages et instrumens de pêches ; instrumens de musique ; armes , nourriture et manière d'ap- prêter les alimens ; amusemens ; Mariages ; cérémonies funèbres ; Divinités du pays ; idée sur l'âme et sur une autre vie. Temples ; Gou- vernement ; hommages qu'on rend au Roi. Dé- tails sur la Famille royale. Remarques sur la langue, et petit Vocabulaire de cet idiôme. Observations nautiques et autres.....</i>	Page 58
--	------------

## LIVRE III.

*Relâche à O-Taïti et aux Isles de la Société ;  
suite du Voyage jusqu'à notre arrivée sur la  
côte d'Amérique.*

CHAP. I.<sup>er</sup> — *Observations d'une éclipse de Lune.  
Découverte de l'Isle Toobouai. Sa situation,  
son étendue et son aspect ; entrevue avec les  
Habitans ; description de leur figure, de leurs  
vêtemens et de leurs pirogues. Arrivée à Ohei-  
tepeha, l'une des baies d'O-Taïti. De quelle  
manière Omaï est reçu ; imprudence de sa  
conduite. Détails sur les vaisseaux espagnols  
qui ont relâché deux fois à O-Taïti. Entrevue  
avec le Chef du District d'Oheitepeha. L'Olla  
ou le Dieu de Bolabola : fou qui contrefait le  
Prophète. Arrivée dans la baie de Matavai....* 93

CHAP. II. — *Entrevue avec O-Too, Roi d'O-Taïti.  
Conduite imprudente d'Omaï. Nos occupa-  
tions à terre. Débarquement de nos quadru-  
pèdes d'Europe. Détails sur un des Naturels  
qui avoit fait le voyage de Lima. Détails sur*

*OEdidee. Révolte d'Eimeo. Guerre contre cette Isle, résolue dans un Conseil des Chefs. Sacrifice humain, qui eut lieu à cette occasion. Description particulière des Cérémonies pratiquées au grand Morai, où l'on offrit la victime. Autres coutumes barbares de ce peuple. . . . .* 114

CHAP. III. — *Conférence avec Towha. Description de quelques Heevas. Omai et OEdidee nous donnent à diner. Feux d'artifice. Magnifique présent d'étoffes qu'on nous fait. Manière de conserver les cadavres des Chefs. Un autre sacrifice humain. Promenade à cheval. Soins d'O-Too pour nous fournir des provisions et en empêcher les vols. Quadrupède que je lui donne. Etary et les Députés d'un Chef du pays obtiennent une audience. Combat simulé de deux pirogues de guerre. Force navale de ces Isles; comment elles font la guerre. . . . .* 139

CHAP. IV. — *Le jour de notre appareillage fixé. O-Taïti fait sa paix avec Eimeo. Débats sur ce point. La conduite d'O-Too est blâmée. Cérémonies pratiquées au Morai en cette occasion, et décrites par M. King. Remarques sur ces cérémonies. Trait d'artifice de la part d'O-Too. Omai obtient une pirogue de guerre. Réflexions sur sa conduite. Présent que m'offre O-Too pour le Roi de la Grande-Bretagne, et ce qu'il me chargea de dire à Sa Majesté. Observations sur les échanges que nous fîmes et sur la manière dont nous fîmes reçus à O-Taïti. Détails sur les voyages qu'y ont fait les Espagnols: ce qu'ils ont imaginé pour donner mauvaise*

- opinion des Anglois. Combien il est à désirer* Page  
*qu'on ne forme point d'établissemens à O-Taïti.*  
*Jalousie qu'un autre Voyageur inspire à Omaï.* 155
- CHAP. V. — *Arrivée à Eimeo. On y trouve deux havres. Description de ces deux havres. Nous recevons une visite de Maheine, Chef de l'Isle. Description de sa personne. Les Insulaires nous volent une chèvre; ils la renvoient ensuite avec le voleur. Vol d'une autre chèvre que les Naturels ont soin de cacher. Mesures que je pris à cette occasion. Expédition militaire dans l'Isle. Nous brûlons des maisons et des pirogues. On nous rend la chèvre, et la paix se rétablit. Détails sur l'Isle, etc.....* 174
- CHAP. VI. — *Arrivée à Huaheine. Conseil des Chefs. Présens et discours d'Omaï aux Chefs du Pays. Son établissement dans cette Isle est décidé. Nous lui bâtissons une maison, et nous lui formons un jardin. Remarques sur l'état où il se trouvoit. Mesures que nous prenons pour le mettre en sûreté. Dégat fait par les blattes à bord de nos vaisseaux. Voleur découvert et puni. Feux d'artifice. Animaux que nous laissâmes à Omaï. Observations sur sa Famille. Ses armes. Inscription que nous mîmes sur sa maison. Sa conduite lors de notre départ. Observations générales sur sa conduite et son caractère. Détails sur les deux jeunes gens qu'il avoit pris à la Nouvelle-Zélande..* 187
- CHAP. VII. — *Arrivée à Ulietea. Observations astronomiques. Un soldat de marine déserte, et les Insulaires le ramènent. Je reçois des*

*nouvelles d'Omaï. Instructions que je donne au Capitaine Clerke. Autre désertion d'un Midshipman et d'un matelot. Trois des principaux Personnages de l'Isle emprisonnés à cette occasion. Découverte d'un complot des Naturels, qui formoient le projet de m'arrêter, ainsi que le Capitaine Clerke. On me ramène les deux déserteurs, et je rends la liberté aux gens du pays que je tenois en prison. Les deux vaisseaux appareillent. Rafraîchissemens que nous primes à Ulietea. Etat de cette Isle comparé à l'état où nous l'avions trouvée autrefois. Détails sur un de ses Rois qui fut détrôné, et sur le dernier Régent de Huaheine.....* 205

CHAP. VIII. — *Arrivée à Bolabola. Entrevue avec le Roi Opoony. Raisons qui me déterminent à acheter l'ancre de M. de Bougainville. Départ des Isles de la Société. Détails sur Bolabola. Histoire de la conquête d'Otaha et d'Ulietea. Terreur qu'inspirent les habitans de Bolabola. Animaux que nous laissâmes dans cette Isle, ainsi qu'à Ulietea. Supplément de vivres que nous y embarquâmes, et manière dont nous salâmes des cochons. Observations relatives à O-Taïti et aux Isles de la Société. Observations astronomiques et nautiques sur ces Terres.....* 223

CHAP. IX. — *Les détails sur O-Taïti sont encore imparfaits. Vents dominans dans le parage de cette Isle. Beauté du Pays. Culture. Remarques sur les curiosités naturelles du Pays; sur la personne des Naturels; sur leurs maladies; sur leur caractère; sur leur amour pour le*



*plaisir ; sur la chirurgie et la médecine qu'ils pratiquent. Leur régime diététique. Effets de l'AVA. Epoques de leurs repas et manière de manger. Liaisons avec les femmes. Circoncision. Système religieux. Idées sur l'âme et sur une vie future. Superstitions diverses. Traditions sur la création. Légende historique. Honneurs qu'on rend au Roi. Distinction des rangs. Châtiments des crimes. Particularités des Isles voisines. Noms de leurs Dieux. Noms des Isles fréquentées par les Naturels des Isles de la Société. Etendue de leur Navigation.....* 239

CHAP. X. — *Suite du Voyage après notre départ des Isles de la Société. Découverte de l'Isle de Noël. Position des Vaisseaux sur la côte. Canots envoyés à terre. Grand nombre de tortues, que nous y prenons. Observation d'une éclipse de soleil. Détresse de deux matelots qui s'égarèrent dans l'intérieur de l'Isle. Inscription laissée dans une bouteille. Description de l'Isle. Remarques sur le sol ; sur les arbres et les plantes ; sur les oiseaux ; sur l'étendue de cette Terre ; sur sa forme ; sur sa position. Mouillage.....* 282

CHAP. XI. — *Découverte de quelques Isles. Observations sur les Naturels d'Atooi qui arrivèrent aux vaisseaux, et sur leur conduite au moment où ils se rendirent auprès de nous. L'un d'eux est tué. Précautions pour empêcher les équipages de communiquer avec les femmes. Nous trouvons une aiguade. Réception qu'on nous fait à notre débarquement. Excursion*

*dans l'intérieur du Pays. Nous allons voir un Morai. Description de cet édifice. Tombeau des Chefs. On y dépose les corps des victimes sacrifiées aux Dieux. Reconnoissance d'une autre Isle appelée Oneeheow. Cérémonies exécutées par quelques-uns des Naturels qui viennent aux vaisseaux. Raisons de croire qu'ils sont Cannibales. Un détachement envoyé à terre y passe deux nuits. Récit de ce qui se passa lors du débarquement : les vaisseaux s'éloignent de ces Isles et marchent au Nord..* 295

CHAP. XII. — *Position des Isles dont je viens de parler. Noms que leur donnent les Insulaires. Je les ai appelées Isles Sandwich. Description d'Atooi. Remarques sur le sol, le climat, les productions végétales, les oiseaux, les poissons, les animaux domestiques, la personne des Naturels, leur caractère, leurs habits, leurs ornemens, leurs habitations, leur régime diététique, leur manière d'apprêter les alimens, leurs amusemens, leurs manufactures, leurs outils, la connoissance qu'ils ont du fer, leurs pirogues et leur agriculture. Détails sur un de leurs Chefs. Armes dont ils se servent. Usages conformes à ceux de Tongataboo et d'O-Taïti. La langue des Isles Sandwich est la même que celle des Isles des Amis et de la Société : comment la même nation, s'est répandue sur toute la Mer Pacifique. Avantages qu'on peut tirer de la position des Isles Sandwich.....* 329

CHAP. XIII. — *Observations faites aux Isles*

<i>Sandwich sur la longitude, la déclinaison de l'aimant et les marées. Suite du Voyage. Remarques sur la douceur du temps que nous eûmes jusqu'au quarante-quatrième degré de latitude Nord. Rareté des oiseaux de mer dans l'hémisphère septentrional. Description de quelques animalcules de mer. Arrivée à la côte d'Amérique. Aspect du pays. Vents défavorables et ciel orageux. Remarques sur la Rivière de Martin d'Aguilar et le prétendu Détroit de Juan de Fuca. Découverte d'une Entrée où mouillèrent les vaisseaux. Conduite des Naturels.....</i>	Page 365
--	-------------

FIN DE LA TABLE.

*de* Page

*e-*

*us*

*de*

*as*

*de*

*te*

*-*

*i-*

*it*

*h*

*-*

. 365

